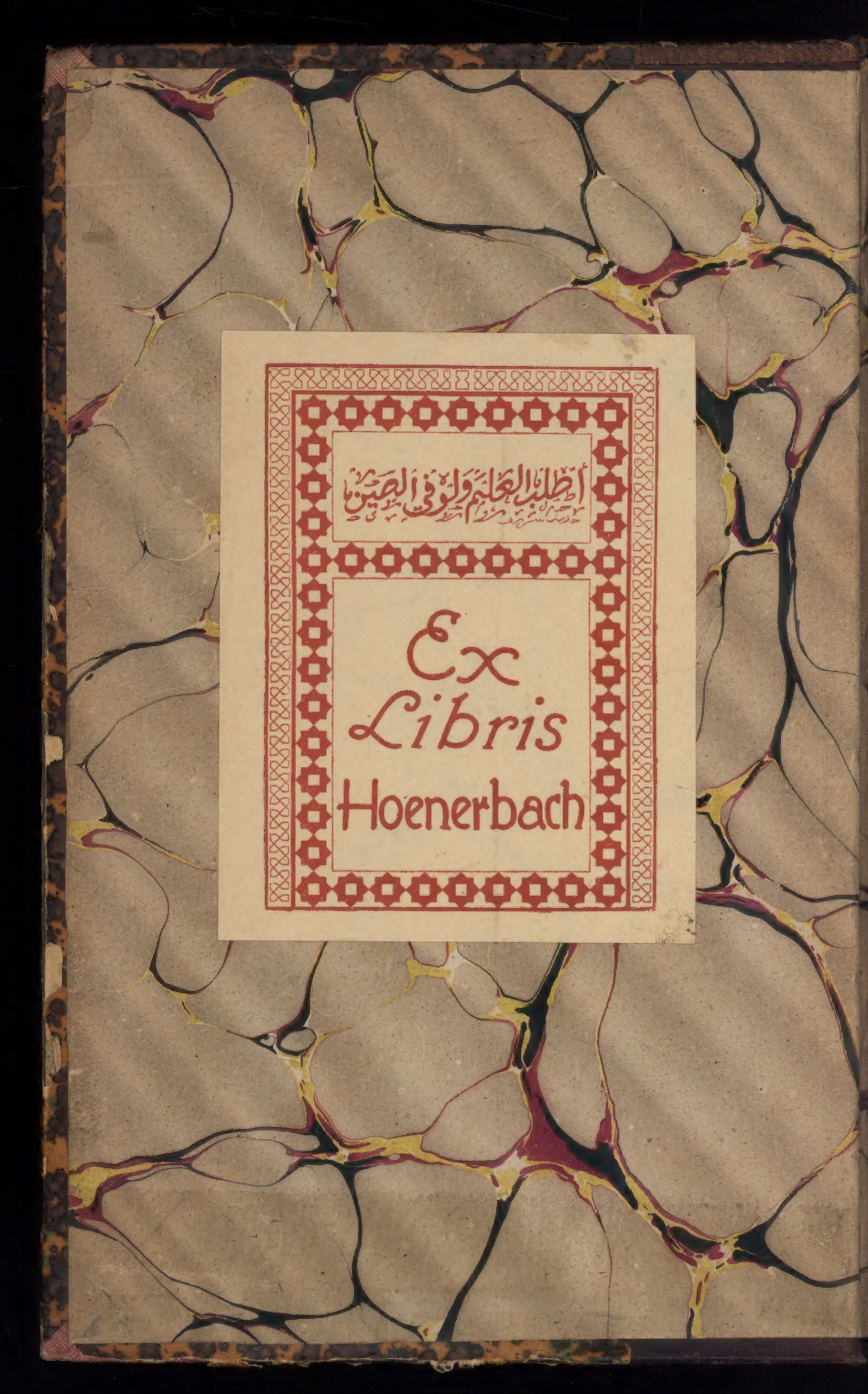




أطلب العلم ولو في الصين
Ex
Libris
Hoenerbach



BLIDA

BLIDA

RÉCITS

SELON

LA LÉGENDE, LA TRADITION & L'HISTOIRE

PAR

LE COLONEL C. TRUMELET

COMMANDEUR DE L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

TOME SECOND

الناس فالولك البليدة
انا سمّيتك وريدة

« On t'a nommée La Petite Ville ;
« Moi, je t'ai appelée une Petite Rose. »
(*Les Dictons de* SIDI AHMED-BEN-IOUCEF.)

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4, PLACE DU GOUVERNEMENT, 4

1887

BLIDA

RÉCITS

SELON

LA LÉGENDE, LA TRADITION & L'HISTOIRE

XVI

Les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir. — Une Zaouya. — Les miracles des Oulad-Sidi-El-Arouci, descendants de Sidi Ahmed-el-Kbir. — Les Sépultures des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir (1).— La Ziara au Tombeau de Sidi El-Kbir. — Le pèlerinage annuel au Tombeau du saint Marabouth.

Sidi Ahmed avait formé souche dans le pays; il devenait le fondateur et l'ancêtre d'une tribu religieuse à laquelle il transmettait le respect dont il avait été entouré pendant sa vie, et un brevet de sainteté que, trop souvent, la plupart

(1) Les tribus religieuses se reconnaissent facilement à leur nom, qui est presque toujours précédé des deux mots *Oulad-Sidi* (les enfants de monseigneur). Le nom qui suit est celui du marabouth fondateur de la tribu ou de la fraction.

de ses descendants s'inquièteront bien peu de justifier; ils exerceront pourtant pendant longtemps une grande influence sur la tribu des Bni-Salah, dont ils formeront une des fractions, et sur les gens de Blida, qui n'oublieront pas ce que durent leurs ancêtres, les Andlès, à la puissante intervention du saint marabouth.

Nous verrons les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, perdant de vue le vœu de pauvreté du fondateur de leur fraction, s'enrichir soit par des donations que leur feront les fidèles, soit par des achats de terre que leur permettront les grosses offrandes des populations de leur ressort ecclésiastique. Puis, le domaine des descendants du saint ira s'engloutir dans un abîme de désordres nés, pour la plupart, de notre occupation; mais, en pays musulman, la foi est tenace, les croyances sont un besoin; il faut au peuple mahométan ses saints, ses intercesseurs, ses intermédiaires auprès de Dieu, et, longtemps encore, les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir pourront vivre de leur ancêtre vénéré.

En mourant, avons-nous dit, Sidi Ahmed laissait trois fils, Sidi Abd-el-Aziz, Sidi Bel-Abbas, Sidi El-Moubarek; l'aîné, Sidi Abd-el-Aziz, que sa qualité d'héritier de la *baraka* (1), sa science

---

(1) La *baraka* c'est, nous le répétons, *la bénédiction, la grâce divine, les faveurs du ciel,* dont jouirent, autrefois, certains marabouths, et qui se perpétuent, par héritage, dans la famille du saint qui a été l'objet de cette faveur divine. La *baraka* appartient toujours au chef de la famille, et l'influence religieuse qu'elle donne ne se partage pas.

et ses vertus avaient fait le *mufti* (1) de la mosquée que les Andalous devaient à la sollicitude de son vénéré père, s'est fait construire une maison à proximité de cet édifice religieux; quant à ses autres frères, ils n'avaient pas tardé à remplacer le modeste gourbi ayant servi d'habitation à Sidi Ahmed par une construction en bonne et solide maçonnerie. Le Douar (2) s'accrut, avec le temps, de nouvelles demeures qui vinrent se grouper autour de celle du chef de la famille. Une zaouya et une mosquée complétèrent ce lieu d'étude et de prière.

Ce Douar, auquel sa situation au fond de la gorge ne permettait guère de s'étendre, fut bientôt ce que nous le voyons aujourd'hui; moins de cent ans après la mort de Sidi El-Kbir, on y comptait déjà les huit ou dix maisons dont il se compose encore de nos jours; il ne fut jamais habité, d'ailleurs, que par les descendants du saint.

Du moment que tous les biens de ce monde leur arrivaient par la grâce de leur saint ancê-

---

(1) *Mufti*, participe actif du verbe *afta*, *décider*, *juger* en matière religieuse ou judiciaire. Le *mufti* est le chef de la justice musulmane dans chaque rite (Bresnier).

(2) Les Bni-Salah donnent le nom de *douar* qui signifie *circuit*, *rotondité*, et qui désigne généralement une réunion de tentes établies sur une ligne circulaire, à des groupes de maisons ou de gourbis formant des hameaux ou de petits villages. Le mot *douar* a pour eux, dans ce cas, le sens de *petite fraction de tribu*. Aujourd'hui, le douar des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir est, en effet, une sous-fraction de la *ferka* (fraction) des Kerracha.

tre, les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir ne devaient pas être des producteurs : les fidèles et ceux qui avaient à demander à Dieu se chargeaient, puisque c'était œuvre pie, de pourvoir aux besoins de ces marabouths à l'engrais. C'est ainsi que les serviteurs religieux de Sidi Ahmed s'empressèrent de faire de ce fond de gorge une délicieuse oasis, en y plantant des arbres portant toutes les espèces de fruits connues dans la Régence avant l'occupation française. Ils achevèrent d'en faire un Èden en y introduisant, au commencement de ce siècle, l'oranger et le citronnier.

La zaouya de Sidi Ahmed-el-Kbir jouissait autrefois d'une grande réputation; dans le principe, on y poussait les études assez loin. Les Andalous chassés d'Espagne avaient emporté dans les plis de leurs bernous les restes d'une civilisation qui, pour être sur son déclin, n'en était pas moins extrêmement supérieure à ce qu'on trouvait de ce côté-ci du détroit; il est incontestable que c'est, grâce aux marabouths Andalous, qui sont venus les prêcher et les rappeler aux préceptes de l'Islam, que les Arabes de l'Afrique septentrionale durent cette sorte de renaissance des lettres dont, depuis longtemps déjà, on ne trouvait plus traces. La zaouya de Sidi Ahmed, disons-nous, fut le rendez-vous des lettrés et des kadhis considérables du pays, lesquels venaient entendre les savantes leçons des Chioukh, chercher des solutions à des questions épineuses, ou des consultations sur des passages de la loi hérissés de difficultés. On y ensei-

gnait la grammaire, la géographie, la dialectique, et une théologie qui, il faut bien l'avouer, manquait presque absolument de clarté. Dans les sciences, on y voyait l'astronomie, la médecine, la chimie et les mathématiques. La calligraphie y était aussi poussée à un haut degré de perfection, et l'on y compta beaucoup d'élèves qui, s'ils ne parvinrent pas à surpasser dans cet art les Ebn-El-Bououab et les Nouaïri, en approchèrent d'assez près pour pouvoir, sans trop d'exagération, être comparés à ces maîtres.

Mais la réputation de cette zaouya ne se soutint pas; les descendants des Andlès avaient perdu le goût des lettres, et cherchaient, dans le commerce et l'industrie, des ressources que ne pouvait leur donner l'étude. Cet état de choses devait amener infailliblement le manque de *tholba*-professeurs, et l'abaissement du niveau de l'enseignement. C'est, en effet, ce qui arriva. Aussi, la zaouya ne fut-elle plus guère fréquentée que par des élèves des tribus voisines qui se contentaient des premiers éléments de la science, et de vagues notions de droit musulman.

Aujourd'hui, la zaouya de Sidi El-Kbir n'est plus qu'un *msid*, une école primaire, où l'on ne rencontre que quelques élèves appartenant soit au douar des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, ou aux autres fractions des Bni-Salah, soit à la ville de Blida ou à sa banlieue.

Mais nous voulons dire au lecteur ce que sont, en général, les zaouya de nos jours, et le régime

qu'y suivent les étudiants, les chercheurs de la science.

On donne, en Algérie, le nom de *zaouya*, qui signifie *angle, coin*, à une petite mosquée ou chapelle renfermant le tombeau d'un saint marabouth où l'on vient en pèlerinage à certains jours de la semaine. Ces sortes de chapelles ont, généralement, dans leur dépendance un cimetière et une école. C'est là où, sous les auspices de la religion, les élèves-*tholba* viennent compléter l'instruction dont ils ont pris les éléments dans les écoles primaires de la ville ou de la tribu, et se préparer à l'exercice des fonctions judiciaires et religieuses. Dans la plupart des zaouya d'aujourd'hui, on se borne à donner aux enfants du voisinage une instruction tout à fait élémentaire, qu'ils ont bientôt oubliée.

Autrefois, les professeurs ou maîtres d'école étaient entretenus aux frais de la mosquée ou chapelle sur le produit de la zekka. C'était à la zaouya que siégeait le kadhi, et sa juridiction en matière civile s'étendait à toutes les tribus du ressort religieux. Quelquefois aussi, la zaouya était habitée par des eulama ou docteurs, vrais puits de science, que venaient consulter les kadhis pour en obtenir la lumière, ou l'interprétation de quelque passage de la loi enveloppé de ténèbres.

En outre, le voyageur qui se présentait à la zaouya y trouvait la nourriture et le gîte; le pauvre des vêtements et du pain. C'était encore le budget de la zekka qui pourvoyait à cette double dépense. De cette sorte, la tribu religieuse ren-

fermait en elle la plupart des établissements nécessaires à la vie sociale : la paroisse et le clocher, l'école et le tribunal, le bureau de bienfaisance et l'hôtellerie, mais l'hôtellerie gratuite pour le voyageur et pour le pauvre ; le point central autour duquel se groupaient ces divers établissements était presque toujours, nous le répétons, la tombe d'un homme de bien.

Aujourd'hui, la plupart des zaouya vivent de leurs propres ressources, c'est-à-dire de leurs biens, d'offrandes ou d'aumônes, et de la rétribution que paient les élèves soit en argent, soit en nature.

C'est de dix-huit à vingt ans que les jeunes gens qui se destinent au *barreau* se font admettre à la zaouya : le prix de la pension y varie de 30 à 150 francs par an, selon la position de fortune des étudiants ; l'instruction y est donnée gratuitement à celui qui n'a pas le moyen de la payer. Il lui suffit de se présenter devant le cheikh (professeur), et de lui dire : « Je tombe du ciel, et viens te demander tes leçons. » Le cheikh répond toujours : « C'est bien ; sois le bienvenu ! » et l'étudiant est admis.

Les études durent généralement trois ou quatre années. Au bout de ce temps, les étudiants en droit sortent de la zaouya avec un diplôme de capacité, indiquant qu'ils sont en possession de tout ce qu'il faut de science pour occuper les emplois judiciaires d'*âadel* (1) ou de *kadhi*.

(1) *Aâdel*, assesseur du kadhi, de *âdel*, équilibre, justice, équité.

Les locaux n'ont rien de somptueux : ils se composent habituellement d'un bâtiment servant de mosquée et de salle d'études, de deux chambres, dont l'une est affectée au logement du cheikh, et l'autre à celui du directeur *(oukil el-hobous);* une troisième chambre sert de dortoir aux élèves; un local commun reçoit les voyageurs qui viennent réclamer l'hospitalité de la zaouya. Ces bâtiments sont couverts en tuiles ou en dis. Une fontaine, servant aux besoins de l'établissement et aux ablutions, est attenante à la mosquée. Des nattes de jonc ou des tapis garnissent le sol de la mosquée, et servent de moyens de couchage.

Les leçons commencent avec le jour et cessent à onze heures: déjeûner et repos jusqu'à une heure; reprise des études jusqu'à trois heures.

Le cheikh dirige les cinq prières du jour.

Malgré l'âge des étudiants, leurs fautes sont cependant réprimées et punies de châtiments corporels: c'est à l'aide d'une baguette longue et flexible, qu'il tient toujours menaçante, que le cheikh, placé sur une estrade, envoie ses avertissements aux élèves inattentifs; c'est par ce moyen qu'il peut, à tout instant, se mettre en relation avec eux, leur donner ses conseils, et les éclairer sur un point obscur du *Sahih* de l'imam Abou-Abd-Allah-Mohammed-el-Bokhari. Quand l'étudiant se montre tout à fait réfractaire aux avis du cheikh, ce dernier a recours à la *falaka* (1), espérant que cet instrument de torture

(1) La *falaka* est un instrument composé d'une corde et

parviendra à entr'ouvrir l'intelligence de l'obtus élève.

L'alimentation des étudiants manque autant de recherche que de variété : le matin, du pain et des figues, ou du *leben* (lait aigre). Chaque élève, à son tour, prépare le repas du soir — qui se compose invariablement de kousksou — pour toute la communauté.

Chaque zaouya possède, généralement, quelques vaches et deux ou trois mulets.

Les approvisionnements se font, chaque année, soit par les étudiants, soit par les serviteurs religieux du saint patron de la zaouya. Quand vient le printemps, les *tholba*, à l'instar des frères de nos anciens ordres mendiants, se répandent dans les tribus ou fractions de leur ressort religieux, et vont recueillir, dans chaque maison, gourbi ou tente, le beurre frais, le *semen* (beurre salé), et le miel que donnent les fidèles pour l'amour de leur saint. Ils se mettent de nouveau en quête au moment de la moisson pour faire les provisions de blé, d'orge et de figues sèches. Les *tholba* se partagent les fermes; ils se dressent un gourbi de feuillage, ou un simple abri dans le voisinage de l'aire à battre le grain, et s'y établissent sans rien demander au propriétaire; là,

---

d'un bâton : elle sert à entraver les pieds du patient de manière à donner toutes facilités au cheikh pour appliquer sur la plante des pieds du condamné, à l'aide d'une petite baguette, le nombre de coups auquel le professeur a estimé sa faute.

absorbés dans la lecture du Koran, ils attendent que leur part soit faite. Habituellement, ils sont servis les premiers ; il s'agit, en effet, pour le *fellah*, de mettre le saint dans ses intérêts.

Indépendamment de la quête qui est faite par les étudiants, les serviteurs religieux du saint patron de la zaouya se dispersent, à leur tour, après la moisson, sur le territoire de la tribu, et ils y recueillent du blé et de l'orge dont ils font offrande à la zaouya.

En résumé, la zaouya tient surtout du séminaire et du monastère ; il ne faudrait pas croire pourtant que, parce qu'on y prie régulièrement cinq fois par jour, la règle y soit d'une bien grande austérité, la vie particulièrement exemplaire. Tout, dans ces établissements, se fait machinalement, et comme une besogne quelconque qui n'exige ni le concours de l'intelligence, ni celui de l'esprit. On y prie comme on y mange, à heure fixe, et l'étudiant a la conscience parfaitement en repos quand, à la fin de la journée, il a rempli les faciles obligations que lui impose la religion, quelle qu'ait été, d'ailleurs, sa conduite en dehors des pratiques du culte extérieur. En somme, chez les Musulmans, faire son salut n'est point une difficile affaire, et les gens qui se font damner sont réellement impardonnables ; ils l'ont bien mérité.

Soit que les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir aient manqué de piété ou de vertus, soit qu'ayant oublié les exemples de leur saint ancêtre, ils aient négligé de s'occuper des choses du ciel,

ce qu'il y a de certain, c'est que nous voyons le don des miracles cesser brusquement de se manifester dans la descendance de Sidi Ahmed, et que la tradition, en nous laissant la longue liste de sa lignée, ne nous transmet aucun fait saillant attestant que cette puissance surnaturelle qui, selon la foule, est virtuellement affectée au chef de la famille, se soit maintenue intacte chez les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Pourtant, après une période de près de deux cent cinquante ans, ce précieux don qui, apparemment, n'était qu'en sommeil, semble se réveiller tout à coup chez l'un des descendants du saint, Sidi Kouïder-el-Arouci (1), et se continue jusqu'à nos jours dans sa famille par son petit-fils Ahmed.

Bien que ce fût un saint homme, Sidi Kouïder-el-Arouci n'en avait pas moins de fréquents démêlés avec la justice du hakem (2) de Blida. Un jour — c'était du temps de Hacen-el-Gritly — Sidi Kouïder avait été appelé devant le tribunal de ce hakem pour y répondre sur des faits manquant de limpidité, et n'ayant rien de commun avec ce que nous appelons délicatesse et probité.

Très fier de sa qualité de cherif, il se présentait devant Hacen-el-Gritly — qui était Turk — d'un air insolent qui, bien que dans ses habitudes,

(1) *Kouïder,* diminutif de *Kader*, Tout-Puissant. Kouïder se traduirait par l'humble serviteur du Tout-Puissant.

(2) Le commandant, le gouverneur de la ville.

n'en déplaisait pas moins souverainement à ce hakem ; de plus, ce haut fonctionnaire passait pour être complètement dépourvu de patience.

Interrogé sur les faits qui lui étaient reprochés, Sidi El-Arouci répondit dédaigneusement au hakem que, d'abord, il ne reconnaissait pas sa juridiction, et qu'ensuite, il ne lui convenait pas, à lui descendant de la fille du Prophète, de se disculper devant un impie tel que lui.

Nous l'avons dit, Hacen-el-Gritly était d'un caractère peu endurant ; or, malheureusement pour le cherif, ce hakem avait précisément sous la main un bâton qui lui servait habituellement à faire la lumière dans les causes obscures ; mis hors de lui par l'insolence du saint homme, il se laissa aller à le rouer de coups sans même avoir songé un seul instant à lui ôter (1) préalablement son turban vert, marque par laquelle affectent de se distinguer les prétendus descendants du Prophète.

Le marabouth chercha tout naturellement à se soustraire par la fuite à la réprimande du hakem ; il se précipita dans la rue la tête nue — son turban était tombé pendant l'affaire — en

(1) Le titre de cherif valait autrefois à ceux qui en étaient revêtus certains égards et quelques prérogatives. Ainsi, quand un cherif avait mérité la bastonnade, le chaouch chargé de l'administration de cette justice distributive lui ôtait respectueusement son turban vert avant l'opération, et il le lui remettait sur la tête quand le coupable avait payé sa dette à la société.

jetant les hauts cris, et en maudissant Hacen-el-Gritly.

La malédiction lancée par Sidi Kouïder ne devait pas tarder à être suivie d'effet : le soir même de cette aventure, le malheureux hakem était frappé d'une paralysie du pied et du bras, celui avec lequel il avait bâtonné le cherif; de plus, une sorte d'incendie s'était allumé dans son estomac, et l'eau qu'il ne cessait de demander à grands cris et dont il absorbait d'effrayantes quantités, semblait, au lieu d'éteindre le feu qui le consumait, développer, au contraire, l'intensité de la combustion, et agir comme si l'on se fût servi d'huile.

Frappé si soudainement, le hakem ne douta pas un seul instant que le mal qui l'atteignait ne fût le résultat de la bastonnade qu'il avait si malencontreusement infligée au cherif-marabouth ; aussi, avait-il compris que c'était le moment ou jamais de s'en repentir et d'en exprimer ses regrets à Sidi Kouïder.

On l'envoya chercher à la zaouya de Sidi Ahmed-el-Kbir, et, pour le décider à se rendre à cet appel, on lui promit de somptueux cadeaux. Le saint voulut bien se déranger. A son arrivée à la demeure du hakem, ce fonctionnaire était déjà dans le plus piteux état. Sa femme se jeta aux genoux du marabouth en l'implorant pour qu'il pardonnât à son époux ; il avait eu les plus grands torts — elle le reconnaissait et lui aussi — d'avoir cédé à un mouvement de colère, et de s'être oublié jusqu'à oser frapper un homme de

son caractère et de sa valeur. « Pardonne-lui, ô monseigneur ! et fais cesser les atroces douleurs que tu as appelées sur sa tête ! Par la vérité de Dieu ! si tu as pitié de lui, le nègre du hakem et ma négresse sont à toi ! »

Pendant ce temps, le malheureux hakem se tordait de douleurs sur sa natte ; on eût dit qu'il avait mangé du fruit du Zakkoum, de cet arbre qui pousse au fond de l'enfer, et qui sert de nourriture aux damnés, détestable aliment qui bouillonne dans leurs entrailles comme un métal en fusion.

Mais le marabouth fut impitoyable. « Il était bon, pensait-il, de faire de temps en temps un exemple pour rappeler à ces Turks — que Dieu les maudisse ! — qu'il pouvait y avoir quelque danger à malmener, ce à quoi ils étaient trop disposés, les cherifs et les marabouths. »

A peine le saint était-il sorti de la maison du hakem, que ce dernier éclatait comme un projectile creux, et se fendait en deux parties.

Ses entrailles ne présentaient plus que des débris brûlés et torréfiés ; une matière grasse et fétide se répandait sur le sol, et une suie puante et pénétrante tapissait les parois de cette dépouille humaine. Une flamme légère et bleuâtre courait à la surface du cadavre comme ces feux follets qui se produisent dans les marécages : c'était un spectacle horrible, et les gens de Blida en ont longtemps gardé le souvenir.

Ceci se passait vers la fin du siècle dernier, dans la maison moresque qui porte aujourd'hui le numéro 5 de la rue Abd-Allah.

Il est inutile d'ajouter que, de ce jour, les hakem de Blida y regardèrent à deux fois avant d'infliger la bastonnade à un cherif-marabouth, et ils ne perdirent plus de vue que le Prophète a dit : « Épargnez le châtiment aux personnes de considération, à moins qu'il ne s'agisse de peines prononcées par la loi de Dieu. »

Cette affaire, qui fit grand bruit dans le pays, avait valu à Sidi Kouïder-el-Arouci le surnom de Bou-Châala, l'homme à la flamme, à cause de l'incendie qu'il avait allumé dans le corps du hakem Hacen-el-Gritly.

On eût pu croire qu'après un châtiment aussi terrible, personne n'oserait se frotter à un saint si vindicatif ; mais il est ici-bas des endurcis qui ne craignent ni Dieu, ni diable, et qui, s'ils le pouvaient, iraient décrocher les étoiles du ciel pour les vendre à un Juif.

Un voleur émérite, et, qui avait fait ses preuves, le fameux Abd-er-Rahman-Tchoulak, conçut, un jour, le dessein de s'introduire pendant la nuit dans la maison de Sidi Kouïder, qu'il savait possesseur d'un vieux vase en terre rempli de *dourou bou-medfâ* (1). Or, Tchoulak avait appris, on ne sait trop comment, que ce trésor était enfoui au pied d'un cyprès qui s'élevait dans la cour de l'habitation de Sidi Kouïder.

Tchoulak attendit donc une nuit bien obscure

---

(1) Douro au canon, monnaie espagnole de la valeur de 4 francs 45 centimes à 5 francs 50 centimes, à cette époque, et ayant cours dans les États barbaresques.

pour tenter son opération. Se laisser glisser de la terrasse d'une maison voisine dans la cour du saint marabouth, se diriger à tâtons vers le cyprès, y fouiller la terre autour du pied de l'arbre, tout cela ne fut l'affaire que d'un instant; mais, ô désappointement ! la caisse fut introuvable ; cependant, si les renseignements de l'indélicat Tchoulak étaient exacts — et ils devaient l'être — le trésor était encore là l'avant-veille. Il eut beau remuer la terre avec la petite pioche dont il s'était muni et y enfoncer les bras jusqu'aux coudes, il ne lui fut pas possible de mettre la main sur la tirelire de Sidi Kouïder.

Force fut donc au voleur de renoncer à une expédition qui s'était annoncée si bien. Il venait d'ailleurs d'entendre du bruit dans la maison du saint, et il avait jugé prudent de reprendre au plus vite le chemin par lequel il s'y était introduit.

Le lendemain matin, Sidi Kouïder-el-Arouci remarqua que des fouilles avaient été pratiquées autour de son cyprès ; comme il n'était pas supposable que ce fût dans l'intention d'enlever cet arbre qu'on avait pénétré chez lui, le saint comprit de suite que son trésor l'avait échappé belle. Fort heureusement, Sidi Kouïder avait eu un placement à y faire la veille, et le temps lui ayant manqué pendant la journée, il avait remis au lendemain l'inhumation de son précieux vase. Le saint marabouth remercia Dieu — dont la main était visible dans cette affaire — d'avoir préservé son trésor des atteintes des larrons.

Bien qu'il ne pût fixer sûrement ses soupçons, Sidi Kouïder crut devoir ajouter à sa prière du *fedjeur* le souhait suivant : « Que Dieu brise les jambes de celui qui s'est introduit cette nuit dans ma maison ! — Ma foi ! s'était dit le saint intérieurement, cela tombera où cela pourra. »

Le jour même où fut lancée cette malédiction, Abd-er-Rahman-Tchoulak se sentit pris de douleurs atroces dans les membres inférieurs ; les vers, qui n'attendent pas sa mort pour commencer leur œuvre, se sont emparés de lui et lui fouillent les chairs. Vers le soir, ses jambes tombaient en pourriture et se détachaient de son corps. Pendant la nuit, la mort vint terminer les souffrances de l'infortuné Tchoulak.

Ce malheureux voleur, qui avait conservé sa connaissance jusqu'à sa dernière heure, s'était bien douté de la cause du terrible châtiment qui lui était infligé. Il ne pouvait s'empêcher cependant de trouver que le saint punissait bien sévèrement un vol qni n'avait pas réussi.

Le terrible Sidi Kouïder possédait un fils qui faisait sa joie quelquefois, et son désespoir souvent. Sidi Abd-el-Kader — c'était le nom de ce fils — avait de fréquentes velléités d'indépendance, et il ne faisait plus le moindre cas des ordres de son vertueux père. Il lui vint un jour à l'idée — l'idée n'était pas absolument mauvaise — d'aller en pèlerinage à Mekka ; le titre de « *el-Hadj* » (le Pèlerin) lui souriait, et il brûlait du désir de pouvoir en faire précéder son nom. Il fit part à son père — pour la forme seulement —

de son intention d'aller visiter les Villes saintes, et il lui demanda les fonds nécessaires pour entreprendre ce long voyage. Sidi Kouïder, qui, apparemment, ne tenait pas à exhumer la marmite dans laquelle il tenait ses douros, répondit à la demande de son fils par un refus nettement articulé. « Penses-tu donc, ô mon fils ! ajouta-t-il, que j'aie les richesses de Karoun ? Je suis pauvre, au contraire, et je ne m'en plains pas ; car la pauvreté est l'une des clefs qui vous ouvrent le plus facilement les portes du ciel. Renonce donc à ton projet jusqu'à ce que Dieu t'en permette l'accomplissement. »

Sidi Abd-el-Kader voulut insister ; mais son père lui fit comprendre que ce serait peine perdue, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de ne plus penser à ce voyage.

Sidi Abd-el-Kader fit, malgré cela, ses préparatifs de départ, et, sans en prévenir son père, sans lui faire ses adieux, il se rendit à Alger où, quelques jours plus tard, devait avoir lieu l'embarquement des pèlerins pour les Villes saintes. Le fils de Sidi Kouïder prit passage avec eux sur une galère commandée par un vieux raïs qui écumait depuis longtemps la Méditerranée avec le plus grand succès. A peine la galère était-elle sortie du port, qu'un grand vent de nord-ouest s'élevait tout à coup et venait tourmenter la mer qui sommeillait : elle semble frissonner et s'agiter dans un long tressaillement ; ses eaux se troublent jusqu'au fond de ses entrailles, et, de bleues qu'elles étaient, elles deviennent livides ; sa sur-

face, tout à l'heure unie comme un miroir, se fait rugueuse et raboteuse. Sa colère monte toujours sous les flagellations du vent; les lames commencent à se déchaîner; elles écument de rage comme des épileptiques dans leurs moments de crise. Le vent fouette sans pitié; la mer se soulève et retombe lourdement en poussant un long gémissement, puis les vagues se réunissent et s'élancent frémissantes, et en roulant les unes sur les autres, à l'assaut des falaises. On dirait qu'elles ont à se venger de la terre, mais leurs forces s'épuisent en chemin, et elles vont expirer impuissantes sur la grève. La mer paraît changer de tactique; elle veut, sans doute, essayer de la douceur: de molles lames viennent lécher le pied des rochers; mais les rochers sont inflexibles. Cette déception augmente ses fureurs; elle devient clapoteuse; ses lames sont courtes, abruptes et très agitées; elles se précipitent en fourrageurs sur les obstacles et viennent s'y heurter en jaillissant; puis elles retournent au large comme pour prendre leur élan; la lutte en est à son moment suprême; les lames s'assemblent de nouveau — c'est par le nord qu'elles attaquent — et fondent impétueuses sur la jetée de Kheïr-ed-Din; mais elles se brisent encore une fois contre des obstacles qui ne veulent pas céder, et elles volent en écume jusqu'aux cieux.

Pendant trois jours la mer renouvela ses efforts impuissants; la galère, balottée, secouée, tourmentée sur cette surface qui tantôt fuit sous

elle, pareille à une outre gonflée de vent sur laquelle on piétinerait, et qui tantôt semble vouloir la lancer dans les airs, la galère, disons-nous, n'a pu réussir à prendre le large ; cependant, le vieux raïs a voulu lutter avec cette mer dont il connaît les fureurs ; il ne lui a jamais cédé, et ce n'est point aujourd'hui que, pour elle, il aura des faiblesses.

Il comprend pourtant qu'il y a dans cette persistance de colère quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui lui échappe. Cela vient-il de Dieu? Cela vient-il du diable? Il n'en sait rien. Un passager, Mohammed-ben-Brahim, voit son embarras, et lui dit en le tirant à part : « O raïs ! je sais la cause de l'irritation de la *mer du Milieu* (1), et je vais te la dire : le fils de Sidi Kouïder-el-Arouci, Sidi Abd-el-Kader, s'est embarqué à ton bord contre la volonté de son père ; mets-le à terre, et, par Dieu ! la tempête cessera. »

Bien que le vieux raïs n'ajoutât qu'une foi médiocre aux paroles de Mohammed-ben-Brahim, il essaya pourtant de son moyen, et cela d'autant mieux qu'il connaissait de réputation le terrible marabouth de Blida. Il rentra dans le port d'Alger, et y débarqua Sidi Abd-el-Kader-el-Arouci.

Le vent cessait de souffler comme par enchantement ; la mer tombait sans laisser trace de ses convulsions, et la galère du raïs filait dans l'est comme un trait.

---

(1) C'est ainsi que les Arabes désignent la mer Méditerranée.

La tradition ne rapporte aucun miracle opéré par ce fils désobéissant de Sidi Kouïder ; ce don précieux ne se manifeste de nouveau qu'en la personne de Sidi Ahmed-el-Arouci, le fils de Sidi Abd-el-Kader. Ce fut dans les circonstances suivantes : Un jour, un Blidien se rend au douar des Oulad-Sidi-El-Kbir, et se présente à Sidi Ahmed : « Ma femme, Ez-Zohra-bent-Aïouaz, à la suite d'une querelle que je reconnais avoir provoquée, a quitté le domicile conjugal, et s'est retirée chez ses parents. Je viens donc te prier, ô monseigneur ! d'user de ton pouvoir pour la faire revenir auprès de moi ; tout ne t'est-il pas possible, ô Sidi ! en ta qualité de marabouth ? »

— « C'est bien, je ferai ce que tu me demandes, répondit Sidi Ahmed, et, s'il plaît à Dieu, ta femme te reviendra. »

Mais Sidi Ahmed avait trop préjugé de son pouvoir ; Ez-Zohra, auprès de laquelle il s'était rendu, refusa obstinément, malgré les conseils du marabouth, de rentrer au domicile conjugal.

— « Puisque tu es sourde, ô femme ! à mes exhortations, s'écria Sidi Ahmed-el-Arouci, je te jure, par Dieu ! que tu mourras aveugle. »

Trois jours après, la malheureuse Ez-Zohra perdait la vue.

C'est là tout ce que la tradition nous a conservé des miracles des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir reposent du sommeil éternel autour de leur saint ancêtre ; c'est là, touchant à leur village, que, depuis plus de trois cents ans, ils viennent dormir, pressés

sous l'aile de leur protecteur, cette longue nuit de ténèbres qui ne cessera qu'au jugement dernier.

Le site de ce champ de repos est délicieux ; la mort y est doucement mélancolique ; au lieu de ce hideux squelette, par lequel le réalisme la représente chez les Chrétiens, elle est ici belle et parée comme une fiancée.

Les arbres lui font un lit de verdure et l'ombragent de leur épais feuillage. Ces vieux micocouliers, ces oliviers tant de fois séculaires ont vu successivement naître, vivre et mourir toutes ces générations qui dorment à leurs pieds.

Les sépulcres des descendants de Sidi Ahmed sont nombreux et serrés les uns contre les autres à ne savoir où poser le pied. Ceux des chefs de la famille du saint sont généralement élevés au-dessus du sol, et présentent une forme bizarre rappelant pourtant celle du tombeau de leur ancêtre ; ce sont des sortes de cippes quadrangulaires se terminant en pyramide. Une petite niche munie d'une porte a été ménagée dans l'une des faces du cippe ; on y dépose les lampes, les bougies et les parfums dont les fidèles font usage les jours de *ziara* ou de pèlerinage au tombeau des saints ; quelques-uns de ces tombeaux ont pour *mchahad* une stèle surmontée du turban à petits plis des *eulama ;* d'autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont que le *mchahad* d'ardoise portant la profession de foi. Une épitaphe de la même forme que

le *mchahad* s'élève aux pieds du mort, et rappelle son nom, la date de sa mort et l'âge auquel il cessa de vivre ; ces indications sont généralement précédées de souhaits appelant sur le défunt les effets de la miséricorde divine. Deux *djenabyat* renferment latéralement chacune de ces sépultures.

Les tombeaux les plus remarquables de ce cimetière sont ceux de Sidi Bel-Kacem, le père de Sidi Ahmed-el-Kbir, de Sidi Abd-el-Aziz et de Sidi Bel-Abbas, fils de Sidi Ahmed, de Sidi Ben-Ioucef-Abou-Izar, de Sidi El-Hadj-Ahmed, et de Sidi Mohammed-el-Moueffok.

Tous ces tombeaux sont, chaque année, soigneusement blanchis à la chaux.

En dehors de la portion de terrain réservée à la sépulture des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, les serviteurs religieux du saint marabouth, Blidiens pour la plupart, ont choisi, au nord de ce cimetière, un coin de terre pour y reposer après leur mort. Une barrière sépare les deux cimetières.

C'est le samedi qu'a lieu la *ziara* ou visite au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir. Après avoir visité préalablement Sidi Iâkoub-ech-Cherif, à qui son ancienneté donne la priorité sur Sidi Ahmed (1), les fidèles partent du *Bois des Oli-*

---

(1) Sidi Ahmed-el-Kbir a lui-même, quelques jours avant sa mort, prescrit à ses khoddam de donner la priorité de ziara à Sidi Iâkoub. Sidi Iâkoub-ech-Cherif est le saint marabouth dont la koubba est dans le *Jardin public*.

viers (1), et remontent par sa rive droite l'ouad Sidi-El-Kbir.

De nombreuses indulgences sont attachées à ce pieux pèlerinage : ainsi, le Croyant qui le ferait, avant le lever du soleil, pendant quarante samedis consécutifs, et en remontant nu-pieds le lit rocailleux de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, gagnerait autant de bonnes actions que s'il eût fait le pèlerinage de Mekka.

Ce pèlerinage est surtout suivi par les femmes : dès le matin du samedi, la rive droite de l'ouad est encombrée de Croyantes traînant après elles des grappes d'enfants morveux mordant dans des *halaouat* (douceurs, pâtisseries), et s'en mettant jusque par-dessus les yeux. Quelques-unes de ces femmes marchent nu-pieds ; c'est évidemment pour rendre leur action plus méritoire ; car elles ont leurs souliers à la main.

On rencontre quelquefois des Croyants faisant ce pèlerinage à reculons ; d'autres l'accomplissent en portant leur père ou leur mère sur leur dos. Cette pieuse corvée n'est même pas nouvelle ; car on cite un trait semblable de la part d'Amallas, lequel aurait fait le pèlerinage de Mekka en portant sa mère sur ses épaules. Les malades, les infirmes, les perclus s'y rendent comme ils peuvent, les uns à mulet ou à bourriquet ; les autres s'y traînent en faisant de fréquentes stations durant le trajet. Tous ont la foi,

---

(1) Les *Zenboudj de Sidi Iâkoub-ech-Cherif*, aujourd'hui le *Jardin public* de Blida.

et la foi c'est souvent la guérison ou, tout au moins, le soulagement.

Mais l'*oukil* (1), Mohammed-Ouadia, est à son poste depuis la pointe du jour : tout a été préparé autour du tombeau du saint pour recevoir les pèlerins ; les quatre drapeaux ont été arborés aux angles du catafalque. La journée s'annonce bien : la recette sera bonne, sans doute.

Les bougies sont allumées ; la fumée des parfums s'élève en spirale au-dessus des réchauds-cassolettes ou des tessons de faïence ; la foule se presse autour du tombeau du saint ; un *deroueuch* malade, à l'œil creux et chargé de fanatisme, est couché en travers de la tombe, et murmure du ton d'un fébricitant des paroles saccadées qui ressemblent beaucoup plus à un reproche qu'à une prière ; il gourmande, sans doute, le saint du peu d'efficacité de son intercession. Il a l'air de dire : « Si cela continue, je m'adresserai à un autre. » Une pauvre vieille a pu se traîner, en s'aidant d'un bâton et en geignant comme un boulanger, jusqu'au tombeau de Sidi Ahmed ; là, à bout de forces, elle s'est

(1) L'*oukil* est une sorte de mandataire, de fondé de pouvoirs chargé de recueillir les offrandes, et de pourvoir aux divers soins de propreté et d'entretien de la chapelle sépulcrale d'un saint marabouth. L'*oukil* de la famille de Sidi Ahmed-el-Kbir reçoit un traitement fixe de 50 francs par mois ; sa femme, l'*oukila*, ne touche mensuellement que 30 francs. Elle remplit auprès des pieuses femmes qui visitent le tombeau du saint les fonctions dont est chargé l'*oukil* auprès des pèlerins.

affaissée haletante contre le *mchahad.* Chaque fois que la malheureuse ouvre la bouche, on craint que son âme n'en profite pour s'échapper de ce corps débile, à moitié cadavre. « O Sidi Ahmed! ô Sidi Ahmed! aie pitié de moi! guéris-moi! » Eh bien! souvent, après deux heures de cette prière, il semble que la foi a galvanisé la malade et lui a rendu ses forces; elle se relève plus facilement qu'elle ne s'est accroupie, et elle regagne, on ne sait par quel prodige, son gourbi juché parfois sur un piton, ou sur des pentes où les myriapodes n'ont pas trop de leurs vingt-quatre paires de pattes pour se tenir accrochés. Là, c'est une mère, jeune encore, qui a couché son enfant malade sur le tombeau de Sidi Ahmed pour faciliter la pénétration, dans ce pauvre petit corps, des effluves vivifiants qui s'échappent des restes mortels du saint. A côté, c'est une autre femme qui, la tête appuyée contre la balustrade qui s'élève en catafalque au-dessus du tombeau, semble mettre beaucoup de ferveur dans sa prière. Comme sa demande est faite à demi-voix, il est facile de se mettre au courant de la nature de son vœu : la malheureuse est stérile, et elle donnerait tout au monde pour voir se modifier cette situation qui lui vaut le mépris de son mari; en attendant, elle promet au saint une vache, un mouton ou une chèvre, à son choix, s'il consent à intervenir dans cette affaire. Il est bien entendu que ces dons ne se feront qu'autant que sa prière sera suivie d'effet. C'est un marché sous condition.

Quand le Croyant ou la Croyante pense avoir assez prié le saint intercesseur, quand les fidèles croient la fumée de leurs encens parvenue jusqu'à lui, ils remettent leur offrande à l'*oukil*, et se retirent soulagés, ou persuadés que le saint se sera laissé toucher. A la fin de la journée, le mandataire, l'administrateur fait ses comptes, et va effectuer son versement entre les mains du chef de la famille des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, lequel, quand la recette a été bonne, ne manque pas de se féliciter de la bonne idée qu'a eue son ancêtre vénéré de se faire, de son vivant, une réputation de sainteté qui, longtemps encore, vaudra de l'or pour ses descendants. En pays musulman, quiconque compte un saint dans sa famille, a du pain sur la planche, surtout quand ce saint a eu le bon esprit d'être rempli de vertus, et de se procurer le don des miracles pendant sa vie terrestre.

L'*oukil* ne dédaigne pas absolument l'argent des Chrétiens; il accepte, il provoque même leur offrande de *ziara;* peut-être, soumet-il les valeurs qu'ils lui donnent à une purification sérieuse avant de les mêler avec celles des orthodoxes.

Les offrandes au saint ne se font pas seulement en argent ou en bestiaux; on peut offrir à l'ami de Dieu un drapeau qui parera son tombeau, ou que porteront fièrement ses khoddam le jour de l'*ouâda*.

Une fois par an, les serviteurs des marabouths morts en odeur de sainteté célèbrent, sur les

tombeaux de ces amis de Dieu, une fête dont la somptuosité est en raison directe de la réputation du saint. Cette cérémonie a beaucoup d'analogie avec les fètes patronales qui ont lieu annuellement dans nos campagnes.

C'est le troisième jour de l'Aïd-es-Sr'ir (la petite fète), qui commence aussitôt après le Reumdhan, que les serviteurs religieux de Sidi Ahmed-el-Kbir fètent leur saint patron.

Dès la pointe du jour, — la veille pour les fanatiques, — une longue file de femmes à pied ou montées sur des mules, et d'enfants à dos de bourriquets, remontent la rive droite de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, et, après avoir traversé deux fois ce cours d'eau, s'engagent, comme une émigration de fourmis, dans l'étroite gorge qui mène au tombeau du saint. Celles de ces Croyantes qui ont entamé leur pèlerinage dès la veille, ont emporté leurs vivres; elles passeront la nuit soit dans des gourbis vides, soit dans quelque famille des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Mais il est neuf heures du matin; les hommes vont, à leur tour, accomplir le pieux pèlerinage : on s'assemble, on se réunit autour des grands, des chefs spirituels; toute la Blida musulmane est en fête; les uns sont à cheval; les autres — les fonctionnaires du culte particulièrement — sont à mulet; les bourriquets ont été mis en réquisition par la jeunesse pauvre; comme cela se passe chez tous les peuples à privilèges, les misérables sont à pied. Le cortège s'est massé devant le Bureau arabe, — aujourd'hui la Mairie;

— il forme un pêle-mêle de bernous de toutes nuances, depuis le blanc de neige jusqu'au jaune terreux; le gracieux costume du citadin indigène — trait d'union entre la civilisation et la barbarie — vient émailler de ses couleurs tendres la teinte fauve dont est placardée la foule.

A un signal donné, toute cette masse se dévide et prend sa direction vers Bab Er-Rahba; le mufti, le kadhi et les notables tiennent la tête du cortège; les grands — ceux qui sont à cheval — brillent par la splendeur du harnachement de leurs montures; les gens de religion ont chargé le dos de leurs mules de cette selle monumentale qui est déjà toute une charge, et qui soumet le cavalier aux tortures du grand écart; quelques fidèles de qualité médiocre se partagent à deux la colonne vertébrale d'un bourriquet qu'ils mettent en mouvement en le flagellant de leurs tibias. Derrière cette échelle des puissants, viennent les va-nu-pieds, qui suivent en désordre les possesseurs des biens de ce monde. Mais leur peine a ses compensations; car celui qui fait son pèlerinage sur une monture n'a, pour son compte, que soixante bonnes actions pour chaque pas de la bête qui le porte, tandis que celui qui va à pied voit inscrire à son compte courant, par l'ange chargé de la comptabilité céleste, sept cents bonnes actions pour chacun de ses pas.

Les musiciens, montés sur des mulets, précèdent les notables et le clergé: ils soufflent et battent, les *r'iathin*, avec leurs clarinettes-cornemuses, les *gueçabin*, avec leurs flûtes de ro-

seau, les *thobbalin* et les *dfafin*, avec leurs tambours, et les frappeurs de *thebilat* avec leurs timbales. Derrière les grands de la terre, viennent les drapeaux des *mkoddemin* (administrateurs, représentants) des ordres religieux de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, de Sidi Moulaï-Eth-Thaïyeb, de Sidi Mohammed-bou-Zeyan, et de Sidi Mohammed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Koberin.

Ce n'est point un mince honneur que celui de porter ces étendards aux couleurs vertes, jaunes et rouges; mais c'est un honneur qui s'achète, et la vertu pauvre ne saurait y prétendre; tout le monde, en effet, n'a pas les moyens d'en payer le prix, d'offrir une *lila* (1) au *mkoddem* du saint, ou aux *fokara* (2) khoddam de son ordre.

La remise des drapeaux s'est faite avec un certain cérémonial; les compétiteurs au droit de porter l'étendard se sont rendus à la demeure du *mkoddem*, et lui ont exposé leur pieux désir. Cette faveur, plus ou moins marchandée, a été accordée au plus offrant des candidats, lequel a

---

(1) La *lila* se paie par l'hospitalité (le dîner et le coucher) donnée à l'un des frères pauvres de l'ordre, ou par une offrande en argent (de 10 à 20 francs), que fait au mkoddem le Croyant qui désire jouir du droit de porter les étendards sacrés.

(2) Le mot *fokara*, pluriel de *fakir*, pauvre, indigent, est pris ici dans le sens mystique: il s'applique aux membres d'une sorte de confrérie religieuse dont la règle est le renoncement aux biens de ce monde. Un *fakir* est un pauvre devant Dieu.

été immédiatement admis à payer le droit qu'il vient d'acheter. Après avoir compté et recompté la somme, le *mkoddem*, entouré des *fokara* de l'ordre, a dit à l'un de ses serviteurs : « Prends ce drapeau, et remets-le entre les mains d'un tel fils d'un tel. » Dès que cet ordre est exécuté, le *mkoddem* dirige, à l'intention de l'élu, une prière qu'il commence en disant : « Fatah! » Les assistants ont répété « Fatah! » en joignant les mains et en les ouvrant comme un livre. Le *mkoddem* a ajouté ensuite — et les *fokara* ont répété : — « Que Dieu lui pardonne!... Que Dieu le rende » heureux!... Que Dieu le fasse mourir en témoi- » gnant!... Fatah!... Louange à Dieu, Maître de » l'univers, le Clément, le Miséricordieux, Sou- » verain au jour de la rétribution. C'est toi que » nous adorons; c'est toi dont nous implorons » le secours. Dirige-nous dans le sentier droit, » dans le sentier de ceux que tu as comblés de » tes bienfaits, non pas de ceux qui ont encouru » ta colère, ni de ceux qui s'égarent (1). »

Cette prière terminée, les assistants se passent les deux mains sur le visage en disant : « Louange à Dieu, Maître de l'univers! »

Les porte-drapeau, avons-nous dit plus haut, à cheval, à mulet ou à pied, suivent pleins de fierté les notables et les ministres de la religion; ils ne donneraient certainement pas leur place

(1) Cette prière est la première sourate du Koran, celle qui ouvre (le Livre); de là son nom de *fatah* ou *fatiha*. Elle se récite dans toutes les circonstances de la vie.

pour un empire. Leur orgueil ne connaît plus de bornes quand, au sortir de la ville, les fidèles commencent leur *tharaka ;* l'odeur de la poudre leur a monté à la tête; le bruit les a enivrés; porter le drapeau n'est plus pour eux dès lors une pieuse corvée; c'est une sainte mission qu'ils semblent accomplir; ils se sentent, en ce moment, assez d'équilibre pour passer, si Dieu les rappelait à lui, le pont le Sirath sans craindre un faux pas.

Mais la poudre a appelé la poudre; les fusils, les mousquetons, les carabines, les tromblons, les pistolets ont été décrochés et bourrés jusqu'à la gueule; il y a là des armes de tous les âges, de tous les temps, de tous les modèles, de tous les peuples, de tous les calibres : arquebuses à rouet, arquebuses à mèche, fusils à silex, Lefaucheux de la civilisation, espingoles à bouche de goinfre, pistolets à canon de fer-blanc, à garnitures en ficelle, ou en peau de mouton, à batteries impossibles, crasse et nacre, argent et rouille, plus dangereux pour le tireur que pour le tiré. Les Mzabites, bien que peu guerriers pourtant, sont en ce jour remplis d'effervescence; ces schismatiques chlorotiques, et qui semblent, quand ils ont fait leurs ablutions, infiltrés de cire rance fondue, ont abandonné leurs petits capharnaüms specico-pharmaco-léguminеux pour aller solliciter de Sidi El-Kbir la perpétuité de la prospérité commerciale dont ils jouissent à l'ombre de notre bourse. Il leur fallait une occasion comme celle-là pour s'extraire

de cette arche de Noé qui, en même temps qu'elle leur sert de bazar, donne asile à des spécimens de tous les produits des règnes végétal et minéral.

La foule a fait la boule de neige; la tiraillerie devient de plus en plus intense; les armes, remplies à triple charge, grondent comme des canons. Ce tohu-bohu de fidèles a plutôt l'air de s'en aller en guerre qu'en pèlerinage. Il faut du bruit, d'ailleurs, à toutes les enfances, à celle du commencement comme à celle de la fin. Les musiciens, électrisés, sans doute, par l'odeur et par la voix de la poudre, soufflent dans leurs instruments comme des Renommées, et tapent sur la peau de leurs tambours comme le verset 38 de la sourate IV du Koran leur permet de le faire sur leurs femmes; c'est l'ivresse du tintamarre et de l'étourdissement élevée à son paroxysme. Comme ils sont heureux!

Le cortège est enfin arrivé au douar des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir; les gens du culte et les notables se dirigent, à travers la foule qui encombre déjà les abords du cimetière, vers le tombeau du saint, où les attendent les descendants de Sidi Ahmed. Les drapeaux des différents ordres religieux ont été arborés autour du *tabout* (catafalque); la cérémonie va commencer; on fait ranger la foule, qui se répand dans le cimetière, et qui va s'asseoir sur les tombes, ou se grouper sur les rochers qui en ferment les abords. Les femmes, arrivées de la veille, ou dès le matin, se sont installées sur leurs morts. L'arrivée des *mdadha*, ou chanteurs spirituels, est annoncée

par les aigus *toulouïl* des femmes; les accompagnateurs, munis de leurs instruments, *bendaïr, dfouf, thebilat, kseub* et *znoudj,* c'est-à-dire tambours de diverses formes et dimensions, timbales, flûtes de roseau et petites castagnettes, suivent gravement les chanteurs, dont quelques-uns, musiciens jusqu'au bout des ongles, sont eux-mêmes porteurs d'instruments à peau.

Chaque *meddah* dit son chant religieux; contrairement à ce qui se passe chez nous, en pays arabe, le libretto est le principal; la musique n'est que l'accessoire; nous ne craignons même pas d'avancer que, quelle que soit la valeur phonique du virtuose, il n'est pourtant que médiocrement apprécié si les paroles ne répondent pas aux goûts poétiques de la foule. Au reste, Mahomet l'a dit : « Les plus belles voix sont celles qui viennent du nez. » Il est regrettable que les commentateurs ne nous aient pas dit la raison de cette préférence du Prophète. Au *meddah* aimé, les *you! you!* les plus aigus et les plus prolongés — les hommes n'applaudissent pas. — Pour lui, ce n'est pas de la tête que les femmes tirent leurs notes; c'est bien au-dessus, région des alouettes... Au reste, — j'en suis bien fâché pour nos artistes, — les Arabes rangent les musiciens dans la section si méprisée des *âdjadjebiya,* des saltimbanques. Un Arabe de qualité qui aurait le malheur de se laisser surprendre par un de ses coreligionnaires à jouer de la clarinette ou du sax-horn, serait à jamais déshonoré. Aussi, n'en cite-t-on aucun exemple.

Quand chaque meddah y a passé, et que les derniers *you! you!* sont arrivés dans notre satellite doré, la lune, le mufti se lève, dit : « *Fatah!* » et se passe les mains sur le visage; tous les assistants l'imitent et prient à voix basse; ceux dont la mémoire n'a pu retenir les sept versets dont se compose le *fatah* se bornent à dire : Que Dieu me pardonne! Que Dieu me rende heureux! Qu'il soutienne, qu'il adoucisse mon existence! Que Dieu guérisse mes enfants! Que Dieu me fasse mourir en témoignant! c'est-à-dire, qu'il ne me fasse pas mourir sans confession!

Les hommes quittent ensuite les tombeaux et se réunissent sur le terrain de la *dhifa,* au nord du cimetière. Les femmes ne sont point admises au festin que vont donner, et servir eux-mêmes aux khoddam de leur saint ancêtre, les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir. Les invités se forment donc par groupes de dix; un plat de bois chargé de *ber'rir* (1) est apporté au centre de chaque groupe par les marabouths qui donnent la fète. Dès que le *ber'rir* est absorbé, ce qui n'est pas long, on sert à chaque groupe, dans des soupières de bois *(mtared)* un plantureux kousksou-reguig chargé de viandes succulentes. Le kousksou a bientôt pris le chemin des pâtes emmiellées.

La *dhifa* terminée, il faut passer à l'offrande : comme chez tous les peuples, c'est le quart-

(1) Le *ber'rir* est une sorte de gâteau-éponge enduit de miel ou saupoudré de sucre.

d'heure le plus pénible de la cérémonie. Le mufti place une serviette devant lui et donne le premier l'*ouâda* (1); tous — ceux qui possèdent, bien entendu — viennent, à leur tour, déposer leur offrande sur la *foutha* du mufti. Quand, à l'alanguissement de la recette, le mufti reconnaît que tous les donneurs ont donné, il clôt la séance en remettant 30 francs de gratification à l'*oukil* et 10 francs à sa pieuse moitié, puis il va déposer entre les mains du chef de la famille des descendants de Sidi Ahmed-el-Kbir la somme restant après ce prélèvement, somme qui sert à l'indemniser de ses frais de *dhifa*.

Les pèlerins reprennent le chemin de la ville en brûlant, tant qu'il leur en reste, la poudre qu'ils ont consacrée à cette pieuse cérémonie.

Mais les femmes ont aussi leur tour : deux jours après le pèlerinage des hommes, c'est-à-dire cinq jours après la fin du mois de Reumdhan, elles se rendent en foule, avec leurs enfants, et accompagnées de *mdadha* et *mdadhat*, chanteurs et chanteuses, sur le tombeau du saint; les instrumentistes sacrés, inséparables du *meddah*, sont là flanqués de leurs bruyants instruments.

Les femmes se répandent sur les tombeaux, avec lesquels se confondent leurs vêtements blancs suffisamment immaculés; pendant que chanteurs et chanteuses font entendre, en alter-

(1) L'*ouâda* est une promesse, un vœu fait à Dieu pour en obtenir quelque faveur; c'est aussi l'*offrande* elle-même.

nant, leurs cantiques en l'honneur du saint qu'ils fêtent, les enfants se bourrent de pâtisseries au miel dont ils se tatouent des pieds à la tête. Mais les chants sacrés ont cessé, et les musiciens ont changé leur rhythme; les molles filles de l'Orient ont senti que c'est l'appel à la danse; quelques-unes se lèvent nonchalamment, prennent un foulard soie et or de chaque main, saisissent la cadence au passage, et entament, lentement d'abord, ces mouvements d'ondulations en spirale, de molles torsions qui sembleraient devoir visser les danseuses dans le sol; la cadence s'accélère progressivement, et atteint, par un crescendo poussé très haut sur la gamme des voluptés, une sorte de spasme artificiel que les adultes comprennent sans autre explication. N'oublions pas que c'est une fète religieuse.

La musique s'est tue, et la femme de l'*oukil* a étendu devant elle le foulard qui doit recevoir les offrandes; chacune des pèlerines a donné selon ses moyens, sa générosité, ou l'importance qu'elle attache à la demande qu'elle a faite à son saint intercesseur Sidi Ahmed-el-Kbir. Souvent l'*ouâda* se paie en nature; elle se tarife de la façon suivante : « O Sidi Ahmed! donne-moi un fils, je te donnerai un bœuf!.... O Sidi Ahmed! ramène mon mari vers moi, je te donnerai un bouc!.... O Sidi Ahmed! fais que mon mari me donne ma part, je te donnerai un veau!... O Sidi Ahmed! rends-moi l'amour de celui que j'aime, je te donnerai une vache!... »

A des prières si ferventes, Sidi Ahmed, pour-

rait-il, raisonnablement, rester sourd?... Jamais. Devant la sainteté du but, et la somptuosité des promesses, est-il possible qu'il n'intercède pas pour ses clientes?... Nous ne le pensons pas. En résumé, personne ne se plaint du saint patron de Blida, et voilà pourtant près de trois cent cinquante ans que cela dure.

Douze jours après la fin du mois de Reumdhan, les Nègres vont faire leur pèlerinage au tombeau de Sidi El-Kbir. La gent noire a le bonheur bruyant, la joie frénétique; sa musique est féroce; sa danse est de la convulsion; ses amours et ses croyances — ce qui est à peu près la même chose — sont de l'épilepsie. Cette disposition naît-elle de la propriété dont jouit le sang du Nègre d'atteindre la température de celui du passereau, 44 degrés centigrades? Doit-il cette faveur à l'organisation de son système nerveux? Nous ne chercherons même pas à résoudre cette épineuse question. Quoiqu'il en soit, si le bonheur est en raison de la violence de ses démonstrations, nous n'hésiterons pas à classer le Nègre parmi les animaux les plus heureux de la terre.

Les Nègres montent donc au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir; ils suivent de toute la vitesse de leurs tibias parenthétiques la trace d'un des leurs qui porte fièrement un drapeau rouge. Après s'être *dhifés* à leurs frais sous les vieux oliviers qui ombragent les tombeaux des descendants du saint, les Nègres entament leur danse : elle est bientôt portée à son maximum d'inten-

sité par l'énergie de l'accompagnement; c'est à vous décrocher les entrailles et à les faire tomber sur vos talons. Le bruit infernalement strident des *krakeb* — une double paire d'armets de Mambrin en tôle reliés par un trait d'union de même métal — donnerait des perturbations intestinales à un chaudronnier. Je ne sais pas pourquoi nous avons traduit le mot *krakeb* par le gracieux diminutif de *castagnettes;* il me semble que l'augmentatif *castagnasses* conviendrait mieux à cet immense instrument de percussion qui, sans aucun doute, doit avoir ses luthiers à Saint-Flour.

La manifestation acrobatico-religieuse des Nègres finit pourtant par lasser ces mammifères ulotriques ou lainés; ils la cessent à leur grand regret et vont, suant de l'huile, déposer leur *ouâda* entre les mains de l'oukil. Ce pieux devoir accompli, ils reprennent le chemin de la ville, joyeux de s'être approvisionnés, par le fait de ce pieux pèlerinage, d'une réserve de bonnes actions pour passer leur année.

Et nous voudrions éclairer ces gens-là! Ce serait un crime; car la civilisation est aussi incapable de donner aux Nègres de ces bonheurs-là, que de leur enlever l'odeur caractéristique par laquelle ils se distinguent et se révèlent dans la société.

XVII

Le versant oriental du Djebel des Bni-Salah. — Sidi El-R'erib et le Taureau du Misraouï. — La région des Cèdres et le Pic de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. — Le Mekam de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. — Le Tombeau de Lella Imma-Tifelleut.

Si, partant du télégraphe d'Enzaten, où nous nous sommes arrêté pour décrire la vallée de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, nous voulons étudier le versant oriental du Djebel des Bni-Salah, il nous faudra suivre la grande crête qui, se soudant au point culminant de ce massif, s'allonge comme le bras d'un crucifié qui montrerait l'orient. Il ne nous restera plus ensuite, pour terminer la description de ce curieux et pittores-

que pays, qu'à parcourir son versant méridional, qui tombe à pic sur l'ouad Sidi-Abd-el-Kader, lequel jette ses eaux dans l'ouad El-Harrach, et sur l'ouad El-Merdja, qui verse les siennes dans l'ouad Ech-Cheffa.

Cette longue arête orientale, affilée comme un rasoir, et ridée comme le visage d'une *âdjouza* (1), passe d'abord sous le pic de Sidi-Abd-el-Kader, en laissant à sa droite et à sa gauche de nombreuses têtes de ravins qui déchiquètent en patte d'oie les flancs de la crête; à gauche, ce sont les affluents de l'ouad Tesmoumet, du Gueththara, du Bou-Geurdjoumen, d'El-Blath et Abarer'; à droite, ce sont les ouad El-Guethran, El-Ouâda, Tala-Aïya, Ouchchen, Euchch-Bni-Missra, et Tala-Izan. La crête se termine par une nodosité, la Koudïet-el-Fortaça, qui semble un bastion défendant, avec le piton de Djamâ-el-Draâ, cette longue courtine que nous venons de parcourir. Descendant la Koudïet-el-Fortaça, qui tombe à pic sur le profond encaissement au fond duquel serpente l'ouad Abarer', limite entre les Bni-Salah et les R'ellaï, et, rencontrant les silos à neige et la belle glacière de Laval, nous nous engagerons, en marchant vers le nord, dans le bois de chênes-ballotes qui se termine auprès du tombeau de Sidi El-R'erib.

De deux choses l'une, ou Sidi El-R'erib n'est qu'un saint de médiocre réputation et de peu d'influence, ou les Bni-Salah et les R'ellaï, qui

(1) Vieille femme.

sont ses serviteurs religieux, ne sont que de piètres Croyants. La cause qui détermine dans notre esprit la germination de cette pensée, c'est l'état de délabrement dans lequel ces Kabils laissent la chapelle funéraire de ce saint marabouth. Les Bni-Màmeur, qui ont leurs *khiam* (gourbis) et leurs morts autour du tombeau de Sidi El-R'erib, et à qui revient plus particulièrement le soin de l'entretien de cet édifice, prétendent qu'ils ne sont pas riches. Nous ne cacherons pas que cette excuse nous a paru faible.

Le gourbi-chapelle qui renferme les restes mortels de Sidi El-R'erib est une construction extrêmement grossière : pierres, boue et dis sont les seuls matériaux qui entrent dans sa composition. L'absence de porte permet aux moutons et aux chèvres d'y venir faire la sieste; les preuves matérielles de cette infraction tigrent le sol à ne pas laisser le moindre doute sur cette profanation; la haie de ronces desséchées qui entoure le gourbi funéraire ne suffit pas pour garantir le saint lieu contre l'abus que nous signalons. A l'intérieur de la chapelle, quelques lampes ébréchées et une demi-douzaine de pots à eau félés, attestent la mesquinerie des agapes annuelles que viennent faire, dans le mois de moharrem, sur le tombeau du saint, ceux dont il est l'intercesseur. Un lambeau de natte reçoit une portion du fidèle qui, venant y prier, désire le faire proprement. Il est pourtant des Croyants qui regardent ces précautions comme superflues; car le coin où repose Sidi

El-R'erib est lissé et vernissé comme la chachia d'un Kabil.

La ziara de Sidi El-R'erib se fait le lundi et le vendredi.

Quatre chênes superbes, qui s'élèvent devant l'entrée du gourbi sacré, ont profité de la protection du saint pour prendre des proportions auxquelles ne peuvent prétendre ceux qui ne jouissent pas de la même faveur. Nous l'avons déjà dit plus haut, le tombeau d'un saint est un brevet de conservation pour les arbres qui l'avoisinent. Dans le Tell, d'ailleurs, il est peu de saints marabouths qui n'aient leur arbre ou leur bois. Nous avons raconté maint accident terrible dont furent victimes des impies qui avaient porté une cognée sacrilège sur des arbres consacrés. Cette croyance est encore dans toute sa force chez les Bni-Salah, et ils vous citeront très sérieusement l'exemple d'un Espagnol du nom de Juan, qui perdit un œil pour avoir tiré un oiseau perché sur un arbre consacré à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, près du *mekam* qui lui a été élevé sur le point culminant de leur tribu. Tout près du tombeau de Sidi El-R'erib, on vous montrera un immense éboulement dont la cause est encore un crime de ce genre, un délit forestier. Par exemple, la répression fut plus que sévère, attendu qu'elle s'est soldée par un cataclysme qui engloutit toute une fraction des Bni-Salah, celle des Bni-Sbiha.

Deux de ces Bni-Sbiha eurent, un jour, la malencontreuse idée d'aller couper un chêne

magnifique tout près de la *kheloua* (ermitage) de Sidi Mbarek, le célèbre marabouth d'El-Koleïa (Koléa), et de le vendre quatre dinars à un meunier. Or, les Bni-Sbiha avaient alors leur douar sur les pentes de la rive droite de l'ouad El-Blath, tête du Taberkchant. Le lendemain du crime, toute la portion de terrain sur laquelle était assis le douar se détachait subitement, et se précipitait avec fracas, maisons et habitants, dans le ravin d'El-Blath. On reconnaît parfaitement l'emplacement où était ce douar; la pente où il était accroché est tonsurée comme la tête d'un prêtre, et le rocher est à nu sur une étendue circulaire assez considérable.

Mais revenons à Sidi El-R'erib.

On ne sut jamais rien de l'origine de ce saint. Comme celle de la presque totalité des marabouths qui ont laissé leur dépouille mortelle chez les Bni-Salah, l'arrivée de Sidi El-R'erib dans cette tribu peut être fixée au commencement du Xe siècle de l'hégire, vers l'époque de l'expulsion d'Espagne des Mores-Andalous. C'était un homme d'une grande piété et d'une probité considérable; il montrait surtout une répugnance très marquée à l'endroit des voleurs, et, il faut bien le dire, cette catégorie de criminels n'était pas alors d'une rareté excessive dans le pays.

C'est l'ignorance dans laquelle on fut toujours du nom de ce saint marabouth qui le fit désigner sous celui d'El-R'erib (l'Étranger). Il vivait dans une *kheloua* (ermitage) qu'il avait adossée au

gros rocher qui est à gauche de sa chapelle funéraire, et que les fidèles ne manquent pas de blanchir tous les ans à la chaux.

On ne cite de lui qu'un miracle qui vaille la peine d'être rapporté; il vient à l'appui de ce que nous disions plus haut au sujet de l'horreur que professait le saint pour les larrons.

Un homme des Bni-Misra convoitait depuis longtemps le taureau d'un de ses voisins de la tribu des R'ellaï, et, tous les jours, il se creusait la tête pour trouver un moyen de se l'approprier, sans courir le risque de se faire prendre, bien entendu. L'occasion tant désirée se présenta enfin, et le Misraouï se hâta de la saisir par son unique cheveu : par une nuit bien sombre, il s'achemina, muni d'une bonne corde, vers l'étable du R'allaoui ; après avoir préalablement corrompu le chien au moyen de débris d'entrailles d'un mouton, il écarta sans bruit les broussailles épineuses qui fermaient l'entrée de la *zriba* (haie), et pénétra dans l'enceinte au milieu de laquelle se trouvait la maison. Enlever avec précaution les quelques pierres bouchant la partie de cette habitation qui servait d'écurie, mettre sa corde au cou du taureau et lui faire prendre le chemin qui venait d'être préparé, tout cela fut pour le Misraouï l'affaire d'un instant. Le succès fut complet, et il ne serait pas étonnant que cet honnête indigène des Bni-Misra eût cru que le Dieu unique bénissait ses efforts, quand il se vit dehors avec un taureau se laissant conduire aussi docilement qu'un agneau.

Le Misraouï prit donc sans délai le chemin du marché avee l'intention d'y écouler le produit de son larcin. Il descendit dans l'ouad Abarer', passa sous la Koudïet-el-Forthaça, et suivit la crête qui serpente dans la forêt de chênes des Bni-Mâmeur. Tout allait donc pour le mieux ; aussi, le Misraouï avait-il déjà, tout en marchant, fixé l'emploi des quinze rial-boudjhou (1) qu'il comptait tirer de son taureau.

Encore quelques pas, et le Misraouï allait déboucher de la forêt de chênes, et s'engager à gauche dans un sentier courant sur la crête d'un contre-fort, et venant se noyer dans l'ouad Sidi-El-Kbir, à l'embouchure de la Châbt-Bou-R'far. L'homme des Bni-Misra a atteint la lisière du bois ; sur la gauche et à quelques pas du chemin, une lumière rougeâtre tremblotait dans les ténèbres à travers le branchage. Il n'y avait pas à s'y tromper, — Sidi El-R'erib était le seul être humain qui habitât cette solitude, — le Misraouï était à hauteur de la kheloua de ce saint. Cette circonstance, à laquelle l'homme au taureau n'avait pas songé d'abord, jeta quelque trouble dans son esprit ; il savait que ce vertueux marabouth ne pouvait supporter les voleurs, et que, plus d'une fois, il leur avait joué d'assez mauvais tours. Il le redoutait, certes, plus que la loi elle-même, bien qu'elle fût très sévère pour les gens qui aimaient outre mesure le bien

(1) Vingt-sept francs de notre monnaie : c'était, avant l'occupation française, le prix moyen d'un taureau.

d'autrui; d'ailleurs, El-Misraouï possédait son code; il savait très bien que le Prophète a dit au verset 42 de la Ve sourate : « Quant à un voleur ou à une voleuse, vous leur couperez les mains comme rétribution de l'œuvre de leurs mains, comme châtiment venant de Dieu; » mais aussi il n'ignorait pas qu'on ne coupait la main au voleur que lorsque la valeur de l'objet volé dépassait quatre dinars (environ cinquante francs); or, nous l'avons dit, il s'en fallait de moitié que le prix du taureau volé atteignît cette somme. Le Misraouï était donc rassuré sur les risques que pouvaient courir ses extrémités; son délit se soldait par la bastonnade.

Le Misraouï, que ces pensées avaient tout décontenancé, n'osa pas franchir la ligne des derniers arbres de la forêt; soit qu'il craignît que le saint qui, évidemment, était en prières, pieuse besogne à laquelle il consacrait toutes ses nuits, n'entendît le bruit de la lourde marche du ruminant, et ne sortît de sa kheloua pour en reconnaître la cause; soit qu'il redoutât qu'à l'aide de sa double vue, le saint ne devinât sa présence; quoiqu'il en soit, le Misraouï était loin d'être rassuré, et il regrettait fort que son étourderie l'eût jeté précisément sur le chemin de Sidi El-R'erib. Le remords n'entrait pour rien dans les regrets de Misraouï. Ce reproche violent de la conscience n'est point à l'usage des criminels, et, s'il est une chose qui les gêne, c'est seulement la crainte du châtiment.

Le Misraouï, qui s'était arrêté, avait le choix

entre deux périls : descendre dans l'ouad Abarer' par la Châbt-Ilougui et risquer de se casser les reins, ou passer carrément par le Tizi-Ouâdou, entre le gourbi du saint et le plateau de Msalla, et affronter audacieusement sa colère s'il venait à en être aperçu. Le Misraouï, qui manquait de résolution, ne savait à quel parti s'arrêter.

La nuit, avons-nous dit, était bourrée de ténèbres épaisses à pouvoir les couper au couteau; le calme était extrême; les eaux de l'ouad Abarer' se plaignant dans les rochers troublaient seules ce silence, qui donnait froid au Misraouï; la lampe de Sidi El-R'erib brillait toujours dans l'obscurité : « C'est peut-être l'œil du saint, » se disait l'homme des Bni-Misra, qui commençait à perdre la tête.

Le taureau, qui, jusque-là, avait montré la plus grande docilité, commença à prendre de l'inquiétude; de sa queue il se battait les flancs comme un lion en fureur; ses yeux s'allumaient très visiblement comme deux tisons tourmentés par l'haleine d'un soufflet. « Pourvu qu'il ne se mette pas à mugir, » pensa le Misraouï tout tremblant. Il fallait pourtant que le voleur se décidât. Il avait enfin opté pour le chemin de Tizi-Ouâdou, et il allait se mettre en mesure, en tirant sa bête par le licou, de franchir le col qui s'ouvrait devant lui, lorsque tout à coup il se trouva nez à nez avec une montagne inconnue qui s'était placée en traverse sur son chemin : « Je me serai trompé de route, » pensa le Misraouï, et il

appuya à gauche sur la Châbt-Tizi-Ouâdou. Il venait à peine d'y pénétrer, qu'il rencontrait encore un obstacle de même nature que le premier. « C'est singulier, se dit le Misraouï, par Dieu! c'est singulier! » Il prit alors à droite avec l'intention de descendre sur l'ouad Abarer'; mais, de ce côté encore, il trouvait une montagne à pic. Une sueur froide commençait déjà à perler au front du Misraouï. Ce qui l'épouvantait le plus, c'est que, de quelque côté qu'il se tournât, il avait toujours devant lui la lumière de la lampe de Sidi El-R'erib. Le malheureux voleur songea à retourner sur ses pas et à remonter dans le bois; il essaya donc; mais il se heurta encore à la fatale montagne, qui se dressait obstinément sur son passage.

L'intensité de la lumière que projetaient les yeux du taureau permit au Misraouï de constater qu'il était emprisonné au milieu d'un massif de montagnes dont il ne pouvait apercevoir les sommets, parce qu'ils se confondaient avec les ténèbres. Il se douta bien que Sidi El-R'erib devait être pour quelque chose dans cette affaire; aussi, faisant effort sur lui-même, se disposa-t-il à tenter une démarche auprès du saint pour en obtenir son pardon, dût-il même lui faire cadeau, comme offrande de ziara, du taureau volé. Il s'y dirigeait lorsque, tout à coup, la lampe du saint et les yeux du taureau s'éteignirent comme par l'effet du même souffle, et le Misraouï et son taureau noir restèrent plongés dans la plus profonde obscurité.

Ce qui se passa alors entre l'homme et la bête nul ne le sait. Le lendemain matin, le R'allaouï, qui n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'on lui avait volé son taureau, s'était mis de suite à sa recherche. Grâce aux pluies récentes, il avait pu suivre pendant quelque temps les traces du ruminant, dont il savait le pied par cœur; il les perdit dans l'ouad Abarer', puis les retrouva dans le bois de chênes; il avait tout naturellement poussé jusqu'à la kheloua de Sidi El-R'erib. Là, un spectacle affreux s'offrit à sa vue : un homme dont le bernous était littéralement en lambeaux gisait sur le dos dans une mare de sang; ses entrailles s'échappaient par deux profondes blessures placées à la même hauteur dans la région abdominale, et qui paraissaient avoir été faites par un épieu ou un bâton ferré. Le reste du corps était aussi labouré de coups qui rendaient le cadavre méconnaissable. A une dizaine de pas sur la gauche, le R'allaouï reconnaissait son taureau qui, couché devant la porte de la kheloua de Sidi El-R'erib, mâchonnait le vide par un mouvement machinal de ses mâchoires. Ses cornes ensanglantées expliquaient au R'allaouï la cause de la mort de l'homme dont il venait de découvrir le cadavre.

Il comprit que ce malheureux devait être son voleur, et le voisinage de la kheloua (ermitage) de Sidi El-R'erib lui donna à penser que ce saint marabouth devait ne pas être resté étranger à cette mystérieuse et dramatique affaire.

Comme le saint était, en ce moment, en con-

versation avec Dieu, le R'allaouï ne voulut pas le troubler; il fit lever son taureau, et le ramena chez lui tout joyeux de l'avoir retrouvé.

Le R'allaouï allait dès le lendemain en *ziara* chez Sidi El-R'erib pour le remercier de son intervention dans l'affaire de son taureau ; mais le saint ne lui répondit que par ces paroles tirées du Livre : « Dieu pardonne ou châtie à son gré ; il est puissant et sage. »

Le R'allaouï sut depuis que son voleur était Mohammed-ben-Zeïan, le plus hardi coupeur de route des Bni-Misra.

Cet événement qui fit grand bruit en pays kabil, augmenta considérablement la réputation de sainteté et de puissance de Sidi El-R'erib.

Les tombes qui entourent le gourbi où reposent les restes mortels de Sidi El-R'erib sont de date récente; les Bni-Mâmeur, qui, de nos jours, occupent cette portion du pays des Bni-Salah, n'ont commencé à y enterrer leurs morts qu'à l'époque de la peste de 1817-1818 (1232-1233 de l'hégire), celle qui tua tant de monde, et dont mourut le pacha-dey Ali-ben-Ahmed le 1er mars 1818.

Le versant oriental du massif des Bni-Salah baigne son pied dans l'ouad Abarer', qui, à partir de la Châbt-Taber'rout, change son nom en celui d'ouad Bni-Azza, cours d'eau qui va se perdre dans la Mtidja, à hauteur de Sidi-Redhouan.

Les cèdres n'habitent guère, en général, des régions inférieures à 12 ou 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi, dans les Bni-Salah, ne les rencontre-t-on en massifs purs

qu'à cette altitude ; s'ils descendent dans les gorges au-dessous de ce niveau, c'est isolés, ou mêlés avec des chênes à glands doux.

Si, partant de l'ancienne baraque-caserne de Tala-Izid, nous gravissons la crête qui court en ligne de faîte et de partage des eaux entre les bassins de l'ouad Sidi-El-Kbir et de l'ouad El-Merdja, nous atteignons, à deux kilomètres de cette construction, le rocher où s'élevait autrefois le télégraphe d'Enzaten : c'est en ce point qu'on rencontre les premiers cèdres; mais ils y sont clair-semés et sans force.

Au fur et à mesure qu'on s'élève, les massifs se forment et s'épaississent; la végétation devient plus trapue. Le chemin court dans le sud-est au milieu de ces cèdres qui tapissent les versants nord et sud; il quitte la crête pour appuyer légèrement sur ce dernier versant en franchissant les têtes de ses ravins; puis il s'élance, après avoir laissé se précipiter à droite le chemin d'Amchach, à l'escalade d'un pic épaissement boisé qui dresse hardiment sa tête chevelue dans les airs. Nous sommes sur le point culminant du massif des Bni-Salah, du Petit-Atlas, comme nous l'avons nommé avec plus ou moins d'exactitude; nous sommes sur le pic de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, c'est-à-dire à 1,640 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Je ne sais si c'est parce que le cèdre nous rappelle les temps bibliques, l'époque salomonienne et ses merveilleuses constructions, qu'il se présente toujours à notre esprit comme le

grand-pontife des arbres, comme un arbre sacré. Ainsi, en présence de ces vieux témoins des âges écoulés qui ont vu passer tant de générations, qui ont assisté impassibles à ces scènes grotesques, à ces tueries, à ces perfidies que les hommes appellent leurs grandes époques, qui ont vu se dérouler sous eux les sanglantes péripéties de ces luttes implacables dans lesquelles des Éginètes éphémères se disputent un lambeau de terrain; en présence de ces patriarches deux ou trois fois millénaires qui ont vu naître, durer et sombrer vingt peuples et vingt religions; en présence de ces forts vêtus de mousse — la barbe des vieux arbres — qui se tiennent encore fièrement debout malgré les coups et les mutilations de la hache de l'homme et de la foudre de Dieu, on se sent saisi de respect, et l'on est tenté de se découvrir. Qu'est-ce, en effet, qu'une existence d'homme comparée à la pérennité de ces abiétinées?

Il est quelques-uns des cèdres des Bni-Salah qui ne le cèdent en rien à ceux d'Èdn, qu'Ezechiel disait être les plus beaux du Liban, et si l'Éternel, pour les punir, sans doute, de leur orgueil, ne les eût cent fois décapités, ils auraient aujourd'hui la tète dans le ciel.

Les Kabils professent pour ceux-là une sorte de vénération traditionnelle, et ils vont même jusqu'à leur attribuer une force végétative qui les ferait vivre éternellement. Selon ces montagnards, ces vieux *meddad* (cèdres) jouiraient d'une sorte d'instinct qui leur permettrait de prévoir et

d'annoncer les variations atmosphériques, soit en remuant ou en agitant leurs rameaux, soit en étendant ou en resserrant leurs coudes, soit, enfin, en élevant leurs branches vers le ciel, ou en les inclinant vers la terre. Ce serait surtout quand la neige se prépare à tomber ou à fondre que ces phénomènes se feraient plus particulièrement remarquer. Les cèdres ont, en outre, aux yeux de leurs *corégionnaires*, le mérite de prendre racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire, et c'est là un signe incontestable de supériorité végétale.

Mais si les conifères sont remplis de noblesse au physique, ils sont moins parfaits au moral; ainsi, par exemple, ils manquent complètement de générosité : ils ne tolèrent, en effet, à l'ombre de leurs rameaux, qu'un gros gazon épineux, le *chebreug*, — un hérisson sur la défensive, — qui se cramponne de ses vigoureuses racines au sol brisé et émietté des pentes.

La forêt de cèdres des Bni-Salah présente une vigoureuse population végétale qui a ses élégants, ses grossiers, ses élancés, ses trapus; elle a aussi ses tourmentés, ses contrefaits, ses tordus, ses noués, ses estropiés, ses culs-de-jatte : tantôt affaissés sur eux-mêmes, ou rampant bassement sur le sol, ils tendent leurs longs bras décharnés comme pour solliciter l'aumône des passants; tantôt, au contraire, fiers et orgueilleux, ils balancent leurs cimes dans les nues, ou ils donnent l'assaut aux crêtes avec la gravité et la raideur méthodique du soldat anglais.

Quelques-uns de ces cèdres sont de véritables colosses, des monstres de végétation. Leurs parasols étagés se déploient comme les ailes d'un oiseau; la nuit les poudre de diamants de rosée et bleuit leur verdure un peu sombre. Un grand nombre de ces vieux arbres ont perdu pied sous le poids des neiges et ont glissé le long des pentes; d'autres ont été entraînés jusqu'au fond des ravins. Avec leurs cônes plantés perpendiculairement aux branches, les cèdres semblent des lustres préparés pour éclairer une fête de géants.

Un grand nombre de cèdres sont morts debout; d'autres jonchent le sol de leurs squelettes blanchis; des troncs, dépouillés de leur écorce, affectent des postures de damnés, de torturés ou d'épileptiques; quelques-uns ressemblent à ces animaux apocalyptiques enfantés par l'imagination bizarre des tailleurs de pierre de nos vieilles cathédrales. Le soir, quand l'ombre teinte la nature en gris et ronge ses formes, ces troncs de cèdres semblent des morts troublés dans leur sommeil éternel par quelque évocation puissante, et qui chercheraient à se dépouiller de leurs linceuls : nous sommes au jour de la résurrection, et la terre, d'un coup d'épaule, a secoué sa charge; elle se débarrasse des cadavres dont on la bourre depuis le commencement du monde; on croirait entendre ce cliquetis d'ossements vides et xyloïdés, ce bruit bois et métal que produira le coudoiement de ces squelettes, pressés de comparaître devant le tribunal

de l'Éternel pour savoir définitivement à quoi s'en tenir sur le sort de leurs âmes.

Nous avons déjà dit que Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani (1) est le plus grand saint de l'Islam. Quel miracle n'a-t-il pas opéré? Quelle misère n'a-t-il pas soulagée? Quelle femme n'a-t-il pas rendue féconde, ou secourue dans les douleurs de l'enfantement? Quel malade ou infirme n'a-t-il pas guéri? Quels bons tours n'a-t-il pas joués aux malfaiteurs? Aussi, Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani est-il le *Solthan Salehin,* le sultan des parfaits, le prince des justes. A chaque pas, en pays musulman, on rencontre un *mekam* (2) dédié à ce saint vénéré, et cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il n'est pas un seul point du globe où il n'ait posé son pied: de l'ouest à l'est, du nord au sud, son nom est dans toutes les bouches. Son existence terrestre n'est qu'une suite de miracles attestant sa merveilleuse puissance et son crédit auprès du Dieu unique.

Sidi Abd-el-Kader a son tombeau à Bardad, où il mourut; sept chapelles funéraires à dômes dorés y ont été élevées à sa mémoire. Un grand

---

(1) *El-Djilani* est le nom ethnique du saint, qui naquit au Djilan, dans le Marok. Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani est le fondateur d'un ordre religieux très répandu, surtout dans l'Ouest de l'Algérie.

(2) Le *mekam*, nous l'avons déjà dit, est un monument commémoratif élevé pour perpétuer, sur un lieu consacré, le souvenir du passage ou de la station d'un saint personnage. C'est ou une koubba, ou un gourbi, ou tout simplement un tas de pierres pavoisé de loques éraillées.

nombre de pèlerins s'y rendent annuellement de tous les points du monde musulman pour fêter ce grand saint, particulièrement illustre, en ce sens qu'il tient l'univers dans sa main, qu'il a prié pendant quarante années, qu'il a un pied sur la terre et l'autre sur la mer, et que Dieu lui a fait dire par un de ses anges : « Si je n'avais pas envoyé Mohammed avant toi, c'est toi que j'aurais choisi pour mon apôtre. »

Quelques Croyants prétendent qu'il n'est pas mort, et que des anges seraient venus l'enlever, et l'auraient transporté entre le troisième et le quatrième ciel, où il résiderait habituellement. Nous courons grand risque de n'être jamais fixés d'une manière positive sur la valeur de ces deux opinions, qui placent à la fois le saint à Bar'dad et entre le troisième et le quatrième ciel.

S'il est un point qui, par son altitude, ait eu incontestablement droit à recevoir la visite du pied de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, c'est, sans contredit, le sommet dénudé du piton qui termine dans les airs le massif des Bni-Salah. Aussi, le saint de Bar'dad se donna-t-il bien garde de l'oublier : une *cherâa* (1) en maçonnerie élevée sur les faces d'un carré, et blanchie à la chaux, y marque le point où s'arrêta Sidi Abd-el-

(1) Petite construction polygonale élevée habituellement d'un mètre environ au-dessus du niveau du sol, et dans laquelle on a laissé un passage pour y pénétrer. La *cherâa*, qui est souvent un *mekam*, sert surtout à la prière individuelle. *Cherâa* signifie proprement *toit, terrasse.*

Kader : c'est là où l'on arbore les drapeaux des divers ordres le jour du pèlerinage qu'y font annuellement les tribus voisines des Bni-Salah. A quelques pas de la *cherâa* et à l'ouest, ces montagnards ont construit un *djamâ* (1) en commémoration du passage du saint sur leur territoire.

Les Bni-Salah ont mis dans cette construction toute leur science architecturale; l'aplomb des murs en pierres sèches de cette chapelle n'est certainement pas irréprochable; cela ne grimace pourtant pas trop. D'ailleurs, la robe blanche dont on vêt tous les ans le monument dissimule assez habilement ses infirmités. Une couverture de dis, maintenue intérieurement par des bottes de roseaux, donne au *djamâ* tout l'air d'une chaumière. Un cèdre desséché, qui semble placé en sentinelle à la porte de la chapelle, s'élance en deux tiges jumelles vers le ciel; il paraît implorer le saint pour qu'il intervienne dans son affaire, et qu'il lui fasse rendre la vie.

On entre dans la chapelle par une petite porte d'un mètre de haut qui regarde l'est, et qui se ferme par un loquet primitif. A gauche, en entrant, un dôme ovoïde, précédé d'une *msalla* (2)

---

(1) Nous répétons que, dans les Kabilies, celles des chapelles consacrées à la sépulture des marabouths qui ne sont pas surmontées d'un dôme ou d'une coupole (koubba), sont appelées *djamâ*, lieu de réunion (pour la prière), mosquée.

(2) Lieu où l'on fait la prière, oratoire. La *msalla* est souvent une petite construction en pierres sèches établie, ordinairement, sur une ligne circulaire, et orientée dans la

tapissée d'une natte de palmier nain, indique le point où se place l'imam qui dirige la prière. D'autres nattes sont fixées à la poutre du faîtage : elles servent aux Croyants le jour de l'*ouâda* (1). A droite, un grand nombre de pots et de marmites de terre sont renversés pêle-mêle dans un coin : ce sont les vases qui, chaque année, au jour de la fête, contiendront l'eau et le kousksou que le mekoddem du saint offrira aux *khouan* (frères) de l'ordre.

L'ouâda de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani a lieu au printemps ; les prières qui s'y font ont surtout pour but d'obtenir du Dieu unique de belles et abondantes récoltes.

Nous avons déjà dit que, dans les Kabilies, les hommes ne jouissent pas exclusivement du privilège de devenir des saints, et que les montagnards admettent parfaitement les femmes au partage de cette faveur.

Aussi, dans les montagnes, rencontre-t-on, à chaque pas, soit une chapelle funéraire élevée par la piété des fidèles sur le tombeau de quelque sainte femme, soit un *mekam* rappelant un point de station ou de prière de quelque amie de Dieu. Cette particularité s'explique par la différence de situation sociale entre la femme kabile et la femme arabe. Au reste, de tout temps, la Berbère a été appelée à jouer un rôle important. C'est

---

direction de la *Kibla*, c'est-à-dire vers le lieu où les Musulmans se tournent pour prier.

(1) Sorte de fête patronale.

ainsi qu'en 688, nous voyons la célèbre et héroïque prophétesse El-Kahena (1) grouper autour d'elle les montagnards de l'Aourès pour défendre leurs foyers menacés et leur indépendance, et lutter, d'abord avantageusement, contre l'armée arabe de Hacen-ebn-Nâman, puis, vaincue par le nombre, succomber vaillamment les armes à la main, en 693, à la tête de ses fidèles Djeraoua.

La montagne des Bni-Salah est riche en saintes : outre la chapelle funéraire de Lella Imma Tifelleut, dont nous allons nous occuper, on y compte encore le gourbi-djamâ, construit en dis d'une sainte inconnue que, dans l'ignorance de son nom, les Bni-Salah désignent par celui de Lella Taourirt, la Dame du Monticule, la haouïtha de Lella Imma Mr'ita, au milieu d'un cimetière, celle de Lella Imma-Ouçâa sur la rive gauche de l'ouad El-Guethran, et le chêne-mekam de Lella Imma-Mimen sur la rive gauche de l'ouad Bni-Azza. Toutes ces saintes, qui ont été de pieuses femmes pendant leur existence terrestre, ont, comme les marabouths morts en odeur de sainteté, leur jour de *ziara* (pèlerinage) et leur fête annuelle; elles ont aussi leurs serviteurs religieux : ce sont, généralement, les gens de la fraction qui leur ont élevé soit une chapelle dans laquelle ont été déposés leurs restes, soit un

(1) Nous ferons remarquer que l'épithète *El-Kahena,* qui signifie *la prêtresse*, *la prophétesse*, *la devineresse,* et qui appartient à la langue hébraïque, n'est que le surnom de cette héroïne berbère; son nom était Dihya-bent-Tsabet-ben-Nifak.

mekam rappelant le lieu où elles ont prié ou séjourné.

Ces saintes ont, pour la plupart, possédé le don des miracles, mais pas au même degré que les saints. Le don des miracles est, en effet, une arme redoutable, et quelle que soit l'intensité de la vertu d'une femme, nous pensons qu'il est bon d'y regarder à deux fois avant de gratifier de cette puissance un sexe qu'on dit spécialement capricieux et d'une grande faiblesse de chair. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tradition, qui n'a pourtant guère le droit de se vanter de sa discrétion, ne rapporte que très peu de miracles attribués à ces saintes femmes.

Mais arrivons à Lella Imma-Tifelleut.

A cinq cents mètres sud-ouest de la chapelle dédiée à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, et à la tête d'un ravin jetant ses eaux dans l'ouad Er-Raha, s'élève un *djamâ* renfermant la dépouille mortelle de la plus grande sainte des Bni-Salah, Lella Imma-Tifelleut.

A quelle époque vivait cette sainte femme? La tradition kabile, qui n'a jamais affiché de prétentions en matière de chronologie, garde le silence le plus absolu sur cette question. Il y a tout lieu de croire pourtant que ce fut avant l'apparition des marabouths dans le pays, c'est-à-dire antérieurement à la fondation du gouvernement des pachas.

S'il faut en croire les Amchach (1), Lella Tifel-

(1) Fraction de la tribu des Bni-Salah. C'est sur son

leut fut d'abord la plus belle des vierges de la montagne; tout mortel dont la prunelle rencontrait la sienne était subitement frappé de folie, et devenait incapable de produire autre chose que des soupirs.

Les anciens de la tribu avaient fini par s'émouvoir d'une situation qui menaçait de transformer les Bni-Salah en une tribu d'aliénés, et une députation s'était rendue chez le père de la ravissante Tifelleut pour l'engager à la marier au plus tôt, et cela avec un étranger qui, en l'emmenant loin de la tribu, mettrait un terme à la terrible affection dont souffraient, à son endroit, les trop inflammables Bni-Salah.

Mais marier la charmante Tifelleut était chose d'autant moins facile qu'elle semblait éprouver plus que de l'horreur pour la vie à deux; aussi, répondit-elle aux ouvertures de son père par un refus très net qu'elle ne prit même point la peine de motiver. Le père, tout décontenancé, s'en alla raconter son insuccès aux notables de la tribu, et ceux-ci ne purent que gémir avec lui d'un entêtement qui menaçait d'éterniser la folle passion à laquelle étaient en proie tous les jeunes gens de la montagne. Si ce désordre des cœurs se fût localisé dans la tribu des Bni-Salah seulement, ce n'eût été que demi-mal; mais la terrible affection fit la tache d'huile et se communiqua aux tribus voisines. Chaque jour, c'était, autour

---

territoire que se trouve le tombeau de Lella Imma-Tifelleut.

du gourbi qu'habitait la séduisante Tifelleut, un cortège de soupirants qui y venaient comme en pèlerinage, guettant avec une patience féline le moment où elle se rendait à la fontaine.

Pendant longtemps, cette manifestation se borna à des soupirs; pourtant, un jeune et fougueux Misraouï (1) s'était, un jour, hasardé à lui peindre dans une *kacida* (petit poème) échevelée toute l'étendue de sa souffrance; il terminait en lui demandant sa main :

« Ia lelleti! ïa bedri!
» Kouni cherikti fi âmri! »

« O ma dame! ô ma pleine lune (2)!
» Sois mon associée dans la vie! »

Le Misraouï en fut pour ses frais de poésie : l'éblouissante Tifelleut resta inflexible aux accents de cet incandescent Kabil; celui-ci fut d'autant plus piqué de ce refus, que les filles des Bni-Misra ne lui avaient jamais rien refusé. Sa vanité de séducteur en souffrit horriblement, comme on doit bien le penser; la passion finit par l'aveugler à ce point qu'il résolut de prendre par la violence ce que la prière avait été impuissante à lui faire obtenir. C'était mal; mais soyons indulgents pour ceux qui aiment.

Il prit donc ses mesures pour enlever l'insen-

(1) De la tribu des Bni-Misra.

(2) Comparer le visage d'une femme à une *pleine lune* est le suprême de la galanterie chez les Arabes.

sible Tifelleut. Cette opération présentait d'autant moins de difficultés dans l'exécution, que la jeune Kabile, trop naïvement candide pour soupçonner le mal, n'avait rien changé à ses habitudes : elle allait, comme par le passé, deux fois par jour à la fontaine, et quelquefois elle s'y trouvait seule.

Le Misraouï, suivi d'un de ses serviteurs dans lequel il avait toute confiance, vint s'embusquer, un jour, dans les broussailles de chênes qui couvrent la rive droite de l'ouad El-Merdja, un peu au-dessus du douar des Amchach, et tout près du sentier par lequel passait habituellement la jeune fille pour se rendre à la fontaine. Deux mules, dont l'une portait un élégant palanquin, broutillaient, la bride sur le cou, quelques maigres touffes de dis tigrant le sol çà et là.

Il n'était pas loin de l'heure de la prière du *mor'reb* (coucher du soleil), et, pourtant, la charmante Tifelleut ne paraissait pas encore dans le sentier qui menait à la source. Avait-elle pris un autre chemin? Ce n'était pas probable, puisque celui sur lequel le Misraouï attendait était le plus court et le plus commode. L'impatient Kabil ne savait que penser de ce retard, et mille suppositions plus ou moins sensées venaient le torturer et l'irriter. « Peut-être ai-je été aperçu par l'un de mes rivaux, pensa-t-il, ou bien, avec ce flair dont sont douées les femmes, la trop rusée Tifelleut a-t-elle deviné mon projet? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Misraouï commençait sérieusement à désespérer, et que

les bouillonnements de la rage sourde à laquelle il était en proie se trahissaient déjà à l'extérieur de son individu par des plissements de front, par des grincements de dents et par des serrements de poings. Mais tout à coup le visage du Misraouï se déplissa et ses poings se desserrèrent : il venait d'apercevoir au tournant du sentier celle qu'il brûlait de posséder.

En effet, la belle Tifelleut s'avançait, la cruche à la hanche, et avec ce gracieux balancement de l'assiette que les femmes kabiles ont évidemment emprunté aux femmes arabes. Bien qu'on ne lût pas encore couramment sur son pâle visage les signes par lesquels Dieu distingue ses élus, il n'en brillait pas moins déjà de ce rayonnement qui émane des êtres à qui Dieu a donné ici-bas une mission de charité ou d'amour. Ces marques étaient certainement lettre close pour le brutal Misraouï; il en ressentait les effets, mais la cause échappait à ses sens grossiers; il ne voyait rien d'ailleurs au delà de la possession charnelle de cette merveilleuse fille.

Sur un signe du Misraouï, son serviteur bridait les bêtes. Quant à lui, il s'apprêtait à fondre sur la pauvre Tifelleut dès qu'elle aurait pénétré dans le chemin creux.

Avant de s'y engager, et comme si elle eût eu le pressentiment de ce qui allait se passer, elle s'arrêta et regarda autour d'elle. Le résultat de cette inspection fut sans doute satisfaisant; car elle entra dès lors sans hésiter dans le sentier raviné qui menait à la fontaine.

Quand elle fut à sa hauteur, le Misraouï bondit comme un tigre, et se précipita sur sa proie qu'il enleva comme il l'eût fait d'une plume; il est vrai que l'amour doublait ses forces. La charmante Tifelleut ne poussa pas un cri, ne fit pas la moindre résistance; elle avait compris, sans doute, qu'il était écrit que le Misraouï serait son ravisseur, et la résignation musulmane lui prescrivait dès lors de ne point chercher à lutter contre la destinée. Peut-être aussi, avait-elle pensé que le Dieu unique la tirerait de ce mauvais pas. Elle eut même assez de calme et de sang-froid pour poser sa cruche à terre sans la casser. Dans une famille kabile, le fait d'une cruche cassée a, de tout temps, été un événement; car cela y représente une perte relativement considérable. Cette cruche laissée dans le sentier était aussi une indication pour la famille de la victime, puisqu'elle permettait de déterminer l'endroit où sa disparition devait avoir eu lieu.

Le Misraouï, disons-nous, enleva la *thofla* comme si elle eût eu la légèreté d'un oiseau, et la déposa dans le palanquin que portait la mule. Après avoir soigneusement fermé les rideaux de la litière et prescrit à son domestique de conduire la bête par la bride, le ravisseur monta sur la seconde mule et donna le signal du départ.

Comme il n'eût pas été sans danger pour le Misraouï de rencontrer sur son chemin des gens des Bni-Salah, il se garda bien de suivre les sentiers qui reliaient entre eux les gourbis ou les

douars des Kerracha, lesquels font partie de la tribu des Bni-Salah ; il escalada, au contraire, les hauteurs boisées de cèdres, qui s'allongent dans le nord-est, et suivit leurs crêtes en traversant le pays des R'ellaï. Il pénétra sur le territoire des gens de sa tribu, les Bni-Misra, par les Taoula, qui en sont une fraction, et descendit sur l'ouad El-Mokthâ, où étaient ses gourbis, par l'ouad Mermoucha. Il fallait à ses mules l'étonnante adresse et la sûreté de pied qui sont particulières à ces animaux, pour traverser sans accident un pays aussi affreusement tourmenté que celui qu'elles venaient de parcourir.

Pendant tout ce voyage, le Misraouï, abîmé dans des pensées qui, tour à tour, lui avaient montré le ciel et l'enfer, c'est-à-dire la possession de la ravissante Tifelleut, et le châtiment que devait, inévitablement, attirer sur sa tête l'affront qu'il venait d'infliger à la famille de la jeune fille et à la tribu des Bni-Salah tout entière, le Misraouï, disons-nous, n'avait point une seule fois adressé la parole à sa victime. Il avait pensé avec raison qu'elle devait être fort irritée contre lui, et qu'il en serait probablement très mal reçu. Il s'était donc borné, en tenant sa mule à quelques pas de celle de la jeune vierge, à surveiller, autant que le lui permettait une nuit splendidement étoilée, le palanquin qui la renfermait dans ses rideaux.

Il atteignit ses gourbis un peu avant l'heure de la prière du *fedjeur* (point du jour). Le serviteur arrêta la mule au palanquin devant un

groupe d'habitations disposées à peu près en douar, et renfermées dans une haie de figuiers de Barbarie, dont les solutions de continuité étaient remplies par des broussailles sèches de jujubier sauvage. Après avoir mis pied à terre, le Misraouï s'approcha de la mule qui portait l'objet de son fougueux et brutal amour, et il écarta les voiles du palanquin en disant d'une voix qu'il s'efforçait, mais vainement, de rendre tendre : « Nous sommes arrivés, ô ma bien-aimée! » et il s'apprêtait à la prendre dans ses bras pour la descendre de la litière. Mais, ô miracle! une colombe avait remplacé la délicieuse Tifelleut, et les bras du trop passionné Misraouï s'étaient refermés sur le vide.

Dans sa fureur, le grossier Misraouï eut un instant la pensée de tordre le cou à la colombe; mais il réfléchit qu'il avait évidemment affaire à une élue de Dieu, et qu'il serait peut-être imprudent de s'y attaquer. D'ailleurs, l'oiseau s'était envolé, et avait repris la direction des Bni-Salah après avoir tournoyé, comme pour le narguer, au-dessus de la tête du ravisseur. Ce Kabil en fut pour sa honte, et, dans la crainte que son aventure ne s'ébruitât, et qu'il ne devînt la risée des tribus voisines, il quitta les montagnes des Bni-Misra pour s'enfoncer dans celles du Djerdjera.

Ce miracle, on le pense bien, fit grand bruit dans toute la montagne, et il n'en fallut pas davantage pour établir la réputation de sainteté de la jeune vierge, et prouver aux incrédules qu'elle

était l'amie de Dieu. Lella Tifelleut, qui était remplie de modestie, ne prit point d'orgueil de cette manifestation du Très-Haut en sa faveur; elle continua à s'occuper de soins terrestres absolument comme si elle n'eût été qu'une simple mortelle. Les Kabils n'en revenaient pas; ces grossiers ne pouvaient comprendre qu'avec un don pareil, la séduisante Tifelleut restât pauvre et ne battît pas monnaie. Ce désintéressement leur paraissait encore bien plus merveilleux que sa transformation en colombe; aussi, dès lors, fut-elle pour eux un objet d'admiration et de respect, et l'amour qu'elle inspirait naguère à tous ceux qui l'approchaient se changea-t-il en une sorte d'idolâtrie muette, qui se traduisait ordinairement par des hoquets pleins d'une éloquence passionnée. Personne, bien entendu, n'eut l'idée de renouveler la tentative du Misraouï.

Pourtant, s'il faut s'en rapporter à la tradition, l'aversion qu'éprouvait la sainte pour les hommes, cette sorte d'androphobie qui avait fait le désespoir des montagnards se serait singulièrement modifiée quand elle eut atteint l'âge des passions. S'était-elle brouillée avec le Dieu unique, qui lui aurait alors retiré le don des miracles? On ne sait pas, puisque Dieu est impénétrable dans ses desseins; ou bien, cette transformation morale de la belle Tifelleut répondait-elle à quelque plan caché du Maître des Mondes? Quoi qu'il en soit, autant on avait aimé à la citer comme un modèle de chasteté, autant elle était devenue un objet d'horreur pour la tribu des

Bni-Salah et pour celles qui l'avoisinaient. Elle, la pure parmi les pures, elle, la colombe timide, elle apportait aujourd'hui dans ses impudiques et redoutables amours toute la fougue, toute la frénésie de la panthère. La candide Tifelleut n'était plus, aux yeux des Kabils, qu'une sorte de *r'oula*, une goule, qu'il n'était au pouvoir d'aucun mortel de rassasier. On racontait d'elle les choses les plus effrayantes, et personne ne passait devant la porte de son gourbi sans se hâter de réciter la formule déprécatoire : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! »

Lella Tifelleut était d'autant plus dangereuse, qu'elle avait conservé sa merveilleuse beauté, et cette puissance fascinatrice à laquelle n'avaient jamais pu se soustraire ceux dont le regard s'était rencontré avec le sien. Son amour donnait la mort, disait-on, et tout homme qui avait franchi le seuil de la demeure de la trop séduisante fille pouvait être rayé du nombre des vivants. Les Kabils le savaient; ils n'ignoraient pas que, s'approcher dans le rayon d'influence de son regard de feu c'était fatalement la mort, puisque toute retraite leur devenait dès lors impossible; eh bien! malgré cela, d'imprudents jeunes gens, attirés irrésistiblement par nous ne savons quelle sorte de charme, allaient à chaque instant donner étourdiment dans les lacs invisibles que tendait à leurs cœurs l'impitoyable Tifelleut. C'est ainsi que disparurent successivement vingt-sept jeunes gens des Bni-Salah, la fleur et l'espoir de la tribu.

Il faut dire que personne ne doutait qu'elle ne possédât à fond l'*eulm er-roukka,* c'est-à-dire l'art de préparer et d'employer les charmes et les enchantements, et ce n'était pas pour rien qu'elle portait des colliers d'*endjalib,* de *hemra* et de *kabala,* coquillages dont les vertus fascinatrices sont, certes, assez connues pour qu'il soit besoin de les rappeler ici. Au reste, plusieurs femmes, qui s'étaient approchées de l'habitation de Lella Tifelleut, prétendirent l'avoir entendue, et très distinctement, prononcer les formules des enchantements, surtout les suivantes : « *Ia hemra, ehmirih!* » — ô coquillage, fascine-le! — et « *Ia kabala, ekbalih!* » — ô charme, fais-le venir à moi! — Souvent aussi, elle usa de l'influence du *kerar,* boule ou coquillage dont la vertu est irrésistible, et à laquelle l'homme, même le plus indifférent, ne pourrait se soustraire, fût-il aussi âgé que Merted, ce roi de l'Yémen qui vécut six cents ans. Tout malheureux dans l'oreille duquel tombaient ces paroles de l'incantation :

« O boule, amène-le!
» O boule, attire-le!
» S'il vient, donne-lui le plaisir;
» S'il se détourne, donne-lui la mort! »

Tout homme, disons-nous, qui entendait ces paroles tombait subitement dans une sorte de délire amoureux, et, pareil à l'oiseau qui subit le pouvoir fascinateur du serpent, il se précipitait attiré, aspiré vers le seuil fatal qu'il ne devait

plus repasser vivant... C'était terrible! on en conviendra.

On ne sait si cette effrayante attraction avait quelque rapport avec la lune; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne s'exerçait avec toute son énergie que lorsque notre satellite éclairait notre hémisphère. En somme, cette particularité était encore assez heureuse, puisqu'en leur laissant une sorte de répit, elle diminuait, pour les jeunes Kabils, les chances de mortalité.

Dès que l'astre des nuits remplaçait celui du jour, Lella Tifelleut apparaissait sur le seuil de son habitation, et là, assise devant une sorte de *reddana* (rouet à filer), elle filait de ses longs doigts, pareils à des *âdfouth* (1), une quenouille nue sur une bobine qui, en apparence, restait toujours vide. Tantôt la roue de la *reddana* tournait avec une rapidité extrême, tantôt son mouvement de rotation s'exerçait avec une lenteur pleine de nonchalance. Lella Tifelleut s'accompagnait alors, dans sa mystérieuse besogne, par un chant monotone, un murmure inarticulé plutôt, qui semblait la plainte d'une mourante.

Quelques vieillards, qui avaient pu s'échapper du périmètre d'influence dans lequel ils avaient pénétré involontairement, expliquaient de la manière suivante, pour en avoir ressenti les effets, le funeste don d'attraction que possédait la ter-

(1) L'*âdfouth* est une sorte de ver mince, long et doux au toucher, auquel les poëtes arabes comparent souvent les doigts de la femme.

rible Tifelleut : dès qu'un malheureux avait dépassé la zone enchantée, il sentait son cœur tourner et se tordre dans sa poitrine, puis se dévider comme s'il se fût enroulé sur la bobine d'une fileuse. L'infortuné devenait dès lors incapable de la moindre résistance, et il suivait machinalement son cœur, qu'il cherchait, mais vainement, à maintenir dans sa poitrine.

C'était donc à filer des cœurs que, si l'on en croit ces vieillards, s'amusait cette femme bizarre, et ils n'hésitaient pas à affirmer qu'ils n'avaient dû leur salut qu'à la rupture, dès les premiers tours du rouet, du fil cardiaque dont Lella Tifelleut comptait bien se faire une laisse pour les attirer sous son funeste toit. Cette hypothèse n'est pas absolument dépourvue de probabilité; car il paraît naturel que le cœur d'un vieillard présente moins de ductilité que celui d'un jeune homme.

Les Kabils en étaient arrivés à ce point, qu'ils ne savaient plus du tout si la puissance de Lella Tifelleut était d'attribution divine ou satanique ; cette singulière fille appartenait-elle au monde des humains ou à celui des esprits? Était-elle, enfin, femme ou démon? Quelques-uns disaient : « Par Dieu! il n'y a pas à en douter, c'est bien Loubaïna, la fille de Satan! » Les autres répliquaient : « Comment! grossiers que vous êtes, ne voyez-vous pas que c'est un ange? » Néanmoins, il y avait incertitude, et ce doute ne laissait pas que de plonger les Bni-Salah dans une grande perplexité, et il faut avouer qu'il y avait

bien de quoi; car, si Lella Tifelleut n'était ici-bas qu'un spécimen de ces *hour el-aïn* (1) dont le Prophète a peuplé son paradis; si sa mission n'était que de mettre l'eau à la bouche des Croyants en leur donnant un avant-goût des jouissances célestes; s'il en était ainsi, les Kabils qu'elle choisissait pour ses expériences ne compromettaient pas leur salut. Mais, si, au contraire, Lella Tifelleut n'était qu'une *sidana*, un démon femelle, une *r'oula*, une goule envoyée par Satan, c'était une autre affaire, et il y avait lieu dès lors d'y regarder à deux fois avant de s'abandonner aux séductions de cette enchanteresse. Or, comme pas un des vingt-sept disparus n'avait raconté ce qu'il en était, les jeunes Kabils, et même ceux qui avaient conservé quelque virilité commencèrent à prendre des précautions contre les entraînements de leur cœur, de leurs sens, voulons-nous dire. Ainsi, ils firent usage de certains breuvages qui passaient pour avoir la vertu d'éteindre les feux de l'amour, et c'est inouï ce qu'ils consommèrent de *salouana*, ce calmant si souverain qui se compose d'un peu de terre enlevée d'un tombeau et délayée dans l'eau.

Malgré cela, quelques imprudents subirent encore les effets de l'étrange pouvoir de Lella Tifelleut : pareils à ces *nachithat*, à ces étoiles qui

---

(1) *Hour* signifie proprement *qui a les yeux grands, d'un beau noir*. *Hour el-aïn*, belles personnes *(des deux sexes)* aux yeux noirs; de là *houri*.

passent rapidement d'un point du ciel à l'autre, et qui ne sont autre chose que les âmes des Croyants, ils couraient joyeux au-devant de la mort, mais d'une mort, pensaient-ils, pleine de délices. Voir leur funeste idole leur sourire de ses perles, se suspendre à ses lèvres pour s'y enivrer de sa salive et y savourer des voluptés léthifères, sentir le poison se répandre dans leurs veines et leur embraser les sens, passer, en un mot, d'un paradis dans l'autre doucement, sans secousse, sans souffrance, tout cela n'était-il point à leurs yeux une suprême félicité, et pouvaient-ils, franchement, souhaiter une autre mort? Non. Et puis, après tout, pourquoi le Dieu unique avait-il donné à Lella Tifelleut son incomparable beauté si ce n'était pour séduire? « D'ailleurs, se disaient-ils avec une apparence de raison, il n'est pas douteux qu'en exprimant cette maxime : « Fuyez les femmes laides et stériles, » le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui! — n'ait eu l'intention de sous-entendre : « Mais recherchez celles qui sont belles et fécondes. »

Cette situation ne pouvait évidemment durer, à moins toutefois que la destruction complète de la tribu des Bni-Salah n'eût été dans les desseins du Créateur; mais, heureusement, il n'en était pas ainsi; car on apprit, un jour, que Lella Tifelleut avait quitté sa demeure pour aller s'établir, au sommet du massif des Bni-Salah, dans un gourbi de branchages dont elle avait fait sa kheloua (solitude). Là, vêtue d'une *mel-*

hafa de laine grossière fixée à la taille par une corde de palmier nain, elle passait ses jours et ses nuits, couchée sur la terre, à prier et à s'entretenir avec Dieu. Jeunes et vieux pouvaient aujourd'hui l'approcher impunément et sans danger pour leurs cœurs; car elle avait perdu ce chaud rayonnement et cette puissance d'attraction qui la faisaient naguère si redoutable. Cette existence nouvelle, ce retour à la chasteté, ces dures privations que s'était imposées Lella Tifelleut étaient-ils l'effet du repentir ou les conséquences de l'âge? On en fut de tout temps réduit aux conjectures sur cette question, et la tradition s'est toujours tue obstinément là-dessus. Nous ferons comme elle, d'autant plus que ce point laissé dans l'obscurité n'est pas d'une importance capitale, même pour les personnes qui tiennent le plus à connaître le fond des choses. Nous l'avons déjà dit, nous nous sommes promis de n'avancer que des faits parfaitement admis, et nous nous ferions un cas de conscience de falsifier même la tradition.

Malgré ce retour à la vie de privations et de prière, le Dieu unique s'obstinait pourtant à ne pas rendre à Lella Tifelleut le don des miracles que jadis il lui avait octroyé. Lui, qui voit jusqu'au plus profond des cœurs, s'apercevait-il que la conversion de cette sorte de Marie-l'Égyptienne n'était pas sincère? Sentait-il qu'elle n'était pas encore suffisamment détachée des choses de la terre, et que le démon de la chair n'avait pas entièrement évacué ce corps qui

avait donné asile aux plus fougueuses passions? Nul ne le sait. Aussi, la kheloua de Lella Tifelleut n'était-elle que médiocrement fréquentée. En effet, pour les Kabils, une sainte qui n'a pas le don des miracles est à peu près sans valeur; car cela prouve qu'elle n'a pas l'oreille de Dieu. Alors ce n'est pas la peine de la prendre pour intermédiaire auprès du Tout-Puissant s'il doit rester sourd à ses prières. Ce serait de l'argent perdu, et l'argent est ce que les Kabils aiment le moins à perdre.

Lella Tifelleut souffrait visiblement de ce manque de confiance du Très-Haut; aussi résolut-elle de sortir coûte que coûte de cette fausse situation. Elle dépouilla sa *melhafa* de laine, qu'elle remplaça par des haillons qui ne couvraient que très imparfaitement son corps naguère si merveilleusement beau; elle avait à peu près oublié depuis longtemps déjà la pratique des ablutions; elle résolut de s'en abstenir dorénavant de la façon la plus absolue; elle laissa son opulente chevelure qui, jadis, avait eu pour peigne les doigts des grands de la tribu, s'embroussailler en nid d'oiseau; elle cercla ses jambes de khelkhal de fer, puis, ayant pris le bâton de voyage, elle s'en alla en mission dans les tribus kabiles pour essayer de raviver la foi plus que chancelante des montagnards, et leur expliquer les beautés de la religion mahométane, que ces grossiers n'entendaient que très imparfaitement, ou, pour mieux dire, pas du tout. Lella Tifelleut savait bien qu'elle entreprenait là

une besogne difficile et qu'elle risquait fort de prêcher dans le désert; mais elle n'en aurait que plus de mérite aux yeux du Dieu unique, lequel ne pourrait mieux faire que de lui rendre son oreille.

La deroueucha resta deux ans à semer çà et là la parole de Dieu dans les sillons qu'elle avait préparés; malgré le soin et le zèle qu'elle y mit, la récolte fut mince et le résultat insignifiant. Lella Tifelleut avait bien les signes auxquels ceux qui en ont l'habitude reconnaissent les saintes; mais, malheureusement, ils n'étaient pas perceptibles pour les Kabils; il fallait d'ailleurs à leurs sens grossiers autre chose que des apparences spirituelles; il leur fallait, en un mot, des miracles parfaitement caractérisés, et c'est justement ce que Lella Tifelleut était impuissante à leur donner.

Désespérant d'obtenir du Dieu unique la faveur qu'elle en sollicitait, celle du don des miracles, Lella Tifelleut reprit le chemin des Bni-Salah, et regagna le pic qu'elle habitait avant son départ pour sa mission. Ce lieu, voisin du premier ciel, et particulièrement propre à la prière, lui parut on ne peut plus convenable pour y attendre la mort et y reposer dans l'éternité. Elle se dressa une *âchoucha* (cabane de branchages) au pied d'un cèdre, et là, elle se livra de nouveau aux pratiques les plus austères de la vie érémitique. Ayant cru que, dans un songe, Dieu lui avait reproché le luxe de son vêtement, Lella Tifelleut le dépouilla à son réveil, et se mit dans un état absolu de nudité. « Elle avait d'ailleurs dépassé

l'âge des séductions, ajoute le conteur traditionniste, et elle allait entrer dans celui où se clôt définitivement la phase de la fécondité; elle atteignait, en un mot, l'époque critique de la ménopause. » Ne vivant dès lors que des herbes et des racines qu'elle trouvait autour de sa kheloua, et que, dans la saison d'hiver, elle était obligée de disputer aux neiges; sans autre feu sur ce pic glacial que celui dont elle brûlait pour la cause de Dieu; seule dans cette solitude où le hasard n'amène que quelques rares gardiens de troupeaux de chèvres; c'était assez, il nous semble, pour rentrer en grâce auprès du Très-Haut. En effet, Lella Tifelleut s'aperçut un jour qu'elle avait le don de prophétie, et qu'elle pouvait lire dans l'avenir comme un thaleb dans un livre; il lui semblait, en même temps, qu'il était en son pouvoir de changer à son gré les lois qui régissent l'univers. Après quelques essais heureux de cette puissance, elle n'hésita plus à opérer devant la foule. Dès lors, son ermitage ne désemplit plus de solliciteurs, et sa cabane eût été bientôt insuffisante pour contenir tous les *mezoued* (sacs de peau) de glands que lui apportaient les généreux Kabils, si elle eût voulu accepter ces dons; mais elle avait fait vœu de pauvreté, et nous ajouterons qu'intérieurement ces montagnards n'en étaient pas fâchés. A partir de ce moment, les Bni-Salah firent toujours précéder son nom des titres de « *lella, imma,* » *madame, ma mère,* qu'on ne donne qu'aux femmes de condition ou de considération.

Le bonheur s'était abattu sur la tribu des Bni-Salah et s'y maintenait avec uue rare persévérance; tout réussissait à ces montagnards depuis que Dieu avait rendu sa puissance à leur sainte; aussi, ne mettaient-ils pas en doute que ce ne fût à son intercession qu'ils dussent les faveurs du ciel. Malheureusement, Lella Tifelleut était mortelle, et il arriva qu'un jour, des pèlerins, qui étaient venus la solliciter d'être leur intermédiaire auprès de Dieu pour qu'il rendît leurs femmes fécondes, la trouvèrent étendue sans vie au pied de son cèdre. Dieu lui avait repris son âme, ne laissant à la terre que sa dépouille mortelle.

Le bruit de sa mort se répandit bien vite parmi les Bni-Salah et dans les tribus voisines; les premiers s'empressèrent d'exécuter les dernières volontés de Lella Tifelleut, qui avait exprimé le désir de recevoir la sépulture au pied du cèdre où elle avait vécu. Il était, au reste, de l'intérêt des Bni-Salah de conserver chez eux les restes d'une sainte qui, à l'occasion, pourrait toucher deux mots en leur faveur au Dieu unique, et il n'est pas indifférent d'avoir auprès de lui, qui en a tant à entendre, un intercesseur de plus.

On fit à la sainte des funérailles superbes, et son tombeau fut immédiatement renfermé dans un *djamâ* (chapelle) en pierres sèches, qu'on recouvrit d'un toit de dis soutenu par une charpente de roseau. Une *kbiba* (petite coupole), construite dans l'intérieur du gourbi, indique le point où furent déposés les restes mortels de la *mrabtha* (marabouthe).

Le lieu où elle avait établi sa première khe-loua a été consacré par la construction, près d'un vieux cèdre, d'une *haououïtha* (petite muraille en pierres sèches) que, tous les ans, les Amchach blanchissent à la chaux.

Le *djamâ* qui renferme la dépouille mortelle de Lella Imma-Tifelleut est semblable au *mekam* qu'à cinq cents mètres plus à l'est, la piété des fidèles a dédié à Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. Ce *djamâ* s'élève au milieu d'un fouillis de broussailles d'*aoucedj* (arbuste épineux) et de cèdres morts gisant sur le sol. Nous ferons remarquer de nouveau qu'il n'y a que les impies ou les esprits forts qui osent couper ou ramasser du bois autour des tombeaux des saints, et l'espèce en est encore rare en pays kabil, excepté là où la civilisation a déjà pénétré. Les montagnards croyants ne mettent d'ailleurs pas en doute que, s'ils commettaient ce sacrilège, quelqu'un de leur famille serait, dans l'année, frappé de mort ou de cécité. C'est ce qui explique le grand âge, et l'état de conservation des arbres qui sont dans le périmètre de protection d'un marabouth mort en odeur de sainteté.

Les œufs et les petits des oiseaux — des perdrix surtout — qui appartiennent à la zone sacrée renfermant le tombeau de Lella Tifelleut, jouissent de la protection dont elle couvre les cèdres qui entourent sa chapelle funéraire : quiconque y toucherait compromettrait sérieusement l'existence ou la vue de ceux qui lui sont chers, y compris la sienne, bien entendu.

Lella Imma-Tifelleut n'a pas cessé d'être excellente pour les Bni-Salah : un de ces Kabils a-t-il perdu une chèvre? eh bien! il lui suffit de promettre un chevreau à la sainte si elle consent à la lui faire retrouver. La sainte ne résiste jamais à une pareille promesse, et l'homme à la chèvre perdue ne manque pas de la retrouver dès le lendemain. Il élève alors le chevreau promis, et dès qu'il est devenu bouc, il l'offre en *ouâda* (promesse, vœu) à Lella Tifelleut, ou plutôt à son *oukil*. Le propriétaire d'un troupeau de chèvres désire-t-il l'assurer contre la dent des chacals? eh bien! qu'il offre un bouc à la sainte, et son troupeau n'aura rien à redouter — pendant un an — de la voracité des carnassiers.

La fête annuelle de Lella Imma-Tifelleut se célèbre au printemps : au jour fixé, toute la tribu des Bni-Salah, hommes, femmes et enfants, montent en pèlerinage au tombeau de la sainte. C'est à la fraction des Amchach, sur le territoire de laquelle se trouve la chapelle funéraire, qu'incombe le devoir de fournir le *thâam* (1); mais, en résumé, comme la sainte est fêtée par toute la tribu, les Amchach se sont mis préalablement en quête pour recueillir les éléments du festin, lesquels se composent habituellement de trente ou quarante boucs et de quelques jeunes bœufs

(1) Le mot *thâam* signifie, proprement, nourriture, pitance, mets, chose que l'on mange habituellement ; mais, en Algérie, cette expression s'emploie souvent pour désigner le kousksou.

qui n'ont pas encore labouré. Si le produit de la quête a dépassé la somme des besoins, l'excédant est vendu à la criée, et le montant de la vente est remis à l'*oukil* de la sainte, le gardien de son tombeau.

De nombreux vases de terre renversés pêlemêle dans l'intérieur de la chapelle composent le matériel servant à ces agapes annuelles des Bni-Salah.

Les pauvres, qui ne peuvent guère compter que sur ces sortes de fêtes pour se rassasier, se gardent bien d'y manquer. Ces jours-là, ils mangent comme s'ils ne devaient plus jamais en retrouver l'occasion.

La *ziara* (visite) hebdomadaire au djamâ de Lella Tifelleut a lieu le lundi. Ce jour-là, quelques rares fidèles vont prier sur le tombeau de la sainte. On sent bien qu'aujourd'hui la foi des Bni-Salah est loin d'être à la même altitude que la chapelle funéraire qui renferme la dépouille mortelle de leur illustre patronne.

Les Bni-Salah rapportent qu'en 1840, époque à laquelle les Réguliers de Mohammed-ben-Allal et d'El-Berkani étaient campés dans leur tribu, l'Émir Abd-el-Kader s'étant endormi sur le tombeau de Lella Imma-Tifelleut, où il était venu prier, avait vu en songe un ange qui lui avait révélé que sa prière serait la dernière qu'il ferait dans le pays des Bni-Salah. « Il est écrit, aurait ajouté l'ange, que le jour des Français est arrivé, et Dieu, qui donne la terre à qui il lui plaît, Dieu, qui tantôt répand à pleines mains ses dons

sur ceux qu'il veut, et qui tantôt les mesure, Dieu, dis-je, a décidé qu'ils seraient les maîtres du pays. »

Quoiqu'il en soit de ce songe de l'Émir, ce fut, en effet, la dernière fois qu'il parut dans le pays des Bni-Salah.

XVIII

Le Pic de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. — Panorama des trois zones concentriques entre les Hauts-Plateaux et la mer. — L'Atlas dans la province d'Alger. — Les vallées de l'ouad Targa et de l'ouad El-Merdja. — Le bassin de l'ouad Cheffa. — Le pays et la tribu des Mouzaïa. — Les marabouths Mohammed-ben-Fekiyer et Mohammed-ben-Bou-Rekâa.

Nous voici donc sur l'un des pitons les plus élevés du Petit-Atlas. Nous déclarons même que nous n'en sommes pas le moins du monde incommodé. Porter le ciel n'est décidément pas une tâche aussi difficile que voudrait le faire accroire le fils de Jupiter et de Clymène, et il n'y a vraiment pas là tant à faire le gros dos, et pourtant nous ne sommes ni un géant, ni le propriétaire d'une musculature exagérée. Ah! tout cela

prouve qu'il y a joliment à rabattre des choses de l'Antiquité.

Mais, par exemple, si l'ascension a été rude, nous en sommes largement dédommagé par la magnificence du spectacle qui se déroule autour de nous.

Nous sommes au matin, l'univers est splendide! Lavée à grande eau la veille, la terre se montre sous ses plus ravissantes couleurs ; son vêtement, où les nuances tendres dominent, est d'une fraîcheur exquise, et rien sur la palette de l'artiste ne peut aider à rendre ce tableau magique, qui semble avoir été peint par les génies.

Comme sur cette montagne au sommet de laquelle Satan transporta Jésus pour essayer sur lui sa troisième tentation, on découvre du piton de Sidi-Abd-el-Kader tous les royaumes de la terre, et nous avouons que ce n'eût peut-être pas été sans quelque hésitation que nous eussions rejeté les offres du tentateur s'il nous eût glissé, comme à l'Homme-Dieu, cette proposition dans le tuyau de l'oreille : « Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes devant moi pour m'adorer. » Eh! mon Dieu! il y en a tant qui, pour bien moins que cela, se prosternent, et à plat ventre, devant des gens qui ne valent pas même Satan !

Le piton de Sidi-Abd-el-Kader est, sans contredit, l'un des plus beaux belvédères de l'Algérie, et celui dont, probablement, l'ascension est le moins pénible, puisqu'elle peut s'opérer de la base au sommet à dos de cheval ou de mulet. Le

pays à traverser est, en outre, remarquablement beau, et ses sites sont on ne peut plus pittoresques : sur les étages inférieurs et intermédiaires, c'est la Suisse avec ses précipices, ses abîmes, ses escarpements, ses sentiers de chèvres, ses torrents, ses cascades, ses versants épaissement boisés, ses vallées pleines d'ombre et de mystère; sur les crêtes, c'est le Liban avec ses cèdres millénaires, ses rochers calcinés et ses arêtes dénudées.

Comme nous le disions plus haut, du sommet du pic de Sidi Abd-el-Kader, on découvre le monde : dans l'est et à l'horizon, c'est la chaîne du Djerdjera qui se découpe en lambrequins sur le ciel, qu'elle troue de ses quatre pics, ou aiguilles : Tirourda, Lella-Khedidja, Tamgout, En-Nadhor; au sud-est, c'est le Djebel Dira et ses contre-forts; voici au sud les montagnes des Adaoura, le Kaf-El-Akhdhar et le Kaf-Msaïl; puis la trouée du Chelef, qui laisse voir les soulèvements des Hauts-Plateaux. Toujours à l'horizon, ce sont les montagnes des Oulad-Anteur, le Djebel El-Hammouch, qui commande le poste de Bou-R'ar (Boghar), le Djebel Eth-Thaïg, qui est son prolongement, le Djebel Ben-Khellala, le Djebel El-Gueçâa, le Djebel El-Ksob, le Djebel Taguelsa, la Sra (1) Ech-Cheaou; c'est Taza, Tnïyet-

(1) Sur la gauche du Chelef (Chelif), et particulièrement dans le sud de Miliana, le mot *sra* est généralement employé dans le sens de *djebel*, montagne. La *sra* est surtout une crête mamelonnée, probablement la *sierra* (scie) espagnole.

el-Ahd, le Bou-Zououar, le Djebel En-Nedat, et, à l'ouest, le pic de l'Ouarsenis.

Refaisant le même tour d'horizon, nous voyons, au second plan, les montagnes des Aït-Ouaguennoun, des Flist-Oumellil, des Bni-Khalfoun, des Bni-Djâad, des Ahl-El-Aach, des Hacen-ben-Ali, des Houara, des Oulad-Helal, des Matmata, des Bni-Zougzoug et des Bni-Ferah.

Nous avons, enfin, comme zone de premier plan, celle qui couronne la Mtidja : les montagnes des Icer, des Bni-Aaïcha, le pic d'Azla, le Djebel Bou-Zegra, les montagnes des Zima, des Bni-Djelid, des Bni-Zelman, des Bni-Ouatas, des Bni-Azzoun, des Bni-Misra, des Bni-Meçâoud, des Ouzra, de Médéa, des Mouzaïa, des Ouamri, la chaîne du Gonthas, Miliana, le Zakkar-ech-Chergui, le Zakkar-El-R'erbi, les montagnes des Bni-Mnaceur et celle des Chennoua.

Nous le répétons, si, tournant le dos à la mer, nous parcourons du regard le triple hémicycle montagneux dont nous venons de nommer les points principaux, nous serons inévitablement frappés, quelle que soit notre indifférence devant les beautés de la nature, par la grandeur du spectacle qui se déroulera sous nos yeux. Nous ne savons, en effet, rien de plus remarquablement beau, de plus splendidement merveilleux : à chaque instant, et selon les jeux de la lumière, le décors change ou se modifie; c'est l'imprévu infini du kaléidoscope; ce sont des surprises sans fin, des changements à vue incessants : tantôt c'est une vaste mer, dont les vagues au-

raient été figées par le refroidissement, ou immobilisées par quelque divinité que fatiguait leur éternel mouvement de va-et-vient; tantôt, quand la lumière allume les crêtes, c'est comme un immense moutonnement de montagnes. Là-bas, à l'horizon, c'est un double piton qui, pareil à une tête de taureau, éventre le ciel de ses cornes; à côté, c'est une aiguille brune qui se profile, comme un clocher gigantesque, sur un fond bleu-clair vaguement vaporeux; plus loin, c'est un feston qui se découpe sur le ciel, une tenture d'azur éraillée, un rideau effiloché, un firmament enguenillé. Au dernier plan, dans l'est, ce sont des soulèvements pareils à la carcasse d'un vertébré démesuré, ou au dos d'un caméléon monstrueux; ce sont aussi des vagues vert-tendre roulant nonchalamment sur elles-mêmes comme si elles étaient poussées par une brise mollement caressante; dans le sud, des cimes bleu-tendre se fondent dans la teinte azurée du ciel.

Au second plan, les objets sont plus fortement accusés : ce sont des pics rocheux se dressant fièrement dans les airs; ce sont des contre-forts taillés en lame de rasoir; ce sont des cimes boisées qui semblent se terminer en aigrette de huppe; ce sont des pitons dont le vêtement a glissé et dont on voit les os; ici, le versant est vert-sombre; là, il est tonsuré ou affecté de teigne décalvante. A droite, c'est un soulèvement presque perpendiculaire; on dirait la pierre soulevée d'un sépulcre prête à retomber sur un ca-

davre; à gauche, le mouvement est resté inachevé.

Si l'on fouille ce pêle-mêle d'arêtes qui s'allongent en rampant, de bras qui se tendent, qui se saisissent, qui s'étreignent, qui se nouent, qui s'enchevêtrent, qui se tordent, qui se confondent, qui irradient d'un centre commun comme les tentacules d'un immense céphalopode; si l'on examine ce fouillis de dorsales, de costales, de brachiales, de digitales qui constituent le squelette, l'ossature des montagnes, on parviendra pourtant à déchiffrer ce mystérieux grimoire, qui est le grand livre de la nature. Quoi de plus sublime que cet apparent désordre qui n'est pourtant qu'harmonie! Quoi de plus magnifiquement terrible que cette nature tourmentée, bouleversée que les anthropopathes mettent au compte de la colère de Dieu, comme si le Tout-Puissant pouvait tomber dans ce péché capital!

Chacune des convulsions de la terre est écrite à sa surface, et s'y révèle en caractères ineffaçables : sommets abrupts, ravins béants, bassins déchirés, labourés de plis anfractueux, déversoirs à lèvres âpres, dénudés, laissant voir çà et là leur carcasse de rocher, escarpements coupés à pic, crêtes à arêtes vives, ou dentelées en lame de scie, étages bossués, torrents rocailleux jonchés de blocs roulés, fondrières sombres et sévères, abîmes vertigineux, gouttières profondément ravinées, terrasses en amphithéâtre auxquelles on arrive par des gradins gigantesques,

pitons striés, cannelés par les eaux du ciel, terrains fuyants, dislocations menaçantes! telles sont les marques laissées par les révolutions géologiques qui ont soulevé les montagnes.

La première zone concentrique, celle qui passe sous nos pieds, et qui a déjà été étudiée dans le cours de cet ouvrage, a tout les caractères qui distinguent la chaîne atlantique : les terrains qui la composent et sur lesquels sont assises ses forêts appartiennent aux schistes ardoisés. Les soulèvements y sont bizarres, étranges, et à la façon dont les lames schisteuses ont été brisées, on devine qu'ils ont dû se produire brutalement, à moins qu'il ne convienne d'attribuer la comminution de ces lames à des commotions, à des ébranlements du sol, à une sorte de foisonnement intérieur qui aurait tracassé l'enveloppe superficielle. On pourrait également rapporter à cette dernière cause les éboulements partiels de terre végétale qui se remarquent sur les pentes. Cette opinion serait d'ailleurs d'accord avec la tradition. On ne peut nier pourtant, dans cette circonstance, l'action destructrice des agents atmosphériques, l'air et l'eau ; on sait que, sous leur influence, les lames se délitent, s'éboulent, et que cette désagrégation, en mettant en surplomb des bancs solides, amène la chute et la ruine de volumineuses assises qui semblaient devoir braver le temps à perpétuité.

Dans les vallées, les bancs schisteux ont bien moins souffert, et, en certains endroits, la stratification s'y est maintenue si parfaite, qu'on se-

rait tenté de prendre ces bancs pour les fondations de constructions gigantesques.

Comme dans tous les terrains de rochers à structure schisteuse, cette première zone renferme de nombreuses sources ; les eaux y sont magnifiques et limpides à rivaliser de pureté avec le cristal.

Au milieu de ce fouillis d'ondes solides dans lequel le regard se perd, et qu'on ne se lasse pas d'admirer, on devine un douar de gourbis perché au sommet d'un sentier vertical, qui semble la trace bâveuse laissée sur son passage par un colimaçon. C'est un de ces paysages d'écran dans lesquels les peintres chinois, avec leur naïf mépris de la perspective, placent une maisonnette à toit retroussé, ou font pousser un arbre fantastique sur la tête d'une bonne femme à pieds problématiques. Pour arriver à ces demeures de Lilliputiens, ou à ces cages d'oiseaux, il faut évidemment avoir fait de fortes études en l'art des acrobates ; aussi, les Kabils qui les habitent sont-ils toujours porteurs d'un long bâton qui, sans doute, doit leur servir de balancier. Un troupeau de chèvres, qui semble en équilibre au bout d'un piton, n'y laisse deviner sa présence que par quelque mouvement imprimé à la bande par un bouc turbulent; bêtes et bergers se confondent avec le rocher.

Il n'est rien de plus majestueusement sauvage que la vallée du Sidi-Abd-el-Kader, lequel va se jeter dans l'ouad El-Harrach après avoir pris les noms d'ouad Targa et d'ouad El-Mokthâ, et celle

de l'ouad El-Merdja, cours d'eau allant se perdre dans l'ouad Cheffa. La rive gauche du Sidi-Abd-el-Kader est ridée de nombreux torrents qui versent leurs eaux à cet ouad presque en cascade, et par des rainures profondes qu'a lustrées la rapidité de l'écoulement. Ces douars d'Ir'zer-Boucin et de Tagredach, habités par des Kerracha, sont suspendus à la lèvre de l'ouad Targa, et le gourbi-djamâ de Lella Imma-Ouaçâa commande la Thrik-Açammer, qui coupe l'ouad Targa un peu au-dessous du point où l'ouad Ouchchen se jette dans ce premier cours d'eau.

La rive droite du Sidi-Abd-el-Kader est formée par les contre-forts rocheux d'Amdjoun, de Tizi-Ouafis et de Sidi-Mohammed. Ce cours d'eau, qui prend le nom d'ouad Targa en recevant l'ouad Tala-Izzan, court parallèlement à la chaîne rocheuse dont nous venons de parler, laquelle se dresse presque à pic et forme, avec le versant opposé, comme un livre à demi-ouvert. Les nombreux ravins qui, sur les deux rives, tombent perpendiculairement à l'ouad Targa, ajoutent encore à l'illusion en faisant ressembler ces rides profondément fouillées aux lignes de ce livre. L'arête de ces *draâ* (contre-forts) est exactement aiguisée en lame de rasoir, et il serait de toute impossibilité de la parcourir; elle est coupée par deux cols, Tizi-Ouafis et Tizi-Sidi-Mohammed, qui font communiquer les douars de Guergour et de Bou-Ikhlef avec la tribu des Bni-Meçàoud, que cette arète sépare de celle des Bni-Salah.

Il a été érigé sur cette arête un gourbi-chapelle à Sidi Mohammed, et, depuis lors, cette portion du Djebel Amdjoun a pris le nom de Draâ-Sidi-Mohammed. Non loin de cette chapelle, la piété des fidèles a dédié un gourbi-mekam à l'illustre Sidi Mouça-ben-Naceur, saint marabouth qui a son tombeau chez les Bni-Misra.

L'ouad El-Merdja, qui prend sa source à Draâ-Talakat, petit contre-fort rocheux descendant perpendiculairement à Draâ-Amdjoun, coule dans un sens absolument opposé à l'ouad Targa. Sa rive droite est formée par le versant sud du massif des Bni-Salah; elle a pour points culminants le pic de Sidi Abd-el-Kader et le sommet de Djamâ-ed-Draâ, d'où se précipitent de nombreux cours d'eau ou ravins. Plusieurs chemins et sentiers descendent de ces sommets en serpentant : tracés en corniche à mi-côte des versants, et larges tout juste pour y poser le pied, ils côtoient, comme celui qui conduit au douar des Amchach, des précipices à pic et à lèvres nues que nous ne recommandons pas aux personnes qui sont sujettes au vertige. Un autre chemin, qui n'est autre chose que le prolongement de celui de Blida à la baraque-caserne de Tala-Izid, mène également sur l'ouad El-Merdja par une suite interminable de lacets étroitement repliés l'un sur l'autre. Celui-là est le chemin historique : tracé jusqu'à l'ouad El-Merdja par nos soldats, en 1840, le général Changarnier y essayait, nous l'avons dit plus haut, le 26 août, avec une colonne de

2,000 hommes, le ravitaillement de Médéa. Nos soldats, harassés de fatigue, ne parvenaient à jeter leur convoi dans la place que le 28, vers dix heures du matin. Ils avaient rencontré des chemins affreux, impraticables, et les tribus dont ils eurent à traverser le territoire, les Ouzra particulièrement, n'avaient pas manqué cette occasion de les attaquer vigoureusement. Le général Changarnier se garda bien de reprendre la même voie pour revenir sur Blida.

Le général Duvivier avait renouvelé, au mois d'avril 1841, la tentative du général Changarnier; inutile d'ajouter qu'il n'avait pas été plus heureux que ce dernier. Cette course lui avait coûté 11 morts et 54 blessés.

Le chemin muletier dont nous parlons traverse le territoire des Bou-R'eddou, qui sont une fraction des Bni-Salah, et jette des embranchements sur les douars des Ferdjouna et des Bni-Annas.

Ce versant méridional est assez peuplé; il est pittoresquement sauvage, d'un accès difficile. Moins boisé que le versant septentrional, il n'en a pas moins certains de ses quartiers, ceux qui sont plantés de pins, qui présentent une végétation très remarquable; les noyers et les peupliers y sont aussi en très grand nombre, et les pampres y atteignent une taille extraordinaire. L'ouad El-Merdja, qui est une rivière relativement importante, et qui coule toute l'année, donne au pays qu'il parcourt de l'eau, du vert, et de cette bonne fraîcheur tant appréciée des

vieux Africains, surtout de ceux qui ont beaucoup guerroyé dans le Sahra. Cette rive droite est très vivante, et l'on y remarque des douars de gourbis d'une certaine importance, celui des Bou-R'eddou surtout, au milieu duquel s'élève, dans les cyprès, un djamâ dédié à Sidi Ali-ben-Mbarek, le saint d'El-Koleïâa (Koléa). De beaux vergers font à ces douars ou hameaux une délicieuse ceinture de verdure. Des chênes d'une dimension colossale, qui, sans aucun doute, ont été placés sous la protection de ce saint marabouth, font au douar principal des Bou-R'eddou une avenue magnifique. On ne trouve d'Européens qu'au point où confluent l'ouad El-Merdja et l'ouad Cheffa : ils font partie du personnel d'exploitation de la mine de cuivre dite de l'ouad El-Merdja, mine dont les gîtes se rencontrent à 4 ou 500 mètres en amont du point où la Cheffa reçoit son affluent.

La rive gauche de l'ouad El-Merdja est formée par des soulèvements rocheux dont quelques-uns sont d'une forme extrêmement bizarre; la presque verticalité de ces rochers a amené le glissement des terres qui les enveloppaient, et leur base s'en est enrichie. Aussi, cette sorte de berme qui court entre le pied de ces soulèvements et l'ouad El-Merdja est-elle couverte d'une végétation remarquablement vigoureuse. A partir du Draâ-Talakat, où l'ouad El-Merdja prend sa source, l'arête rocheuse et la rivière courent parallèlement dans le sud-ouest.

L'ouad El-Merdja prend son nom d'un marais formé par les eaux de l'ouad El-Hadjeur, son affluent de gauche. L'embouchure de ce cours d'eau forme une sorte d'anse largement ouverte, ayant à son centre un îlot peuplé de chênes séculaires de taille gigantesque. Un micocoulier superbe se laisse escalader par une vigne qui l'étreint de ses pampres monstrueux, pareils à ces serpents qui étouffèrent dans leurs nœuds Laocoon et ses enfants. Nous avons la clef du respect qui s'attache à ces arbres, et nous savons la cause de leur préservation de la hache kabile : ils sont sous la protection de Sidi Mahammed-el-R'eribi, saint marabouth qui a son tombeau chez les Sâouda, lesquels sont une fraction des Bni-Salah, et dont nous avons raconté la légende au cours de cet ouvrage. C'est là, sur la limite de la tribu des Bni-Meçâoud et des Bni-Salah, qu'il avait établi, si nous nous le rappelons, sa kheloua, et qu'il mourut. Les premiers n'auraient pas mieux demandé que de garder les précieux restes du saint marabouth ; mais ses dernières volontés avaient été si formellement exprimées, que les Bni-Meçâoud n'osèrent pas lutter contre un élu de Dieu, et qu'ils se décidèrent à rendre sa dépouille mortelle aux Sâouda. Une mule inconnue s'était chargée d'ailleurs du transport du cadavre du saint à destination.

Les Bni-Meçâoud avaient bien élevé un djamâmekam sur le lieu où Sidi Mahammed-el-R'eribi avait rendu son âme à Dieu; mais, plus tard, les Bni-Salah ayant contesté à leurs voisins le droit

de propriété sur les terrains que le séjour du saint avait sanctifiés, et cette contestation ayant soulevé un litige entre eux, la chapelle commémorative, que personne n'entretenait plus, tomba en ruines, et ne fut pas relevée. On remarque encore les pierres provenant de cette construction. Le mekam ruiné est connu sous le nom de *cherâa* de Sidi Mahammed-el-R'eribi.

Des vergers complantés de figuiers enguirlandés de vignes, de nombreux oliviers et des lentisques font de cette anse une délicieuse et fraîche oasis.

Si nous voulons suivre les crêtes, et contourner le vaste hémicycle que vient couper en deux parties égales l'ouad El-Hadjeur, nous rencontrerons successivement le Kaf-Mdounen, la Koudïet-Mgourent et le Kaf-en-Nahl. Le chemin passe par un couloir étroit qui semble avoir été taillé dans le rocher par la main de l'homme ; ce passage est nommé Bab-el-Hadjeur, la porte des pierres. Des soulèvements réguliers pareils à des forts abandonnés, des assises disloquées et menaçantes, des blocs qui ont glissé et que le hasard a mis en chantier, une croûte épaisse formée de larges dalles qui semblent avoir été produites par un écoulement de lave en fusion, tout cela fait songer à ces naïfs entasseurs de pierres qui avaient entrepris d'escalader le ciel, ou bien à ces orgueilleux maçons de Babel qui en voulaient faire autant à peu près, mais par curiosité seulement, pour voir ce qui se passait dans la céleste assemblée. La pensée remonte

aussi vers ces temps où Dieu prévenait ses peuples avant de les frapper : le Koran nous montre le prophète Salah avertissant les orgueilleux Temoudites, ce peuple qui taillait des rochers en maisons. Mais les gens de Temoud méprisèrent les avis de Salah; alors, une commotion violente de la terre les surprit, et le lendemain, on les trouvait gisants, morts et la face contre terre, dans leurs demeures de rocher.

En suivant toujours la crête, on pénètre, par le chemin de la Tnïyet-es-Snoubeur (col des pins), dans une forêt de pins d'une ravissante verdure; puis on rencontre, au bord du chemin, la châbet Tamezguida; un gourbi-djamâ dédié à Lella Tamezguida, une sainte plus ou moins authentique, s'élève sur la lèvre du ravin. Quoiqu'il en soit, les Bni-Meçâoud, auxquels appartient cette amie de Dieu, n'en célèbrent pas moins sa fête chaque année, en automne, par un kousksou homérique et un dessert de graines de pin. Après avoir coupé la châbet Ou-Ilili, et laissé à droite le Draâ-Aguelman, on arrive aux Hadjeur-Msennou, le plus singulier soulèvement qu'il soit possible de voir; ce rocher affecte, en effet, la forme de l'ancienne casquette à soufflet dont on coiffe volontiers, au théâtre, les négociants en épicerie. Quelques pins qui ont poussé dans ses anfractuosités lui font une aigrette qui ajoute beaucoup à son originalité.

Des maisons à terrasse ayant un simple trou pour cheminée, des enfants qui y prennent le soleil en se passant les doigts des mains dans

ceux des pieds, des femmes qui vont à l'eau ; des hommes qui jardinent dans leurs vergers ; deux Kabils, la hachette sur l'épaule comme des licteurs, qui se sont arrêtés pour se raconter la nouvelle du jour, ou parler de douros ; des chèvres qui se tiennent debout pour atteindre quelque appétissante broutille ; un âne qui digère l'œil mi-clos et les oreilles pendantes : tel est le tableau patriarcalement champêtre que présentent habituellement les rives de l'ouad El-Merdja.

Continuant de suivre la crête, on entre par un chemin rocheux dans une charmante forêt de chênes sillonnée de délicieux sentiers faits pour un seulement. A chaque pas, c'est une verrue rocheuse qui émerge d'un fouillis de verdure, ce sont des soulèvements qui semblent s'être éboulés, effondrés comme des châteaux de cartes ; la Koudïet Azrou-Mouch, surtout, qui a versé ses pierres autour d'elle, paraît avoir été secouée violemment par une puissance surhumaine. On rencontre plus loin une délicieuse oasis de micocouliers, de chênes et d'oliviers séculaires : ces arbres doivent évidemment leur grand âge à la protection de quelque saint marabouth. En descendant sur l'ouad El-Merdja, dont on peut suivre le cours en longeant la berge de sa rive gauche, on arrive à son embouchure en coupant la châbet Anana et l'ouad Bou-Fellous. Un chemin taillé dans le roc pour l'exploitation de la mine de cuivre, aboutit à la route de Blida à Médéa au point où cette route est traversée par l'ouad Cheffa.

S'il est un site, dans la province d'Alger, qui ait le don d'attirer les touristes et d'exciter leur admiration, c'est bien ce que nous appelons « *les Gorges de la Chiffa.* » Il n'est point de voyageur qui se respecte, point d'Anglais pourvu du moindre grain de curiosité qui ne soit venu visiter ce merveilleux couloir, cette effrayante crevasse qui vous étreint dans ses gigantesques murailles de rochers comme entre celles d'un tombeau de pierres, déchirure immense que nous n'hésitons pas à attribuer à Hercule, attendu que ce genre d'exploit est tout à fait dans sa manière, ainsi qu'il l'a prouvé en séparant les montagnes Calpé et Abyla pour favoriser le mariage de l'Océan et de la Méditerranée. Cette opinion serait d'autant moins exorbitante que personne n'ignore que ce héros joua un certain rôle dans le pays, quand ce ne serait que celui d'avoir soulagé Atlas en soutenant fort longtemps le Ciel sur son dos, et d'avoir fourni l'occasion à vingt de ses compagnons de fonder Icosium, ville qui, bien plus tard, devait s'appeler Alger. Peut-être encore, la coupure qui livre passage à la Cheffa, serait-elle le résultat d'un de ces furieux coups d'épée que savaient si bien donner ces paladins pourfendeurs dont Roland est le type le mieux réussi.

Quoiqu'il en soit, cette profonde gerçure qui s'évase vers le ciel dont elle laisse voir un long ruban d'azur, n'en laisse pas moins l'âme émerveillée et l'esprit confondu, et les plus forts d'entre les hommes sont contraints de se reconnaître bien faibles et bien petits devant le Puissant qui

a soulevé ces masses immenses, et bouleversé ainsi les assises du monde.

La réputation des Gorges de la Cheffa n'est donc pas usurpée, et nous comprenons cet enthousiaste des premiers temps de l'occupation, qui, admirant l'Algérie du haut du Djebel Bou-Zarriâa, et croyant le désert immédiatement derrière la chaîne de montagnes qu'il découvrait de son observatoire, s'écriait avec un lyrisme qui n'est plus, pour nous autres incroyants, que de l'emphase et du boursouflage : « Du sommet de » la *Boudzaréah*, la coupure de la Chiffa semble » une porte du désert ouverte au travers de » l'Atlas, porte dont les pics des Bni-Salah et » des Mouzaïa seraient les piliers. »

L'ouad Cheffa, qui prend sa source principale non loin du col des Mouzaïa, longe la base du massif occupé par cette tribu, et l'enserre au sud et à l'est jusqu'à son débouché dans la Mtidja. C'est à partir seulement de la rencontre de la Cheffa avec l'ouad El-Merdja que la coupure se dessine nettement et dans toute sa sauvage et pittoresque âpreté.

La route de Médéa à Blida court de là sur la rive gauche de la rivière, dont elle imite servilement les capricieux méandres. Plus l'ouad s'avance dans le nord, plus son lit se creuse et plus sa berge, qui soutient la route, s'escarpe et devient vertigineuse. C'est que, depuis l'ouad El-Merdja, cette route a été conquise sur le rocher ; c'est à l'aide de la barre à mine et de la poudre que nos soldats entreprenaient, en juillet

1842, cette œuvre de géants ; ce sont eux qui, à force de grignoter, d'émietter le rocher, ont fini par s'ouvrir un passage au-dessus de la rivière. Les dents de l'instrument de fer sont encore marquées le long des parois de la muraille, et le Temps n'est pas encore parvenu à effacer entièrement les numéros des corps — Zouaves, 53e de ligne, 6e et 7e compagnies de Discipline — qui ont entamé cette gigantesque besogne.

On ne peut se lasser d'admirer le spectacle magique que présentent les Gorges de la Cheffa, spectacle dont chaque pas vient changer le décors, et que modifient à chaque instant les jeux de la lumière.

C'est incontestablement le versant occidental du massif des Bni-Salah, celui qui forme la rive droite de la Cheffa, qui est le plus riche en beautés naturelles, en merveilles : dès que l'ouad El-Merdja, contournant le pied de la Cherâa des Bni-Ananês, a mêlé ses eaux à celles de la Cheffa, ce versant, qui se dresse à pic, et dont les sommets se perdent dans l'azur, se tâpisse d'une végétation arborescente qui a poussé dans les anfractuosités des rochers, et qui, bien que chétive, se cramponne pourtant énergiquement de ses racines à toutes les aspérités qu'elle trouve à sa portée. C'est, dans cette forêt verticale, un fouillis de chênes-lièges, de chênes-zéens, de chênes à glands doux, de micocouliers, de thuyas, de phillyréas, d'oliviers; c'est un embroussaillement, un emmêlement de tous les arbustes et de toutes les plantes qui ne

vivent que d'eau et de soleil; ce sont des pampres qui enlacent familièrement et qui enguirlandent tous les arbres qu'ils rencontrent; ce sont enfin des mousses et des lichens. Chaque fente, chaque crevasse de rocher est habitée par des plantes; toute la flore aromatique des montagnes est reprétentée sur ce versant dans son inculte énergie. Çà et là, c'est une roche gris-verdâtre qui vient faire saillie au milieu de cette végétation comme le coude d'un pauvre au travers de son habit troué; c'est une clairière produite par un éboulement, et qui laisse voir à nu le squelette de la montagne; c'est un bloc schisteux qui est en suspension à mi-côte, et qui a été arrêté dans sa chute par une force qui semble tout à fait en opposition avec les lois de la pesanteur; ce sont des cascades descendant nonchalamment des sommets, glissant mollement sur les rochers qu'elles lissent; pareilles à une longue chevelure qui se dénoue, ou à la queue d'un *djeurr* (1) de race, ou aux *athouakh* (2) flottants d'un pacha tricaudal, ces merveilleuses cascades, qui semblent tomber du ciel, s'épanouissent à leur point de chute en une aigrette de diamants d'une richesse inouïe, particulièrement quand le soleil les frappe de ses rayons;

---

(1) Cheval dont la queue est longue et traînante.

(2) Queue ou crinière de cheval fixée au bout d'une hampe, et portée devant les pachas dans les cérémonies. Leur nombre varie d'une à trois.

ce sont des filets d'argent coulant et caquetant sous les fougères; ce sont des roches moussues pleurant des larmes de cristal dans le calice des fleurs; c'est une averse des étoiles de la Voie lactée; ce sont des sources qui se déroulent gracieusement le long des pentes comme des rubans d'argent; ce sont des anfractuosités, des crevasses où nichent des rapaces nocturnes. Sous son vêtement vert, le versant cache ses misères : ses schistes qui s'exfolient et qui s'éfritent; il dissimule sous un tapis de verdure ses rides, sa calvitie, ses éboulements, ses dislocations; les cascades de roches émiettées alternent avec les cascades d'eaux limpides; c'est la pauvreté coudoyant la richesse; c'est le haillon auprès des étoffes précieuses.

Au fur et à mesure qu'on avance vers le nord, la muraille occidentale du massif des Bni-Salah va s'abaissant en pupître jusqu'à sa rencontre avec l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir; mais, avant d'arriver en ce point, cette paroi verticale se hache de profonds ravins barrés çà et là de traverses imprévues, de barrières inexplicables : c'est un dédale plein d'ombre et de mystère, inaccessible et impénétrable pour l'homme, délicieux repaire pour les sangliers, pour les hyènes, pour les renards et les chacals. Avant nous, le quartier situé entre l'ouad El-Merdja et l'ouad Taksebt était le séjour de prédilection du lion et de la panthère; mais la civilisation, qui est l'ennemie du pittoresque, a détruit ces rois de la force, et cela sans autre prétexte que d'avoir

leur peau, qui, nous le reconnaissons, fait une superbe descente de lit.

Mais ce qui donne énormément de physionomie et de cachet à ce versant occidental, c'est le choix qu'en ont fait les singes pour y établir leurs lares; ils trouvent là, en effet, entre Merdja et Taksebt, tout ce que peut rêver le membre le plus exigeant de la première section de la grande famille des quadrumanes : quiétude parfaite par suite de l'inaccessibilité du versant, fourrés épais, glands doux à profusion, et de l'eau à proximité. A certaines heures du jour, ils viennent s'ébattre en troupes sur les bords de la Cheffa, particulièrement vers En-Nadheur-Bou-Mesk, à l'embouchure de l'ouad Taksebt; nous ne voulons pas dire pourtant qu'ils y soient visibles tous les jours, pas plus là qu'ailleurs. Ils sont bien loin de trouver sur la rive gauche de la Cheffa les avantages que leur offre la rive droite; aussi, sont-ils bien moins nombreux sur cette première rive que sur l'autre.

Le singe de la Cheffa est de très petite taille; il est dépourvu de queue, et ses tubérosités ischiatiques portent visiblement, comme chez les gens à profession assise, ces affreuses excroissances épidermoïdes qu'on appelle callosités. « De tout temps, disent les Arabes, cette marque particulière a fait le désespoir des simiens qui en sont affectés. »

C'est sur la rive gauche de la Cheffa, avons-nous dit, qu'a été tracée la route de Blida à Médéa. Dans la plus grande partie de son parcours,

c'est-à-dire depuis le pont de l'ouad El-Merdja jusqu'au point appelé le Rocher-Blanc, elle a été, nous le répétons, conquise sur le rocher ou sur le lit de la rivière. Il y a quelques années, avant qu'on eût fait tomber à coups de canon les parties menaçantes de ce qu'on appelait le *Rocher pourri,* il se produisait en ce point, pendant la saison des pluies, des éboulements considérables qui, en obstruant complètement la route, arrêtaient la circulation pendant plusieurs jours. C'est à la fin de 1859 qu'on prit le sage parti de battre à coups de canon ce rocher hérissé de blocs en surplomb, et d'en précipiter les portions manquant de solidité dans la rivière.

Néanmoins, et malgré les garde-fous qui la bordent çà et là, cette route n'en court pas moins encore entre deux dangers : des lames schisteuses tranchantes comme des haches en suspension sur nos têtes; l'abîme à pic et la rivière béante sous nos pieds.

Comme la rive droite, la gauche a des pics audacieux, des soulèvements à tous les degrés, à toutes les inclinaisons; elle a des pitons bizarrement cerclés ou diversement veinés; elle a des rochers fracassés, feuilletés, ébranlés, disloqués, ou disposés horizontalement en assises régulières comme si l'homme s'en fût mêlé; on dirait les tiroirs d'un meuble gigantesque; elle a aussi ses éboulements, ses glissements, ses débris amoncelés pareils aux ruines d'un monde; elle est ridée de ravins impénétrables, de torrents fougueux, de ruisseaux d'argent, de

sources éplorées; ses pentes sont parées de toutes les verdures, de toutes les fleurs des montagnes. Le chêne-liège, le chêne à glands doux, le chêne-zéen, le chêne-vert, le phillyréa, l'olivier, le micocoulier, le lentisque, le thuya, le caroubier, le houx, le genêt épineux, le genévrier vénitien, toutes ces essences réunies en massifs semblent s'élancer à l'assaut des crêtes, et les touffes de dis paraissent les précéder en agitant leurs panaches argentés. Cette rive gauche a aussi des grottes profondes qui, avant nous, étaient hantées par les génies. Aujourd'hui, on n'y rencontre plus guère que ceux des Ponts et Chaussées. Avons-nous perdu ou gagné au change? Dans l'intérêt de ce corps savant, nous ne chargerons pas un poëte de résoudre la question.

Cette rive porte aussi les auberges, les haltes de restauration ou de rafraîchissement. Celle connue sous le nom de « *Ruisseau des Singes* » s'élève à l'embouchure d'un torrent et dans une situation très agréable. Elle est fort fréquentée par les touristes et par des couples en rupture de ban qui éprouvent l'irrésistible besoin de faire de la villégiature cythéréenne, et surtout de pêcher leur matelote eux-mêmes. Il paraît que, dans cette dernière opération, on trouve des voluptés dont on ne saurait se faire une idée exacte qu'en l'expérimentant pour son propre compte.

On remarque encore sur les berges basses de la rive gauche de la Cheffa, particulièrement aux

abords de Sidi-El-Madani, des constructions effondrées, des pans de murs qui, de la route, semblent les restes d'une ville de Lilliputiens, et que quelques voyageurs ont pris tout simplement pour des ruines romaines : ce sont les débris des camps où s'établirent, en 1842 et plus tard, les troupes employées aux travaux de la route de Blida à Médéa.

Nous l'avons dit, le lit de la Cheffa, surtout dans la portion qui traverse le Petit-Atlas, est encombrée de blocs, de fragments entassés les uns sur les autres, de cailloux roulés, de lames schisteuses; sans cesse les pentes dont cette rivière baigne le pied viennent lui verser leur tribut de pierres et de débris de végétaux; elle charrie entre ses berges, qu'elle ronge, des échantillons de tous les terrains qu'elle traverse, par elle ou par ses affluents.

Parfois, il y a concert dans la gorge, mais un concert sublime : c'est quand le vent, soufflant sa note aiguë dans le feuillage de ce long couloir, accompagne le gémissement des eaux qui se heurtent aux obstacles du fond de l'abîme, et le cliquetis métallique des cascades qui pleurent des diamants sur une nappe de cristal; on croirait alors entendre les sons d'orgues gigantesques soutenant les grandes voix de la nature dans leur hymne à l'Éternel.

Le lit de l'ouad Cheffa, surtout vers son débouché dans la Mtidja, est tacheté de lauriers-roses *(Nerium oleander)* qui en égayent le cours. On sait que les toxicologues classent cette apo-

cynée, si commune dans les rivières du Tell (1), parmi les narcotico-âcres, et que l'extrait aqueux de cette plante est un poison très actif. On va même jusqu'à raconter que des individus seraient morts pour avoir mangé du rôti cuit à l'aide d'une broche faite du bois de cet arbuste.

Le massif que longe la Cheffa au sud et à l'est est habité, nous l'avons dit plus haut, par l'importante tribu des Mouzaïa. Les Turks, pendant leur domination, et les Français, jusqu'en 1842, durent compter avec cette tribu, qui tenait la route de Médéa; aussi, que de combats n'avons-nous pas eu à livrer ou à soutenir, depuis l'expédition de novembre 1830 jusqu'à la soumission des Mouzaïa en juin 1842, pour franchir le fameux *Col du Ténia* (2), dont le passage nous était toujours disputé à l'aller comme au retour! La position de ce col était, en effet, formidable et très facile à défendre : c'était un passage étroit, ou plutôt une coupure de quelques pieds de large dominée à droite et à gauche par des mamelons coniques d'une grande élévation. Ajoutons qu'on n'arrivait à ce passage que par un sentier raide et difficile, bordé à droite par un profond précipice, et à gauche par des hauteurs escarpées, et qu'aux abords du col, le chemin,

---

(1) *Tell*, en arabe, colline, monticule.

(2) *Le col du Ténia*, le col du col. C'est ainsi que les bulletins officiels désignent la Tnïyet-Mouzaïa. *Tnïya* signifie *pente de montagne, chemin dans les montagnes, col, défilé.*

taillé en crémaillère à branches très rapprochées dans un sol schisteux et glissant, courait sur un plan incliné qui en rendait le parcours extrêmement dangereux.

———

XIX

Conséquences funestes de la rupture du traité de la Thafna. — Les Arabes se préparent à la guerre. — Occupation du Camp de l'Ouad El-Allaïg et des blockhaus de la rive droite de la Cheffa. — Reprise de la guerre aux troupeaux par les Hadjouth. — Affaires de sang autour du Camp de l'Ouad El-Allaïg. — Le commandant Raphel. — Il donne dans un piège qui lui est tendu par Brahim-ben-Khouïled, et il y trouve la mort. — Déclaration de guerre de l'Émir Abd-el-Kader. — Massacre de l'escorte d'un convoi à Mokthâ-Mekhlouf. — Désastre de l'Ouad El-Allaïg. — Belle défense du blockhaus d'Aïn-el-Amara. — Dévouement du caporal Bourdis. — La glorieuse journée du Haouch-Mebdouâ (les Cinq-Cyprès).

Il ne me reste plus, pour compléter notre tour d'horizon, qu'à reprendre le récit des faits de guerre qui ont eu pour théâtre le terrain qui se développe au nord de Blida, en prenant pour

limite extrême, de l'Est à l'Ouest, l'ouad Bni-Azza, la Châbet-El-Mechdoufa, en avant du village de Bni-Mered, l'ancien Camp de l'Ouad El-Allaïg, le Haouch-Mebdouâ (ferme des Cinq-Cyprès) et la Cheffa.

Nous terminerons par l'histoire sommaire de Blida, tout en peignant la physionomie de la « *Petite Ville* » pendant la période de la domination turke, et celle des huit années qui précédèrent son occupation par les Français.

Par l'expédition des Biban (1), effectuée dans la seconde quinzaine d'octobre 1839, nous venions de rompre définitivement le traité boîteux de la Thafna ; car il était évident que la violation de ce territoire, que l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader regardait comme sien, ne pouvait manquer d'amener la rupture ouverte qu'il recherchait. En tout cas, rien ne lui était si facile que d'en faire un prétexte, et il n'y manqua pas.

D'ailleurs, depuis longtemps déjà, les Arabes se préparaient à la guerre, et attendaient impatiemment le signal de commencer les hostilités. A vrai dire, si, depuis la conclusion du traité de la Thafna, nous étions en état de paix avec l'Émir, on ne s'en apercevait guère dans la Mtidja. Sans doute, ce n'était pas la grande guerre ; mais la situation n'en valait pas mieux ; car, nous l'avons vu au cours de ce récit, les Hadjouth n'avaient point cessé un instant leurs

---

(1) *Biban*, pluriel de *bab*, porte. En y ajoutant « *de Fer*, » cela nous a donné « *Les Portes de Fer*. »

fructueuses razias sur le lopin de territoire que nous nous étions réservé par ce singulier traité.

Voulant assurer la sécurité dans le sud de la Mtidja, entre l'ouad El-Harrach, à l'est, et l'ouad Ech-Cheffa, à l'ouest, le maréchal Clauzel avait décidé, dès le mois de juin 1836, que tous les centres de population et tous les points stratégiques de cette zone seraient occupés militairement. C'est ainsi que, conformément à cette mesure, il avait prescrit l'établissement immédiat sur l'un des points de la Cheffa, nommé Sidi-Ali-el-Meddah, d'un camp devant servir de base d'opérations dans une expédition qu'il avait l'intention d'entreprendre sur le Tithri.

Ce camp devait être relié à Bou-Farik par un poste intermédiaire. Ce fut la position de Sidi-Khalifa, située à 8 kilomètres à l'ouest de ce premier point, qu'on choisit pour y établir un ouvrage retranché. Les travaux terminés, la colonne du général de Brossard, chargée de la construction de ces postes, avait repris sa marche dans la direction de la Cheffa ; elle s'était arrêtée de nouveau sur l'ouad *El-Allaïg* (1), à six kilomètres de Sidi-Khalifa, et y avait construit une redoute qui était destinée à recevoir un blockhaus.

Mais le besoin de concentrer les troupes avait

---

(1) Point que, selon notre habitude, nous avons nommé improprement tour à tour *oued El-Alleg*, *El-Alleug*, *Lallègue*, *Alleg*, *Halleg*, et qui, en définitive, est appelé *ouad El-Allaïg*, la Rivière des Ronces, par les indigènes.

fait décider bientôt l'abandon de ces postes, à l'exception de ceux de Sidi-Khelifa et des Oulad Iâïch (Dalmatie).

La création des Camps Supérieur et Inférieur, en 1838, n'ayant point ralenti les courses et les déprédations des Hadjouth, on résolut d'occuper le camp de l'Ouad El-Allaïg ; des blockhaus relièrent cette position d'un côté à Blida, et de l'autre à Koléa.

Les choses en restèrent là jusqu'au mois d'octobre 1839 ; mais on sentait que la guerre était imminente, et que les Arabes attendaient impatiemment le signal de reprendre en grand les hostilités.

Pour compléter le récit des actions de guerre qui eurent pour théâtre la zone septentrionale de Blida, il ne nous reste plus qu'à esquisser les terribles péripéties qui se sont déroulées, dans les trois derniers mois de 1839, entre le poste de Bni-Mered et le Camp de la Cheffa, et, particulièrement, autour du Camp de l'Ouad El-Allaïg.

Dès le 20 octobre, un fort parti de Hadjouth, conduit par le fameux El-Bachir-ben-Kouïled, que nous connaissons depuis longtemps déjà, passe la Cheffa en armes, sous le prétexte de courir après des bœufs qu'on lui avait volés pendant la nuit. Le brave chef de bataillon Raphel, du 24e de ligne, commandant supérieur du Camp de l'Ouad El-Allaïg, marche à eux et les oblige à repasser la rivière.

Le 12 octobre, les Hadjouth tombèrent sur le troupeau d'un Khelili rentrant du marché d'Es-

Sebt ; le vigilant commandant Raphel, qui s'en est aperçu, fond sur eux du Camp de l'Ouad El-Allaïg, à la tête de quatorze cavaliers des Chasseurs d'Afrique, et les met en fuite. Mais, voulant dégager un de ces Chasseurs que ces maraudeurs ont enlevé, l'intrépide commandant se trouve bientôt très loin de son camp, et il était déjà enveloppé, lui et sa petite troupe, lorsque le lieutenant Picard, du 24e de ligne, arrive à la tête du piquet et le dégage.

Le chef de bataillon Raphel, commandant supérieur du Camp de l'Ouad El-Allaïg (1), avait eu la naïveté d'autoriser quelques tentes de Hadjouth — deux ou trois familles avec un troupeau étique

---

(1) Nous voulons donner une idée de ce qu'était, en 1839, ce Camp de l'Ouad El-Allaïg, autour duquel vont se dérouler tant de scènes sanglantes, tant de sauvages tueries : il se composait d'une grande redoute en terre et d'un blockhaus servant de réduit. Au mois de novembre, sa garnison était forte de quatre compagnies du 24e d'Infanterie et de deux pelotons du 1er Chasseurs d'Afrique. Elle était placée sous les ordres du vaillant commandant Raphel, du 24e de ligne, venu récemment des Zouaves, où il était capitaine.

Ce Camp qui, nous l'avons dit, avait été construit en 1836, s'élevait sur les bords d'un cours d'eau sans importance, qui portait le nom d'*ouad El-Allaïg*, à cause des *ronces* au milieu desquelles il courait en serpentant quand venait la saison des pluies. A cette époque, le pays environnant était très boisé, embroussaillé plutôt, surtout au nord.

La redoute commandait le pays environnant au nord et à l'ouest ; on y arrivait de plain pied par le sud et l'ouest. La source qui formait l'ouad sourdait au sud du Camp.

— à venir s'établir sous la protection de notre canon : elles craignaient, disaient-elles, d'être enlevées par les indigènes dissidents. Une première fois, leur troupeau fut surpris par des coureurs Hadjouth; mais quelques Chasseurs d'Afrique avaient suffi pour le faire rentrer au bercail.

Le commandant Raphel commence à soupçonner une trahison de la part de ses protégés, lesquels, en définitive, — il le reconnaît bientôt, — ne sont que des espions.

Pendant la nuit du 9 au 10 novembre, 300 cavaliers des Hadjouth s'embusquèrent dans les hautes broussailles de Bou-Mendjâa, entre le Camp de l'Ouad El-Allaïg et le blockhaus de Bou-R'lal. Vers neuf heures et demie du matin, deux d'entre eux portant, l'un, l'uniforme de Gendarme maure, et l'autre, celui de brigadier de Chasseurs d'Afrique, se dirigeaient vers les troupeaux des gens de Bou-Bernou, paîssant, sous notre protection, à 3 ou 400 mètres du camp.

Les gardiens de ces troupeaux, évidemment complices de ces maraudeurs, les laissèrent approcher, et feignirent de ne s'apercevoir de la ruse que lorsqu'ils virent leurs bœufs effrayés s'enfuir dans la direction de la Cheffa. C'est alors qu'ils appelèrent les troupes du camp à leur aide.

Ce matin du 10 novembre, la diane a été battue et sonnée à six heures; les hommes de garde, comme d'habitude, ont enlevé les chevaux de frise qui ferment l'entrée du camp, pour laisser passer les détachements de 10 cavaliers qui, ce jour-là, doivent, l'un se diriger sur Blida pour y

porter une dépêche importante, l'autre, sur Bou-Farik pour le service de la correspondance. Il est resté une réserve de 30 cavaliers dans le Camp pour le cas — assez probable — où il serait attaqué.

A dix heures, les sentinelles placées sur les remparts, du côté de la Cheffa, font entendre le cri : « *Aux armes!* » Tout est bientôt en mouvement dans le Camp : les tambours battent l'assemblée, les trompettes sonnent à cheval, et le premier piquet d'infanterie, fort de 80 hommes, part au pas de course dans la direction où les factionnaires venaient de signaler la présence des Hadjouth, dont un fort détachement s'était porté au-devant du troupeau des tentes de Ben-Bernou, que poussaient devant eux les deux maraudeurs déguisés.

Le commandant Raphel, montant un magnifique cheval noir, se met à la tête des 30 Chasseurs d'Afrique de réserve, lesquels sont aussi rapidement prêts (1) que l'infanterie, s'élance à la poursuite des coupeurs de route, qui, à la vue de cette sortie, — ils ne voulaient pas autre chose, — abandonnent le troupeau, et fuient de toute la vitesse de leurs chevaux dans la direction de la Cheffa. Le commandant Raphel, selon son habitude, très en avant de sa troupe, charge furieusement les fuyards, quand, tout à coup,

---

(1) Habituellement, la moitié des chevaux restaient sellés, tout au moins ceux du piquet. Il est arrivé assez fréquemment que les chevaux restèrent sellés pendant quatre jours.

derrière un rideau de hautes broussailles qu'ils viennent de traverser, nos Chasseurs aperçoivent devant eux, et à 2 ou 300 mètres de distance, une ligne longue et compacte de cavaliers ennemis, qui, en voyant le petit nombre de leurs adversaires, les accueillent par une immense clameur. L'intrépide commandant Raphel et ses 30 Chasseurs avaient donné dans une embuscade organisée, de concert, par les Hadjouth et les familles indigènes qu'il avait eu l'imprudence d'autoriser à camper sous la protection de son Camp de l'Ouad El-Allaïg.

Sans s'arrêter à compter ses ennemis, le vaillant commandant continue la charge. Superbement monté, il a pris, nous le répétons, une grande avance sur sa troupe. Le lieutenant Wittersheim, du 1er de Chasseurs d'Afrique, le suit de près. Ces deux héroïques soldats, qui sont reçus par une décharge générale à bout portant, tombent frappés mortellement; Djilali-ben-Dououad, l'un des plus cruels meneurs de bandes de la Mtidja, se précipite à bas de son cheval, se jette sur le cadavre de l'infortuné commandant Raphel, et, en un clin d'œil, il l'a décapité. Sa noble tête, qu'il convoitait depuis longtemps, a été fourrée avec une joie féroce dans son *âmara* (musette pour l'orge), laquelle, accrochée au *guerbous* (pommeau) de sa selle, se mit à pleurer du sang (1).

(1) Les têtes des Français étaient payées en raison de l'importance du décapité. Ainsi, celle du commandant

Un autre de ces farouches ennemis faisait subir la même mutilation au cadavre du lieutenant Wittersheim.

Saisis d'un héroïque délire, nos 30 Chasseurs d'Afrique fondent comme une trombe sur cette masse confuse, qui fait retentir les échos de la plaine de ses horribles cris de triomphe; mais il est trop tard; ils ne peuvent plus venger que des morts. La vue de ces deux corps sans tête, de ces valeureux chefs qu'ils avaient appris à estimer, et qu'ils aimaient, les rend fous de fureur : leurs lames font dès lors une terrible besogne. Ce n'est bientôt plus qu'une horrible mêlée dans laquelle sont noyés les uniformes bleus. A chaque instant, leur nombre diminue, et si des secours tardent à arriver, le peloton de Chasseurs sera entièrement anéanti, car la partie devient de plus en plus inégale.

Mais une sonnerie de clairons se fait entendre : c'est le brave capitaine Carbuccia qui accourt avec le piquet, et qui dégage les quelques Chasseurs qui combattaient encore; il poursuit de ses feux les cavaliers ennemis jusqu'à ce qu'ils aient disparu de l'autre côté de la Cheffa. Ils laissaient un grand nombre des leurs sur le terrain de la lutte, et sur le chemin de la poursuite.

Dans cette journée néfaste, l'armée avait perdu

Raphel fut payée 15 douros (75 francs) à Djilali-ben-Dououad. Du reste, les prix ont varié selon les temps et la situation financière du Trésor de l'Émir.

l'un de ses plus vaillants officiers. En effet, la valeur héroïque et les nombreux traits de bravoure par lesquels s'était distingué le commandant Raphel, étaient légendaires dans l'armée d'Afrique.

Quant au peloton du 1er de Chasseurs d'Afrique, il avait eu, outre ses deux officiers, 4 hommes tués, et 19 blessés sur 30 cavaliers.

Le corps du commandant Raphel fut inhumé, le soir même de ce jour, sur le terre-plein de la barbette droite du réduit du Camp de l'Ouad El-Allaïg. Celui du lieutenant Wittersheim fut déposé à quelques pas plus loin.

Quant au fameux Brahim-ben-Khouïled, qui dirigeait le *djich* (bande) ennemi dans cette journée du 10 novembre, et qui était l'ennemi personnel du commandant Raphel, il s'était contenté de s'adjuger son cheval, dont il fit sa monture de combat.

C'est le 19 novembre, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que l'Émir Abd-el-Kader fit remettre sa déclaration de guerre au général commandant supérieur de Blida, par un cavalier d'excellent et grand air, dont le cheval était richement harnaché.

Dès le lendemain, 20 novembre, la plaine de la Mtidja était envahie par les bandes de l'Émir, aux ordres de trois des ses khalifas : les forces de Mohammed-ben-Allal débouchent par la route de Miliana; celles de Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani par la direction de Médéa; enfin, celles d'Ahmed-ben-Eth-Thaïyeb-ben-Salem pénètrent

dans la plaine par les routes de l'Est. Tous ont promis à leurs contingents le sac de la Mtidja.

Le même jour, 300 cavaliers Hadjouth, que conduit Brahim-ben-Khouïled, ont franchi la Cheffa, et tombent à Mokthâ-Mekhlouf, point situé à 1,500 mètres de la redoute de Sidi-Khalifa, et à 4 kilomètres de Bou-Farik, sur un détachement composé de 39 hommes du 23e de Ligne et du Train des Équipages, escortant, sous les ordres d'un lieutenant, deux prolonges de vivres destinés à la garnison du Camp de l'Ouad El-Allaïg. Malgré une admirable défense, le détachement est massacré tout entier. Un seul de ces valeureux soldats, — un grenadier, — haché de vingt-trois coups de yataghan, ne conserva sa tête que parce que Brahim-ben-Khouïled — il l'avoua plus tard — ne sut par où le prendre pour consommer son horrible opération.

Mais nous voici arrivés à cette funeste journée du 21 novembre, dans laquelle le sang français va de nouveau couler abondamment. Ce sera encore ce malheureux Camp de l'Ouad El-Allaïg qui fournira les victimes ; c'est à ce coin de terre marneuse, embroussaillé de ronces, de jujubiers sauvages, piqueté çà et là d'oliviers qui élèvent leurs têtes mal peignées au-dessus de cette végétation inextricable, désordonnée, à laquelle l'homme n'a point touché depuis des siècles ; c'est ce terrain, on ne peut plus propre aux embuscades, aux guets-apens, qui va servir de table du sacrifice pour cette terrible héca-

tombe que la conquête de la terre d'Afrique va encore exiger de nos soldats.

Le 21 novembre, dans la matinée, 2,000 cavaliers arabes, sous les ordres des khalifas de Miliana et de Médéa, Mohammed-ben-Allal et Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani, et marchant sur trois lignes, drapeaux déployés, passent la Cheffa entre le Haouch El-Graïdia et le Camp de l'Ouad El-Allaïg, et se portent dans la direction de Bou-Farik pour y faire une démonstration. Malheureusement, le contre-ordre de suspendre le départ des quatre escortes journalières n'étant pas parvenu au camp, le chef de bataillon Gallemant, du 24ᵉ d'Infanterie, qui en exerçait le commandement supérieur depuis la mort de l'héroïque Raphel, n'avait pas cru devoir suspendre le départ de la correspondance sur Blida, bien qu'il n'ignorât pas pourtant que l'ennemi ne pouvait être loin, et que, par suite, il était probable que, d'un moment à l'autre, les bandes des deux khalifas de l'Émir reviendraient sur leurs pas.

Il s'était contenté de retarder le départ, et de ne mettre la correspondance en route qu'à dix heures trois quarts seulement. Il portait, en outre, à l'effectif de 40 hommes le piquet d'escorte, qui, ordinairement, n'était que de 15 et commandé par un sergent, et le plaçait sous les ordres du sous-lieutenant Bardet, auquel il recommandait la plus grande surveillance.

Cet officier était à peine à un kilomètre du Camp, que les bandes arabes reparaissaient dans

la plaine. Sentant son piquet compromis, le commandant Gallemant se hâte de sortir, pour protéger sa retraite, avec tout ce qu'il avait de monde disponible, c'est-à-dire avec 132 hommes du 24e de ligne, et 23 Chasseurs d'Afrique du 1er régiment.

Ce mouvement donnait lieu à une fatale méprise; car, au lieu de se replier sur le Camp, le sous-lieutenant Bardet, croyant que le commandant supérieur marchait à lui pour le soutenir, s'arrêta pour attendre la colonne, que cette déplorable erreur forçait à se sacrifier en se portant à 1500 mètres du camp, c'est-à-dire beaucoup plus loin qu'elle ne devait et ne pouvait le faire.

A la vue de cette proie, si peu redoutable par son nombre, les cavaliers ennemis fondirent d'abord sur le piquet, qu'ils anéantirent, à l'exception de quelques hommes qui avaient pu rejoindre la colonne en marche. M. Bardet fut tué un des premiers. Les bandes arabes se rabattirent ensuite sur le détachement du commandant Gallemant, qu'elles enveloppèrent et fusillèrent à bout portant.

La petite colonne avait fait halte, et répondait comme elle le pouvait aux charges furieuses de ces foules hurlantes, qui tournoyaient autour d'elle à lui en donner le vertige; mais son feu n'ayant point arrêté les Arabes un seul instant, le commandant essaya de se former en carré; il n'en eut pas le temps : une balle le traversait de part en part, et son cheval le ramenait au Camp presque mourant.

C'est dans ces conditions que le détachement se mit en retraite, protégé, assez inefficacement d'abord, par le canon du camp, qui tira pourtant 56 coups à boulet et 10 à mitraille. Mais, chargé à chaque pas, ses cartouches épuisées, il fit, dans le parcours des quelques centaines de mètres qui le séparaient du poste, des pertes extrêmement cruelles : 52 hommes seulement sur les 195 — y compris les 40 du piquet — qui étaient sortis du Camp, presque tous blessés, et leurs vêtements criblés de balles, parvinrent à y rentrer, et encore fallut-il qu'un feu de deux rangs, partant de la face sud de la redoute, exécuté par 18 hommes de garde, par les malades et les cantiniers, arrêtât les Arabes à 200 pas du parapet.

Pendant que les débris de la colonne se retiraient sur la redoute, 300 cavaliers environ étaient restés sur le terrain du combat pour dépouiller les cadavres et en couper les têtes, lesquelles, au tarif de l'Émir à cette époque, étaient payées 15 francs chacune. Un homme de grand courage, le capitaine Carbuccia, du 24e de ligne, exécuta une sortie avec ce qu'il put trouver d'hommes valides dans le Camp, — une quarantaine environ, — et, chargeant ces bourreaux occupés à leur horrible besogne, il parvint à les éloigner un instant et à leur faire lâcher prise. Mais, quand ils s'aperçurent du petit nombre de leurs agresseurs, ils se retournèrent contre eux, et le valeureux capitaine fut, à son tour, obligé de se retirer avant d'avoir pu remplir entièrement sa mission.

Pourtant, son dévouement ne fut pas absolument stérile; car il put ramener 13 blessés que les Arabes n'avaient pas eu le temps de mutiler, et au nombre desquels étaient le capitaine Grandchamp, dont le visage était tailladé comme celui d'un nègre du Soudan, le fourrier Benet et le sergent Marchand. Ce dernier avait vu la mort de près ; il était déjà entièrement dépouillé de ses vêtements, et le yathaghan de l'Arabe effleurait son cou, lorsque l'arrivée du capitaine Carbuccia l'obligea à renoncer à sa sauvage opération, et à fuir de toute la vitesse de son cheval.

Quelques blessés ayant simulé la mort durent la vie à cette ruse.

Tous les autres corps, restés sur le champ du combat, furent impitoyablement décapités sous les yeux de la garnison, impuissante à s'y opposer.

Cependant, le soir, le sentiment du devoir l'emportant sur la crainte du danger à courir, ce qui restait d'à peu près valide dans le Camp exécuta une sortie pour aller ramasser les morts : on put rendre ainsi les derniers honneurs à 107 cadavres, dont 9 seulement furent retrouvés avec leurs têtes.

Une seule fosse fut creusée pour recevoir les victimes de cette terrible journée.

Ce vaste tombeau est placé à 60 mètres sur la diagonale de l'angle de la Redoute de l'Ouad El-Allaïg qui regarde le Camp-Inférieur (1).

---

(1) Devenu plus tard le village de Montpensier.

Quelques années après, on en eût vainement cherché la trace : pas un souvenir, une pierre, une croix de bois rappelant cette funeste hécatombe. L'oubli pour toujours, la terre affaissée, aplanie, nivelée sur ces grandes victimes de l'honneur militaire, sur les cadavres mutilés de ces martyrs du devoir, et le colon algérien traîne inconsciemment, depuis longtemps déjà, la charrue de la civilisation, en chantonnant une chanson à boire, peut-être, sur les ossements blanchis de ces cent glorieux décapités.

Il est vrai que nous sommes si riches en faits de cette espèce, que nous aurions fort à faire s'il nous fallait élever des tombeaux, des monuments à tous nos héros (1). Cependant, ce serait d'un bon exemple que de mettre un peu d'ordre, dans ce pays sans histoire, au classement de nos archives humaines, et de rappeler sans cesse à la jeune génération algérienne ce que nous a coûté la conquête de cette terre d'Afrique, particulièrement dans la Mtidja, cette nécropole de décapités. Il serait temps, en effet, de commencer l'*Histoire monumentale* de ce pays (2). Bni-Mered a bien sa pyramide commémorative ; pourquoi l'ancien Camp de l'Ouad El-Allaïg n'aurait-il pas la sienne? Nous gaspillons nos souvenirs ; nous sommes des négligents de notre gloire. Nous savons par des pierres, par des inscriptions gravées dans le rocher sur nos

---

(1) Ces pages ont été écrites vers 1863.

(2) On commence à s'en occuper.

routes stratégiques, que tel régiment a fait tant de kilomètres de route en 183...., sous le commandement de tel ou tel officier général ou supérieur ; mais nous ignorons, d'une façon absolue, que, le 21 novembre 1839, par exemple, *cent sept* soldats français, dont deux officiers, tombèrent sous le feu d'un ennemi qui leur était numériquement quinze ou vingt fois supérieur.

Plus tard, lorsqu'on exécutera les fondations de quelque ferme sur l'emplacement où ont été enfouis les débris humains de la néfaste journée du 21 novembre, et qu'on remuera les ossements des 98 décapités, les savants se demanderont si ce ne serait pas là l'une des sépultures de ce peuple *acéphale* dont saint Augustin assure avoir vu quelques spécimens, ou de cet autre peuple sans tête que la Fable place au nord des pays hyperboréens.

Chaque fois que nous visitions ce champ de la mort, nous cherchions à reconstituer, par la pensée, cette affreuse scène de la décapitation de nos malheureux soldats, des enfants, des conscrits pour la plupart, comme à Mered, et ce passage des *Orientales* de Victor Hugo — *Les Têtes du Sérail* — nous revenait en mémoire :

« Le sérail !......
« Superbe il se montrait aux enfants du Prophète,
« De six mille têtes paré !
« Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées... »

En même temps que les bandes des deux khalifas de l'Émir se livraient à leur féroce

opération de la mutilation des cadavres, l'un d'eux, Mohammed-ben-Allal, avait lancé un fort détachement à l'attaque du blockhaus d'Aïn-el-Amara, situé à 1,800 mètres à l'ouest du Camp de l'Ouad El-Allaïg. Vigoureusement accueilli par les vingt hommes composant la garnison de ce poste, auxquels le lieutenant Pailhé, du 24e de ligne, qui le commandait, avait prescrit d'attendre l'ennemi et de ne tirer qu'à coup sûr, les assaillants, après un combat de deux heures, finirent par lâcher prise, emmenant, sous les yeux de la petite garnison, plus de 200 chevaux de main, chargés de morts et de blessés.

Si ce succès ne ressuscitait pas nos morts, c'était, néanmoins, une consolation pour le brave 24e d'Infanterie; car il était vengé.

Après ces deux opérations, qui avaient eu une issue si différente, les Arabes repassaient la Cheffa en toute hâte dans la soirée.

Nous avons rapporté, au cours de ces récits, toutes les actions de guerre qui s'étaient livrées autour de Blida et de sa banlieue pendant les terribles mois de novembre et décembre 1839; il ne nous reste plus qu'à raconter le glorieux combat du 31 décembre de cette même année : il nous reposera heureusement de toutes ces tueries, de ces égorgements, de ces guets-apens, désastres, il faut bien le dire, qu'avec un peu plus de prudence et de prévoyance, nous eussions pu, le plus souvent, éviter. Ah! que, dans tous les temps de notre histoire, notre chevaleresque.... naïveté nous a coûté de sang généreux

versé inutilement ! Au moins, si, dans la journée du 31 décembre 1839, il y en eut de répandu, cette fois, ce ne fut pas celui de nos soldats.

Le 29 décembre, le Camp-Supérieur de Blida, toujours bloqué par les Bni-Salah, en était arrivé à manquer complètement d'eau potable; de plus, on y était absolument sans nouvelles de la colonne mobile de Bou-Farik, laquelle était chargée des ravitaillements de ce Camp. La position devenait d'instant en instant plus critique; aussi, était-il urgent de prendre une détermination.

Le colonel Gentil, du 24e de ligne, commandant supérieur du Camp, résolut de faire connaître la situation au général Rullière, commandant les troupes à Bou-Farik. Il demanda un homme de bonne volonté qui consentît à se charger de la dangereuse mission de lui porter une dépêche : huit se présentèrent ; le colonel fixa son choix sur le caporal Bourdis.

Il ne s'agissait de rien moins que de parcourir trois lieues d'un pays occupé par l'ennemi, de traverser ses postes, d'échapper à la vigilance de ses sentinelles et de ses coureurs : c'était, en un mot, jouer sa tête pour le salut de tous. Bourdis n'hésita pas : il partit à minuit, sans déguisement, s'abandonnant à sa fortune, et sans autre préoccupation que d'atteindre son but et de remplir sa mission.

Après avoir failli vingt fois tomber entre les mains des Arabes qui sillonnaient sans cesse la route du Camp-Supérieur à Bou-Farik, le brave

caporal Bourdis arrivait sain et sauf à sa destination.

Les galons de sergent suffirent pour récompenser cet admirable trait de dévouement (1).

Au reçu de la dépêche du colonel Gentil, le maréchal Valée quittait Alger, et allait se mettre à la tête des troupes réunies à Douéra sous le commandement du général Rostolan, puis il se portait, avec un convoi considérable sur Bou-Farik, où il couchait le 30 décembre. Le lendemain 31, laissant son convoi dans cette place, le maréchal se dirigeait sur le Camp-Supérieur de Blida, en passant par les postes de Sidi-Khalifa et de l'Ouad El-Allaïg. C'est en opérant ce mouvement qu'il livra le glorieux et magnifique combat dont nous allons raconter les péripéties.

Depuis plus de deux mois, les khalifas Mohammed-ben-Allal et Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani, dont les bataillons étaient campés, nous le savons, dans la montagne des Bni-Salah, se préparaient à frapper un grand coup dès que l'occasion s'en présenterait. Des ordres avaient été donnés dans toute l'étendue du commandement de ces deux lieutenants de l'Émir, c'est-à-dire des *outhen* (districts) de Médéa et de Miliana, pour la levée des goums et des contingents de ces deux circonscriptions, lesquelles s'étendaient de Bordj-Hamza (Bouïra) à Tenès.

---

(1) Le sergent Bourdis fut tué au ravitaillement de Miliana, le 8 octobre 1840. Les soldats de cette valeur ne vivent jamais vieux.

Les forces dont ils pouvaient disposer et qu'ils avaient sous la main au 31 décembre, se décomposaient de la manière suivante :

Infanterie régulière *(âskeur)*, 2 bataillons à 8 compagnies..........	1.600	fantassins.
Infanterie irrégulière *(fouzâ)*, gens des contingents	3.000	id.
Cavalerie régulière *(khïïala)*..........	150	cavaliers.
Cavalerie irrégulière *(goum)*..........	2.500	id.
Effectif des forces en ligne.....	7.250	hommes.

L'artillerie n'était représentée que par une seule pièce (datant de 1813) du modèle dit *zreuzban* (pierrier) par les Arabes.

Un Nègre d'une force herculéenne (Régulier du bataillon d'El-Berkani) portait le pierrier (720 kilogrammes) sur son dos, et le mettait en batterie là où les *thobjia* (canonniers) le jugeaient convenable. La fonction de ce *canonnier de somme* lui avait valu le surnom de « *Bomba.* »

L'infanterie régulière, les gens de pied des tribus, et la cavalerie régulière (spahis de l'Émir), étaient sous le commandement du khalifa El-Berkani. Les deux bataillons réguliers étaient sous les ordres directs de leurs *ar'aouat* (commandants), Sid Mohammed-Bou-Chareb et Sid El-Hadj-Mahammed-El-Ammali.

La *khiïala* (cavalerie régulière), restée avec El-Berkani, était commandée par Sid Bel-Kacem.

Le khalifa Sid Ben-Allal s'était réservé la direction générale des cavaliers du goum, lesquels

étaient placés sous les ordres directs de Mouloud-ben-El-Ahrech, et des kaïds ou chioukh de leurs tribus.

Les forces françaises se composaient de :

Deux bataillons du 2e d'Infanterie légère;
Un bataillon du 17e de même arme;
Deux bataillons du 23e d'Infanterie de ligne;
Trois escadrons du 1er de Chasseurs d'Afrique;
Quatre pièces d'artillerie;
ce qui portait notre effectif à 2,500 baïonnettes et à 350 sabres environ.

Le maréchal Valée avait pris le commandement de la colonne. Son but, nous l'avons dit, était de ravitailler le Camp-Supérieur de Blida qui, ainsi que l'en avait fait informer le colonel Gentil, du 24e de ligne, était absolument à bout de ressources en vivres et en eau, et cela en présence de forces ennemies menaçantes relativement considérables.

Sid Mohammed-ben-Allal s'était mis en marche, pendant la nuit du 30 au 31, pour se porter, avec son goum, sur Bou-Farik. Il avait franchi la Cheffa à hauteur du Haouch-Mebdouâ. En se portant au-devant de la colonne, son but était de la harceler sur tout son parcours et de l'amener ainsi sur un point qu'il avait fixé, terrain sur lequel il se faisait fort — du moins, il l'affirmait — de l'exterminer. Nous dirons plus loin les moyens sur lesquels il comptait pour réaliser son audacieux programme.

Les goums du khalifa rencontraient la pointe d'avant-garde de la colonne à sa sortie de l'en-

ceinte du camp retranché de Bou-Farik. Une nuée de cavaliers, d'une certaine audace, répandue dans la plaine, se mirent à harceler la colonne avec une agaçante opiniâtreté. Un peloton du 1er de Chasseurs d'Afrique, aux ordres du lieutenant de Lapeyrouse, qui avait été lancé en tirailleurs d'avant-garde, maintenait cet essaim bourdonnant dans des limites qui le rendaient inoffensif pour la colonne, laquelle s'avançait calme et compacte dans la plaine, sans trop paraître s'inquiéter de ce qui se passait sur ses flancs.

Nous avions là de vieux régiments d'Afrique remarquablement commandés, et qui, depuis longtemps, avaient fait leurs preuves : aussi, Arabes et Kabils s'en approchaient-ils avec la plus grande circonspection.

Quoiqu'il en soit, grisé par le sang des décapités et mutilés de l'ouad El-Allaïg et de Mokthâ-Mekhlouf, Sid Mohammed-ben-Allal, le meilleur des lieutenants de l'Émir, a rêvé de faire, en ce jour, de la Mtidja, le tombeau de l'armée française. Il avait, certainement, choisi son terrain ; car le maréchal, qui manœuvrait à l'engager à accepter le combat, ne put réussir à l'y décider.

Nous avons dit que le khalifa de Médéa, Sid Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani, était resté dans ses campements des Bni-Salah, avec les deux bataillons réguliers et les gens de pied des tribus montagnardes, lesquels devaient se tenir prêts à marcher au premier signal.

Vers dix heures, la colonne française s'arrê-

tait aux Aïoun-ech-Châr, à trois kilomètres et demi du Camp de l'Ouad El-Allaïg, pour y faire sa grande halte et y déjeuner. A ce moment, elle est complètement cernée par la cavalerie de Sid Ben-Allal; mais celle-ci est facilement tenue en respect par nos Chasseurs, qui tiraillent avec elle sans autre inconvénient que celui de brûler de la poudre, et de dépenser, sans résultat appréciable, une grande partie de ses munitions.

Sid Ben-Allal paraît enchanté de sa manœuvre, et il ne doute plus de l'anéantissement de la colonne avant la fin de la journée. Aussi, dans cette persuasion, expédie-t-il sans retard un courrier à son collègue Sid El-Berkani, avec un billet ainsi conçu : « Descends au plus vite avec toutes tes forces, avec tout ton monde. Je cerne la colonne des Chrétiens, et, s'il plaît à Dieu, elle est à nous ! »

Au reçu de ce billet de son collègue, El-Berkani fait appeler le commandant de son bataillon régulier, Sid El-Hadj-Mahammed-el-Ammali, ainsi que celui du bataillon de Ben-Allal, Sid Djelloul-Es-Sakka (1), leur communique l'ordre du khalifa de Miliana, et leur prescrit de rassembler sur-le-champ les deux bataillons, ainsi que les fantassins des tribus, et de les porter sur la rive droite de l'ouad Sidi-El-Kbir, où ils attendront de nouveaux ordres.

---

(1) L'ar'a Djelloul avait été surnommé *Es-Sakka,* le porteur d'eau, parce que, dans sa jeunesse, il distribuait de l'eau aux combattants, sur le champ de bataille, pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire gratuitement.

A onze heures, les Réguliers avaient exécuté le mouvement prescrit, et franchissaient l'ouad Sidi-El-Kbir, à l'embouchure de l'ouad Bou-Arfa, à hauteur du haouch de Mohammed-ben-Hazzouth (1). Ils faisaient une halte de trois quarts d'heure sur ce point en attendant de nouveaux ordres, qui finissent par arriver.

Les deux bataillons de Réguliers et les fantassins des tribus vont prendre position à hauteur du Haouch-Mebdouâ, lequel est situé à 5 kil. au nord du Camp-Supérieur, à 7 de l'ouad Sidi-El-Kbir, c'est-à-dire du pied de la montagne des Bni-Salah, et à 3 kil. 500 à l'est de la Cheffa. Le bataillon de Sid El-Berkani marche droit devant lui, laissant le Camp-Supérieur — qui n'a pas tiré — à sa droite. Celui de Ben-Allal appuie sur sa gauche, vers la Cheffa. Ces bataillons sont en colonne par pelotons sur deux rangs.

Les 150 cavaliers réguliers, qui étaient détachés auprès des khalifas, et qu'on n'engageait jamais, parce qu'ils étaient employés habituellement à faire rentrer les impôts, c'est-à-dire au service du Makhzen (Gouvernement), avaient reçu, ce jour-là, l'ordre de marcher avec les bataillons réguliers. Ils étaient placés sous les ordres de Sid Bel-Kacem, le commandant de la *khiïala* (cavalerie régulière), et du jeune et brillant cavalier Mohammed-El-Aboudi, qui, plus tard, devait servir dans nos rangs.

---

(1) Le même qui, plus tard, fut nommé par nous kaïd des Bni-Salah.

Ces cavaliers étaient placés en réserve en arrière des bataillons réguliers, qui, eux-mêmes, formaient la réserve des fantassins irréguliers.

Les contingents des tribus marchaient en troupeau de moutons en avant du bataillon régulier, et à 2 ou 300 mètres vis-à vis de l'intervalle séparant ces deux unités. Dès que la colonne de Sid El-Berkani fut établie sur la position qu'elle devait occuper, elle fut arrêtée; les braves auxiliaires des contingents s'empressèrent de se porter en avant pour s'embusquer dans un *fidh* (1) qui s'étendait parallèlement à leur front, disposition qui n'avait rien de commun avec les formations de notre ordonnance. Il faut dire — et c'est là qu'est leur excuse — que c'était la première fois qu'on les obligeait à attendre l'ennemi, et à faire preuve d'une témérité et d'une crânerie qui n'étaient ni dans leur tempérament, ni dans leurs goûts; et puis cette idée de les encadrer, pour ainsi dire, entre les bataillons réguliers, leur semblait blessante pour leur amour-propre de *medjahedin*, de champions de la Guerre sainte. Craignait-on qu'ils n'eussent point la solidité du roc devant les sabres des Chasseurs et les baïonnettes des fantassins français? Bref, cet ordre les tracassait.

Quoiqu'il en soit, les gens des contingents plantent fièrement leurs drapeaux sur leur front. Il est vrai qu'ils ne sont pas même à distance de *balle froide* de la colonne française; ils savent

(1) Dépression de terrain, ravin, lit d'un torrent.

trop combien nos Chasseurs sont friands des étendards de l'ennemi, et, par suite, combien il leur serait imprudent à les tenter.

Le porte-canon Bomba a placé sa pièce en batterie sur la droite de la ligne des drapeaux, et à la même hauteur. Les quatre servants sont à leur poste de combat.

Le maréchal reprend sa marche vers le Camp-Supérieur en se portant directement au sud, c'est-à-dire en passant par la Zaouya de Sidi-Medjebeur. Le goum ennemi n'avait pas cessé de tirailler avec les flanqueurs de la colonne, mais toujours sans vouloir ni se laisser aborder, ni accepter le combat. Il est clair que le khalifa Mohammed-ben-Allal a des projets dont le maréchal n'a pas encore le mot; mais que, probablement, il ne tardera pas à pénétrer. Il a renoncé d'ailleurs à l'amener à un engagement sérieux, et ne s'occupe plus du goum que pour le tenir en respect.

Mais la colonne était arrivée à hauteur du Haouch-Bni-Tamou, à 5 kilomètres environ au nord-est du Haouch-Mebdouâ, point au sud duquel les Réguliers et les contingents avaient pris position. Le maréchal commence à comprendre la tactique de Ben-Allal, qui a voulu lui tendre un piège en l'attirant vers des forces relativement imposantes. Jugeant, sans doute, que le moment était arrivé de lui faire commencer son mouvement en avant, Ben-Allal envoya l'ordre à Sid El-Berkani de mettre en marche les fantassins des tribus dans la direction de la

colonne française, et de les faire suivre de près par les Réguliers. *Fzouâ* et *Askeur* devaient faire halte dès que la colonne française serait en vue, et prendre leurs dispositions de combat.

Cette tactique était toute nouvelle pour les Réguliers, qui, jamais, depuis leur création, n'avaient attendu de pied ferme la charge de nos Chasseurs, et l'attaque à la baïonnette de nos fantassins. Aussi, le khalifa El-Berkani reçut-il des observations à ce sujet de la part de quelques vieux Kouloughlis et Mâdna appartenant de longue date déjà au corps des Réguliers ; mais, de crainte de passer, aux yeux de leur chef, pour de tièdes Musulmans, ils n'insistèrent pas.

Dès que la colonne française fut en vue, c'est-à-dire que son avant-garde de Chasseurs d'Afrique eut atteint la corne nord-ouest du petit bois de la Zaouya de Sidi Medjebeur, les contingents des tribus furent, en partie, déployés dans un ordre qui paraissaît vouloir représenter une ligne de tirailleurs, et cela à 300 mètres environ en avant des Réguliers restés en colonnes par pelotons, les deux bataillons séparés par un intervalle de 30 mètres environ, et à la même hauteur.

Les contingents avaient à peine commencé le feu, toujours à distance de balle froide, que le peloton d'avant-garde du 1er de Chasseurs d'Afrique, celui de M. de Lapeyrouse, et sans attendre les escadrons, fondait d'autant plus impétueusement sur cette tourbe kabile, qu'il venait d'apercevoir les trois drapeaux des Auxiliaires des

tribus : en un clin d'œil, la droite de la ligne des tirailleurs fut éventrée, renversée, roulée sur elle-même et sabrée, et, pourtant, l'effectif de ce peloton n'était que de vingt-huit cavaliers et un officier.

Le colonel Changarnier, — du 2e d'Infanterie légère, — dont le vaillant régiment formait la tête de colonne, et dont l'avant-garde venait d'apercevoir la colonne d'El-Berkani, faisait prévenir le maréchal Valée qu'un corps assez considérable d'infanterie ennemie se montrait sur sa droite et au sud de la ferme des Cinq-Cyprès, c'est-à-dire à deux kilomètres environ de la tête de la colonne française. Cette bonne nouvelle, qui se répandit bientôt de la droite à la gauche de notre petite armée, fut accueillie par un immense cri de joie. C'était, évidemment, une excellente aubaine ; car il n'était pas dans les habitudes de cet insaisissable ennemi de nous faire l'honneur de nous attendre de pied ferme en rase campagne. Nous allions donc pouvoir venger, dans le sang de leurs bourreaux, les glorieux décapités du mois dernier.

La colonne française s'arrête et prépare la charge par quelques coups de canon. « Quelques *mekkas*, — boulets ramés, — habilement envoyés, nous disait un vieux Régulier, nous abattaient sept ou huit hommes à chaque coup, et traçaient un chemin sanglant sur tout leur parcours. »

Ayant reçu l'ordre d'attaquer, le colonel Changarnier se précipite, à la tête de son régiment et

avec son impétuosité habituelle, dans la direction du bataillon régulier de gauche. De son côté, le colonel Le Pays de Bourjolly, du 1er de Chasseurs d'Afrique, fond, rapide comme la foudre, sur celui de droite. Mais les gens des tribus, le *r'achi*, la tourbe, la multitude, n'ont pas attendu la charge des Chasseurs et se sont enfuis dans toutes les directions, pas assez promptement cependant pour que nos cavaliers ne pussent les joindre, les tourner et les ramener sur les baïonnettes du 2e Léger, qui s'en donne à cœur-joie. Deux cents fantassins des Mâdna, qui couvraient tant bien que mal les deux bataillons réguliers, essaient de résister à la terrible pointe des Chasseurs ; mais ceux-ci *chargent dedans*, selon l'expression d'un Régulier, et les tue jusqu'au dernier.

Le 2e Léger, qui était arrivé sur les Auxiliaires sans tirer, en expédie un grand nombre avant de songer à faire des prisonniers.

Mais, la défaite et la fuite des contingents ont découvert les Réguliers, qui reçoivent la charge des Chasseurs en colonne, c'est-à-dire sans avoir pu prendre une formation définitive, sans avoir pu brûler à peine une ou deux cartouches. « Nous avons tiré comme nous avons pu, nous disait un *àskri* (fantassin régulier d'El-Berkani) qui avait pris part à l'affaire ; mais, déjà ébranlés, mis en désordre par ces *khououafin* (lâches) des contingents qui s'étaient rués sur nous dès la charge du peloton de Chasseurs, abandonnés par les goums de Ben-

Allal, il était certain que Dieu avait décidé que nous serions battus. »

Aussi, mal préparés pour recevoir la charge des Chasseurs, et l'attaque à la baïonnette du 2e Léger, les deux bataillons réguliers sont rompus, culbutés en un clin d'œil, et jetés pêle-mêle l'un sur l'autre, et cette troupe, sur laquelle les deux khalifas, Mohammed-ben-Allal et Ben-Aïça-El-Berkani, avaient fondé les plus belles espérances, cette troupe qui, dans leur pensée, devait détruire la colonne du Maréchal, qu'ils avaient cherché à amener, dans ce but, entre l'Ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir et l'Ouad Ech-Cheffa, dans cet angle où nos soldats devaient trouver leur tombeau, selon l'expression du khalifa Ben-Allal, et cette troupe, disons-nous, n'était bientôt plus qu'une cohue tourbillonnant sur elle-même dans un désordre inexprimable. La terrible lame des Chasseurs, si redoutée des Arabes et des Kabils, fait son œuvre silencieusement, sourdement : un coup de pointe à la veine jugulaire ou dans le flanc ; le sang jaillit et le cadavre est fait. Nos vieux Chasseurs, en effet, n'ont point leurs pareils pour envoyer un ennemi dans ce monde d'où l'on ne revient pas.

Quant aux petits fantassins du 2e Léger, ils n'ont pas tiré un seul coup de fusil : la baïonnette seule suffit à la sanglante besogne. C'est la journée de la pointe. Pas de détonations, pas de cris ; rien que des râles, des bruits de chutes de corps mous, et cette odeur fade de boucherie, de sang porté à une haute température par le

fanatisme et la haine d'un côté, par le patriotisme et l'amour de la gloire de l'autre. Les cadavres s'entassent les uns sur les autres.

Quelques Réguliers, honteux de fuir sans combattre, essayent de se grouper pour tenter quelque résistance; mais Chasseurs et fantassins ne leur laissent pas un moment de répit, et il ne leur reste plus d'autres moyens d'en finir que la mort ou la fuite, et le choix de l'une ou de l'autre n'est point toujours laissé à leur disposition.

Le Nègre Bomba — le porte-canon — avait été tué par un Chasseur dès le commencement de l'action; les canonniers avaient subi le même sort, et avant qu'ils eussent fait leur seconde décharge.

Quant à Sid Mohammed-ben-Allal, dont la tactique évidente avait été d'attirer la colonne dans le piège qu'il avait naïvement essayé de lui tendre, il avait disparu avec son goum dès que les Chasseurs, laissant achever par le 2e Léger la destruction des Réguliers, avaient pu s'occuper de cette cavalerie irrégulière, qui avait abandonné lâchement, et sans chercher à la secourir, l'infanterie de l'Émir. Les Chasseurs l'avaient chargée avec leur impétuosité ordinaire, et reconduite battant, la pointe aux reins, jusqu'à la Cheffa, en semant de ses cadavres le chemin de la poursuite.

Sid Ben-Allal avait pu se convaincre que ce n'était point là ni le lieu, ni le jour que le Maître des Mondes avait marqués pour être les témoins de la défaite de l'armée française.

Les 150 cavaliers réguliers (spahis) des khalifas avaient bien essayé de faire tête à cet ouragan de fer; mais, entraînés dans la direction des gens du goum, ils avaient dû subir leur sort, et chercher à regagner au plus vite, en franchissant l'Ouad Sidi-El-Kbir, les hauteurs des Bni-Salah, non sans avoir éprouvé des pertes assez sensibles.

Le khalifa Sid Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani s'était également enfui dès le commencement de l'action, et avait repris à toute bride le chemin de ses campements dans la fraction des Sâouda.

Le commandant de son bataillon, El-Hadj-Mahammed-el-Ammali, avait essayé de rallier quelques-uns de ses Réguliers; mais, entraînés dans la déroute, ils n'avaient pu tenir un seul instant.

Les fuyards s'étaient échappés par deux directions différentes : celle de la Cheffa et celle de l'Ouad Sidi-El-Kbir; les Réguliers et les fantassins des tribus qui avaient pris cette dernière direction, furent salués, à leur passage, de coups de canon que leur envoya le blockhaus de Sidi-Iâkoub.

L'ennemi laissait sur le terrain du combat plus de 400 morts, sur lesquels les Réguliers en comptaient 300, — le bataillon d'El-Berkani 175, et celui de Mohammed-ben-Allal 125, ce qui donnait une moyenne de 25 hommes par compagnie (1);

---

(1) Ces chiffres nous ont été donnés par un ancien officier

— il abandonnait, en outre, un matériel considérable, des fusils et autres armes, des effets d'habillement, d'équipement et de chaussure, des caisses de tambours, le pierrier de Bomba, et une grande quantité de butin dont les Réguliers s'étaient débarrassés sur le lieu du combat pour pouvoir fuir plus vite. En outre, 85 Réguliers avaient pu s'enfuir sur les chevaux des tués du goum.

Le *bach-harrab* (adjudant-major) du bataillon de Réguliers d'El-Berkani était parmi les morts. Quant à son *khoudja* (secrétaire), Sid Mohammed-Ez-Zerrouk, il avait été tué d'un coup de canon tiré, après le combat, de Bab-el-Kebour, l'une des portes de Blida.

Le 2e Léger et les Chasseurs d'Afrique avaient ramené, en outre, une grande quantité de chevaux provenant des cavaliers de Ben-Allal.

La colonne fit aussi un grand nombre de prisonniers, et les Chasseurs prirent trois drapeaux aux fantassins des tribus, et un autre aux Réguliers, celui du bataillon de Ben-Allal. Pour sauver celui du bataillon d'El-Berkani, l'*ar'a* (commandant) Mahammed-el-Ammali avait pris en croupe le *sendjakthar* (porte-drapeau) Ben-Dris.

Les débris des bataillons réguliers ont été ralliés sur la rive gauche de l'Ouad Sidi-El-Kbir.

La plupart des fantassins des contingents avaient repris le chemin de leurs tribus.

---

des Réguliers, qui, plus tard, prit du service dans les Tirailleurs indigènes d'Alger.

Une demi-heure avait suffi à nos Chasseurs d'Afrique et à nos braves soldats du 2e Léger pour obtenir ce magnifique résultat; car, la charge, commencée à deux heures et demie, était terminée à trois heures.

A quatre heures, en fait d'ennemis, il ne restait plus sur le terrain du combat que nos nombreux prisonniers, et les cadavres de plus de 400 Musulmans, qui avaient eu la gloire et la suprême félicité de mourir en martyrs de la Guerre sainte. Ceux qui avaient échappé à ce désastre avaient repassé l'Ouad Sidi-El-Kbir et l'Ouad Ech-Cheffa, et fuyaient aussi vite qu'ils le pouvaient sans s'attarder à regarder derrière eux, et deux régiments seulement, le 2e Léger et le 1er de Chasseurs d'Afrique, avaient pu nous assurer ce brillant succès.

L'ennemi n'avait pas eu le temps d'enlever ceux des siens qui étaient blessés dangereusement. La colonne les laissa sur le champ de bataille, en donnant toute facilité aux khalifas de l'Émir pour les faire relever et emporter.

A quatre heures et demie, on réunissait les trophées, la colonne reprenait sa marche, et entrait triomphalement partie à Blida, et partie au Camp-Supérieur, les trompettes des Chasseurs sonnant « *La victoire est à nous!* » fanfare d'allégresse que couvrirent les acclamations et les applaudissements des garnisons de ces deux places, lesquelles, absolument à bout de ressources, sans vivres et sans eau, attendaient, dans les tortures que causent ces deux sortes de

privations, le convoi et les renforts qui devaient y mettre fin, tout au moins pour quelque temps.

Les cavaliers du goum du khalifa Sid Mohammed-ben-Allal vinrent, par son ordre, ramasser les morts pendant la nuit. Ceux de ces tués qui purent être réclamés par leurs familles ou par des amis, furent emportés dans les tribus. On se borna, pour les inconnus, à les enterrer dans les graviers de la Cheffa, ou à les enfouir dans les rochers des deux rives.

Cette brillante victoire, que les bulletins officiels ont baptisée du nom de « *Combat de l'Oued Lallegg*, » sans doute parce qu'elle eut pour théâtre le terrain compris entre l'*Ouad El-Allaïg* et le Camp-Supérieur de Blida, est désignée, par les Arabes et les Kabils qui y ont pris part, lesquels en ont conservé un long et profond souvenir, sous la dénomination de « *El-Kost El-Mebdouâ*, » la Journée de Mebdouâ (1), du nom du haouch au sud duquel le khalifa El-Berkani avait fait prendre position à ses Réguliers et aux contingents des tribus.

L'Émir Abd-el-Kader, qui, à ce moment, était dans l'Ouest, attribua la cause de cette retentissante défaite à la lâcheté des goums ; il aurait pu ajouter, et à la fuite des deux khalifas, qui

---

(1) Le *Haouch Mebdouâ* est la ferme ruinée que nous appelons encore aujourd'hui « *les Cinq-Cyprès.* » Elle est située à 5 kil. 300 au nord-ouest de l'ancien Camp-Supérieur de Blida, sur l'emplacement duquel a été créé le village de Joinville. *El-Mebdouâ* est une pomme d'une certaine espèce.

avaient abandonné Réguliers et contingents des tribus à la baïonnette de nos fantassins, et à la pointe des sabres de nos Chasseurs. Il dut se repentir d'avoir laissé engager ses troupes régulières dans cette redoutable aventure, laquelle eut surtout ce résultat, aux yeux des Arabes et des Kabils, de diminuer singulièrement leur prestige, et l'influence qu'elles exerçaient sur la population comme agents du Makhzen.

Après ce succès, qui remit nos troupes des deux longs mois de désastres, de privations et d'attentes anxieuses dont elles avaient si cruellement souffert, et qui eut pour résultat immédiat la levée du blocus de Blida et le rétablissement des communications, le maréchal Valée se rendit au Camp-Supérieur, où il fut accueilli avec le plus vif enthousiasme.

Cette affaire eut encore cet autre effet de renverser les projets de l'Émir, qui comptait saccager le Sahel, et qui avait, disait-on, solennellement fixé le jour où son cheval viendrait s'abreuver à la fontaine de Bab-el-Ouad, à Alger. Il est vrai qu'il avait compté, pour l'exécution de ce grand dessein, sur le concours des fantassins de la Kabilie, et que cette coopération lui fit complètement défaut.

Le lendemain du combat, 1er janvier 1840, le maréchal envoya chercher le convoi à Bou-Farik, où, nous l'avons dit, il l'avait laissé pour ne point s'en embarrasser avant d'avoir déblayé le chemin entre cette place et celle de Blida, et les troupes de celle-ci s'occupèrent sans retard de

rétablir la conduite d'eau entre Blida et le Camp-Supérieur.

Quant aux débris des troupes régulières de l'Émir, ils avaient, après être restés quelques jours pour se refaire dans leurs campements des Sâouda, repassé le Col des Mouzaïa, et, pendant un mois, ils ne donnèrent point signe de vie.

Abasourdis par le coup de massue du 31 décembre, les contingents des tribus rentrèrent précipitamment dans leurs foyers, qu'ils redoutaient de nous voir menacer bientôt.

A présent que nous avons complété l'histoire par zones concentriques des actions de guerre dont « *la Blida extérieure* » a été le théâtre depuis la première expédition du général de Bourmont, le 23 juillet 1830, jusqu'au 6 juin 1842, date à laquelle, privés désormais de tout point d'appui par la soumission des Mouzaïa, des Soumata, voire même des *féroces* Hadjouth, et redoutant la visite prochaine de nos colonnes, les Bni-Salah se décidèrent à venir nous demander la paix, nous allons nous occuper de « *la Blida intérieure*, » c'est-à-dire de la ville elle-même.

Nous ajouterons que, pour la période antérieure à la conquête, les documents historiques sont extrêmement rares, et que, le plus souvent, il nous a fallu les demander à la tradition ou à la légende, c'est-à-dire à la mémoire des hommes. Dès lors, à l'exemple de la plus belle fille du monde, nous ne donnerons que ce que nous avons, et nous ne dirons que ce que nous savons.

XX

L'étymologie et la signification de l'expression « *El-Blida.* » — Ses origines selon les savants et les poëtes. — Quelques audacieux historiens prétendent que, puisqu'elle a des orangers, elle doit infailliblement avoir été le Jardin des Hespérides. — Hypothèse sur l'origine de la source de Sidi Ahmed-el-Kbir. — Blida calomniée. — Origine récente de Blida. — Elle est fondée par Sidi Ahmed-el-Kbir, qui la peuple de Mores-Andalous. — Les bases d'une ville arabe : une mosquée, un four banal et une étuve. — Blida progresse rapidement entre les mains des Andalous. — Ils y introduisent la culture de l'oranger.

L'expression *Blida,* que les Arabes prononcent et écrivent « *El-Blida,* » ou « *El-Boleïda,* » et que l'Administration française orthographie

« *Blidah,* » est le diminutif de « *Belda,* » qui signifie « *ville, bourg.* » « *El-Blida* » se traduirait donc par « *la Petite Ville,* » « *la Villette,* » « *la Bourgade.* »

Depuis les premiers jours de la conquête, les savants se sont creusé la tête, et ont imaginé toutes les hypothèses possibles pour découvrir et fixer les origines de « *La Petite Ville,* » ce qui pourtant était bien simple, puisque le mot est parfaitement arabe et, de plus, applicable à la localité qu'il dénommait. Mais cela ne suffisait pas aux savants amateurs de choses romaines. Aussi se sont-ils livrés, avec une ardeur digne d'un meilleur sort, à la recherche d'un à peu près suffisamment présentable ; s'appuyant sur une opinion émise par le voyageur anglais Shaw, qui avait parcouru l'Afrique septentrionale dans la première moitié du XVIII[e] siècle, ils ont prétendu que Blida avait été construite sur les ruines de *Bida-Colonia.*

Nous avouerons que c'était tentant; car, en définitive, de *Bida* à *Blida,* il n'y a tout au plus que l'épaisseur d'un *l.* Malheureusement, il fallut renoncer à cette hypothèse; car on a retrouvé *Bida-Colonia,* prétend-on, dans la vallée du Sebaou, ce qui dérangeait tout à fait la combinaison des disciples de Shaw.

Certes, nous ne demanderions pas mieux de dire, avec le chapelain du Comptoir d'Alger Shaw, que Blida a été construite sur les ruines de *Bida-Colonia;* mais nous avouerons que la foi nous manque, et nous ajouterons que la raison de

notre incrédulité est tout entière dans l'absence la plus complète de débris romains, tant sur l'emplacement de la Blida actuelle, dont le sol a été remué, bouleversé à diverses reprises, que dans l'étendue de son territoire.

Du reste, à défaut de tessons, de torses, de pièces de monnaie ou de médailles, on pouvait invoquer une autre raison pour combattre cette opinion. En effet, la position de Blida n'étant rien moins que stratégique, il n'était pas supposable qu'un peuple militaire comme l'étaient les Romains, eût été choisir le cul-de-sac au fond duquel Blida est assise pour y établir une colonie défensive.

D'autres savants ont affirmé que Blida avait été *Sufasar;* mais ils n'ont pas la même excuse que ceux qui penchent pour *Bida;* car, entre *Sufasar* et *Blida,* il n'y a pas énormément de ressemblance.

D'un autre côté, quelques géographes arabes mettent sur l'emplacement — ou à peu près — de Blida une ville qui, selon les uns, se serait nommée « *Mitidja*, » et, d'après les autres, « *Kazrouna.* » Ce centre de population aurait eu le sort des villes centrales du Mor'reb, c'est-à-dire qu'il aurait été ruiné par les tribus zenatiennes, et tellement ruiné, qu'on n'en a jamais retrouvé la moindre trace.

Nous ajouterons que quelques auteurs modernes vont plus loin encore que les géographes arabes et les partisans du voyageur Shaw, en ne craignant point de donner une origine mytholo-

gique à la ville de Blida, laquelle, avec sa forêt d'orangers, occuperait, indubitablement, d'après ces audacieux historiens, l'emplacement du jardin aux pommes d'or des trois filles d'Atlas et d'Hespéris.

Nous dirons pourtant, pour leur excuse, qu'ils ne sont pas les premiers qui s'y soient trompés ; car la plupart des traditions anciennes placent le jardin des Hespérides dans la Mauritanie, et au pied de l'Atlas.

En définitive, Blida ne pouvait être qu'une ville arabe, sans passé lointain, et dont les belles eaux de la source de Sidi Ahmed-el-Kbir, de découverte évidemment récente, puisque la légende les attribue à ce saint marabouth, ont seules déterminé la création sur le point qu'occupe la ville aujourd'hui. Tout porte à croire, en effet, que cette source a dû jaillir à la suite d'un tremblement de terre, ou d'une commotion terrestre quelconque, phénomène qui doit être contemporain de l'arrivée de Sidi Ahmed dans la gorge de l'Ouad Er-Roumman (plus tard, Ouad Sidi-El-Kbir), et dont il s'empresse de tirer parti, en le donnant comme l'effet d'un miracle obtenu par son intercession auprès du Tout-Puissant.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la gorge de l'Ouad Sidi-El-Kbir n'avait d'autres eaux, avant l'arrivée du saint dans ces parages, que celles que lui apportaient les torrents qui, par les pluies, se déversaient dans son thalweg. Et la preuve en est dans ce fait qu'en arrivant dans la gorge, Sidi Ahmed-el-Kebir s'écriait : « Ce lieu

est un des jardins d'Êdn, si Dieu l'a arrosé de ses eaux. » Malheureusement, les eaux manquaient absolument, et le saint fut obligé d'aller les chercher sur les flancs du Djebel-Dakhla, au sommet des montagnes des Mouzaïa.

Nous l'avons vu également chercher à détourner à son profit les eaux de Tala-Izid.

Bien qu'ils appartiennent à la légende, ces faits n'en prouvent pas moins, et jusqu'à l'évidence, que la gorge de l'Ouad Er-Roumman manquait absolument d'eaux de sources quand Sidi El-Kebir arriva dans le pays.

Établis au milieu des ignorantes populations kabiles, les marabouths n'ont jamais manqué d'attribuer à leur intervention auprès du Dieu unique, soit pour récompenser, soit pour punir ou châtier, les phénomènes géologiques ou météorologiques qui se produisaient sur le territoire des tribus où ils s'étaient établis. Nous en avons cité plusieurs exemples au cours de ces Récits.

Plus tard, toujours d'après les mêmes historiens, les Arabes auraient fait de l'ancienne propriété des Hespérides — ce ne dut pas être une difficulté — une ville de délices, un véritable Éden, complanté d'orangers et de tous les arbres à fruits de la création. Puis, la Petite Ville serait devenue une succursale de la « *Djenna,* » le séjour des houris aux seins en forme de poires, aux yeux de gazelle plus grands que la bouche, et cerclés d'un halo de *kehoul;* aux lèvres empourprées par le *souak;* aux longs cheveux que

la *sebr'a* a noircis et assombris comme une nuit d'orage; aux mains et aux pieds orangés de *henna*.

Puis les poëtes s'en sont mêlé : s'il fallait les en croire, Blida, étendue nonchalamment dans son nid de verdure, les lèvres voluptueusement et coquettement entr'ouvertes comme pour y appeler le baiser, Blida, la ceinture dénouée, l'œil amoureusement voilé, roucoulait, soupirait, sous l'influence enivrante des orangers en fleurs et en fruits, un monotone chant d'amour qui mettait le diable au corps aux Croyants, et plus d'un saint marabouth, moins résistant, évidemment que Sidna Ioucef (1), laissa, certainement, entre les mains de l'enchanteresse, sinon son bernous tout entier, du moins, des lambeaux de sa chasteté. Ils avaient oublié auprès d'elle — les imprudents ! — ce précepte du Livre : « Commande aux Croyants de baisser leurs regards, et d'observer la continence. Ils en seront plus purs. » Tout cela est bien aisé à dire ; mais aussi, pourquoi le Dieu unique fait-il des créatures si séduisantes ?

Enfin, — toujours d'après nos auteurs, — à cette époque fortunée, dont ils ne donnent pas la date, Blida n'était que fête et amour : à chaque heure du jour et de la nuit, ce n'était qu'un concert où les modulations plaintives des violons se mêlaient au souffle des soupirs, et aux clappements savoureux des baisers ; ici, une dan-

---

(1) Le Joseph de Madame Putiphar.

seuse, soutenue par les vibrations sonores des cordes de la guitare, et par la détente des doigts sur la peau de la derbouka, envoyait, d'avance, par de passionnées et savantes ondulations du torse, les fidèles Croyants au septième ciel ; aussi, leur enthousiasme charnel ne manquait-il jamais de se manifester par l'application, au moyen de leur salive élevée à la température de la lave, de beaux dinars d'or sur le visage de l'almée ; là, des chanteurs profanes disaient, avec des voix harmonieuses, d'où le nez pourtant n'était pas exclu, des *r'nïat* (chansons) chargées d'amour et de volupté.

A cette époque, — laquelle ? — Blida c'était Damachk (Damas) avec les fleurs de ses vergers qui semblent incrustées d'or et de pierreries ; c'était Bar'dad avec ses palais de marbre et de porphyre, et ses eaux de cristal jaillissantes. On ne vivait pas à Blida ; on y aimait. La lune elle-même ne pouvait rester indifférente en présence d'un pareil spectacle, et les poëtes disent — que ne disent-ils pas ? — qu'elle faisait entendre sur ses cordes d'or des sons imitant à s'y méprendre le chant de la tourterelle et du merle. Ah ! ce temps était bien certainement le bon temps !

Malheureusement, l'éternité des plaisirs n'est réservé qu'aux élus : la Petite Rose du marabouth Ahmed-ben-Ioucef perdit sa fraîcheur et ses couleurs ; elle ne prit plus la peine de renouer sa ceinture, et elle jeta son voile par-dessus les petits moulins de l'ouad Sidi-El-Kbir. Elle ne se donna plus ; elle se vendit. Ses charmes flétris

furent mis à l'encan ; enfin, elle en fit tant, que le *mezouar* (1) finit par l'immatriculer sur ses registres d'infamie, et lui octroyer un permis d'exercer.

Blida n'était plus dès lors qu'une misérable *kahba* (2), se soûlant d'*âraki* (eau-de-vie) avec les *iouldach* (soldats) de la milice turke, lesquels lui payaient ses faveurs en coups de bâton. Aussi, — toujours d'après les historiens en question, — ne la désigna-t-on plus que sous la flétrissante épithète de « *Blida la Prostituée.* »

Sa conduite paraissait d'autant plus déplorable et répréhensible, que celle de sa voisine, *El-Koleïâa* (3), faisait l'admiration de toute la Régence d'Alger. En effet, on ne vit jamais celle-ci se farder les pommettes avec du *heummaïr;* jamais on ne l'entendit jeter des chants d'amour aux brises embaumées ; jamais elle n'eut à se

---

(1) Fonctionnaire ayant dans ses attributions, sous les Turks, la police des mauvais lieux.

(2) Prostituée.

(3) C'est le diminutif d'*El-Kalâa*, château, forteresse, petite ville ou village situé sur un plateau, sur un rocher escarpé.

Cette petite ville, que nous appelons *Koléa* ou *Coléah*, a été fondée en 1550, sous le pachalik de Hacen-ben-Kheïr-ed-Din, et peuplée, comme Blida, de Mores-Andalous.

Sa réputation de sainteté lui venait, sans doute, de ce que sa mosquée renfermait le tombeau de l'illustre marabouth Sidi Ali-Mbarek, et que de nombreux *zaïr* (visiteurs) se rendaient en pèlerinage à El-Koleïâa pour y solliciter, par des prières et des offrandes, la protection du saint, dont la mort remonte à l'année 1610 de notre ère.

reprocher d'avoir fait sombrer la vertu du moindre marabouth ; jamais elle ne soumit ses hanches au rhythme mollement langoureux d'une musique profane; jamais, enfin, elle ne se fit un collier des bras d'un Croyant. Ses baisers, au contraire, n'étaient que pour la terre; sa ceinture restait toujours nouée à triple nœud, et ses voiles étaient fermés à double tour. Elle passait son temps en prières, en génuflexions et en prosternations à en avoir des callosités aux genoux. Mais que lui importait à elle ? elle n'avait point à les montrer. Si bien qu'un jour, on lui décerna à l'unanimité le titre de « *Saleha*, » la vertueuse, la pieuse. C'était justement à la même époque que Blida commençait à mériter l'épithète de *prostituée.*

Mais ce que nos historiens fantaisistes ont oublié de dire, et il faut pourtant bien qu'on le sache, c'est que Koleïâa n'avait pas grand mérite à rester vertueuse : elle était petite, mal tournée, mal vêtue; elle était maigre, rechignée, acariâtre; de plus, elle sentait mauvais; elle infectait l'odeur de sainteté musulmane. Tranchons le mot, sa vertu lui coûtait d'autant moins cher, qu'elle n'était jamais sollicitée. Tandis que Blida, au contraire, était gracieuse, séduisante, enivrante, faite à ravir, un peu grasse, peut-être; mais les Croyants l'aimaient surtout comme cela. Nonchalamment caressante comme une chatte, délicieusement élégante dans sa splendide robe verte émaillée de fleurs blanches et parsemée de boutons d'or, répandant autour d'elle de suaves odeurs, les Musulmans ne pouvaient la voir

sans l'aimer, sans l'adorer à en perdre la raison, sans lui rabâcher sur tous les tons qu'elle était le Paradis de la terre, et c'est à ce point qu'elle avait pris, dans leurs prières, la place du Dieu unique : la créature avait supplanté le Créateur. A qui la faute?... Elle fut faible, nous en convenons; elle succomba, et fréquemment même; nous ne cherchons pas à le nier; mais est-ce une raison suffisante pour lui jeter la pierre comme l'a fait l'envieuse, l'intolérante Koleïâa? et l'histoire de Blida n'est-elle pas un chapitre de plus à ajouter à celle des jolies filles qui ont mal tourné?

En définitive, si Koléa, qui, sous les Pachas, prétendait être La Mekke de la Régence d'Alger, se faisait appeler la *Saleha*, la sainte, la vertueuse, parce qu'elle possédait les restes de Sidi Ali-Mbarek, un saint dont nous ne contestons pas la valeur thaumaturgique, Blida, de ce côté, ne le lui cédait en rien, au contraire; car la réputation de sainteté de son illustre fondateur, Sidi Ahmed-el-Kbir, est bien autrement caractérisée que celle du marabouth de Koléa, et sa puissance dans les conseils du Dieu unique laisse bien loin derrière elle celle de Sidi Ali-Mbarek. D'ailleurs, tout porte à croire qu'il y a longtemps que Sidi El-Kbir aurait fait sentir le poids de sa colère à ses enfants, les Blidiens, si leur conduite avait été aussi répréhensible que voulaient bien le dire les Koléïens. Nous ne nions pas que Blida ait été détruite par un tremblement de terre; mais il faut dire que Koléa, malgré sa vertu, partagea avec elle ce funeste sort.

Nous venons de voir la Blida que nous ont faite les savants et les poëtes. Il est inutile d'ajouter que nous aurons certainement beaucoup à en rabattre — il faut nous y attendre — dans le cours de ce récit.

Mais, puisque Blida ne fut pas plus romaine que prostituée, qu'a-t-elle donc été ? Nous allons essayer de le dire, bien qu'en raison de l'absence de documents pouvant faire le jour dans cette longue nuit de trois siècles, qui commence en 1535 pour finir en 1830, notre tâche ne soit pas des plus faciles. Nous ferons remarquer tout d'abord, pour éviter de laisser des doutes dans l'esprit des personnes qui ne seraient pas encore bien fixées sur les origines de Blida, et qui n'auraient point renoncé à cette opinion, si flatteuse pour elle, qu'elle a du sang romain dans les veines, que, ni les géographes arabes du moyen âge, ni les voyageurs qui vinrent après eux, n'ont soufflé mot de la Petite-Ville aux orangers. Ce ne serait peut-être pas, dès lors, de la témérité d'inférer de ce silence que Blida n'existait pas de leur temps. En effet, et nous le savons déjà, Blida a été fondée en 1535 par Sidi Ahmed-el-Kbir, qui l'a peuplée de Mores-Andalous chassés d'Espagne, lesquels Mores ont importé du royaume de Valencia la culture de l'arbre aux fruits d'or qui, bien plus tard, — et ce calcul n'entrait probablement pas dans leurs prévisions, — devait faire la fortune des colons français.

Nous reconnaissons qu'il aurait été prétentieux et mal justifié d'intituler « *Histoire de*

Blida » le résultat des recherches que nous avons faites au sujet du passé de cette ville pour la période antérieure à l'occupation française. D'abord, Blida n'a pas d'histoire. Il ne faudrait cependant pas croire pour cela que, si elle n'a pas fait parler d'elle, c'est parce qu'elle a été heureuse. Non, c'est tout simplement parce qu'elle n'a pas eu d'historiens. Il eût été dommage pourtant, et surtout injuste, en présence de la charmante ville d'aujourd'hui, de laisser croire à la jeune génération que les descendants des Mores-Andalous étaient pour quelque chose dans la création de cet Éden que nous admirons tant aujourd'hui, et qui est presque en entier, à part sa forêt d'orangers et sa végétation séculaire, l'œuvre des colons français. Nous verrons ce qu'était la *Petite Rose* de Sidi Ahmed-ben-Ioucef quand, en 1839, nous nous sommes décidés à l'occuper, et nous pourrons, dès lors, établir la comparaison entre ce qu'elle était à cette époque et ce qu'elle est dans le présent.

Notre but, en écrivant ces *Récits,* a donc été uniquement de faire cette démonstration, et de jeter un peu de jour sur le passé de la Petite-Ville, devenue grande et belle aujourd'hui, de rectifier à son endroit des erreurs qui, à force d'être répétées, ont pris rang de vérités, et de grouper en quelques pages des renseignements qu'on ne trouve pas dans les livres, et qu'en l'absence de tous documents écrits, nous avons dû demander à la tradition en faisant — il y a

déjà longtemps de cela — appel à la mémoire des vieux *Blidiïn* (1).

A présent que nous sommes bien certains que « *La Blida* » est d'origine relativement récente, nous ne referons pas l'histoire de sa fondation ; nous nous bornerons à renvoyer le lecteur au chapitre XV de ce livre, dans lequel nous avons raconté, en faisant la légende de l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir, comment, par qui, avec quels éléments, et dans quelles conditions Blida avait été fondée.

Nous rappellerons seulement que le périmètre du terrain que, malgré leur répugnance pour des gens qui, disaient-ils, avaient accepté l'*âmada* (le baptême), les Oulad-Solthan cédèrent à Sidi Ahmed-el-Kbir pour y installer les Andalous, pourrait être représenté par la Haute-Blida actuelle, avec une limite Nord indiquée par une ligne qui partagerait la ville en deux parties, en passant sous le quartier de la Citadelle, et en suivant la rue Kour-Dour'li (2) jusqu'à sa rencontre avec l'emplacement de l'ancienne mosquée de la porte d'Alger (3). Les Morisques avaient dès lors pour voisins les gens de Hadjar-Sidi-Ali, petite fraction des Oulad-Solthan qui habitait un hameau de onze gourbis, situé, nous l'avons dit plus haut, sur l'emplacement actuel du Marché Européen.

---

(1) Les gens de Blida, les Blidiens indigènes.

(2) Rue des Couloughlis.

(3) Démolie en 1857.

Le lecteur n'a point oublié, sans doute, que, lors de la visite que fit, en l'année 1535, le Pacha Kheïr-ed-Din à Sidi Ahmed-el-Kbir, le saint marabouth avait réussi à l'intéresser au sort des Andalous, ses protégés : il les lui avait montrés comme très dévoués à sa cause, qui était aussi celle de l'Islam, et pleins de haine pour les Chrétiens; il lui avait rappelé, avec assez d'habileté, que c'était lui qui avait rapatrié ceux pour lesquels il sollicitait sa protection; il les lui montrait réduits à la plus extrême misère, logés dans des gourbis, eux qui, dans leur Andalousie, étaient habitués au bien-être et à la vie dans de bonnes habitations. Enfin, le saint avait terminé en sollicitant pour eux l'aide et le secours du Sultan.

Kheïr-ed-Din avait accordé tout ce que désirait le saint marabouth, et, de plus, il avait décidé qu'une mosquée, un four banal et une étuve seraient, sans retard, construits, à ses frais, sur les emplacements que choisirait Sidi Ahmed. Il était difficile de faire les choses plus généreusement, plus magnifiquement; aussi, le saint marabouth était-il entièrement gagné à la cause du Pacha.

Sidi Ahmed s'était empressé de faire jeter les fondements de la mosquée (1) au nord du village

(1) Cette mosquée, nous l'avons dit plus haut, qui prit le nom de son fondateur, *Sidi Ahmed-el-Kbir*, était située dans l'angle nord-ouest de la place d'Armes; le four banal sur l'emplacement du Conseil de Guerre, et l'étuve à l'angle de la place d'Armes et de la rue Bab-Es-Sebt actuelle.

de gourbis des Mores-Andalous, c'est-à-dire au sud de la *dechera* des gens de Hedjar-Sidi-Ali. Le four banal fut construit en face de la porte de la mosquée, c'est-à-dire à l'ouest; l'étuve était bâtie derrière la *djamâ,* au coin de la rue Bab-Es-Sebt d'aujourd'hui.

Un an après la visite du Pacha, c'est-à-dire en 1536 (943 de l'hégire), la construction de la mosquée, du four banal et de l'étuve que les Andlès tenaient de sa munificence, était complètement achevée, et ils pouvaient déjà recevoir dans ces établissements la nourriture de l'esprit et celle du corps; ils pouvaient s'y purifier spirituellement et matériellement. Déjà l'on remarquait chez les Oulad-Solthan une tendance très prononcée à se rapprocher des Andalous; grâce à l'intervention incessante et aux conseils de Sidi Ahmed, les haines s'apaisaient visiblement, et tout faisait prévoir une prompte fusion entre les Arabes et les Morisques. La mosquée, le four banal et l'étuve étaient le terrain où se nouaient les relations. Enfin, il était facile de prévoir que, dans un temps relativement court, les deux populations n'en formeraient bientôt plus qu'une seule sous une dénomination commune. « *El-Blida* » — la Petite-Ville — se constituait.

Quelques années plus tard, le territoire sur lequel s'étaient établis les Andalous était complètement transformé : très experts dans l'art des irrigations, ils avaient établi de savantes dérivations de l'ouad Er-Roumman, dont le cours, à cette époque, traversait l'emplacement

sur lequel a été bâtie la ville actuelle (1). Les Morisques eurent promptement fait d'*El-Blida* une charmante oasis pleine de fraîcheur et d'enivrantes odeurs, surtout lorsqu'ils y eurent importé de Valencia la culture de l'oranger, souvenir de la patrie absente, de la patrie perdue.

Bien que Sidi Ahmed-el-Kbir ne vécût que cinq années après l'installation des Andalous sur le territoire des Oulad-Solthan, il put cependant jouir de son œuvre, et mourir tranquillisé sur le sort de ses protégés. Il s'éteignit — nous le répétons — par une des sept nuits de l'*Immunité*, celle dans laquelle l'ange de la Mort, et les anges chargés d'inscrire les actions des hommes renouvellent leurs livres; il mourut donc, laissant là ses soixante-six ans, dans la quinzième nuit de châban de l'année 947 de l'hégire (1540 de notre ère) (2).

Nous avons dit plus haut que Sidi Ahmed avait laissé trois fils : Sidi Abd-el-Aziz, que lui avait

---

(1) A cette époque, l'ouad Er-Roumman (plus tard ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir) ne longeait pas, comme aujourd'hui, le pied de la montagne des Bni-Salah. En débouchant de la gorge, il coulait droit du Sud au Nord, en passant sur les points où furent construits depuis le Magasin à poudre, l'Arsenal, l'Église, la place d'Armes, la rue Bab-Es-Sebt, l'avenue de la Gare.

(2) Nous avons dit plus haut qu'on n'était pas d'accord sur la date de la mort de Sidi Ahmed-el-Kbir. Tandis que les uns fixent l'époque de son décès à l'an 988 de l'hégire, les autres la placent en l'an 947.

donné Hanna, et Sidi Bel-Abbas et Sidi El-Moubarek, provenant de son union avec Bakhta.

Il serait superflu de dire que les Andalous, qui lui devaient tout, furent inconsolables de la perte de cet homme de bien. Nous ne répéterons pas que, dès le lendemain du jour où son corps fut rendu à la terre, ils s'étaient mis en devoir d'élever sur le tombeau du saint une koubba (chapelle) tout à fait digne de lui, monument qu'ils trouvaient renversé dès le matin du jour qui suivit son achèvement; nous ne rappellerons pas qu'ils ne réussirent pas davantage une seconde fois, pas plus, d'ailleurs, que les fils eux-mêmes du saint. Les Andalous en avaient d'abord éprouvé un grand chagrin; mais ils se rassérénèrent bientôt, en pensant très judicieusement que, si le saint agissait ainsi, c'était probablement par dégoût de ce genre de monument. Il y en avait eu déjà des exemples.

A présent que nous sommes bien fixés sur les origines de Blida, nous allons raconter très brièvement les quelques faits historiques dont elle fut le théâtre, depuis la mort de Sidi Ahmed-el-Kbir jusqu'à la fin de la guerre dans la Mtidja. Nous terminerons par le tremblement de terre de 1867.

XXI

Les premiers temps de Blida. — Les Mores-Andalous y introduisent la culture de l'oranger, et leur système d'irrigations. — Causes premières de la prospérité de Blida. — La descendance de Sidi Ahmed-el-Kbir, et le don des miracles. — Fondation de l'État turk sur la côte algérienne. — Baba-Aroudj et sa politique. — Kheïr-ed-Din, le premier Pacha élu de la Régence d'Alger. — Création de la Milice turke. — Organisation du Gouvernement des Pachas, et son fonctionnement. — Ses circonscriptions politiques et administratives. — Organisation des trois Beyliks de Tithri, d'Oran et de Constantine. — Le Makhzen. — Blida, ville de plaisance des Turks et des Raïs, ou pirates. — L'outhan des Bni-Khelil et la Hamada, ou quartier de Blida. — Les Juifs et les Mzabites. — Une nuit de trois siècles. — Tous les fléaux, les sauterelles, la famine, la peste et les tremblements de terre, s'abattent sur Blida. — Physionomie de Blida avant la conquête. — La patrouille du *Mezouar*. — Le tremblement de terre de 1825, et la destruction de Blida.

Nous avons dit plus haut que, grâce aux con-

naissances des Mores-Andalous en agriculture, et à leur habileté en travaux d'irrigations (1), les expulsés avaient promptement transformé les terrains à peu près incultes qu'à la prière de Sidi Ahmed-el-Kbir, leur avaient si généreusement cédés les Oulad-Solthan.

D'importantes plantations de *narankh* (2) — souvenir du royaume de Valencia — firent bientôt de ce coin de terre rocailleux et caillouteux, le plus beau et le plus vaste jardin de la Régence d'Alger. Au bout de quelques années, cette culture de l'arbre aux fruits d'or s'était considérablement étendue, et faisait à la ville naissante une verte, brillante et odorante ceinture.

C'est, évidemment, aux dernières années du

---

(1) Les travaux d'irrigations dont les Mores ont doté l'Espagne au moyen âge, leur avaient acquis une grande célébrité en ce genre.

Nous savons que c'est à un More expulsé d'Espagne que la ville d'Alger, qui n'avait que des citernes, dut ses premières fontaines : ce fut, en effet, Si Mouça, qui, au moyen d'aqueducs habilement construits, amena à Alger les eaux de différentes sources, et qui dota cette ville, de 1610 à 1614, sous le pachalik de Kouça-Mosthafa, de nombreuses bouches d'eau.

(2) Ibn-Bathoutha, en parlant de l'*oranger*, emploie le mot *narankh*. C'est également celui dont se servent les Espagnols pour désigner l'*oranger, naranjo*. Ce savant voyageur arabe, mort à Fas (Marok) en 1377, avait parcouru l'Espagne dans les dernières années de sa vie.

Les Arabes désignent l'orange sous le nom de *tchina*. L'oranger paraît, en effet, originaire de l'Asie orientale, de la Chine particulièrement.

XVI[e] siècle qu'il convient de rattacher le passage à Blida du satirique auteur des « *Dictons,* » le célèbre Sidi Ahmed-ben-Ioucef-el-Meliani, qui, enthousiasmé par la fraîcheur et la beauté du site, se serait écrié : « On t'a nommée « *El-Blida,* » — La Petite Ville; — moi, je t'ai appelée « *Ourida,* » une petite Rose. »

La Petite Ville prospéra sous les soins assidus de ses habitants, lesquels avaient importé, nous l'avons dit, les meilleures méthodes de culture du royaume de Valencia. Les Pachas, sans doute en souvenir de la protection que leur avait publiquement accordée Kheïr-ed-Din, le véritable fondateur de la Régence d'Alger, les soutenaient et les encourageaient, à leur tour, ouvertement. Nous ajouterons que les descendants de Sidi Ahmed-el-Kbir avaient acquis, avec la *baraka,* une position considérable autour d'eux, et que, par suite des pieuses dotations qui leur étaient faites par les serviteurs religieux de leur saint ancêtre, ils étaient devenus les légitimes possesseurs de vastes territoires, aussi bien dans la montagne que dans la plaine, aussi bien chez les Bni-Salah que chez les Bni-Khelil.

On n'y avait point oublié que c'était à Sidi El-Kbir qu'on était redevable de la belle et abondante source qui fertilisait non-seulement les rives de l'ouad qui portait son nom, mais encore une partie de la Mtidja, puisque le saint marabouth avait bien voulu partager généreusement, avec Sidi Medjebeur, son vénéré collègue, les eaux de *l'ânseur* dont, grâce à son intercession

auprès du Tout-Puissant, il avait pu doter la vallée de l'ouad Er-Roumman.

Ce sont là des faveurs dont on perd d'autant moins le souvenir, qu'elles sont d'origine céleste.

Au reste, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'aîné de la famille de Sidi El-Kbir jouissait toujours du don des miracles, et cette précieuse faculté ne contribuait pas peu à maintenir, voire même à augmenter l'influence attachée à la descendance du saint, et cette puissance était d'autant plus solidement assise, qu'elle n'émanait ni de la volonté, ni du caprice des hommes.

Nous avons vu, d'ailleurs, dans le chapitre XV de ce livre, qu'il n'était pas prudent de manquer de respect aux descendants du saint, ou d'oublier les égards qui leur étaient dus.

Sans doute tous les Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, tous les héritiers de la *baraka* ne se montrèrent pas dignes au même degré d'exercer le précieux don qu'avaient mérité à Sidi Ahmed sa piété, sa sagesse et ses vertus; aussi, cette faveur céleste sera-t-elle loin de briller toujours du même éclat parmi les descendants du saint; elle aura des périodes d'occultation d'une certaine durée, et qui, même, comprendront plusieurs générations : pareils à des astres errants qui se meuvent dans des orbes plus ou moins allongés, leur puissance thaumaturgique disparaîtra et cessera son action pendant de longues années, pour reparaître plus tard, et d'une manière intermittente, dans la personne de quelque vertueux descendant du saint marabouth.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à diverses reprises, si nous en croyons la légende, on a vu le don des miracles cesser brusquement de se manifester dans la descendance de Sidi Ahmed-el-Kbir; la tradition, en effet, en nous laissant la longue liste de sa lignée, ne nous transmet que de loin en loin quelque fait attestant que cette puissance surnaturelle, qui est virtuellement affectée au chef de la famille, ait été d'une façon bien suivie l'apanage des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir; ce qui prouve bien qu'il ne suffit pas d'être le descendant d'un grand saint pour jouir du précieux don de faire des miracles d'une certaine valeur, mais qu'il faut encore joindre à cette qualité les vertus qu'exige le Tout-Puissant pour se départir, en faveur d'un simple mortel, d'une parcelle de son pouvoir divin.

Il faut convenir aussi que Sidi Ahmed-el-Kbir avait poussé l'exercice de la sainteté, de la pratique de toutes les vertus jusqu'à l'exagération, et qu'il était difficile à sa descendance de se faire remarquer après lui dans cette direction.

Nous avons dit, dans le chapitre XV de cet ouvrage, que ce n'est qu'après une période de deux cent cinquante ans, que ce précieux don des miracles se réveillait tout à coup d'une manière sérieuse chez l'un des descendants du saint, Sidi Kouïder-el-Arouci, et se retrouvait dans la personne de son petit-fils, Sidi Ahmed-ben-Abd-el-Kader-el-Arouci. Depuis longtemps déjà, tout au moins depuis l'occupation de Blida, en 1839, nous n'avons entendu dire

que la puissance thaumaturgique de Sidi Ahmed-el-Kbir se fût affirmée de nouveau dans sa descendance. Il serait certainement excessif d'inférer du silence de la tradition à ce sujet qu'il n'y eut pas eu d'hommes vertueux, depuis Sidi El-Arouci, parmi les Oulad-Sidi-El-Kbir; nous savons positivement, au contraire, qu'il s'en est trouvé quelques-uns, et, entre autres, nous pourrions citer Sidi Bel-Kacem-oulid-Sid-El-Aï, meufti de Blida, qui, en 1836, lors du pillage des Juifs de la ville, exécuté par les Bni-Salah et les Bni-Meçâoud, réussit, par son influence, à faire restituer aux victimes de cette razia une grande partie des objets qui leur avaient été volés. Nous raconterons cette honnête opération de nos montagnards quand nous en serons arrivés à cette période de l'anarchie que subit la population blidienne de 1830 à 1838, c'est-à-dire avant notre occupation de la ville.

Nous hasarderons, pour expliquer cette cessation du don des miracles dans la descendance de Sidi El-Kbir, qu'il se pourrait bien aussi que la foi musulmane fût devenue moins intense autour de Blida. Du reste, avec le mauvais exemple que donnent aux indigènes les civilisés, il ne serait pas étonnant que le culte de dulie fût décadent dans ce coin de la Mtidja.

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de l'organisation du nouvel État qu'avait fondé récemment (1515) le célèbre corsaire turk Baba (1) -Aroudj, après avoir fait étrangler Se-

(1) *Baba,* qualification donnée aux Turks par les Arabes.

lim-ben-Et-Teumi, Émir d'Alger, qui l'avait appelé à son secours pour le débarrasser des Espagnols.

Cette façon de faire une vacance, assez usitée autrefois, permettait à Baba-Aroudj de succéder tout naturellement au trop confiant ou trop naïf Émir algérien.

Baba-Aroudj inaugurait le règne des Pachas, lesquels ne devaient disparaître qu'en 1830, après avoir terrorisé la chrétienté, en écumant les mers, pendant plus de trois cents ans.

Cette méthode employée par Baba-Aroudj pour se donner un trône lui ayant réussi une première fois, il chercha à en user de nouveau, et voici dans quelles circonstances. A l'instigation du fils de sa victime, l'Émir Selim, et de Abou-Hammou, roi de Tlemsen, les Espagnols tentent une entreprise sur Alger : ils débarquent entre l'ouad El-Khenis et l'embouchure de l'ouad El-Harrach : ils sont battus, et leur flotte est dispersée par la tempête. Avec l'aide de Meçâoud, neveu de Abou-Hammou, Baba-Aroudj s'empare de Tlemsen ; il en donne la royauté à son complice ; puis, il se ravise, le fait tuer, et prend sa place.

Mais les Espagnols marchent sur Tlemsen, où Baba-Aroudj ne les attend pas ; il prend la fuite, au contraire. Malheureusement pour lui, il est rejoint et tué, et cela malgré qu'il ait usé du stratagème d'Hippomène, dans sa lutte avec Atalante, en faisant semer derrière lui, assure-t-on, non pas des pommes d'or, mais de bons écus

sonnants pour arrêter l'ennemi, qui s'était mis à sa poursuite.

Kheïr-ed-Din, son frère, lui succède en 1518 : il est élu chef souverain ; mais il a le soin, l'excellent politique qu'il est, de faire légitimer ou légaliser son élection par Selim Ier, qui le nomme Pacha d'Alger. Kheïr-ed-Din devenait donc le véritable fondateur d'un État qui, d'ailleurs, ne tardait pas à devenir indépendant.

Cet État était une sorte de république militaire, dont le chef était nommé à l'élection.

Cette élection devait être faite par le *diouan* (divan), Conseil qui était composé de soixante *boulouk-bachi* (capitaines des compagnies de la Milice turke), et des grands fonctionnaires de l'État.

La Milice, dont tous les Membres pouvaient prétendre aux plus hautes dignités, sans en excepter celle de Pacha, se recrutait principalement à Constantinople et à Smyrne. Les Turks, les Kouloughlis (fils de Turks et de femmes algériennes) et les Chrétiens renégats pouvaient y être admis : les Mores, les Arabes et les Kabils en étaient rigoureusement exclus. Les Turks seuls pouvaient parvenir aux grades supérieurs.

Les soldats de la garde du Pacha, tous Turks, étaient désignés sous l'appellation d'*Inkchaïrya* (Janissaires).

Les soldats de la Milice prenaient le titre d'*Iouldach*.

Le service de la Milice se divisait, par année,

en service de *nouba* (1) ou de garnison, et en service de *mehalla* (2) ou d'expédition. La troisième année, à moins de circonstances extraordinaires, était réservée au *khezour* (3), ou au repos. Cette position était une sorte de disponibilité.

La Milice turke, seule force sur laquelle le Gouvernement algérien — étranger lui-même sur la côte d'Afrique — pût compter pour se maintenir, était désignée sous le nom générique d'*Oudjak* (4), et se subdivisait en compagnies, nommées également *oudjak* ou *orta*.

Le Pacha, inscrit en tête du registre de la Milice, touchait la paie de simple *iouldach*.

La Milice turke ne se composait que de fantassins.

La *khiïala*, ou cavalerie, était placée, à Alger, sous le commandement de l'*Ar'a* (agha), et, dans les provinces, sous les ordres des Beys. Elle se recrutait parmi les Arabes.

On désignait, en général, sous le nom collectif de *Makhzen*, tous les cavaliers employés directement et d'une manière permanente au service du Gouvernement.

---

(1) *Nouba*, tour de rôle, tour de service.

(2) *Mehalla*, corps ou colonne expéditionnaire, armée en campagne.

(3) *Khezour*, position de repos ou de disponibilité. Le soldat de la Milice dans cette position était appelé *khezourdji*.

(4) *Oudjak* signifie proprement *âtre, foyer*. C'est ainsi qu'on désignait les compagnies de la Milice. Ce mot était également employé dans le sens de Gouvernement.

Les *Kaïds* (chefs de tribus) étaient tenus de marcher avec les contingents de leurs cantons toutes les fois qu'ils en recevaient l'ordre. Les levées qu'ils amenaient servaient sans indemnité, et à leurs frais, pendant un nombre de jours déterminé, à l'expiration desquels elles se retiraient, s'il n'était pourvu à leurs besoins.

L'*Ar'a,* l'un des principaux fonctionnaires de l'État, commandait, en campagne, la Milice turke, ainsi que toutes les troupes du *Makhzen,* ou du Gouvernement. Il avait, dans son département, les affaires des *Outhen* (districts) de la Plaine. Son autorité s'étendait sur la province d'Alger tout entière, mais pas au delà. Les Kaïds étaient placés sous ses ordres. Il disposait de toutes les Milices irrégulières, Spahis, Abid, etc., pour percevoir les impôts et maintenir les populations dans l'obéissance.

Le *Khaznadji,* espèce de Ministre des Finances, administrait la Milice turke à l'intérieur. Mais son action s'exerçait principalement sur les Arabes, qu'il soumettait à une juridiction prévôtale des plus promptes et des plus rigoureuses.

La province d'Alger, la seule dont nous ayons à nous occuper, s'étendait de l'Est à l'Ouest, depuis le Djerdjera occidental jusqu'au territoire de Tenès.

Elle comptait cinq villes et onze districts ou *outhen.*

Les villes étaient : Alger, Blida, Koléa, Cherchel et Dellès (Dellys).

Les onze *Outhen* étaient les suivants :

1° Bni-Khelil;
2° Bni-Mouça;
3° Icer;
4° Sebaou;
5° Bni-Djâd;
6° Bni-Khelifa;
7° Hamza;
8° Es-Sebt;
9° Arib;
10° Bni-Menacer;
11° El-Fahs, ou banlieue d'Alger.

L'*Outhan* (quartier ou canton) était formé de plusieurs tribus qui, elles-mêmes, se subdivisaient en douars (réunion de plusieurs tentes).

Toutes les affaires de la Plaine, avons-nous dit, étaient du ressort de l'*Ar'a,* qui, pour les plus importantes, prenait les ordres du Pacha. Il ne paraissait cependant que très rarement devant le Souverain, qu'ordinairement, il ne consultait que par l'entremise d'un fonctionnaire appelé *Teurdjman ed-Dar el-Imara* (Interprète du Gouvernement). Celui-ci, intermédiaire habituel entre le Chef de l'État et les hauts Fonctionnaires, portait leurs demandes au Pacha, et leur transmettait ses réponses.

Les principaux chefs de la Plaine, sous l'Ar'a, étaient :

Les Kaïds;
Les Kadhys.

Les Kaïds étaient chargés de l'administration et des affaires politiques.

Les affaires judiciaires étaient du ressort des Kadhys.

Il y avait, dans chaque *outhan*, un Kadhy pour la justice civile. La justice criminelle était administrée par l'Ar'a et par les Kaïds.

L'Ar'a seul avait le droit d'infliger la peine de mort. Pourtant, le Kaïd de l'*Outhan* d'Es-Sebt l'a également exercé plusieurs fois.

Au-dessous des Kaïds, venaient les *Chioukh*, qui étaient nommés par un ou plusieurs *Douars*.

La police de la tribu leur était confiée. Ils en commandaient les hommes armés (contingents) sous l'autorité des Kaïds.

Entre le Kaïd et le Cheikh, venait se placer, généralement, un autre fonctionnaire appelé *Cheikh ech-Chioukh*, Cheikh des Cheikhs. Ce Cheikh supérieur était nommé par l'Ar'a; mais celui-ci avait dû consulter préalablement les *Chioukh* de l'*Outhan*, et en référer ensuite au Pacha.

Il en était de même pour les fonctions de Kaïd : l'Ar'a désignait les candidats; mais le Pacha seul pouvait donner l'investiture.

Dans la nomination des Kadhys, l'Ar'a devait prendre l'avis du Kadhy d'Alger et de ses Oulama sur les capacités et la moralité des candidats : l'approbation du Pacha consacrait la nomination définitive.

A chaque Kaïd était attaché un *Khelifa* (lieutenant) : c'était un Sous-Délégué exerçant, en

cas d'absence ou de maladie du Kaïd, toutes les fonctions attribuées à celui-ci.

L'usage des cadeaux ou présents faits par l'inférieur au supérieur était général, et cela depuis les plus humbles emplois jusqu'aux plus hautes dignités. Nous ajouterons que c'était toujours l'importance des dons qui déterminait la nomination du solliciteur.

Les provinces (Baïlik) qui dépendaient de la Régence d'Alger étaient au nombre de trois : Constantine à l'Est, Oran à l'Ouest, et le Tithri au Sud.

Ces provinces étaient administrées par des *Baïat* (1), Gouverneurs, nommés par le Pacha, et révocables à volonté.

Ces fonctionnaires recevaient une délégation fort large de la puissance souveraine, et ils en usaient avec assez de liberté.

Ils commandaient les milices régulières et irrégulières de la province, et répondaient du recouvrement des impôts. Chaque année, ils en envoyaient le montant à Alger. Comme il n'existait aucun moyen de contrôle, ces versements se faisaient par abonnements au moment de l'entrée en charge.

A des époques déterminées, ces Beys étaient tenus d'apporter le *denouch* (impôt) en personne, et de rendre compte de leur administration. Nous ajouterons que les Beys ne faisaient pas

---

(1) *Baïat*, pluriel de *Baï*, dont nous avons fait les mots *Bey* et *Beylik*, administration ou gouvernement d'un Bey.

volontiers ce voyage au chef-lieu de la Régence, en raison de ce qu'il n'était pas toujours sans danger. En effet, le Bey ne savait jamais quel serait l'accueil que lui ferait le chef du Gouvernement, lequel n'avait, ordinairement, pour règle que son seul caprice.

Chaque Baïlik avait une organisation analogue à celle de la province d'Alger.

L'administration des villes était modelée sur celle de la capitale de la Régence : le premier magistrat, celui qui y représentait l'autorité centrale, portait le titre de *Hakem,* ou gouverneur.

Nous ajouterons que, si le Pacha finissait, à la longue, par avoir raison de la race arabe, sauf pourtant des tribus trop voisines du désert, il faisait plus difficilement reconnaître son autorité par les Kabils ou montagnards, qui, retranchés dans leurs montagnes, y étaient absolument indépendants, et ne payaient aucun tribut. Aussi, la souveraineté du Pacha d'Alger sur ces Kabils demeura-t-elle toujours purement nominale. Du reste, le Gouvernement turk ne se hasardait pas volontiers dans les hautes régions qu'ils habitaient, ce qui fait qu'on n'exigeait d'eux que ce qu'ils paraissaient disposés à faire ou à donner. Cependant, ils étaient astreints à certains droits quand ils voulaient écouler leurs produits sur les marchés de la plaine.

L'effectif des troupes composant la Milice régulière a toujours été relativement faible, en raison de l'étendue du pays, et des nombreuses populations que les Pachas avaient à maintenir

sous leur domination. Ainsi, en 1830, au moment de la conquête, cet effectif en troupes régulières était de :

Turks...........	8,000	15,000 hommes,
Koulougblis.....	7,000	

et, pendant les trois siècles de leur domination, ces forces n'ont jamais été dépassées. Il est vrai, comme nous l'avons dit plus haut, que les Turks, qui n'avaient pas de cavalerie, s'étaient vus dans l'obligation de constituer des forces auxiliaires par le concours de certaines tribus arabes, qu'ils avaient constituées en corps de *Makhzen*, ou de Gouvernement. Ces tribus à cheval, auxquelles les Turks accordaient d'importants privilèges, et qu'ils avaient établies sur d'excellents terres qu'on cultivait pour eux, se tenaient d'une manière permanente à la disposition de l'autorité turke, pour les coups de main ou razias qu'elle pouvait avoir à leur ordonner.

Les garnisons de Blida et de Koléa étaient habituellement composées de 490 Kouloughlis, qui alternaient entre eux dans chacune de ces places.

Nous ferons remarquer que, si le corps de la Milice était fermé aux indigènes, Mores, Arabes, ou Kabils, la Marine, en compensation, leur offrait des ressources très appréciables, et des chances d'arriver sinon à de hautes situations, tout au moins à la fortune; car la course, que les pirates algériens pratiquèrent, pendant trois siècles, à la honte des nations maritimes, et

avec un bonheur insolent, permettait à ces sacripants de mener bonne et joyeuse vie, et de se retirer, plus tard, avec une honnête aisance, soit dans leur pays d'origine quand ils n'appartenaient pas à la catégorie des renégats, soit sous les frais ombrages du Sahel d'Alger, ou de la forêt d'orangers de Blida.

Baba-Raïs-Mohammed, un vieil officier indigène du 1er de Tirailleurs Algériens, qui avait eu l'honneur de combattre sous les ordres du célèbre Raïs (1) Hamidou, d'origine kabile, lequel commandait la flotte algérienne en 1815, ne tarissait pas de regrets sur ces temps fortunés, où le Bahar-el-Metoussoth (2) appartenait tout entier aux *Bahria* (3) algériens.

Telle était l'organisation que le Pacha Kheïr-ed-Din avait donnée à l'État dont il avait été le premier Chef souverain, organisation qui s'est maintenue à peu près intacte pendant trois siècles, et que nous avons retrouvée quand, en 1830, nous avons succédé au Pacha Hoçaïn-ben-Hacen.

Nous ajouterons, pour terminer ce qui a trait à l'organisation dont nous nous occupons, que les Turks étaient seuls propriétaires du sol, et qu'ils en accordaient la jouissance temporaire comme une ferme, c'est-à-dire moyennant l'impôt.

La perception de l'impôt se faisait, au moment

(1) *Raïs*, commandant de navire.

(2) La Mer moyenne, la Méditerranée.

(3) *El-Bahria*, les gens de mer.

des moissons, par des camps volants de soldats de la Milice de la force de 2 à 300 hommes. L'état de guerre étant permanent entre le Gouvernement turk et les tribus, il fallait toujours que la demande des divers impôts fût appuyée d'arguments irrésistibles comme ceux, par exemple, que pouvaient faire valoir les Turks et le Makhzen. Les Arabes savaient par expérience que leurs maîtres ne se piquaient point de générosité, et que ce n'était, d'ailleurs, que par pure tolérance qu'ils leur laissaient la disposition de leurs têtes.

Nous allons nous occuper à présent de la division administrative de l'*Outhan* des Bni-Khelil, dans lequel étaient compris le territoire de Blida et le quartier de Bou-Farik. Ce quartier se subdivisait lui-même en trois cantons : *El-Outha*, ou la *plaine* proprement dite, *El-Merdjïa*, les *marécages*, et *El-Hamada* (1), les terrains élevés et caillouteux.

El-Hamada était la plus belle partie de l'*Outhan* des Bni-Khelil : ce canton se déroulait au pied des montagnes. Le sol, ainsi que l'indique son nom, en est beaucoup plus élevé que ceux d'El-Outha et d'El-Merdjïa. Ses principaux centres de population étaient Guerouaou, Halouya, et la Zaouya de Sidi-El-Habchi.

C'est également dans cet *Outhan* qu'était située la ville de Blida; mais elle n'en faisait par-

---

(1) *El-Hamada*. On désigne ainsi un terrain élevé, sec, qui demande beaucoup d'eau.

tie que géographiquement; son administration, ainsi que nous le verrons plus loin, était tout à fait distincte de celle des Bni-Khelil.

Les montagnes de cet *Outhan* étaient habitées, de l'Est à l'Ouest, par les tribus kabiles des Bni-Misra, des Bni-Salah, et des Bni-Meçâoud.

Dans la plaine, l'*Outhan* d'Es-Sebt comprenait les Hadjouth, et les trois groupes des Oulad-Hamidan, des Bni-Allal et des Zenakhra, lesquels sont originaires du Sahra. Ces trois petites tribus étaient unies intimement avec les Hadjouth; elles formaient, avec ceux-ci, la population la plus belliqueuse de la province d'Alger.

Du reste, on a toujours confondu ces quatre tribus de cavaliers sous le nom de la plus importante d'entre elles, celle des Hadjouth, auxquels venaient se joindre fréquemment les coupeurs de routes de toute la province du Tithri. Ce ne sont point, d'ailleurs, des inconnus pour nous; car nous avons eu fréquemment, de 1830 à 1842, l'occasion de les voir à l'œuvre au cours de ces Récits.

La ville de Blida était donc à la main de l'Ar'a, qui l'administrait directement par l'intermédiaire du *Hakem*, ou gouverneur.

Auprès de cette population de Blida, Mores-Andalous et Oulad-Solthan, vinrent peu à peu se grouper des Juifs et des Mzabites, ces premiers représentants, ces monopoleurs bientôt de tout le commerce de la Régence d'Alger.

Bien que soumis à toutes les vexations possibles, à tous les mépris, à toutes les humiliations,

à tous les outrages, à toutes les injustices, les Juifs n'en persistaient pas moins, et avec un courage et une patience dignes d'un meilleur sort, à demeurer au milieu d'une population brutale, cruelle, sanguinaire, et cela par l'appât de quelques douros qui leur étaient presque périodiquement volés, c'est-à-dire dès que les Turks ou les Mores soupçonnaient qu'ils en avaient encaissé suffisamment pour valoir la peine de les en dépouiller. Tous les prétextes étaient bons pour drainer ces malheureux de ce qu'ils avaient amassé, souvent péniblement, par le trafic ou le négoce.

Il est vrai de dire qu'ils se vengeaient largement quand ils en trouvaient l'occasion, c'est-à-dire quand les Turks et les corsaires avaient besoin d'eux, soit pour écouler le produit de leurs razias ou de la piraterie, soit quand ils avaient à contracter des emprunts, ou à se procurer des objets de luxe, des étoffes précieuses, des tapis, des bijoux, etc.; dans le premier cas, ils traitaient avec les emprunteurs à des taux dont on n'a pas l'idée; mais il n'y avait pas de mal à cela avec les Turks; dans le second cas, ces dignes enfants d'Israël, qui étaient changeurs, orfèvres, batteurs de monnaie, et qui portaient déjà jusqu'au sublime l'art du *surfaire*, faisaient rendre gorge à leur clientèle tant qu'ils le pouvaient. Aucun trafic, aucun négoce ne leur était étranger, et ils auraient, dans leur génie commercial, fondu et vendu le veau d'or s'ils avaient trouvé acheteur. Ajoutons à tous

ces talents de trafiquants le don des langues, qu'ils ont emprunté, dans le temps, à leurs compatriotes les apôtres du Christ, et que, jusqu'à présent, ils ont oublié de leur restituer.

On comprend facilement que, dans les conditions où se trouvaient placés ces malheureux Hébreux vis-à-vis des Turks, voire même des Arabes du Makhzen, situation qui a duré trois longs siècles, les Juifs ne fussent pas d'une probité absolument immaculée : ils n'en avaient vraiment pas les moyens.

Les Juifs de Blida avaient un *mokaddem*, qui était nommé par le *Hakem*.

Quant aux Mzabites, ces schismatiques de l'Ouad-Mzab, ils monopolisaient certaines professions. On prétend que, sous le pachalik de Mohammed-ben-Otsman-Khodja, ils se conduisirent avec une telle valeur, lors de l'expédition d'O'Reilly contre Alger en 1775, et qu'au nombre de 800, ils repoussèrent les Espagnols avec tant d'énergie, que le Pacha, pour les en récompenser, leur accorda la concession exclusive des bains, des boucheries et des moulins d'Alger.

Ils ajoutèrent successivement à ces lucratifs monopoles les professions d'entrepreneurs de charrois ou de bourricotiers, de gargotiers, de fruitiers, de marchands de charbon, enfin, de négociants en tous genres.

Depuis la conquête, quelques-uns de ces anémiques commerçants ont entrepris de faire la banque. Ils ont empiété ainsi sur un genre de commerce, celui de l'argent, qui paraissait être

bien plutôt dans les aptitudes et les goûts des enfants d'Israël que dans les leurs.

Mais revenons à Blida. Sous l'impulsion intelligente des Andalous, la Petite Ville prospéra rapidement ; elle était devenue, en peu de temps, l'entrepôt du commerce du Tithri et du Sud avec la capitale de la Régence, et les villes du littoral de la province d'Alger. Puis, lorsque fut créée sa forêt d'orangers, les Turks et les Raïs qui s'étaient enrichis soit dans les razias sur les tribus arabes, soit dans la course sur les vaisseaux des Chrétiens, firent de Blida leur ville de plaisance. C'était également sous les frais ombrages, sous les orangers de la Petite Ville que les Turks de la Milice — ceux qui ne voulaient pas se livrer au commerce — venaient passer leur année de *khezour* (disponibilité), et les gens de mer dépenser les gras produits de la course. Un certain nombre de ces sacripants s'y retirèrent définitivement, et y bâtirent des *bradj* (1) dans les jardins.

Dans ces conditions, Blida était promptement devenue une ville de plaisirs et de fètes ; l'amour sensuel, brutal, grossier, y eut ses temples et ses autels, et les fonctions de *Mezouar* n'y furent plus désormais une sinécure. Aussi, qu'arriva-t-il ? Blida fut traitée de *kahba,* de prostituée. On la compara, comme nous l'avons dit plus haut, à El-Koleïâ (Koléa), qui, ne possédant pas les mêmes charmes que sa voisine, — et elle

(1) Maisons de campagne.

en séchait de jalousie, — n'attirait ni les *Kracen* (1), ni les Turks de la Milice, et qui, sans le moindre effort de vertu, avait réussi, par ses intrigues et ses calomnies, à gagner le titre de *la pure, de l'immaculée.*

Et à force d'être répétés, ces mauvais propos finirent par prendre rang de vérités, et ce fut à ce point que les saints marabouths s'en mêlèrent, — ils avaient horreur des Turks, — et vinrent, à plusieurs reprises, à l'exemple des prophètes que le Dieu d'Israël envoyait autrefois à son peuple pour lui donner ses avertissements, reprocher sa conduite à l'*Ourida,* — la Petite Rose, — et la menacer de la colère du Tout-Puissant. Nous verrons plus loin que ces menaces ne furent pas toujours vaines et sans effet.

A partir du jour où cesse la légende, laquelle est l'histoire des peuples qui n'écrivent pas, nous ne savons plus rien de Blida : nous entrons dans une sorte de nuit obscure, semée, comme l'Enfer du Dante, de toutes les plaies, de tous les fléaux que subissent, sans en chercher le remède, les peuples inéclairés, indifférents ou résignés. C'est ainsi qu'à partir de la mort de Sidi Ahmed-el-Kbir, en 1540, jusqu'à la conquête d'Alger, en 1830, nous perdons la trace des faits qui ont dû se produire dans cet Eden des Andalous. L'obscurité se fait, et dure près de trois siècles, et nous ne comptons plus guère les années que par les fléaux — plaies

(1) *Kracen*, pluriel de *Korsan,* dont nous avons fait *corsaire.*

d'Égypte — qui s'abattent sur cette malheureuse Blida avec une intensité et une continuité des plus opiniâtres.

Ces fléaux suivaient invariablement la marche suivante : invasion du Tell par les criquets-pèlerins ailés en mars ou avril, premiers ravages des céréales sur pied et de toute verdure, ponte de ces acridiens ; ils meurent en empoisonnant de leurs cadavres les sources et les cours d'eau ; puis, quelques jours après, éclosions nouvelles, dévastation bien plus complète que par les criquets ailés, et cela jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'état d'insectes parfaits et qu'ils prennent leurs ailes. Quelques jours après cette quatrième et dernière métamorphose, les criquets essaient leur vol et retournent dans le Sud, leur pays d'origine.

Cette fois, tout y a passé ; ils se sont attaqués à tout, et les champs, les cultures ont été rasés aussi court que possible. Le résultat de cette invasion est toujours la famine, le typhus, ou la peste, et la population plus que décimée.

Et l'on jugera de ce que ce devait être par ce que nous avons vu dans l'année 1867-1868, — *âam ech-cheurr*, — l'année de la famine, de la misère, comme disent les Arabes, surtout quand nous aurons dit que les Indigènes ne se défendaient pas contre les sauterelles ; c'était, d'ailleurs, au-dessus de leurs moyens, et puis, il leur est interdit de tuer quelque insecte que ce soit, quelque être vivant qui les a attaqués, — en dehors de l'homme, bien entendu, — avant

de lui avoir fait les trois sommations. Tout à fait comme chez nous.

On raconte qu'un jour, Omar-ben-Ibn-El-Khath-thab, deuxième khalife et cousin de Mahomet, ayant trouvé un scorpion sur le tapis qui lui servait de couche, et ne se reconnaissant pas le droit de détruire un être animé, s'en alla demander conseil au Prophète pour savoir de quelle façon il devait se comporter avec un animal aussi peu gêné. Le Prophète, — qui était très bon, — lui répondit : « Somme-le de déguerpir à trois reprises et à des jours différents. S'il persiste, après cela, à partager ta couche, mets-le à mort impitoyablement. »

On comprend qu'avec de pareils scrupules de la part des Indigènes, les acridiens-pèlerins aient jamais eu grand'chose à redouter de la méchanceté des hommes.

Avec les sauterelles et la peste, Blida fut fréquemment tourmentée par les tremblements de terre, et, plus d'une fois, ainsi que nous allons le démontrer, sa population fut réduite à aller camper dans ses jardins. Nous voyons que, si Blida n'a pas d'histoire, ce n'est pas précisément, nous le répétons, parce qu'elle fut toujours heureuse. Non, elle eut à compter, au contraire, avec tous les fléaux particuliers aux pays orientaux. C'est à peu près, du reste, tout ce qu'elle a retenu de son passé.

En effet, depuis la peste de 1556, qui dura quatre ans, et qui tua trois Pachas à Alger, celle de 1561, qui en vit succomber un autre, celle de

1572, qui dura trois ans, celle de 1601, de 1620, qu'on a appelée la grande peste, celle de 1647, qui a ravagé Alger et Blida pendant deux ans, celles de 1675 et de 1691 (1), celle de 1698 à 1700, qui a enlevé 24,000 personnes à Alger, à Blida et dans la Mtidja, et 45,000 dans toute la Régence. Puis, les pestes de 1724, 1731 et 1749; celle de 1787, qui tue 17,000 personnes tant à Alger que dans la plaine jusqu'à Blida; enfin, la peste de 1815, celle de 1817 à 1818, qui dépeuple Alger et Blida.

La plupart de ces pestes, nous le répétons, furent précédées d'une invasion de sauterelles, notamment celles de 1556, 1572, 1620, 1647, 1698, 1724, 1749, 1787, 1815 et 1817. Cette dernière peste dura trois ans. Dans les premiers temps, elle enleva, à Blida, jusqu'à 70 personnes par jour.

En 1825, après le tremblement de terre, une épidémie de typhus éclata à Blida, et, pendant les vingt-deux jours qu'elle dura, la ville, qui venait de perdre la moitié de sa population, voyait encore succomber la moitié de celle qui avait survécu à cet épouvantable désastre.

Quant aux tremblements de terre, les plus désastreux ont été ceux de 1601, de 1716, lequel dura du 3 février à la fin de juin; celui de 1760, que les annales blidiennes rapportent ainsi : « Dans une nuit de choual, après minuit, en juin 1173 de l'hégire, la majeure partie de la ville de Blida est renversée par un tremblement de terre.

---

(1) La peste de 1691 fut extrêmement violente. Cette année fut dite du *Bou-Rourou*, du hibou.

Un autre, du 24 du mois de safar 1184 (juin 1770), vint de nouveau ébranler la ville jusques dans ses fondements.

Nous parlerons plus loin de celui de redjeb 1240 (mars 1825), qui détruisit Blida presque en entier.

Nous ajouterons que ces phénomènes géologiques étaient presque toujours suivis d'incendies qui achevaient l'œuvre de ce terrifiant fléau (1).

Blida n'est plus, on le voit, cette ville enchanteresse que nous ont faite les poëtes et les historiens fantaisistes. Mais Turks et pirates avaient tellement l'habitude de vivre avec ces fléaux, et ils sentaient tellement, d'ailleurs, le besoin de profiter et de jouir vite de la vie, qu'en raison de leur existence périlleuse, aventureuse, les forbans surtout ne pouvaient guère supposer éternelle, qu'ils s'étourdissaient avec une sorte de rage dans les plaisirs qui tuent le plus sûrement ceux qui s'y adonnent sans réserve : nous voulons parler de la femme et du jeu.

Dans de pareilles conditions, la Petite Rose de Sidi Ahmed-ben-Ioucef avait promptement perdu ses charmes, et la ville proprement dite, tout jeune qu'elle était, avait pris bientôt tous les signes, tous les stigmates, toutes les marques de la vieillesse et de la décrépitude prématurées.

---

(1) Il est à remarquer, par la disposition sur le sol des ruines de la plupart des établissements romains dans les Mauritanies, qu'ils ont été renversés par des tremblements de terre, et que l'incendie est toujours venu compléter ce fléau géologique.

Sans doute, sa campagne, ses jardins d'orangers avaient conservé toute leur fraîcheur, toute leur délicieuse verdure; mais c'étaient des fleurs recouvrant un cadavre en putréfaction. Chacun des fléaux passant sur la ville, peste ou tremblement de terre, y laissait sa griffe; et cette décomposition dont nous parlons devait faire des progrès d'autant plus rapides, que ses malheureux habitants ne réparaient pas les dégâts produits par les convulsions de la terre; ce n'était pas la peine, et puis, sans doute, Dieu ne le voulait pas, puisque c'était lui qui envoyait ces fléaux. Aussi, toute maison tombée, effondrée, écroulée, ne se relevait plus. D'ailleurs, pour rebâtir, il eût fallu déblayer, et c'eût été par trop pénible et bien trop long.

D'un autre côté, les mœurs de la Petite Rose n'avaient rien à envier à son état matériel : corps et âme se valaient. Aussi, cette situation doublement lamentable avait-elle fini par lasser, par irriter le Dieu unique, qui, nous le répétons, lui avait envoyé, à plusieurs reprises, ses avertissements par ses prophètes; mais elle n'en avait tenu aucun compte; de sorte qu'il arriva un jour ce qui devait infailliblement arriver : à bout de patience, le Maître des Mondes se décida à la punir de ses déportements, mais le châtiment fut terrible, et si les Français — complément du châtiment — n'avaient point entrepris la conquête de la Régence d'Alger, c'en était fait de Blida à tout jamais.

Puisque l'histoire et la légende se bornent

exactement à rappeler les fléaux qui, depuis sa fondation jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, s'abattirent sur Blida, c'est que, probablement, les annales de la Petite Ville n'eurent à enregistrer, pendant cette longue période, aucun fait valant la peine d'être retenu. Nous ferons donc comme l'histoire, c'est-à-dire que nous laisserons dans leur obscurité les deux siècles de misère et de ruines dont nous avons parlé plus haut.

Du reste, après la connaissance des origines de Blida, le véritable intérêt historique ne commence pour nous que quelques années avant la conquête, et cela parce que nous avons pu interroger nous-même les témoins oculaires des grands faits qui se sont produits autour de cette ville, voire même les acteurs qui ont joué les rôles principaux dans ces drames sanglants et terribles qui ont marqué, dans le pays, la fin du XVIIIe siècle, et la première moitié du XIXe.

Notre récit passera, dès lors, du domaine de la légende dans celui de l'histoire contemporaine.

Nous avons dit plus haut que Blida, avec ses frais ombrages, sa plantureuse végétation, et la beauté de ses jardins, était devenue promptement la ville de plaisance des Turks, et des forbans enrichis par la piraterie.

Plus tard, ce fut encore Blida que choisirent les Pachas pour servir de lieu d'internement aux beys d'Oran, et fonctionnaires influents dont ils avaient à se plaindre, ou dont ils soupçonnaient ou redoutaient les menées contre leur pouvoir.

La proximité d'Alger permettait aux Pachas de les faire surveiller d'une manière plus efficace, et de les avoir constamment sous leur œil jaloux ou méfiant. Ils étaient d'ailleurs payés pour ne point s'endormir dans une fausse ou trompeuse sécurité. En effet, il n'est que peu de Pachas ou de beys qui moururent de mort naturelle pendant les trois siècles que dura la domination turke.

C'est ainsi que, parmi ces internés ou exilés à Blida, nous comptons Otsman-ben-Mohammed, vingt-septième bey d'Oran : mécontent de quelques mesures prises à son égard par le Pacha Mosthafa-ben-Ibrahim, il se disposait à se retirer en Égypte avec ses richesses. Prévenu de ses intentions, Mosthafa-Pacha le manda auprès de lui, le destitua, et l'interna à Blida, où il se rendit avec toute sa famille. Ceci se passait en 1802 (1216). Rentré en grâce, deux ans plus tard, auprès du Pacha, il était envoyé à Constantine en qualité de bey de cette province.

Mosthafa-El-Manzali lui succédait dans le Baïlik d'Oran en 1802; mais il était déposé en 1805 (1219), pour son manque d'énergie, son incapacité, et pour s'être fait battre par les bandes d'Abd-el-Kader-ben-Ech-Cherif et de Mohammed ben-El-Ahrech-el-Derkaouï.

Il fut remplacé en 1805 (1219) par Mohammed-ben-Mohammed-El-Mekelleuch (le difforme), frère du bey Otsman-ben-Mohammed, qui avait été nommé bey de Constantine étant interné à Blida. Lors de la disgrâce d'Otsman, El-Mekel-

leuch l'avait suivi au lieu de son internement, où il avait continué de résider après le départ de son frère pour prendre possession du Baïlik de l'Est. Mosthafa-Pacha le fit appeler à Alger, et lui dit : « Je te nomme bey d'un Baïlik à reconquérir presque en entier. » Il accepta cette lourde tâche, et il parvint, après avoir battu les rebelles d'Abd-el-Kader-ben-Ech-Cherif et Mohammed-ben-El-Ahrech, à pacifier la province d'Oran.

Malheureusement, il tomba dans la débauche et dans tous les excès; et le pacha Ahmed-ben-Ali, qui avait succédé à Mosthafa-Pacha, le fit étrangler, en 1807 (1221), après qu'on lui eut appliqué sur la tête une calotte de fer rougie au feu.

Son frère Otsman, le bey de Constantine, n'avait pas été plus heureux : il avait péri, avec tous les Turks, dans un combat qu'il avait livré, en 1803 (1218), sur l'ouad Ez-Zehour, à Mohammed-ben-El-Ahrech-El-Derkaouï, qui était venu assiéger Constantine, et qu'il avait poursuivi jusque chez les Kabils de l'ouad El-Kebir.

Nous trouvons dans « *la Revue africaine* » de 1874 (18e année) un document (1) d'un grand intérêt, qui a été communiqué à M. l'Interprète principal Féraud, qui l'a traduit, par notre ami si regretté, Joseph d'Houdetot, lequel était un fanatique des Annales algériennes, surtout de celles qui se rapportaient à la période de la domination turke.

---

(1) Le titre de ce document est le suivant : « *Éphémérides d'un Secrétaire officiel sous la domination turke, à Alger, de 1775 à 1805.* »

Or, comme plusieurs des faits rapportés par le Secrétaire officiel se sont passés à Blida, nous n'avons eu garde d'oublier de les mentionner ici ; l'histoire de Blida n'est point si riche que nous fassions fi de tout ce qui nous paraît présenter quelque intérêt pour nos lecteurs.

Nous ne nous occuperons, bien entendu, que de ce qui a trait à l'histoire que nous écrivons. Nous suivrons l'ordre des faits qui a été adopté par le Secrétaire du Bey de Tihtri Ibrahim-El-Boursali, l'auteur des Éphémérides dont nous parlons.

« Hoceïn-Pacha a ordonné l'arrestation de Si Hacen, bey de Tithri, dans la nuit de mardi, 3 choual 1215 (mardi, 17 février 1801).

» L'arrestation a été opérée par Sid El-Hadj-Kouïder-ben-Sahnoun, kaïd des Arabes, dans la matinée de mercredi, en présence du Hakem de Médéa. On lui a mis les chaînes et les anneaux aux membres. Si Mohammed-le-Canonnier a été nommé bey à sa place.

» En même temps, on a arrêté Si Mohammed-ben-Es-Snouci, secrétaire du bey Hacen, ainsi que le Kaïd ed-Dar et le barbier.

» Le 21, on a relâché l'ex-bey Hacen de la prison de Médéa; mais on l'a conduit à Blida, où il a été enfermé de nouveau dans le café attenant à la salle de commandement (1).

---

(1) Il s'agit ici du Café du Hakem, qui existe encore aujourd'hui dans la rue du Grand-Café, ainsi que l'ancienne salle de commandement qui est à gauche de ce Café.

» On a trouvé chez lui 30,000 dinars (1), qu'El-Hadj-Kouïder a apportés au Pacha, ainsi que des esclaves chrétiens, des négres et des armes. Maintenu à la prison de Blida, il a fini par avouer qu'il avait encore 60,000 dinars déposés à Alger chez le Juif Kouas, et 21,000 dinars chez divers de ses administrés. On a trouvé en totalité 102,000 solthani (2).

» Dans la maison de son beau-frère, Mohammed-Khoudja, on a trouvé 1,500 solthani, un paquet de pierres précieuses, des vêtements d'une valeur de 800 solthani, et un coffret appartenant à sa femme.

» Après cela, on l'a fait sortir de prison dans la nuit de vendredi 25 de choual 1215 (11 mars 1801). On lui a laissé le jardin, le haouch, et toutes les propriétés qu'il possède à Blida.

» La disette et la cherté des vivres sont extrêmes. C'est au point que le *saâ* (3) de blé se vend, à Blida, au prix de 7 dinars d'or; il en est de

---

(1) Le *dinar* était une monnaie de convention. Dans les anciens contrats, lorsque son taux n'est pas spécifié, il a la valeur d'une piastre d'Espagne, c'est-à-dire 5 fr. 40 cent.

(2) Le *solthani deheb*, solthani d'or, était une monnaie d'Alger, dont le taux a varié, suivant les époques, de 6 à 12 francs.

Le *solthani bou-medfâ* a eu la valeur de la piastre forte d'Espagne, 5 fr. 50 cent. environ.

(3) Le *saâ* est une mesure pour les céréales, qui, à Alger, valait trois doubles décalitres; celui du dehors, 5; dans l'Ouest et à Constantine, il en valait 8.

même à Médéa. A Alger, le blé est à 4 solthani, et l'orge à 3 (1209 — 1794).

» Dans la matinée de dimanche, 22 de djoumad el-ououel, la nouvelle est arrivée à Blida que Mosthafa-ben-Sliman, surnommé El-Ouznadji, qui avait été nommé Bey de la province de l'Est en 1212 (1797), avait été arrêté à Constantine par l'entremise du khalifa Ben-El-Abiadh.

» En même temps que le Bey, on a fait arrêter aussi El Hadj-Hamida-ben-El-Fekhar, son secrétaire. La maison (1) que le Bey possédait à Blida a été mise sous les scellés (1212 — 1797).

» On a arrêté aussi l'ancien Hakem de Blida, Brahim-ben-El-Hadj-Mahmoud.

» Dans l'après-midi, on a appris une autre nouvelle : c'est que la maison de Blida du susdit Brahim et celle de sa mère, la dame Aziza, étaient également mises sous les scellés. Celle-ci s'est enfuie dans le sanctuaire de Sidi Ahmed-el-Kbir (2). Quand on a voulu la bâtonner, elle a dit : « Ne me frappez pas; je vous montrerai où sont cachées les richesses de mon fils. Le Hakem de Blida a consenti, et elle a déclaré que, dans la maison de Sidi Mohammed-ben-Si-Brahim-ben-Adoul, treize caisses étaient cachées.

» Ces caisses contenaient des richesses inimaginables, telles que trois coffres remplis de bi-

(1) Cette maison est celle dite de Yahïa-Ar'a, laquelle est située sur la route et à 150 mètres à gauche de la porte d'Alger, en face du chemin de Dalmatie. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin.

(2) L'ancienne mosquée de la place d'Armes.

joux et de pierres précieuses, quinze sacs d'objets de grand prix, six aiguières d'argent, quatre yathaghans de même métal.

» On a arrêté Ben-Adoul; mais on n'a trouvé chez lui autre chose que ce qui est énuméré ci-dessus; dès lors, on l'a relâché.

» Un nommé Ben-Atik, de Blida, est ensuite venu trouver le Hakem de cette ville, et lui a déclaré qu'il avait loué, depuis trois ans, une chambre à El-Ouznadji (1); mais qu'il ignorait ce qu'elle renfermait. Le Hakem et les cheikhs de Blida se sont tout aussitôt transportés à l'endroit dénoncé; ils ont ouvert cette chambre, et y ont trouvé six caisses et quatre paniers. En apprenant la nouvelle découverte qui venait d'être faite, la dame Aziza a prévenu le Hakem que ces caisses contenaient des richesses qu'un grand monarque même ne possédait pas. Dans les paniers, on a trouvé, en effet, des plateaux en or, des aiguières en or, et des supports de tasses à café de même métal.

» Chez un autre individu, forgeron de son métier, on a trouvé aussi une caisse.

» Le chaouch de l'Agha, Sid El-Hadi, par ordre du Pacha, a apporté toutes les richesses ci-dessus mentionnées au palais du Souverain.

» La nouvelle est arrivée annonçant que le Hakem, muni de chaînes, s'était reudu dans la maison du marabouth où s'était retirée la femme

---

(1) Mosthafa-El-Ouznadji, le Bey de Constantine dont nous avons fait connaître plus haut l'arrestation.

de Brahim-ben-El-Hadj-Mahmoud. Quand il s'est disposé à l'enchaîner, elle lui a dit : « Laissez-moi tranquille encore trois jours. » Le troisième jour, en effet, elle a donné un coffret plein de joyaux. Elle est restée dans la maison du marabouth jusqu'à la nuit du 28. Son fils a été mis en liberté à ce moment. Le Hakem a eu *la gracieuseté* de lui laisser deux fusils montés de capucines d'argent.

» La maison qu'El-Ouznadji possède à Blida a été dévalisée. On en a retiré tous les vêtements d'homme ou de femme qui s'y trouvaient, les tapis et une foule d'effets que la langue se fatiguerait à énumérer et à spécifier. On y a trouvé une caisse contenant six gilets de femme d'un travail splendide; ces gilets recouvraient un tas de petite monnaie; au-dessous de la monnaie étaient des *mahboub* (1); puis, au-dessous encore, des douros. Tout cela a été envoyé au palais du Pacha.

» La dame Aziza, femme de Mahmoud, a été relâchée de la maison du marabouth le cinquième jour du mois de djoumada tania. On lui a laissé cent dinars.

» Dans la soirée de lundi, 13 de redjeb, on a reçu à Blida la nouvelle qu'El-Hadj-Hamida-ben-El-Hadj-El-Arbi-ben-El-Fekhar, secrétaire d'El-Ouznadji-Bey, a été crucifié contre le mur d'enceinte de Constantine le 4 du même mois. Avant

(1) Le *mahboub* (pièce d'or) valait à peu près 5 francs de notre monnaie.

ce supplice, on l'a déshabillé, et on lui a passé une chemise de cotonnade pour couvrir sa nudité. Sa tête a été couverte de tripes et de boyaux de charogne, et, dans cet état repoussant et hideux, on l'a promené en long et en large dans les rues de la ville. Lorsqu'il demandait à boire, on lui présentait de l'eau; mais, en l'approchant de ses lèvres, on la lui retirait aussitôt sans le laisser boire. Le crieur public le précédait en criant: « Voilà le châtiment réservé à ceux qui fomentent des intrigues contre le Souverain. » Des enfants le suivaient par derrière en criant: « Regardez le corrupteur des enfants! » Quand on l'a appliqué contre le mur pour le crucifier, le kaïd de la Kasba l'a empêché de faire sa dernière prière et de tourner la tête vers La Mekke.

» Précédemment, les Oulama qui l'avaient approché s'en étaient éloignés à cause de son impiété. Quant aux enfants, il les avait attirés à lui par de douces paroles et des gracieusetés, et les avait ensuite corrompus par ses vices contre nature.

» Durant sa vie de fonctionnaire, il n'avait jamais été sensible aux plaintes qu'on lui adressait; il ne soutenait pas non plus les droits de l'opprimé. Étant venu à une certaine époque à Alger pour le versement de l'impôt triennal dit *denouch*, Sidi Ben-El-Arbi, fils du saint El-Hadj-Mohammed-ben-Djâadoun, alla le voir à Haouch-El-Bey, afin d'obtenir quelque offrande pour le marabouth Sidi Abd-er-Rahman-Et-Tàalbi (que Dieu nous fasse participer à ses grâces!); il

n'éprouva qu'un refus impoli de la part de l'impie Hamida. Le quêteur s'en alla, fort mécontent, trouver le Bey, qui, lui, donna son offrande.

» Hamida a subi le châtiment de ses fautes. On l'a enterré dans un tas de fumier, sans laver son corps, et sans l'envelopper même d'un linceul. Que Dieu nous préserve d'une si triste fin !

» Le lundi, 7 du mois de redjeb (25 décembre 1797), Mosthafa-Bey-El-Ouznadji a été étranglé. Le lendemain, on a ordonné à sa famille et à tous les siens de s'en aller où la destinée les conduirait. On a apporté de Constantine tout ce qu'il possédait, argent, armes, chevaux. C'est son successeur, Ingliz-Bey, qui a été chargé d'expédier tout cela à notre seigneur le Pacha Sidi-Hoceïn, — que Dieu le fortifie !

» Vers la fin de redjeb, est arrivée la nouvelle que le Hakem de Blida avait arrêté le kaïd Hacen. Celui-ci, par l'intermédiaire de Hatchi-Ali, a fait remettre en cadeau au Hakem : 100 dinars, deux tapis de Turquie et un yathaghan en or. On a envoyé également à un personnage de l'entourage du Pacha la somme de 300 dinars et des tapis ornés de dorures. Alors, le Hakem, gagné par ces cadeaux, a écrit au Pacha en faveur du kaïd Hacen, qu'il avait arrêté lui-même, et celui-ci, sur ses instances, a été relâché.

» Dans la nuit de mardi, 14 du mois, la femme d'El-Ouznadji-Bey est arrivée à Blida.

» J'ai transcrit ces notes afin de ne pas laisser tomber dans l'oubli les événements qui précèdent. — 1212 (1797).

On a trouvé chez El-Hadj-Hamida, à Blida :

	4,000	mahboub,	
	3,000	réaux,	
Un sac d'argent de Tunis, de..	5,000	id.	
Chez le Kaïd Ed-Dar.........	6,000	id.	appartenant à Hamida.
Chez Bel-Abbas.............	3,000	id.	
Chez Salah.................	200	id.	

De la maison qu'il possédait à Médéa, on a rapporté des bernous, haïks, tapis, étoffes de soie, et environ 400,000 *mahboub* (pièce d'or), qui ont été versés au palais du Souverain.

Le bach-saïs (chef des palefreniers) Ould-Amer, s'était déjà fait payer par lui une amende de 1,000 réaux. De plus, quatre beaux mulets ; — deux belles juments ; — deux grands beaux fusils ; — deux beaux pistolets ; — vingt taureaux ; — 70 tellis de blés ; — 600 saâ d'orge ; — des effets et des vêtements venus de Tunis.

Mohammed-Chaouch, beau-frère de El-Ouznadji, a payé une amende de..... 3.000 réaux.

En outre :

Dinars et valeurs des effets de corps et autres.................. 2.000 réaux.

Des meubles.

Le kaïd El-Begueur lui a pris aussi.......................... 2.000 réaux.

Enfin, 500 mahboub qu'il avait envoyés à Blida pour l'acquisition d'une maison.

Le 9 de châban 1215 (1800), Sid Otsman, avec

ses femmes et ses enfants, est arrivé à Blida, et s'est installé dans le jardin de Ben-Debbah. Sid Mosthafa-Khaznadji a eu la générosité de lui donner des vivres pour nourrir sa famille. Que Dieu lui tienne compte de sa bonne action! »

Ces quelques *Éphémérides* suffiront pour nous donner une idée des mœurs administratives ou gouvernementales sous la domination turke. Nous voyons que les Pachas avaient recours à une méthode des plus simples pour refaire leurs finances. Ils avaient un système de drainage absolument infaillible pour détourner à leur profit le courant de la fortune publique. Nous sommes peu disposés à plaindre leurs victimes, les beys, lesquels en faisaient autant à l'égard des fonctionnaires inférieurs de leurs provinces; car, il fallait bien qu'ils les *mangeassent* à fond pour encaisser, et en si peu de temps, des trésors de l'importance de ceux que nous avons énumérés plus haut. Il fallait aussi qu'à leur tour, les sous-ordres pussent impunément pressurer leurs malheureux administrés, et faire monter à la surface du sol l'or qu'ils enfouissaient avec tant de soin. Le Gouvernement turk était, du haut en bas, et à tous les degrés de la hiérarchie, l'extorsion et la spéculation organisées.

Nous avons déjà dit un mot de la condition d'existence qui était faite aux Juifs dans ces temps de pillage incessant, de violences sans cesse renouvelées. Nous supposons que les vieillards qui ont vécu à ces époques d'exactions officielles, et qui ont dû en garder le sou-

venir, ne doivent pas les regretter outre mesure quand ils les comparent aux temps actuels, où ils jouissent, à l'ombre de notre drapeau, d'une entière sécurité, laquelle leur permet de s'enrichir sans redouter que les soldats de la Milice turke viennent les rançonner, les piller, violer leurs femmes et leurs filles, et leur faire endurer mille tortures pour leur arracher le secret de l'enfouissement de leurs trésors.

L'auteur des *Éphémérides* raconte, à ce propos, la conspiration de Ouali-Khoudja contre Mosthafa-Pacha, évènement qui se passait le 9 de djoumad el-ououel 1216 (18 septembre 1801): le kaïd de Bou-R'ni, l'un des conjurés, voyant la partie perdue, et Ouali-Khoudja expirant, criait aux janissaires qui le combattaient : « Je vous accorderai huit parts de paie, du pain blanc, et, pendant huit jours, le *droit de saccager les Juifs*. »

« Un autre jour, raconte le Secrétaire officiel, c'était dans la journée du vendredi 7 de rabiâ etstsani, les janissaires se sont ameutés contre l'ennemi de Dieu, le Juif Bou-Djenah, et l'ont massacré.

» Le lendemain samedi, il y a eu émeute contre les Juifs : on en a tué 107, et on en a blessé plus de 80. Celui qui a tué Bou-Djenah est un janissaire du nom de Yahïa.

» Ceci se passait sous le gouvernement de Mosthafa-Pacha, en 1220 de l'hégire (1805). »

Ces massacres de Juifs étaient assez fréquents, à Alger surtout. Nous aurons l'occasion de

raconter plus loin un fait de ce genre, qui s'est passé à Blida en 1836.

Les Juifs algériens ont conservé le souvenir, ineffaçable, d'ailleurs, de ces sortes de mises hors la loi, que les Arabes désignent par l'expression *El-Fiï* (1), scènes affreuses dans lesquelles ces malheureux enfants du peuple de Dieu étaient voués à toutes les tortures que peut suggérer à une population ivre de haine, de luxure et d'avidité, la cupidité la plus insatiable et la plus effrénée.

Mais, avant d'aller plus loin, nous voulons donner, tout d'abord, une idée de la physionomie et des mœurs de l'*Ourida* de Sidi Ahmed-ben-Ioucef vers l'an 1820 de notre ère. Nous ne pouvons mieux faire, pour nous instruire, que de nous joindre à la patrouille du *Mezouar* (2), patrouille de police dont nous voyons poindre, au milieu de l'obscurité de la nuit, le sinistre lumignon, pareil, dans sa modeste lanterne, à l'œil rouge terne de la police de tous les pays.

---

(1) *Fiï* signifie *pillage, pillerie.* Vient du verbe *fiïa*, qui, à la 2e forme, a le sens de *faire main basse, piller, dépouiller.*

(2) Le *Mezouar* de Blida était nommé par l'Ar'a d'Alger : il était le percepteur de certaines contributions ou droits, ceux, entre autres, dus par les marchands de grains ou d'huile sur les marchés, et ceux sur les filles publiques.

Le *Mezouar* envoyait, tous les deux mois, 50 solthani (300 francs) à l'Ar'a.

Ce fonctionnaire, appelé aussi *Kaïd el-Lil* (Kaïd de la Nuit), était chargé, sous les ordres du *Hakem*, particulièrement pendant la nuit, de la police de la ville. Il avait sous

C'est particulièrement dans le quartier des *Heuour el-Aïn* (1) que l'honorable Sidi Ahmed-ben-Amar, le chef vénéré de la police du *Hakem* de Blida, a l'habitude de diriger ses redoutables patrouilles, lesquelles sont la terreur des méchants et des *Oulad el-Haram*, les Enfants du Péché. Il semble, en effet, avoir une prédilection marquée, malgré les dangers que peuvent pré-

---

ses ordres des *hareus* (agents). Il était également chargé de la surveillance des filles publiques, de leur inscription sur un registre spécial, et du recouvrement de l'impôt dont elles étaient frappées. Il versait, tous les deux mois, au Trésor, c'est-à-dire à la caisse du *Khaznadji* (espèce de Ministre des Finances), le produit de cet impôt, sur lequel il avait une remise qui constituait ses appointements.

Il avait également la surveillance de la prison du Hakem, et de l'exécution des peines corporelles infligées par les divers fonctionnaires qui avaient le droit de les ordonner. La bastonnade était appliquée soit devant la *Hakouma* par un chaouch, soit ailleurs par ses agents particuliers.

Les criminels étaient menés au supplice par les agents du *Mezouar*, lequel était précédé d'un *berrah* (crieur public), qui faisait connaître à haute voix le nom du coupable, et le crime qu'il allait expier.

L'emploi de *Mezouar* était assez honoré dans le principe; mais il était tombé en déconsidération depuis que la surveillance des femmes de mauvaise vie était entrée dans les attributions de ce fonctionnaire.

Le *Kaïd ez-Zebel*, le Kaïd des Immondices, ou Inspecteur du balayage, était placé sous ses ordres.

(1) *Heuour el-Aïn*, les Houris. Le pluriel *heuour*, quand il s'applique aux yeux, signifie beaux, grands et d'un noir profond. Ce sont ceux des soixante-dix bienheureuses qui sont à la disposition de chacun des Élus dans le Paradis de Mahomet.

senter ses expéditions dans une zone où les hasards de la guerre peuvent le mettre inopinément en présence de quelque *Raïs* en ripaille, d'un *Iouldach* (Milicien) en *khezour* (disponibilité), voire même d'un simple *Mekhazni* (1) en travail d'amour.

Mais qu'importe à Sid Ahmed? Il ne connaît que son devoir, et rien que son devoir. Il a d'ailleurs entendu dire, par un esclave chrétien, que le guet avait été créé tout exprès pour être battu.

Le quartier *Bokâa* (2), où va pénétrer audacieusement le *Mezouar* Sid Ahmed, était, à cette époque, et depuis longtemps déjà, une succursale de la *Djenna* (le Paradis); les Croyants pouvaient y prendre un avant-goût des plaisirs réservés aux Élus de l'autre côté de la vie. On ne trouvait pas là, sans doute, des spécimens de *heuour el-âïn* (houris) aussi parfaits que ceux promis par le Livre; on ne pouvait pas exiger, par exemple, que « les femmes y fussent éternellement jeunes, que leur regard fût extrêmement modeste; on ne pouvait même pas songer à les demander immaculées et d'une création spéciale. » Mais, à part ces détails de mince

---

(1) Il était parfaitement admis qu'un homme du *Makhzen* — cavalier du Gouvernement — pouvait, sans inconvénient, rosser un Kaïd arabe, *à fortiori*, un *Kaïd el-Lil*.

(2) Le quartier Bokâa, dont nous avons fait le quartier *Bécourt*, était la portion de l'ancienne Blida renfermée aujourd'hui entre l'Hôpital militaire, la rue Neuve jusqu'à Bab Er-Rahba, et les remparts de la ville. Ce quartier est encore habité par un grand nombre d'indigènes.

intérêt, les *heuour* du quartier Bokàa réunissaient toutes les autres conditions du programme céleste. Ainsi, elles avaient, généralement, de grands yeux noirs qu'elles allongeaient encore au moyen du *keuhoul* (1); elles pouvaient, grâce à l'*âsli* (2), rendre leur teint semblable à celui des œufs d'autruche cachés avec soin dans le sable, et rien ne s'opposait, si c'était du goût des Croyants, à ce qu'elles ressemblassent au *senbel* (hyacinthe) et au *meurdjan* (corail), genre de beauté par lequel le Prophète — que le salut soit sur lui ! — met l'eau à la bouche de ses sensuels sectaires.

Il faut dire pourtant que les *Moumenin* (Croyants) ne trouvaient pas exclusivement que des délices auprès des *heuour* du Bokâa, et que, trop souvent, des regrets amers, cuisants, poignants, venaient brutalement leur rappeler, en les contraignant de se replier sur eux-mêmes, que, dans ce monde, qui ne paraît être, du reste, que la parodie, la grossière contrefaçon de l'autre, il n'est point de plaisirs parfaits.

Il est nuit; les dernières lueurs du crépuscule du soir s'éteignent dans l'occident, et les *moued-*

---

(1) Le *keuhoul* est une préparation de sulfure d'antimoine, qu'on complète par la combinaison, en parties égales, du sulfate de cuivre, de l'alun calciné, du carbonate de cuivre et de quelques clous de girofle. On réduit le tout à l'état de fine poussière, et on y joint du noir de fumée comme matière colorante.

(2) L'*âsli*, teinte donnant au visage la nuance du miel.

denin des quatre grandes mosquées de Blida appellent de leurs voix glapissantes à la prière de l'*eucha* (1). La ville est déjà dans l'obscurité. Quelques *fnarat* (lanternes) (2) traversent rapidement les rues comme des étoiles qui filent. Les bruits du jour se taisent et font place aux bruits de la nuit. Tout est mystère dans ces ruelles tortueuses et sombres. Les enfants sont rentrés depuis longtemps déjà; car il n'est aucune mère qui ignore ces paroles du Livre : « Lorsque » le soleil se couche, cachez vos enfants, parce » qu'à ce moment, les démons se répandent sur » la terre. » Les Juifs *saïr'in* (bijoutiers) ont fermé leurs boutiques avec des *zkareum* (sorte de verrous), assujettis par des *rmamen* (gros cadenas) aussi difficiles à forcer que la main d'un usurier ou d'un avare.

Chacun a choisi son nid pour la nuit : les étrangers reposeront sur la paille des *fnadeuk* (fondouks) ou sur les nattes des cafés; les *draoucha* (derouïches), dans la première maison qui se sera trouvée sur leur passage au moment où la fatigue et le sommeil les auront gagnés; quelques-uns ont donné la préférence à un four banal, à cause de la douce chaleur dont on y jouit, et de l'appétissante odeur de pain frais qu'on y respire. Quant aux vagabonds, ils se sont tout simplement roulés dans les lambeaux de leurs ber-

(1) L'*eucha*, une heure et demie après le coucher du soleil.

(2) Tout individu sortant la nuit devait être porteur d'une lanterne.

nous, et, en vertu de ce principe que la terre est à tous, ils se sont étendus de tout leur long là où ils ont jugé à propos de poser le terme de leur journée active. Blida appartient dès lors aux amoureux, aux voleurs et aux chiens.

La ville a pris un singulier aspect : les maisons, pareilles à des tombeaux murés, ne laissent échapper au dehors, par les fissures, les ais disjoints des portes, aucun filet de lumière indiquant qu'elles renferment des vivants ; des ombres glissent à tâtons dans les méandres de la cité endormie ; elles s'arrêtent parfois, semblent écouter, et tâtonnent de nouveau.

Pourtant, dans le quartier Bokâa, quelques-unes des portes de ces muettes habitations paraissent s'ouvrir discrètement, se refermer, puis se rouvrir encore avec la nonchalante et prudente lenteur de l'huître qui, le matin, s'éveille en bâillant. A chaque instant, une de ces ombres errantes est aspirée, avalée comme l'a été le prophète Djounis (Jonas) — que le salut soit sur lui ! — par un mammifère cétacé. Espérons que les ombres disparues jouiront de la même faveur que ce saint homme, et qu'elles seront rejetées dehors saines et sauves.

Une lumière, qui apparaît subitement au bout de la rue des Sebâa-Louyat (1), vient jeter la per-

(1) La rue des Sebâa-Louyat (des Sept-Détours) était celle que nous appelons encore aujourd'hui rue Louyet. Elle venait s'appuyer sur la rue Es-Souïka (du Petit-Ruisseau), et se prolongeait en crémaillère, ainsi que l'indique son nom, dans la direction de Bab Er-Rahba.

turbation parmi les ombres; elles s'enfuient dans toutes les directions, en se heurtant aux murs comme une volée de chauves-souris qu'aurait surprises le soleil. Pourquoi cet effroi? Attendons; ce groupe qui s'avance lentement précédé d'une lanterne nous en donnera, sans doute, l'explication.

A la grave dignité de sa marche, à sa bruyante conversation, à ses respectables *kzazel* (gourdins-massues), à son *fnar* (lanterne), qui ne paraît pas vouloir se poser en rival de l'astre du jour, nous avons bientôt reconnu la police du *Hakem* (1): elle n'a qu'une seule ambition, celle de surprendre une bonne fois, la main dans le sac, les *kheuththafin* (filous), les *ashab ech-cheurr* (malfaiteurs), qui, malgré sa vigilance, désolent la ville avec une impudence, qui a déjà fait dire à d'infâmes calomniateurs dépouillés, qu'elle pourrait bien avoir des fonds placés dans l'entreprise de ces gourmands du bien d'autrui.

Pour donner un démenti solennel à tous ces bruits, le *Mezouar*, en sa qualité de *Kaïd el-Lil*, a voulu se mettre lui-même à la tête de ses *hareus* (agents), dans l'espoir que cette démonstration ne manquerait pas d'intimider les malfaiteurs, et de rassurer la population blidienne. Cet habile fonctionnaire de la police n'avait pas tardé à reconnaître, avec le flair particulier à cette institution, que les filous se réfugiaient volon-

(1) Le *Hakem*, nous l'avons dit, était le commandant, le gouverneur, le chef de la ville.

tiers chez les *heuour* du quartier Bokâa, avec lesquelles ils partageaient les bénéfices de leurs opérations nocturnes. Si le Mezouar eût eu la moindre notion de mythologie païenne, ce détail lui eût paru tout naturel; il eût su que Mercure, le dieu des industriels, qu'il poursuit avec tant d'acharnement, fut tendrement aimé de Vénus, la déesse des *heuour*. Mais nous ne pouvons pas, raisonnablement, demander à un Mezouar des connaissances qui dépassent les exigences de son honorable profession; d'ailleurs, lui parler d'autres dieux que du Dieu unique, le rendrait capable de prècher le *djahad* (guerre sainte). Soyons prudents!

Le Mezouar de Blida est un personnage considérable; la complexité et l'importance de ses fonctions le placent sur l'échelle du commandement à un degré seulement au-dessous du Hakem. Le Mezouar le sait, et il en est fier. Cependant, son bonheur n'est pas complet; car, quoiqu'il en dise, il n'a pas la moindre goutte de sang turk dans les veines (1). Il a beau répéter chaque jour à ses *harcus* que sa chaste et digne mère — Dieu lui fasse miséricorde! — a énormément connu l'*enkchaïri* (2) (janissaire) Mahmoud pen-

(1) Tous les emplois importants, nous le savons, étaient exercés par les Turks, ou, tout au moins, par des Koul-Our'-lar (Kouloughlis). Il arrivait pourtant que les fonctions de *mezouar* fussent données à un Arabe, surtout depuis que l'emploi était tombé dans la déconsidération.

(2) *Enkchaïri*, soldat de la Milice turke. Nous en avons fait le mot *janissaire*.

dant que ce dernier faisait son année de *khezour* (1) à Blida, eh bien! malgré cela, il est encore des gens qui persistent à lui faire l'injure de croire à la vertu de sa défunte mère, et c'est ce dont il enrage : ses *hareus*, au contraire, avec cet esprit d'indépendance si particulier aux fonctionnaires du Baïlik (Gouvernement), lui avouent franchement, et au risque de perdre leur position auprès de lui, qu'ils sont convaincus de la noblesse de son origine, et que, pour eux, ils ne voient guère que le Pacha d'Alger — que Dieu le rende victorieux! — qui soit plus Turk que lui. Cette opinion de ses agents est le baume qui vient cicatriser la plaie que creuse journellement dans son amour-propre l'incrédulité de la mauvaise population de Blida, — que Dieu la maudisse! — Aussi, quand un citoyen de cette localité se trouve avoir quelques droits à *manger du bâton* (2), le Mezouar lui en fait-il servir jusqu'à indigestion.

A l'époque fortunée dont nous nous occupons, c'est-à-dire quelques années avant la prise d'Alger la *bien gardée*, Blida avait pour Mezouar l'élevé, le respectable, l'intègre, la terreur des

---

(1) Le service de la Milice turke se divisait, par année, en service de *nouba* ou de garnison, et en service de *mehalla* ou d'armée. La troisième année, à moins de circonstances graves nécessitant une prise d'armes générale, était réservée au *khezour* (repos). L'*enkchaïri*, dans cette position, était appelé *khezourdji*.

(2) Expression arabe signifiant *recevoir la bastonnade*.

méchants, l'œil toujours ouvert, monseigneur Ahmed-ben-Ameur. Le titre de Mezouar ayant, peut-être, perdu de son éclat, — il n'est rien de durable si ce n'est Dieu, — ses subordonnés lui donnèrent unanimement celui de *Kaïd*, qualification qui, d'ailleurs, les relevait sensiblement à leurs propres yeux, et à ceux de la foule, toujours disposée, comme on le sait, à s'en rapporter à l'étiquette du sac sans se préoccuper de ce qu'il y au fond. Le Mezouar, avec une modestie qu'on ne saurait trop louer, gourmanda fort ses *hareus* au sujet de ce qu'il appelait une manifestation; non pas, ajoutait-il, qu'il se crût indigne d'exercer les fonctions attachées à la dignité de Kaïd; mais parce que, pour lui, il n'était pas douteux que les pervers, les gens de désordre — que Dieu les extermine! — diraient que c'est à la flatterie seule qu'il devait le titre dont ses agents venaient de le décorer avec un enthousiasme si spontané.

Quelques jours après, un Blidi recevait deux cents coups de bâton pour s'être servi, en parlant du kaïd Ahmed, de la qualification de Mezouar. Il fallut aux gens de Blida quelques réprimandes de ce genre pour leur faire bien comprendre que *mezouar* devait toujours se prononcer *kaïd*.

Mais revenons à notre patrouille, et, si nous tenons à saisir la clef de ses opérations, emboîtons le pas au Kaïd Ahmed, qui s'est placé bravement à l'arrière-garde, sous le prétexte que c'était toujours par là qu'attaquaient les *kheuththafîn* (voleurs) et les *haramiïn* (mauvais sujets).

L'intrépide Ahmed se sacrifiait tout simplement pour la chose publique. Nous voudrions espérer qu'on lui en tiendra compte; mais les gouvernements sont si ingrats!....

Bien que nous approchions de la zone des malfaiteurs, le Kaïd n'en continue pas moins à haute voix une conversation pleine de charme pour lui, et dont il fait à peu près tous les frais. Comme le Kaïd n'a que du bien à dire de lui, il ne craint pas de mettre ceux qui peuvent l'entendre dans sa confidence. Écoutez! les révélations d'un personnage aussi important que l'est le Mezouar ne peuvent présenter que le plus sérieux intérêt.

— « Il est incontestable que je suis la terreur des coquins qui, depuis quelque temps, semblent ici vouloir vivre du bien d'autrui. Souvent, vous le savez, ô *hareus,* j'ai mis leurs dos en relation directe avec mon bâton, et je l'avoue, par Dieu! je n'ai jamais eu qu'à me louer de l'emploi de ce moyen judiciaire. Aussi, grâce à l'énergie, à la vigueur que je déploie, on peut compter dans la ville une douzaine de maisons au moins qui n'ont pas été dévalisées. Beau résultat en présence, surtout, de la persistance que mettent ces mangeurs de glands de Bni-Salah — que Dieu les abreuve du pus qui suinte de la peau des réprouvés! — dans l'exercice de leur coupable industrie. S'ils ne s'adressaient qu'aux Juifs — que Dieu maudisse leur religion! — il n'y aurait pas grand'chose à dire; mais ils ne craignent pas de s'attaquer aussi aux Musulmans!... »

Soit qu'entraîné par son zèle, le porte-lanterne fût pressé de tomber sur les malfaiteurs et d'en faire un grand carnage; soit que, le cœur lui remontant à la gorge, il eût eu hâte de s'éloigner d'une région où le bâton et le couteau avaient trop souvent la parole, il n'en est pas moins vrai qu'il avait pris insensiblement une allure inusitée, et complètement en désaccord avec les us qui régissent la marche des patrouilles. Cette singularité ne put échapper au *Kaïd el-Lil* qui, resté fort en arrière avec le gros de sa troupe, se trouva subitement noyé dans les ténèbres.

— « Qu'a donc ce rustre de Bou-Fnar à courir comme un âne fuyant devant un lion? Ce fils de truie va faire manquer mes opérations en nous annonçant avec sa lanterne. O Bou-Fnar! je t'engage fort à ralentir ta course, s'écria le Kaïd d'une voix perçante et sensiblement teintée d'ironie, si tu veux éviter de manger de mon bâton! »

Bou-Fnar avait, dès lors, le choix entre la modération de son allure et le bâton du Mezouar. Nous devons dire, à la louange de ce porte-falot, qu'il n'hésita pas un seul instant et qu'il s'arrêta court. Nous insistons particulièrement sur la conduite de ce fonctionnaire dans cette circonstance, attendu que, dans l'Administration, les hommes à décision prompte ne sont pas aussi communs qu'on pourrait le supposer, peut-être.

— « Par la vérité de Dieu! dit Bou-Fnar quand il eut repris une distance convenable, je ne croyais pas marcher si vite que tu le dis, ô Sidi!

Ne t'en étonne pas cependant; car, lorsque je sens derrière moi un homme de ta valeur, il me semble que j'affronterais sans la moindre crainte les bâtons et les couteaux de tous les *oulad el-haram* (enfants du péché) réunis. Tu connais, ô Kaïd Ahmed, la rude franchise de ton serviteur, eh bien! dusses-tu me faire avaler ta *keuzzoula* d'un bout à l'autre, tu ne m'empêcheras pas de te dire que tu es l'homme le plus vaillant de Blida, et que tu portes toujours le succès avec toi!... »

— « Que tu es loin de la vérité, ô Bou-Fnar, en disant que le Kaïd Ahmed est le plus vaillant de Blida! reprit le harsi Bou-Cheukran. Par la tête de Sidi Abd-el-Kader! je déclare qu'il n'est personne dans tout le pays musulman qui puisse lui être comparé!... »

Le harsi Bou-Rdala, enchérissant encore sur la franchise de ses collègues, s'apprêtait à jurer par Sidi Abd-Allah que le Kaïd Ahmed n'avait pas son pareil dans tout l'univers, quand celui-ci, qui tenait toujours l'extrême arrière-garde, lui allongea un coup du bout de sa *keuzzoula* dans la partie du corps dont on se sert généralement pour s'asseoir. Cette interruption paralysa à un tel point l'éloquence de Bou-Rdala, qu'il ne trouva pas même un mot pour remercier son seigneur, qui daignait s'occuper de lui.

— « Que ma peau témoigne contre moi au jour de la rétribution! si j'ai jamais entendu des fils de chien aussi bavards que le sont ces *zgaïth* (canailles)! Certes, le lion se soucie aussi peu

des louanges du chacal que moi, fils de Turk (1), je fais cas des vôtres. Ces Arabes sont vraiment étonnants, continua le Mezouar avec une indignation superbe, et si l'on n'y prenait garde, ces *khechan* (grossiers) ne tarderaient pas à oublier le respect qu'ils doivent à leur seigneur. »

— « Pardonne-nous, ô Sidi, reprit néanmoins le harsi Ali-ben-Mahkour, qui ne voulait pas, malgré la sévère remontrance du Kaïd, être en reste de compliments avec ses compagnons, et qui savait qu'intérieurement, ce fonctionnaire savourait la flatterie avec quelque volupté; pardonne-nous, ô sultan magnifique! s'écria-t-il d'un ton à arracher des larmes à un rocher; car, il ne nous est pas possible de rester muets quand on fait l'énumération de tes remarquables qualités. Tu es le couteau et nous la chair; tranche, rogne comme tu le voudras; mais ne pense pas, ô monseigneur, dussions-nous payer de la vie notre témérité, nous empêcher de proclamer que tu es la perle des *kiïad* (kaïds), le généreux, l'élevé, le défenseur du faible, la porte de secours, la terreur des méchants, la source de toute justice et de toute équité, la... la... »

Un coup de *keuzzoula*, qui lui arriva dans la région médiane, fit avorter la série des qualificatifs à l'aide desquels Ben-Mahkour se proposait de chatouiller la vanité de son respectable chef. Le bâton ne parvint cependant pas à desti-

---

(1) Nous rappelons que le Mezouar Ahmed a la prétention d'avoir du sang turk dans les veines.

nation avec toute l'énergie que désirait lui imprimer le Kaïd; Ben-Mahkour, en homme d'expérience, avait fait les pas d'autant plus grands qu'il approchait de sa péroraison; de sorte qu'au moment de l'interruption, il se trouvait, en tenant compte de la longueur de la *keuzzoula*, à une distance rassurante du terrible Mezouar. Furieux, sans doute, de n'avoir pas rencontré dans la région fémorale du harsi la résistance sur laquelle il comptait, le Kaïd Ahmed prit sa revanche en l'invectivant assez sérieusement.

— « La peste soit de cette *djifa* (charogne)! Que t'importe, ô mulet, que je sois le Kaïd le plus complet parmi ceux qui exercent en pays musulman? Penses-tu, ô fils de chien, que le soleil serait bien flatté que tu vantasses l'éclat de ses rayons? Par la tête de Sidna Mohammed! je réprimerai cette tendance à la familiarité que se permettent, depuis quelque temps, ces fils du péché! Bientôt, si on le tolérait, ces rustres se croiraient nos égaux. Par Sidi Abd-Allah! je regrette mes bontés envers eux, et il ne m'arrivera plus d'oublier ce sage et judicieux proverbe : « Ne jouez pas avec les chiens, ils se diraient vos cousins. »

La patrouille continuait toujours sa marche avec cette calme sérénité que mettait autrefois la justice de tous les pays à poursuivre les malfaiteurs. Tout en cheminant, le Mezouar, qui avait, à l'endroit de l'exercice de ses fonctions, des théories d'une grande valeur, s'efforçait de les faire comprendre à ses agents en employant

alternativement la logique de la parole et celle du bâton. Ce dernier moyen, comme plus sommaire et plus à la portée de la lourde intelligence de ses hareus, avait ordinairement le pas sur l'autre. — « Dans notre estimable profession, qui exige infiniment de tact et de prudence, répétait souvent le Kaïd, il ne faut jamais perdre de vue que Dieu a dit : « Épargnez le châtiment aux personnes de considération. » Que votre bâton, ô hareus, s'égare sur les épaules d'un *raâï* (1), il n'y a pas là un bien grand mal, au contraire; ce serait autre chose s'il venait à rencontrer celles d'un Turk ou d'un Koul-Our'li. Dans ce dernier cas, vous seriez bientôt, il est vrai, averti de votre méprise par une vigoureuse riposte : mais, néanmoins, le mal serait fait, et il est difficile, vous le savez, malgré toutes les subtilités de raisonnement possibles, de faire qu'une volée donnée n'ait pas été une volée reçue. Je vous le répète donc, ô hareus, soyez prudents, et, lorsqu'il y a lieu de faire usage du gourdin que le Baïlek vous a confié, sachez, au premier coup d'œil, distinguer entre l'homme de race ou de fortune, et le rustre ou le mendiant! Soyez, en un mot, des bâtons intelligents!... Ne croyez pas cependant, ô hareus, que votre prudence doive aller jusqu'à la faiblesse, comme cela vous est arrivé il y a quelque temps; car,

---

(1) Sous la domination turke, la population arabe était divisée en deux catégories, celle ne payant pas l'impôt *(makhzen)*, et celle assujettie à l'impôt *(râïa)*. *Raâï* signifie *berger*.

enfin, malgré mon indulgence à votre endroit, il ne m'est guère possible d'enregistrer au chapitre des succès certain mouvement qui, je ne le nie pas, pouvait être très bien combiné au point de vue du maintien de ce prestige qui fait la force de l'autorité, prestige que cette même autorité doit bien se garder de compromettre dans de téméraires entreprises; mais cette manœuvre, en vous éloignant sensiblement des perturbateurs, n'atteignait peut-être pas complètement le but que nous nous étions proposé, celui de mettre la main sur les mauvais sujets et les malfaiteurs — que Dieu les fasse trébucher en passant le Sirath! — En résumé, vous n'avez pas été brillants... »

— « Mais, ô Sidi, nous t'avons suivi,... hasarda timidement le harsi Bou-Aïb, qui n'avait encore rien dit, et notre devoir était... »

Cette fâcheuse observation attira tout naturellement la foudre sur la tête de Bou-Aïb; un vigoureux coup de bâton, que n'eût pas désavoué un garçon boucher mesurant la force de son poing sur le turban d'un Turk-dynamomètre, lui enfonça le cou dans la poitrine jusqu'au menton.

Ce mode de formuler une réponse était trop dans les habitudes du Kaïd el-Lil pour que Bou-Aïb en fût surpris. Dans la crainte que son chef ne se répétât, le harsi se hâta de lui accuser réception de la *dhorba* (coup) par un remerciement surchargé de dignité et de reconnaissance. Bou-Aïb (il n'eut jamais l'intention de le nier)

avait reçu un coup de bâton à abattre un bœuf; mais il s'en consolait en pensant que *c'était écrit,* et qu'il n'était au pouvoir d'aucun mortel de modifier son *beukht* (destinée) particulier.

Le Kaïd Ahmed, qui craignait toujours de n'avoir pas été suffisamment compris, voulut ajouter quelques explications élucidantes; il le fit, d'ailleurs, avec ce calme, cette mesure, cette bienveillance qu'il ne cessait de mettre dans ses relations avec ses subordonnés.

— « Que je devienne amoureux de ma sœur sur le tombeau du Prophète! s'écria-t-il en brandissant sa *keuzzoula,* si je ne fais couper sa langue de chien à cet infect Bou-Aïb! Oserais-tu, ô fils de cochon, mettre en doute le courage de ton seigneur? hurla le Kaïd en se rapprochant du harsi, qui, malgré la rigueur de ses principes en matière de fatalité, chercha cependant à esquiver sa destinée en se faisant un bouclier du jeune Mohammed-En-Nsouani, pour lequel le Mezouar professait une tendresse que le mot *paternelle* ne qualifierait peut-être pas exactement. Maître des Mondes! ajouta le Kaïd, ces vils Arabes sont aujourd'hui d'une outrecuidance dont rien n'approche! S'ils l'osaient, ces Juifs fils de Juifs mettraient bientôt en doute la supériorité de la race turke sur la leur, et ils me traiteraient comme un de leurs égaux, moi Kaïd el-Lil, moi sultan de la nuit, moi fils de Turk, moi qui ne relève que du Hakem de Blida et de l'Ar'a d'Alger, moi qui suis investi des fonctions les plus diverses et les plus importantes : police de la ville,

perception des droits auxquels sont soumis les marchands de grain et d'huile sur les marchés, surveillance des travailleuses de leurs corps, recouvrement de l'impôt dont elles sont frappées, application du châtiment qu'elles encourent quand elles font un accroc à nos lois pleines de sagesse; j'ajouterai que la conduite des criminels au supplice est encore dans mes attributions, et tout me porte à croire, ô Bou-Aïb, qu'un jour ou l'autre, *in cha Allah* (s'il plaît à Dieu!), je te rendrai ce petit service... »

— « Par Dieu! ô monseigneur, tu sais que je suis ton serviteur, ton chien, et que... »

— « Certainement, poursuivit le Kaïd, qui ne prit pas garde à l'acte de contrition de Bou-Aïb, mes fonctions me rapportent plus de *heurma* (1) que d'argent: les marchands me frustrent en vendant en cachette; les filles publiques se font tirer l'oreille pour payer l'impôt; elles oublient souvent, ces filles du péché, de me faire la remise qui m'est due, et cela sous le spécieux prétexte que les Turks ne les indemnisent qu'en coups de bâton; de plus, je suis obligé d'envoyer tous les deux mois cinquante solthani (300 francs environ) à l'Ar'a d'Alger. Remarquez bien, ô hareus, que je ne m'en plains pas : l'étrier illustre, la terreur des Infidèles, le prince des Croyants, notre maître, notre seigneur le Pacha — que Dieu allonge sa vie et le rende toujours victo-

(1) La *heurma,* les honneurs s'attachant à tout individu exerçant des fonctions élevées.

rieux! — a le droit de disposer de nos biens comme de notre existence, et nous devons nous incliner quand il daigne user de ses justes prérogatives. Vous autres, hareus, vous recevez effrontément des appointements d'une exagération manifeste; car, enfin, croyez-vous sérieusement gagner les vingt rial-draham (12 francs 40 centimes) que je vous donne tous les deux mois? J'en dirai autant des chaouch du Hakem, que je paie sur le même pied que vous. Ajoutez à toutes ces dépenses les frais de toilette et de nourriture que je suis obligé de rembourser à ce haut fonctionnaire, et vous comprendrez, ô hareus, que votre honorable chef a plus de charges que de gains. »

Le Kaïd Ahmed-ben-Ameur, qui mettait une certaine emphase dans l'énumération de ses charges, avait passé sous silence certains produits qui, bien qu'illicites, n'en formaient pas moins le plus clair de ses revenus; ainsi, maître absolu des filles de mauvaise vie, qu'il pouvait faire bâtonner et emprisonner sans autre contrôle que sa volonté, il tirait de ces malheureuses, sous tous les prétextes, les trois quarts de leurs gains infâmes; il avait, en un mot, la ferme de cette misérable industrie, qu'il exploitait avec infiniment d'habileté. Les *mraïl* (libertins) pouvaient, en outre, trouver auprès de lui, moyennant une raisonnable gratification, des renseignements précieux sur la valeur de sa marchandise humaine. Aussi, l'intègre Kaïd avait-il admis en principe, et il le répétait souvent à ses agents,

qu'il fallait être aveugle pour les riches et les puissants, et borgne pour les gens aisés et pour le *Makhzen* (1); il ajoutait qu'en revanche, il était indispensable d'avoir des yeux de lynx pour la canaille et les *glalin* (misérables).

Ces trois divisions administratives, aussi slmples qu'ingénieuses, facilitaient singulièrement l'administration de la justice dans le ressort du Mezouar. Les deux premières catégories savaient que leurs fredaines se payaient avec de l'argent; la troisième, très forte en *cherïâa* (droit), n'ignorait pas que les siennes se soldaient en coups de bâton. Tout le monde était donc fixé sur la nature de la peine à encourir. Cette simplicité de rouages était, d'ailleurs, particulière à toutes les branches de l'Administration turke. La Régence était affermée, pour une somme déterminée, à une certaine hiérarchie de fonctionnaires qui, deux fois par an, apportaient à Alger le montant de leur redevance. Ils se débrouillaient ensuite comme ils l'entendaient avec leurs administrés, qu'ils tondaient, généralement, de très près.

Bou-Fnar qui, avec son falot, composait l'avant-garde, paraissait ne suivre qu'avec une certaine répugnance la ligne d'opérations adoptée dans la journée par le Kaïd el-Lil. Ayant été mis dans la confidence des projets de son chef, Bou-Fnar ne pouvait alléguer son ignorance; il devait

---

(1) Les gens du *Makhzen,* c'est-à-dire les gens du Gouvernement, de l'Administration.

donc avoir des raisons particulières pour prendre la direction de Bab El-Khouïkha (1), qui le jetait hors de la ville, au lieu de tourner à droite pour entrer dans le quartier Bokâa. Cette manœuvre équivoque de Bou-Fnar trouvait-elle son explication dans la crainte de rencontrer l'ennemi, ou bien, soudoyé par les malfaiteurs, avait-il l'intention de compromettre, par une fausse opération, la tactique du Kaïd ? Malheureusement pour Bou-Fnar, ses antécédents, d'une limpidité douteuse, autorisaient ces hypothèses.

Entraîné par le feu de la conversation, le Kaïd Ahmed ne s'aperçut pas immédiatement du changement apporté dans son programme ; ce n'est que lorsqu'il trébucha dans les *chouahed* et les *djenabïat* (2) du cimetière qui s'étendait devant Bab Ed-Dzaïr (porte d'Alger), qu'il reconnut sa fausse direction. Il ne serait peut-être pas téméraire de soupçonner les hareus de connivence avec le porte-falot.

— « Que ma religion soit un péché ! s'écria le Kaïd Ahmed, si je sais où nous conduit cet impie fils d'impie de Bou-Fnar ! Dis donc, mulet, ton esprit s'est-il envolé, ou bien un djenn a-t-il pris son domicile dans ton corps maudit ? Par

---

(1) *Bab El-Khouïkha* (porte du Guichet) était une petite porte qu'on laissait ouverte pendant la nuit. Elle débouchait sur la rue Neuve actuelle, à hauteur de la fontaine située en face de l'Hôpital militaire.

(2) Les *chouahed* et les *djenabïat* sont les pierres encadrant les tombes arabes.

ma tête! j'ai bien envie de t'envoyer manger du fruit du Zakkoum qui pousse au fond de l'enfer! Retourne sur tes pas, fils du diable, si tu ne veux pas que ma *keuzzoula* te rompe les côtes!..... »

— « Pardonne-moi, ô Sidi! tu connais mon zèle, et tu ne voudrais pas supposer un seul instant que mon erreur fût volontaire. Comme tu le dis, ô monseigneur, je crois bien que, ce soir, il y a du djenn dans mon affaire; aussi, me proposé-je de brûler les sept *bekhourat* (parfums) sur le tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir — que Dieu soit satisfait de lui! — pour me soustraire à l'influence de ce djenn, — que Dieu le maudisse! »

La patrouille, guidée par Bou-Fnar, reprit la direction de Bab Er-Rahba, tantôt s'arrêtant pour écouter, tantôt poussant les portes pour s'assurer si, suivant les règlements de police, elles étaient fermées. Après avoir tâtonné, tourné comme un chien qui prend des dispositions pour se coucher, Bou-Fnar se dirigea à droite : les hareus et leur digne chef étaient définitivement engagés dans le quartier Bokâa.

La nuit était devenue obscure; un gros nuage noir accroché au Djebel Ech-Chennoua, barbouillait le ciel comme un pâté d'encre macule le cahier d'un écolier; cette tache faisait la goutte d'huile; « l'air, » comme le dit le poëte Abou-El-Feth-ben-Ouankïa, fut bientôt recouvert d'un manteau aussi « noir que le musc, mais que les éclairs ont brodé d'or. » C'était une de ces chaudes nuits d'orage qui chargent les femmes ner-

veuses d'électricité et qui leur ôtent toute pensée de résistance, nuits terribles pour les maris, surtout quand leurs femmes ont affaire à des amoureux ayant tant soit peu observé l'effet physique dont nous parlons.

Le Kaïd Ahmed sentait instinctivement, à défaut de connaissances scientifiques, que cette circonstance atmosphérique devait servir ses projets, en attirant dans la *heoumet El-Bokâa* les amoureux pressés d'expérimenter dans ce monde les jouissances promises dans l'autre par Sidna Mohammed, — que Dieu lui accorde le salut ainsi qu'à sa famille et à ses compagnons! — C'était donc une nuit particulièrement favorable à l'amour.

En prêtant l'oreille avec attention, il était facile de se convaincre que ces maisons bien sombres et bien tristes au dehors, étaient tout feu et tout plaisir au dedans : des *kiateur* (guitares) et des *drabeuk* (1) soutenaient des voix de femmes roucoulant nonchalamment un chant d'*âcheuk* (amour) sur un rhythme inarticulé et plein de voluptueuse mollesse; les *chach-bach* (dès à jouer), lancés sur la *thabla* (trictrac), mêlaient discordants leur cri sec et strident aux vibrations heurtées des instruments de musique; parfois, des voix d'hommes pleines de colère interrompaient brusquement le concert : c'étaient,

---

(1) La *derbouka* est une sorte de tambour cylindrique composé d'une peau tendue sur l'un des côtés d'un vase de terre ouvert des deux bouts.

sans doute, celles de *kmardjiïa* (joueurs) ne voulant pas accepter sans discussion les arrêts du sort.

La patrouille continuait ses opérations avec cette habileté que, dejà, nous avons eu l'occasion de faire ressortir quand, à l'entrée du quartier des Hammam-el-Mzaleth (1), Bou-Fnar fut heurté violemment par un corps dont il ne put reconnaître la nature. Était-ce un *kheuththaf* (filou)? était-ce une *rouhanïa* (revenant)? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Bou-Fnar, soit peur, soit calcul, laissa tomber sa lanterne, qui s'éteignit, et qu'il se replia à toute vitesse sur le corps principal en criant de toute la force de ses poumons : « *El-r'it! el-r'it!* » (au secours! au secours!)

L'obscurité la plus complète enveloppait la ville, et les ténèbres étaient épaisses à prendre avec la main. Le Kaïd Ahmed, tout en bénissant cette circonstance qui empêchait ses subordonnés de s'apercevoir qu'il mourait de frayeur, accueillit néanmoins la retraite de Bou-Fnar par des jurons saccadés. La haute position qu'occupait le Kaïd el-Lil, et la crainte de passer, lui qui se disait fils de Turk, pour un poltron aux yeux de ses agents, l'empêchaient d'ordonner la retraite avant d'avoir reconnu le danger. Comme il était très habile, il trouva un moyen ingénieux

---

(1) Le quartier des Hammam-el-Mzaleth (Bains des Indigents) était situé à hauteur de la place du Marché des Indigènes.

de conserver et son prestige et son individu ; ce fut de crier : « En avant ! » en reculant. Les hareus, à la voix de leur digne chef, se précipitèrent tête baissée devant eux ; ils n'allèrent pas loin : des coups sourds suivis de cris plaintifs jetés par les agents indiquèrent, à ne pas s'y tromper, qu'en Afrique comme en Europe, il était, nous l'avons déjà dit, dans la destinée du guet d'être rossé. Désarmés de leurs *kzazel*, les hareus n'avaient pas tardé à reconnaître à qui ils avaient affaire; la façon dure et gutturale dont les assaillants parlaient l'arabe prouvait, à n'en pas douter, qu'ils étaient Turks. Aussi, les malheureux s'empressèrent-ils de leur faire des excuses, qu'ils parurent n'accepter que fort tard, et lorsqu'ils furent à peu près las de frapper. Les trois Turks (car ils l'étaient réellement) rendirent aux agents leurs bâtons de commandement, en les engageant avec bonté à modérer leur zèle, et à réserver leurs coups de bâton pour les Arabes et les *zgaïth* (la canaille), ce qui, ajoutèrent les Turks, est absolument la même chose. Les hareus promirent de tenir compte de ce bienveillant avis, et les *khezourdjïa* entrèrent en riant dans une des maisons voisines du champ de bataille.

Quant au Kaïd Ahmed, soit qu'il se fût égaré, soit qu'il fût allé chercher du renfort, il avait disparu pendant l'action. Plus tard, il n'hésita pas à rejeter sur Bou-Fnar, qu'il accusa de trahison ou de couardise, l'insuccès de son expédition.

Après cette mésaventure, le vaillant Mezouar,

dégoûté de la gloire, renonça à diriger ses patrouilles dans le quartier Bokâa ; il respecta également la rue Kour-Dour'li (des Couloughlis), où se trouvait une succursale de l'industrie exercée dans le Bokâa.

Il va sans dire que la douzaine de maisons que, jusqu'alors, les malfaiteurs avaient respectées, ne tardèrent pas à recevoir la visite de ces industriels ; ils en faisaient, du reste, une question d'ordre et d'égalité. En effet, on ne voit pas bien pourquoi ces douze propriétaires blidiens auraient été exceptés d'une mesure qui paraissait générale.

Les poëtes nous ont dit tant de belles choses sur les houris, sur les odalisques, sur les merveilleuses et ravissantes filles de l'Orient, créées exclusivement pour l'amour charnel, que nous ne voulons pas quitter la heuoumet El-Bokâa sans visiter un intérieur de *heuouriïa* (houris). Pénétrons, à la suite de ce Turk, qui vient de s'annoncer en frappant à la porte avec la *khorsa* (1). Une *khadem* (négresse), un *msibeh* (petite lampe) à la main, entre-bâille l'huis prudemment pour reconnaître le visiteur. C'est bien celui que sa maîtresse attend, sans doute, car la suivante ouvre la porte, la referme sur lui, et la consolide au moyen du *rekkal* (2).

---

(1) *Khorsa*, espèce de marteau de cuivre ou de fer placé à proximité de la serrure.

(2) *Rekkal*, barre de bois qu'on place en arc-boutant derrière la porte pour la fermer.

Le *habib* (amant) traverse la *skifa* (1) et l'*ouosth ed-dar* (2).

La cour est carrée; sur ses quatre faces règnent de gracieux *areus* (colonnes) torses soutenant d'élégantes arcades courbées à la byzantine. Cette colonnade encadre le *sahin* (péristyle), sur lequel s'ouvrent les portes des divers appartements.

Les chambres prennent leur nom de leur orientation. Voici la *bit el-gueblia* (chambre du sud), *el-r'arbia* (de l'ouest), *ech-cheurguia* (de l'est), *el-bahria* (de la mer), ou *es-smaouïa* (du nord).

Indépendamment de ces désignations, la chambre où l'on travaille, où l'on mange, etc., est appelée *bit el-kâad*, chambre du séjour, de la demeure; celle où l'on couche est dite *bit er-rekad*, chambre du dormir.

Les portes des appartements sont très élevées et à deux *dfef* (battants); une *khoukha* (guichet), ouverte dans l'un des battants, permet l'entrée des chambres les jours ordinaires. Ces portes, dont les sculptures rappellent grossièrement les charmantes dentelures du style moresque, sont peintes en *kosthli* (brun-marron); elles se ferment intérieurement à l'aide de gros verrous.

La négresse éclaire le *mâchouk* (amoureux); elle soulève les trois *izour* (portières) d'étoffes précieuses qui, pendant l'été, maintiennent la

---

(1) *Skifa*, espèce de vestibule.

(2) *Ouosth ed-dar*, littéralement, le milieu de la maison; c'est la cour.

fraîcheur dans l'appartement, en même temps qu'ils y répandent un air de mystère chargé de sensuelles rêveries. Après avoir annoncé et introduit le visiteur, la négresse se retire en prenant les ordres de sa maîtresse. Les portières sont retombées derrière le Turk.

Une femme, nonchalamment étendue sur des *mtharah* (petits matelas) recouverts de *zribiïat* (petits tapis) de Turquie, se lève lentement et vient au-devant de son seigneur, dont elle baise familièrement la main. Nous sommes, certainement, chez une *msana* (courtisane); une femme légitime mettrait plus de respect dans son accueil. L'enkchaïri (janissaire) est allé s'asseoir gravement, à la manière orientale et sans dire un mot, sur les *mtharah* où était étendue sa maîtresse. La négresse lui apporte un *sebsi* (pipe) tout allumé.

Avant de peindre la *msana*, disons quelques mots de son boudoir.

Comme toutes les pièces des habitations moresques, le boudoir de la *msana* est élevé, long et étroit; le jour n'y pénètre que par deux petites ouvertures grillées de fer. Le *skeuf* (plafond) est formé de poutrelles grossièrement équarries, sur lesquelles repose un lit de roseaux servant d'assiette au *sthah* (terrasse). Bien que tous les ans on le blanchisse au lait de chaux, le plafond n'en est pas moins peuplé d'une infinité de mille-pattes, insectes hideux que les Arabes ont flétri du nom de *seurrakin es-semen* (voleurs de beurre salé). Un enfoncement, sorte

de niche carrée, est pratiqué dans le mur opposé à la porte de la chambre, et fait saillie extérieurement : c'est le *kebou*. Cette niche, dans laquelle on étend des matelas, est la place d'honneur, la place du maître de la maison; elle a, à droite et à gauche, un autre enfoncement (le *kheudd*, la joue) dans lequel on place également des matelas servant de lits de repos. Cette chambre est sans cheminée; pendant l'hiver, un *brasero* la chauffe. L'odeur du charbon s'échappe par trois petites ouvertures (*thouaki*) percées au-dessus de la porte.

Nous l'avons dit, trois *izour* (rideaux-portières) placés l'un sur l'autre ferment l'entrée de la chambre : le premier est de *tchenbir* (gaze) *cherabi* (couleur lie de vin) brodé d'or; le deuxième est de *haththa* jaune (broderie faite à la main), et le troisième est de *ksithlat* (étoffe brodée de couleur marron). Les deux petites *thouaki* (fenêtres) sont également voilées de rideaux de *tchenbir*.

Les murs de la chambre sont tapissés d'un *glaf* (tenture) de *medjounah* (étoffe soie et or) rouge.

Des *haçaïr* (nattes) de *smar* (jonc) recouvrent le sol un peu accidenté de l'appartement. De moelleuses *zrabi* (tapis) d'El-Kalâa (1) sont étendues sur les nattes.

La chambre est divisée, à gauche, par une *gueththâïa* (2) de *kemkha* (damas) rouge; ce

(1) El-Kalâa, petite ville arabe à 28 kilomètres de Mâskara, a été renommée de tout temps pour ses *frach*, tapis à longue laine.

(2) La *gueththâïa* est un grand rideau coupant, divisant l'appartement en deux parties.

rideau, qui pend du plafond à terre, forme un compartiment dans lequel on place les *snadeuk* (coffres), les *msatheur* (porte-manteau), tous les objets, enfin, qui ne doivent pas être vus. Une seconde *geuththâïa* de *tchenbir* vert brodé d'or forme, à droite, un autre compartiment renfermant le *frach* (lit). Ce lit, de l'espèce dite *srir* (1), se compose d'un *bank* (bois de lit), de *mdheurrbat* (matelas de laine), d'*izour* (draps) de coton, d'un *mesned* (traversin), d'un *ksi* (couverture), et d'une *djerraïa* (courte-pointe) rayée de couleurs éclatantes. Une dizaine de *khedidïat* (petits traversins), gros comme des pelotes à épingles, sont placés comme ornements à la tête du lit.

Dans les *khedoud* (enfoncements) comme dans le *kebou*, on a placé des *mtharah* (matelas) pour s'asseoir et d'élégants *mkhaïd* (coussins) de damas pour s'appuyer; de riches *sthronbïat* (coussins ronds bourrés de laine) de *djeld el-filali* (cuir de Marok) et de velours vert, brodés d'or et d'argent, sont empilés sur les matelas, et disposés pour recevoir commodément les charmes un peu opulents de la *msana*.

Une *msathra* (grande étagère à rayons) est fixée au mur; deux élégants *mrafâ* (petites étagères) dorés, que l'artiste a ornés de fleurs fantastiques, sont placés de chaque côté de la *msathra*.

Une *mraïa* (glace), dans laquelle on se voit

---

(1) Le *srir* et un grand lit reposant sur un *bank*, bois de lit.

tantôt bouffi comme un gastronome, tantôt en lame de couteau comme un *saïm* (jeûneur) à la fin de la lune de Reumdhan, ne donne que des conseils extrêmement désobligeants à la *msana,* qui se mire dans son *sma* (tain) terni. Un vieux cadre doré à ornements chicorée révèle indiscrètement l'âge de la *mraïa* en la faisant la contemporaine de notre roi Louis XV. Cette *mraïa* se pavane orgueilleusement au-dessus de la *msathra.* Deux autres glaces, de plus petite dimension, font cortège à la grande; ignorantes comme elle des séductions de la flatterie, elles font la grimace à la coquette qui s'y mire. Ces *mraïa* ne sont là, du reste, qu'à titre d'ornement : la Moresque, on le sait, est infiniment paresseuse; sa vie se passe assise, et puisqu'il n'est pas dans ses habitudes de se déranger pour aller chercher son miroir, il a bien fallu imaginer des miroirs qui vinssent la trouver et se poser complaisamment devant elle : la glace-psychée remplit cette condition; c'est donc à cette conseillère qu'elle s'adresse toujours pour savoir si telle ou telle *chama* (mouche) plaira au maître de son corps.

L'armoire est inconnue aux Moresques; ce meuble est remplacé par un *seundouk* (coffre) peint en *zendjari* (couleur vert d'eau), et illustré de fleurs que Dieu a, sans doute, oublié d'imaginer, car elles n'ont pas leurs modèles dans la création; ainsi, on y trouve la rose verte, le souci rouge, le lys bleu, et la marguerite à pétales violettes. Mais qu'importe? ce sont des fleurs

après tout. Nous ajouterons que l'Arabe ne se donne pas la peine de se lancer dans des classifications où nos savants même pataugent d'une manière si remarquable. Pour lui, les fleurs, excepté, peut-être, la rose, le jasmin et la tubéreuse, n'ont pas de noms particuliers : ce sont des *nouar*, des fleurs; voilà tout. Cette méthode nous paraît pleine d'une simplicité primitive.

Le *seundouk el-kbir* (grand coffre) et les *snidkat* (petits coffres) servent à renfermer les effets d'habillement; ces meubles sont placés, ordinairement, derrière la *gueththâïa*. C'est surtout dans le *fnïïeuk* (petite boîte à couvercle et à coulisse) que la Moresque met son luxe; il faut dire que c'est dans cette boîte, faite d'un bois précieux, et généralement plaquée de *sdif* (nacre), qu'elle renferme ses bijoux.

Les rayons de la *msathra* et des *mrafâ* sont chargés de riches objets à l'usage des femmes : voici la *mkahla*, vase de vermeil renfermant le *keuhoul;* à côté, d'élégants *mrach* d'argent à cou de héron remplis d'*âtheur el-oueurd* (essence de roses); des *sbaïl* (flacons) de cristal doré où sont emprisonnés les *bekhourat* (parfums) les plus fortement odoriférants. Plus loin, un long *meurkouch* (tuyau élastique) enlace dans ses plis une *ranguila* (pipe de femme) d'Esthanboul (Constantinople); de ravissantes *mraououh* (éventails) pailletées d'or sont plantées en étendards au sommet des *mrafâ;* des *sniouat* (plateaux de cuivre) de *Merrakech* (Marok) étalent sur les tablettes des étagères leur émail vert

et rouge encadrant le sceau du Prophète. Sur une *mida* (petite table ronde et basse) de thuya, un gracieux *brik* (vase de toilette) d'argent, chef-d'œuvre d'un *saïr'* (orfèvre) juif d'Alger, repose dans un *lian* (cuvette) de même métal. Un *beurrad* (théière) et un *bokradj* (petite cafetière) plaqués d'argent, des *fnadjel* (tasses) de faïence à fleurs bleues, et des *zraf* (porte-tasse) ciselés à jour, attendent sur une *snioua* que le sultan de la *msana* se soit décidé pour le thé ou pour le café.

Comme leur Prophète, les Musulmans aiment les parfums énergiques : le *mesk er-Roumi* (musc du Chrétien), la tubéreuse, cet emblème de la volupté en Orient, et le *senbel* (jacinthe) mêlent leurs pénétrantes odeurs à celle de l'*ânbeur* (ambre), du *djaouï* (benjoin) et de l'*euoud el-kemari* (bois odoriférant d'Asie), que la négresse vient de brûler sur un petit réchaud. Le *mesk* (musc) a nécessairement sa place dans cette réunion de grossiers parfums.

Un *mesbah* (lampe) en cuivre à quatre becs, posé à terre au milieu de la chambre, jette de ses quatre mèches fumeuses des lueurs rougeâtres et incertaines sur les parties basses de l'appartement.

La *heuouriïa* de cette *Djenna* (Paradis) c'est la belle Mouïna, la perle de Blida. Elle a des attraits à prétendre à la couche d'un sultan ; mais l'*ouda-bachi* (1) Ismâïl avait, un soir, fait sa con-

---

(1) L'*ouda-bachi* était le chef d'escouade ; il commandait soit une *kheba* (tente), soit une *sefra* (table).

naissance par l'intermédiaire du Mezouar, le digne et respectable Ahmed-ben-Ameur, qui n'avait rien à refuser à un membre gradé de l'*oudjak* (milice turke), et, depuis trois semaines, la *msana* était chargée de faire les délices de ce Turk. Bien que l'intéressante Mouïna reçût habituellement de son seigneur plus de *reuklat* (coups de pied) et de *deubzat* (coups de poing) que de *dnanir* (dinars), elle n'en était pas moins très fière d'appartenir presque en entier à son *ouda-bachi*.

La ravissante Mouïna faisait *manger de la cervelle d'hyène* (1) à plus d'un inflammable et sensible Blidien; les *chouâra* (poètes) — tous les amoureux le sont — de Blida et de la Mtidja, trouvant la prose trop vile pour chanter les charmes de leur idole, demandaient à la muse arabe de leur souffler des inspirations et de leur prêter son langage; aussi, quand, à l'heure du *mor'reb* (coucher du soleil), Mouïna paraissait appuyée sur la *stara* de sa terrasse, le quartier Bokâa retentissait-il des plaintes amoureuses de tous ses *mâchoukin* (amoureux), qui guettaient son apparition comme les vrais Croyants guettent celle de la première lune du mois de Reumdhan.

Écoutez ce *mkheudhdheur* (2) timide qui, caché

---

(1) Expression arabe signifiant *inspirer de l'amour, rendre amoureux*.

(2) *Mkheudhdheur*, le jeune homme dont les moustaches commencent à paraître.

sous la *dheullala* (1) d'une maison voisine, roucoule sa peine :

Si tu rencontres, ami, ma gazelle,
Ma gazelle dont les yeux ressemblent à des flèches,
Dis-lui que je me suis fondu comme fond le plomb,
Et que ma peau s'est séchée sur mes os!.....
Amollis-toi, ô quartier de rocher!.....
Mon cœur est brûlé par l'amour d'une gazelle
Pleine de charmes!

Plus loin, un enthousiaste plein d'espoir lui jette ce serment, qu'il charge l'air embaumé de lui porter :

O charmante gazelle!
O visage ravissant!
O pleine lune dont la beauté surpasse celle des sept étoiles!
Je promets ici avec serment au Très-Haut
De jeûner un mois et de donner la dîme
Le jour, ô ma bien-aimée, où je te presserai
Sur mon sein!

Blotti dans un angle que le *kaïd ez-zebel* (2) a beaucoup trop respecté, un gros poëte élégiaque pleure son tourment et les *ksaoua* (rigueurs) de celle qu'il aime :

Lorsque je lui ai parlé d'amour,
Elle m'a dit : — « Tu mens!....

---

(1) *Dheullala*, auvent de bois placé au-dessus des portes d'entrée des maisons arabes.

(2) *Kaïd ez-zebel*, kaïd du fumier, agent chargé de la propreté de la ville.

Si l'amour te possède,
Comment vois-je encore tes os couverts de chair?
Non, il n'y a pas d'amour en toi
Jusqu'à ce que ta peau soit collée sur tes entrailles!..... »
Aussi, ma tristesse est tombée sur mon cœur,
Et j'ai bu mes larmes!

Écoutons cet autre soupirant qui pousse la témérité jusqu'à s'avancer sous le *kebou* de la maison de Mouïna :

O la plus svelte des gazelles!
Toi, dont les joues effacent la fraîcheur des roses!
Toi, dont la taille est aussi élancée
Qu'un palmier du Djerid!.....

Depuis l'*amreud* (imberbe) jusqu'au *chaïb* (celui qui a les cheveux gris), tous les hommes dont l'œil rencontre l'œil de Mouïna ne peuvent dérober leur cœur à son influence. Ainsi, voyez ce vieillard accroupi dans un enfoncement; il a cependant dépassé l'âge des passions, et pourtant il chante en la couvant des yeux :

Béni soit le Dieu qui a créé sur la terre
Ma gazelle à la démarche lascive!
C'est ma pleine lune à la taille élégante et flexible!
Allons, que le violon module ses sons tendres et voluptueux!
Allons, négresse, remplis ma coupe avec abondance,
Et mêle à ce breuvage un peu de sa salive!.....
Regarde, ami, comme ses grands yeux noirs
Noyés de keuhoul
Brillent d'un éclat lumineux!
Ce sont des étoiles regardant à travers les déchirures
D'un nuage noir comme le musc,
Et les étoiles sont les yeux des anges!

Mais quelle est donc cette femme suivie d'une négresse portant sur sa tête le *mahbès el-hammam* (1)? Bien qu'elle soit enveloppée des pieds à la tête d'une blanche *ksa* de fine laine, qu'elle ramène sur son visage de manière à ne laisser voir qu'un de ses yeux, cette *bou-âouïna* (2) est bientôt reconnue : cette démarche pleine d'une gracieuse mollesse, ce voluptueux mouvement des hanches ont trahi la belle Mouïna. D'ailleurs, cette longue file de *mâchoukin* échelonnés sur son passage, et débitant avec de gros soupirs toute la litanie des invocations amoureuses exprimant la passion arabe, suffirait pour ne pas laisser l'ombre d'un doute à cet égard. C'est un concert de tendresses dites de la façon la plus caressante, la plus flûtée, la plus sensuellement sollicitante : « *Ia âïni*, ô mon œil! — *ia korret âïni*, ô prunelle de mon œil! — *ia rouhi*, ô mon âme! — *ia r'zalti*, ô ma gazelle! — *ia kalbi*, ô mon cœur! — *ia âmri*, ô ma vie! — *ia habibti*, ô mon amie! » Mais, c'est en vain; leur répertoire est épuisé, et pas un d'eux n'a encore obtenu une simple *r'eumza* (œillade) de l'insensible Mouïna. Allons, il faut essayer des diminutifs, lesquels, dans le langage amoureux de tous les peuples, ont tant de puissance sur le cœur de la femme : « *ia kbidti*, ô mon petit foie! — *ia âouïnti*, ô mon petit œil! — *ia rou-*

(1) Nécessaire pour porter les ustensiles de bain.

(2) On désigne ainsi la femme qui, enveloppée dans sa *ksa*, ne laisse voir qu'un œil.

hiati, ô ma petite âme! — *ia oumimti*, ô ma petite mère! — *ia oukhiti*, ô ma petite sœur! » Les diminutifs sont sans succès. Les murs sont attendris; mais Mouïna reste froide et indifférente devant l'exaltation de ses ardents poursuivants.

Il faut dire aussi que ces *mâchoukin* ont, aux yeux de Mouïna, deux grands défauts : ils sont, comme elle, de cette vile race arabe si méprisée des Turks, et, de plus, ils sont pauvres comme Sidna Aïïoub (notre seigneur Job). Or, ils devraient savoir, ces infortunés soupirants, — mais la passion raisonne-t-elle? — ils ne devraient pas ignorer, dis-je, que, chez la femme arabe, l'amour désintéressé est un mythe; que, chez elle, le cœur est un simple viscère exerçant sa fonction matérielle au même titre que le foie et la rate, et n'ayant aucun rôle dans le mystère des affections. Après cela, nous aurions peut-être tort aussi de trop nous apitoyer sur le sort des poursuivants de Mouïna : dans leurs *r'niat* (chansons), les Arabes parlent souvent du *cœur*, nous l'avouons; mais cela n'a pas plus de conséquence que lorsque, dans la conversation, ils parlent du Dieu unique. En effet, chez les Arabes des deux sexes, le mot *amour* n'est et ne peut être que le synonyme du mot *accouplement*. Ne leur en faisons pas trop un crime; c'est une affaire d'éducation et de latitude. Quant à la femme arabe, c'est une marchandise qu'on achète de *confiance* (puisque l'acheteur, le futur ne la voit qu'après l'avoir payée), et qui, dans

quelque position qu'elle se trouve placée, n'oublie jamais qu'elle est une valeur.

Au temps des Turks, devenir l'épouse ou simplement la *msana* (concubine) d'un *iouldach* (soldat de la Milice) était le rêve de la femme arabe; ces sortes d'alliances étaient surtout l'ambition des parents de la jeune fille, lesquels s'assuraient ainsi la protection des Turks. Souvent même, contrairement aux lois et coutumes musulmanes, le mari n'était pas tenu de payer le *sdak* (dot); il recevait, au contraire, les cadeaux du père de sa femme.

Nous voyons, d'aprês cela, que les efforts insensés des Blidiens amoureux de Mouïna devaient nécessairement rester stériles. Ces *tcharaktchiïa* (rivaux) n'étaient donc point dangereux pour l'*ouda-bachi* Ismâïl; d'ailleurs, dès qu'il paraissait dans le Bokâa, les poursuivants de Mouïna s'enfuyaient comme une volée de *zouaouch el-haramiïn* (oiseaux rusés, les moineaux) devant un oiseau de proie.

Mais revenons au boudoir de Mouïna, et voyons si l'idole est bien digne de tout l'encens qu'on lui brûle sous les narines.

Mouïna paraît avoir vingt ans; elle a déjà cet embonpoint, délices des Orientaux, qu'amène, de bonne heure, chez la femme arabe, la vie renfermée et assise; le bas de sa jambe n'est pas sans reproche; il est fort, empâté, et laisse deviner une prédisposition au *djedam* (éléphantiasis), cette affection des Moresques et des Juives algériennes. Le teint de Mouïna est blanc mat;

on ne voit point la vie courir sous cet épiderme de plâtre que le sang ne vient pas colorer. On se demande, en présence de Mouïna nonchalamment étendue sur ses tapis, les bras relevés au-dessus de sa tête qu'ils couronnent, les lèvres entr'ouvertes et laissant voir deux rangées de perles paraissant soudées l'une à l'autre, l'œil calme et atone; on se demande, disons-nous, s'il y a un cœur dans cette poitrine que ne soulève aucun battement. On ne sent pas autour de cette statue l'effet de ce chaud rayonnement, atmosphère de la femme amoureuse, qui transporte et enivre quand on l'approche. Après tout, à quoi lui servirait ce cœur? Mouïna, comme toutes les femmes arabes, n'est et ne peut être que l'instrument passif des plaisirs de son seigneur.

Mouïna est jolie; mais son visage est tellement badigeonné de blanc et de fard, qu'on a peine à déchiffrer ses traits sous les couches qui les recouvrent. Du moment que cela convient ainsi à son *ouda-bachi*, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus difficiles que lui.

Les cheveux de Mouïna sont plus noirs que le ciel par une nuit d'orage; par-devant, ils tombent en *soualef* (mèches) plats le long de ses joues, dont les pommettes sont allumées par une pointe de *heummaïr* (fard) posée sur un fond de *biadh el-oudjh* (blanc); ses lèvres sont empourprées par le *souak* (écorce de noyer); ses sourcils, reliés entre eux, voûtent ses yeux d'un point d'orgue disgracieux et de mauvais goût,

Ce *harkous* (1) modifie désagréablement l'œuvre du Créateur. Des *chamat* (signes) de *zarkoun* (carmin) ponctuent bizarrement le visage de Mouïna sans l'éveiller. Ses paupières, filetées de *keuhoul*, ouvrent démesurément ses yeux, dont la prunelle semble un clou de jais enfoncé dans une amande d'onyx. Une *ouchma* (tatouage) bleue, dessinée au milieu de son front, donne quelque chose de fatal à sa physionomie. Ses mains sont teintes de *henna* jusqu'au poignet, et ses ongles sont noircis au moyen du *seubbar' el-adhafeur ;* ses pieds sont aussi hennisés jusqu'à la cheville, et des fleurs fantastiques sont tatouées au-dessus de ses talons.

Ainsi peinte, Mouïna séduit tous ceux qui l'approchent ; elle est surtout irrésistible quand elle sourit ; car la nature a creusé chacune de ses joues de cette ravissante fossette que les Arabes appellent si poétiquement *bouïkiet oumm el-hacen* (2) (godet du rossignol). Sa *r'eumza* (œillade) — on le savait dans Blida — avait fondu, comme la chaleur fond la cire, le cœur d'un grand nombre d'*iouldach* rentrant de *r'azia*, et cette fusion lui avait souvent valu une forte part du butin. Se mirer, enfin, dans son *feuss el-âïn* (chaton de l'œil, la prunelle) suffisait pour faire succom-

---

(1) *Harkous*, coloration des sourcils en noir, sourcils artificiels.

(2) *Oumm el-hacen* signifie littéralement *mère de la beauté*. C'est ainsi que les Arabes désignent le rossignol.

ber les plus chastes marabouths des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir.

Mouïna ajoutait encore à la puissance de ses charmes par un *tzâbir* (1) chargé de séduction, et, bien qu'en pays arabe, la Mode, cette changeante déesse des femmes civilisées, fût aussi immuable que le Dieu unique, la *msana* avait cependant un talent tout particulier pour s'attifer élégamment, et mettre en évidence sa riche *siar'a* (les bijoux).

Mouïna porte, d'ailleurs, à ravir le délicieux costume moresque; elle a de plus au suprême degré, comme toutes les femmes qui ne se contentent pas d'un paquet de plumes pour tout vêtement, le sentiment inné de l'harmonie des couleurs. Voyez-là, rien ne hurle dans cette mosaïque de splendides étoffes, de pierres précieuses, de bijoux d'or et d'argent: une *mahrma* (foulard) de soie jaune brochée d'or la coiffe coquettement; les *ftoul* (franges) tombent gracieusement sur son cou d'albâtre; une *âssaba* (diadème) d'argent constellée de diamants cercle son front pâle; ses oreilles sont torturées par six paires de *mekfoul* (2) d'or. Un *seroual* (culotte large) de brocart bleu à fleurs d'argent, serré à la taille par une *heuzza* (coulisse), et tombant au-dessous du genou, renferme dans ses larges plis les hanches un peu trop prononcées de la belle Mouïna. Une *kmidjdja* (chemisette)

---

(1) Coquetterie dans les habits.

(2) *Mekfoul*, boucles d'oreilles d'une seule pièce.

de *tchenbir* (gaze), fendue sur la poitrine et descendant jusqu'à la ceinture par-dessus le *seroual*, voile, sans prétention de les cacher, des charmes qui, déjà, n'ont plus rien de menaçant, et qui obéissent sensiblement aux lois impitoyables de la pesanteur. Une *frîmla*, espèce de corset problématique, passe sous les *zouaïz* (seins) de la *msana*, mais sans les tyranniser, et sans paraître avoir l'intention de réprimer leur vagabondage. Mouïna porte par-dessus la *frîmla* un élégant *djabadholi* (veste) grenat, à manches longues et plates fermées par une rangée de petits boutons dorés montant jusqu'au coude; de gracieuses arabesques d'or s'entrelaçant capricieusement rehaussent l'élégance et la richesse de ce vêtement. Un *heuzam* (ceinture) soie et or, s'appuyant sur la hanche gauche sans emprisonner la taille, laisse tomber gracieusement ses franges sur le côté droit. Ses reins sont ceints d'une *foutha* (foulard) de soie jaune rayée d'or qui descend jusque sur ses talons. Cette disgracieuse *foutha* paraît avoir pour but l'indication plus précise des formes de la femme.

Une *cheurka* (collier) de *rbiâ solthani* (1) d'or orne le cou de Mouïna; des *msaïs* (2) de même métal cerclent ses bras; des *kheulkhal* (3) d'or,

---

(1) Collier de pièces d'or.

(2) *Msaïs*, bracelets fermés; les femmes en portent deux à chaque bras.

(3) *Kheulkhal*, anneaux ouverts et creux se portant au bas de la jambe. Les femmes y introduisent du gravier pour les faire résonner en marchant.

que les coquettes savent faire résonner avec tant d'art en marchant, s'enroulent au bas de sa jambe comme l'anneau de fer au pied du forçat. Ces anneaux et ces bracelets rappellent, en effet, à la femme arabe qu'elle est l'esclave de son mari, de son maître. Ses pieds sont chaussés de ravissantes *rihiïa* (1) de velours rouge brodé et pailleté d'or.

Une *meskia* (2) de *djeld el-filali* (maroquin) brodée d'argent et ayant la forme d'un cœur est suspendue à sa ceinture; elle renferme les parfums préférés de Mouïna.

Ses doigts sont ornés de *khouatem* (3) et de *braïm* (4) garnis de pierres précieuses, cadeaux de *riça* (capitaines de navire) ayant fait d'heureuses *r'ouazi* (courses) sur les Espagnols.

La réputation de Mouïna en matière d'élégance s'étend d'Alger jusqu'au fond du Tithri; ce n'est ni une *methseunnâa* (mijaurée), ni une *zoukmiïa* (prude); elle n'est pas précisément une *diïna* (femme de mœurs pures); l'espèce en est rare en pays arabe; mais ce n'est pas non plus une *mraa faceda* (femme corrompue). Experte en *tiha* (minauderie); savante dans l'art de rendre son *âïn medebbela* (œil langoureux); possédant à fond la science du mouvement des hanches en marchant, elle séduit infailliblement qui l'approche; aussi, compte-t-on, parmi ceux à qui

(1) Pantoufles d'intérieur de maroquin ou de velours.

(2) *Meskia*, de *mesk*, musc, sachet à parfums.

(3) *Khouatem*, bagues à plusieurs pierres.

(4) *Braïm*, bagues à une pierre.

elle a mis les vers à la tête, un Baï d'Oran portant à Alger le *denouch* (1) (impôt) de son Baïlik, deux *Kheraça* (grands dignitaires), un Ar'a, le Hakem de Blida, et un grand nombre de *Riça* (corsaires) et de *Kiïad* (kaïds). Aujourd'hui, il est vrai, elle est entre les mains d'un *ouda-bachi*, et la position de cet *enkchaïri* dans la Milice n'a rien de splendide; mais Ismâïl est Turk, et, nous l'avons dit, la protection d'un Turk n'est pas précisément à dédaigner. On ne peut, évidemment, mettre sur le compte du vil intérêt, de la soif des richesses, les relations qu'entretient Mouïna avec Ismâïl, puisque ce membre de l'*oudjak* ne reçoit, tous les deux mois, de la munificence de son souverain le Pacha, que la chétive somme de dix-sept riala-boudjhou (31 fr. 60 c.), et, de loin en loin, quelques maigres étrennes. Ah! tous les *bachaouat* (pachas) ne sont pas aussi généreux que l'était Mosthafa-Pacha, qui, un jour, au commencement du siècle, fit donner à chaque soldat de la Milice cinquante *saïmat* (2) (9 francs) de gratification! Jamais Hoçaïn, le dernier Pacha, enfermé dans la Kasba d'Alger depuis 1818, n'avait songé à faire de pareilles largesses.

En définitive, à part les brutalités de son *ouda-bachi*, si Mouïna n'était pas la plus heureuse des *msaïn*, elle en était, du moins, la plus recherchée.

---

(1) Tous les trois ans, les *Baïat* (beys) des trois provinces étaient tenus d'apporter eux-mêmes à Alger l'impôt de leur Baïlik.

(2) La *saïma* valait dix-huit centimes.

Dans la crainte d'assister à une de ces scènes d'amour où le bâton du Turk intervient si souvent, quittons le boudoir de Mouïna puisque, d'ailleurs, nous connaissons le temple et l'idole.

Nous disions plus haut que le Dieu de Mahomet, — habituellement, pourtant, assez tolérant pour son peuple, — irrité de l'impiété, des débordements et de l'incorrigibilité de la population blidienne, laquelle, ayant perdu de vue et négligé depuis longtemps la pratique des vertus de ses ancêtres, les Mores andalous, en était arrivée à représenter aujourd'hui la gamme de tous les vices; nous disions, répété-je, que, fatigué de prêcher dans le désert par la voix de ses prophètes et de ses envoyés, Dieu, à bout de patience, avait résolu de punir d'un châtiment terrible cette abominable population, que les Turks avaient tout à fait pervertie; il avait décidé, dans sa colère, de détruire ces impies maudits en les écrasant sous les ruines de leurs demeures.

Nous allons faire le récit de cet épouvantable désastre (1), et montrer jusqu'où peut aller la colère d'une divinité qui se venge. Nous croyons

(1) Nous tenons les faits que nous allons raconter de la bouche d'un témoin oculaire très digne de foi, et nous les avons contrôlés sérieusement auprès de plusieurs des contemporains de notre narrateur, lesquels ont fait partie du petit nombre des Blidiens qui ont échappé au désastre. Du reste, ces faits sont d'*hier*, et l'on trouverait certainement encore à Blida plus d'un témoin du tremblement de terre de 1825.

nécessaire, avant de donner la parole à notre narrateur, de dire quelques mots de la situation de Blida et de sa population au moment du tremblement de terre de 1825, et de faire faire au lecteur la connaissance de leur prophète de malheur, Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, le marabouth vénéré des Bni-Menad.

En 1825, Blida, remise des pertes que lui avait fait éprouver la peste de 1817 — 1818, fléau qui lui enleva jusqu'à soixante-dix personnes par jour, comptait une population de 6 à 7,000 habitants, formée de Mores, de Kouloughlis, de Turks, d'Israélites et de quelques Arabes du dehors. La ville avait 1,300 maisons, dont quelques-unes seulement réunissaient à l'intérieur les élégances, la grâce et le confort de l'habitation mores-co-algérienne. A l'extérieur, c'était ce que nous voyons encore aujourd'hui : des cubes blanchis à la chaux, et piquetés de quelques rares et jalouses ouvertures treillissées de fer jouant le rôle de fenêtres, une sorte de dé à jouer dont la face la plus prodigalement pointée ne dépassait jamais le double-deux.

La population de Blida, celle qui ne se livrait pas au négoce, vivait du produit de ses jardins et de ses vergers; très peu agricole, elle ne faisait de blé et d'orge que pour sa consommation. Les quelques Turks qu'on y trouvait étaient surtout des *khezourdjia* (1), qui, soit qu'ils fussent ma-

---

(1) Le service de la Milice turke, nous le répétons, se divisait en trois positions, dont chacune avait un an de

riés, soit qu'ils y eussent des intérêts, avaient choisi Blida pour y passer leur année de *khezour*, ou de disponibilité.

Si l'on en croyait certains auteurs pleins de penchant pour les mœurs de haut goût de l'Orient, Blida, avant nous, nous l'avons dit plus haut, n'aurait été qu'un lupanar, une ville de petites maisons où les grands de la Régence venaient oublier les soucis de l'*Administration* turke, et profiter joyeusement de la longanimité du Pacha qui, un jour ou l'autre, pouvait leur ôter la disposition de leur tête. Ces auteurs, et nous l'avons répété servilement après eux, ainsi que cela se passe toujours quand il s'agit de calomnie, ces auteurs, disons-nous, ont été jusqu'à prétendre qu'à l'époque fortunée dont nous parlons, Blida n'était jamais désignée que par l'épithète infâme de KAHBA, *prostituée*.

Il est délicat, pensons-nous, de rectifier cette erreur qui a fait plus que son temps. La vérité, c'est que Blida ne valait ni moins ni plus que les autres villes de la Régence. Ses mœurs, nous l'avouons, étaient loin, certainement, d'avoir la pureté de son ciel ; mais on pouvait en dire tout autant de Koléa, que les auteurs dont nous nous plaignons ont essayé de faire passer pour une *sainte*, et cela dans le but inavouable de donner plus de saillant, plus de relief à l'échevèlement

---

durée : service de garnison, service d'expédition, repos ou disponibilité. Pendant son année de repos, le *khezourdji* avait droit à la solde seulement.

oriental dont on accusait *la Petite Rose de la Mtidja*. Ce n'est pas bien. Évidemment, nous le répétons, Blida n'a jamais été confondue avec Nanterre, — d'ailleurs, cela ne se prononce pas de la même façon, — mais il faut dire aussi que la température africaine et le parfum des orangers ne paraissent rien moins que favorables à la culture et au développement des rosières.

Nous ne devons pas laisser ignorer pourtant qu'aux yeux de quelques hommes pieux, de Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, entre autres, marabouth vénéré des Bni-Menad, les gens de Blida étaient mûrs pour le châtiment. Pour lui, il n'était guère possible d'aller au delà en fait d'impiété, d'incrédulité et de corruption, et Dieu, qui y avait mis de la patience, ne pouvait manquer de s'en lasser bientôt, et de les en punir par quelque affreuse catastrophe. C'était imminent. Depuis longtemps déjà, ce saint homme, qui avait, sans doute, une mission d'en-haut, s'évertuait à les prêcher, à les exhorter pour tâcher de les ramener à la foi musulmane, dont ils avaient même oublié jusqu'à la formule; ses avertissements, il est inutile de le dire, avaient toujours été accueillis par les rires et le mépris. Pourtant, Mohammed-ben-Bou-Rekàa passait pour posséder le don des miracles et de prophétie; mais, quand une population est aveuglée, tarée par l'impiété, il est reconnu qu'il n'est point d'autre remède à lui appliquer que la destruction. La Bible et le Koran en fourmillent d'exemples.

Ceci dit, nous laissons la parole au narrateur.

Nous sommes en redjeb de l'année 1240 de l'hégire, et le mercredi 7 de ce mois, de notre ère, le 2 mars 1825. Dès le matin de ce jour, Mohammed-ben-Bou-Rekâa (1), vêtu d'un bernous en haillons, et un long bâton à la main, parcourait la ville, la menace à la bouche, et, comme le prophète Jonas, qui prédit la chute de Ninive, il s'en allait par les rues en criant ces terribles paroles : « Écoutez, ô les corrompus! ô les gâtés! encore trois jours, et je vous le jure par Dieu! Blida sera détruite!... Allons! ajoutait-il ironiquement, qui est-ce qui veut m'acheter Blida pour un *fels?* (2) »

Bien qu'il n'attachât qu'une médiocre importance aux paroles de Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, regardé généralement comme un derouich ne jouissant pas de toute sa raison, le *Hakem* (3) de Blida, qui était alors le Turk Hacen-Eth-Thouïl (Hacen-le-Long), n'en fit pas moins arrêter ce prophète de malheur, qui répandait l'effroi parmi les femmes et les enfants, et il l'enferma dans la prison de la *mehakma* (4). Il n'y avait pas un quart d'heure que le Hakem l'avait mis sous les verrous, que Ben-Bou-Rekâa venait lui donner le salut au moment où il buvait à

(1) Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa a son tombeau près des eaux thermales de Hammam-Rir'a.

(2) Pièce de monnaie de la valeur d'un centime à peu près.

(3) Le gouverneur de la ville, celui qui y commande.

(4) *Mehakma*, tribunal du kadhy.

petites gorgées le contenu d'une tasse de café que venait de lui servir son kahouadji.

Hacen-Eth-Thouïl, qui, en sa qualité de Turk, n'était pas un Croyant bien accentué, supposa, en voyant Ben-Bou-Rekâa dehors, qu'il avait mal fermé la porte de la prison, et il se disposait à le réincarcérer. Mais le marabouth des Bni-Menad lui ayant affirmé que ce serait là une peine inutile, attendu qu'il se riait au même degré et de ses verrous et de ses fers, Hacen se le tint pour dit, et il ne chercha pas à en recommencer l'épreuve; il le laissa donc libre, en lui recommandant toutefois d'éviter de jeter l'alarme dans la population blidienne par de ridicules prédictions.

Ben-Bou-Rekâa se contenta de lui répondre : « Dieu seul est grand et puissant, et ce qu'il a décidé dans la nuit d'El-Kadr (1), il n'est point au pouvoir des hommes de s'y opposer. Je te le répète, ô Hakem! encore trois jours, et Blida sera détruite! » Et Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa se retira en répétant ce cri sinistre : « Qui est-ce qui veut de Blida, *la Petite Rose* (2), pour un fels?... »

---

(1) C'est dans la nuit d'El-Kadr, qu'on croit être celle du 23 ou du 24 du mois de Reumdhan, que sont résolues et fixées, pour toute l'année, les affaires de l'univers. Dans cette nuit, les anges et l'esprit descendent dans le monde, avec la permission de Dieu, pour y régler toutes choses. (*Le Koran*, chapitre XCVII, vers. de 1 à 5.)

(2) Sidi Ahmed-ben-Ioucef, l'auteur présumé de *Dictons* satiriques sur les principales villes et tribus de l'Algérie,

Quelques vrais Croyants — Blida n'en renfermait guère alors — se hâtèrent pourtant, dans le doute, d'abandonner leurs demeures et de se construire des gourbis dans leurs jardins.

Pendant trois jours, l'impitoyable marabouth cria sa terrible menace par la ville, et les impies se disaient en l'entendant : « Maudit soit l'insensé avec sa sotte prédiction ! » D'autres lui jetaient ce souhait : « Que Satan le lapidé te cloue ta langue de chien dans la bouche, maudit hurleur ! » Et sans prendre garde à ces injures, Mohammed-ben-Bou-Rekâa répétait, en les psalmodiant, ces paroles du Koran : « Nous envoyâmes chez ceux qui s'étaient égarés des avertisseurs, et ceux qui n'étaient point nos serviteurs fidèles, et les incrédules les traitèrent d'imposteurs. Écouterons-nous, disaient-ils, un homme comme nous? En vérité, nous serions plongés dans l'égarement et dans la folie.... C'est un imposteur insolent !.... Les Madianites et les Temoudites

---

et dont le tombeau est à Miliana, aurait dit, nous le répétons, à propos de Blida :

« En-nas kaloulek El-Blida;
» Ana semmitek Ourida. »

« On t'a nommée La Petite Ville;
» Moi, je t'ai appelée une Petite Rose. »

Si Sid Ahmed-ben-Ioucef est mort, comme on le prétend, le 10 de safar de l'année 931 de l'hégire (1521 de notre ère), le dicton sur Blida est nécessairement apocryphe, puisque cette ville n'a été fondée qu'en 942 de l'hégire (1535 de notre ère).

ont aussi traité les envoyés Choâïb et Salah d'imposteurs.... Quelle a été la fin de ceux qu'ils avertissaient? Une violente commotion de la terre les surprit, et, le lendemain, on les trouva gisants, morts et la face contre terre, sous leurs demeures bouleversées. »

« Tu leur annonceras, ô Mohammed-ben-Bou-Rekâa! le châtiment terrible, et ils te diront : « Tais-toi, chien, tu mens! »

« Malheur à quiconque tourne le dos et ne croit pas! Malheur aux gâtés, aux pourris, aux corrompus! »

Et tous ceux qui rencontraient Mohammed-ben-Bou-Rekâa sur leur chemin haussaient les épaules, ou lui jetaient une injure.

Et les enfants — les fils de Turks principalement — suivaient le derouich en le huant.

Le lendemain et le surlendemain, quelques Mores, que la persistance de Sidi Ben-Bou-Rekâa avait fini par effrayer, quittèrent leurs demeures et allèrent dresser des gourbis dans les orangeries, bien que, pourtant, le prophète ne se fût pas expliqué sur la façon dont Blida serait détruite.

Blida ne s'était, en somme, que médiocrement préoccupée de la menace du derouich des Bni-Menad : Blida s'amusait, et chacune de ses nuits était une fête; le quartier El-Bokâa surtout, la région des houris tarifées n'était que joie et plaisir : le jeu, la musique et l'amour, cette trinité des voluptés terrestres, y avaient élu domicile, et Turks de la Milice rentrant de razia sur quelque tribu rebelle, et Raïs rentrant de la course

sur les navires des Chrétiens, galvanisaient avec une poignée de solthanis d'or ces corps sans âme, ces filles marmoréennes dont la suprême félicité est la nonchalante mollesse et le repos. Écoutons, et de ces maisons, tristes au dehors et pareilles à des sépulcres blanchis, nous entendrons s'exhaler tous les bruits du plaisir : bruits de guitares et de derbouka soutenant des voix de femmes roucoulant un chant d'amour sur un rhythme inarticulé et plein de langueur, bruits de dés à jouer agités frénétiquement dans les cornets et précipités brutalement sur la table du jeu, bruits de baisers mêlés aux vibrations heurtées et fébriles des instruments de musique, bruits de voix rauques et gutturales chargées d'injures, auxquelles répondent des voix d'une douceur extrême et d'un timbre harmonieux comme un chant d'oiseau : *Turk et Moresque, c'est taureau et gazelle !*

Blida s'amuse : mais ses mosquées sont désertes, et les mouedden s'égosillent en vain à rappeler aux Blidiens les heures de la prière : plus de prières, plus d'ablutions : âmes et corps crasseux ; plus d'hospitalité, plus d'aumônes, les préceptes du Livre oubliés, les marabouths conspués, les avertisseurs emprisonnés et traités d'insolents imposteurs ou d'insensés !

Nous sommes au mercredi, et le septième jour du mois de redjeb de l'année 1240 de l'hégire, de notre ère, le 2 mars 1825 : le ciel est splendide ; il a la pureté du cristal : c'est une de ces belles matinées de l'hiver algérien où tout renaît, tout

revit; les amandiers sont fleuris; les orangers sont en fleurs et en fruits; tout bourgeonne, bourdonne et dit son chant de résurrection et d'amour. On se sent heureux de vivre, et il semble que la vie n'aura pas de fin.

Le soleil marque ce moment de la journée que les Arabes appellent *edh-dheha* (1), c'est-à-dire de huit à neuf heures du matin. Mohammed-ben-Bou-Rekâa, qui n'a point cessé, depuis le *fedjeur* (le point du jour), de glapir, comme un *dellal* (2) sur un marché, son ironique proposition : « Qui donc m'achètera Blida pour un fels? » le terrible marabouth, disons-nous, lassé, sans doute, de son infructueux encan, s'est arrêté devant la mosquée de Sidi Ahmed-el-Kbir. Une volée d'enfants a poursuivi le derouich de ses huées ; des hommes se sont mêlés à cet insolent cortège; ils écoutent, la raillerie sur les lèvres, les menaces de l'élu de Dieu.

Méprisant, évidemment, les insultes de ces insensés, Mohammed-ben-Bou-Rekâa semblait s'isoler au milieu de cette tourbe hurlante; le marabouth n'était plus qu'une voix, mais une voix terrible, implacable, avertissant et menaçant : « Malheur, dans ce jour, aux incrédules ! disait-il; car bientôt, aujourd'hui, dans un ins-

---

(1) Le *dheha* c'est le moment de la matinée où le soleil est élevé au-dessus de l'horizon de la hauteur d'une lance; c'est l'instant médial entre le lever du soleil et son passage au méridien.

(2) Crieur public.

tant peut-être, ils verront la terre trembler de son tremblement, et lorsqu'elle secouera sa charge, ils demanderont terrifiés : « Qu'a-t-elle? » et elle dira pourquoi elle tremble! »

Continuant sa sinistre prophétie, le derouich Ben-Bou-Rekâa ajoutait sardoniquement : « Malheur aux corrompus et aux gâtés! car, aujourd'hui, nous les châtierons d'un châtiment terrible! Aujourd'hui, les montagnes, qu'ils croient solidement fixées, marcheront comme marchent les nuages, la mer bouillonnera, les tombeaux seront bouleversés et la terre les rejettera de son sein! Malheur aux impies! Aujourd'hui, la peur contorsionnera leurs visages! Aujourd'hui, la nourrice laissera tomber l'enfant qu'elle allaite; toute femme enceinte avortera; il n'y aura plus de liens de parenté; le fils ne reconnaîtra plus sa mère; les hommes seront ivres, non de vin, mais d'épouvante! Aujourd'hui, je le jure par Dieu! il y aura des visages poudreux couverts de poussière! il y aura des crânes écrasés, des seins pétris, des membres brisés! car c'est aujourd'hui le jour du châtiment! »

Une bouffée de chaleur souffla sur la ville.

Puis, portant son regard sur le minaret de la mosquée devant laquelle il s'était arrêté, Mohammed-ben-Bou-Rekâa s'écriait d'un ton plein de raillerie : « Par Dieu! ô minaret! tu es bien le chef-d'œuvre des hommes! Par Sidi Abd-el-Kader, le sultan des justes! jamais je ne vis une plus merveilleuse chose! Ta taille, qui s'élance gracieusement dans les airs, est celle de l'élé-

gant palmier, et pourtant ton front orgueilleux va rouler en débris à mes pieds ! »

— « C'est là, en vérité, un misérable imposteur ! se mit à dire un des hommes du groupe, et s'il ne cesse ses prédictions insensées, par Dieu ! nous le chasserons de la ville !.... Allons ! ô prophète de malheur ! si tu es véridique, prouve-le-nous par un signe : fais tomber, par exemple, sur nos têtes une portion du ciel ! » ajouta cet homme en raillant.

— « C'est vrai ! continua un autre, que ce braillard nous donne une preuve de sa mission, ou qu'il se taise ! »

— « Hahou ! hahou ! hahou ! » hurlèrent les gens qui entouraient le derouich.

Les colombes désertèrent leurs nids en abandonnant leurs petits, et plongèrent dans le Nord.

Mohammed-ben-Bou-Rekâa ne répondit à ces huées que par cette terrible malédiction : « Malheur aux incrédules qui demandent à l'envoyé des signes de sa mission !... Ils ne les attendront pas lontemps... Mais il sera trop tard ; car l'heure du châtiment est proche ! l'heure du châtiment est venue ! »

Mohammed-ben-Bou-Rekâa avait à peine achevé ces paroles, qu'une épouvantable détonation souterraine se faisait entendre du côté du Sud, dans la direction des gorges de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, puis une secousse d'une violence extrême venait ébranler la ville. Le minaret dont l'envoyé avait prédit la chute sembla se soulever de sa base ; il tourna sur lui-même comme par

un brutal mouvement de torsion, il oscilla, chancela, se disloqua; une dernière poussée le précipita sur le sol où il s'abîma avec un grand fracas, en écrasant sous ses débris le groupe d'impies qui avaient méconnu la mission du saint et terrible marabouth.

Mohammed-ben-Bou-Rekâa avait disparu dans l'épais nuage de poussière jaunâtre qui, pareil à une trombe livide, s'élevait des ruines du minaret.

En même temps, chaque maison, frappée dans ses fondations comme par un bélier, se déchausse sous les coups redoublés du fléau; la terre paraît vomir les constructions et les rejeter de son sein; les murs de pisé, gauchis par ces soulèvements, chevauchent par *planches* (1), perdent leur aplomb, et s'écroulent lourdement en entraînant les terrasses dans leur chute. Les chiens hurlent, les femmes qui ont pu s'échapper fuient en emportant leurs enfants. C'est un bruit, un tumulte effroyable : craquements sinistres, éboulements sourds, ruptures, fractures, déchirures grinçantes, déboîtements de poutrelles, heurtis de vases vibrant leur note métallique; tout se lézarde, s'émiette, s'affaisse ou s'effondre; tout se culbute, se renverse, s'aplatit, se brise, s'écrase, s'abîme. Chaque maison, chaque chambre devient un tombeau qui se re-

(1) Les Arabes appellent *louha*, planche, l'ensemble des couches de pisé nécessaires pour remplir une fois le moule. La planche est ce que nous nommons *la banchée*.

ferme sur des vivants et sur des morts. Les plaintes, les cris, les râles se confondent avec les grondements de la terre, et forment un concert discordant, terrible, rappelant celui des damnés. Quelques-uns de ces enterrés vivants essaient de prier; mais l'avertisseur l'a dit : « Il est trop tard! » Ils se verront mourir; ils seront les témoins de leur agonie, puis le Dieu vengeur leur fera goûter au fruit amer de la mort; mais avant ce terme, le supplice les enveloppera par-dessus leurs têtes et par-dessous leurs pieds; car il est dit que les incrédules et les corrompus porteront le fardeau de leur incrédulité et de leur corruption.

Les secousses continuent implacables, terribles; les minarets des mosquées Et-Terk, de Sidi Mohammed-ben-Sâdoun et de Bab Ed-Dzaïr essaient de se défendre sur leurs bases; mais, comme celui de la mosquée de Sidi Ahmed-el-Kbir, ils sont précipités sur le sol pareils à un cavalier que désarçonne un cheval vicieux. Les dômes des onze *mesdjed* (1) de la ville s'effondrent sur les ruines de leurs murailles disloquées.

Un immense nuage de poussière s'élève, comme la fumée des sacrifices, au-dessus de la

---

(1) Le *mesdjed* est le lieu où l'on se prosterne pour prier Dieu. On appelle ainsi une petite mosquée sans minaret affectée à la prière de tous les jours. La prière du vendredi — le jour consacré — se fait dans le *djamâ*, qui est le lieu de l'assemblée, de la réunion hebdomadaire des fidèles.

ville, et l'enveloppe d'un suaire de nuance terreuse. Blida, la Petite Rose de la Mtidja, pleine de rire et de vie il n'y a qu'un instant, Blida n'est plus qu'un monceau de ruines, quelque chose d'effroyablement informe, fouillis hideux qui, quoi qu'en dise Mohammed-ben-Bou-Rekâa, ne saurait être l'œuvre de Dieu, du Créateur des harmonies de l'univers; mais bien plutôt celle de la matière brutale, aveugle, inintelligente. Et quel temps a-t-il fallu à l'auteur de cet infernal désordre pour le consommer? Mohammed-ben-Ed-Debbah, un poëte fils de Bey, va nous le dire :

« C'est en redjeb, et le mercredi, en l'an douze cent quarante,
» Que le tremblement de terre accourut sur le pays;
» Il lui suffit d'un instant pour en consommer la ruine,
» Le temps de lire la sourate « El-Ikhelass (1) » deux fois au plus ! »

C'est donc de dix à douze secondes qu'aurait

---

(1) La sourate du Koran que les Musulmans désignent sous le nom d'*El-Ikhelass* — la Sincérité — est celle qui a pour titre « *la reconnaissance du dogme de l'unité de Dieu.* » Nous en donnons le texte :

« Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux !
» 1. Dis : Dieu est un.
» 2. C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leurs besoins.
» 3. Il n'a point enfanté, et n'a point été enfanté.
» 4. Il n'a point d'égal en qui que ce soit. »
(*Le Koran,* chapitre CXII, versets de 1 à 4.)

duré la première secousse, celle qui détruisit la ville.

La moitié de la population — les femmes surtout à cause de leurs habitudes sédentaires — est ensevelie sous ses demeures ruinées. La ville présente un spectacle affreux : ici, c'est une mère qui a été écrasée en cherchant à sauver son enfant; là, c'est un More dont le crâne a été brisé par un fragment de terrasse au moment où il essayait de fuir avec un vase de terre renfermant son trésor; plus loin, une tête grimaçante sort de dessous les débris d'un mur; à côté, c'est un bras ecchymosé, c'est une jambe meurtrie, c'est une moitié de corps bleuie. A chaque pas, des cervelles ont jailli en éclaboussures sur des murailles blanches qu'elles ont tigrées, des membres ont été broyés, des chairs ont été pétries; des mares de sang bues par les décombres ont formé une boue noirâtre et visqueuse; des orangers, chargés de fleurs et de fruits, ont été déracinés ou coupés en deux par la chute d'une terrasse.

Ces tombeaux renferment encore des vivants dans leurs flancs menaçants : par les fissures des terrasses, — couvercles de sépulcres, — s'échappent des plaintes, des gémissements, des cris étouffés. « Mais les secours viendront-ils? pensent ces vivants; la population tout entière a été engloutie peut-être !... » Horrible incertitude!

Les animaux, effrayés, courent éperdus sur les ruines; des chiens, des chats juchés sur

quelque pan de mur resté debout, flairent inquiets dans l'espace, les oiseaux tourbillonnent au-dessus de la ville sans trouver où se poser.

Les Musulmans qui ont échappé au désastre regardent, avec cette résignation qui est le trésor de l'Islam, leurs maisons détruites. Cette attitude tranche fort avec celle des Juifs, qui, oubliant l'exemple de Job, troublent de leurs cris de désespoir le silence glacialement sinistre qui plane sur ces ruines. Les Turks blasphèment, les Kouloughlis et les Mores égrènent machinalement leurs chapelets.

De la ravissante Blida il ne reste plus que des pans de murs menaçants pareils aux dents branlantes de la mâchoire d'une vieille femme. Sous les secousses de la première journée, ces restes, sans cesse tourmentés, s'effondrent sur leurs bases, et achèvent d'encombrer les rues étroites de la ville ruinée. Les quartiers sud et ouest, c'est-à-dire ceux dont les constructions sont assises sur l'ancien lit de l'ouad Sidi-El-Kebir (1), sont particulièrement maltraités : ce n'est plus qu'un amas informe de décombres sous lesquels est enfouie toute une population ; car là personne n'a pu échapper à la mort.

Le nuage de poussière qui voilait le ciel et l'étendue du désastre s'est affaissé sur la terre ; l'air a repris sa diaphanéité, et le soleil, qui s'était levé

(1) La ligne principale de destruction rencontrerait aujourd'hui le Magasin à poudre, l'Arsenal, l'Église, la place d'Armes et la rue actuelle de Bab-es-Sebt, c'est-à-dire l'ancien quartier militaire.

radieux sur une cité pleine de joie, n'éclaire plus que des ruines, des cadavres, et les restes atterrés d'une population qui, si elle était coupable devant Dieu, en avait été bien sévèrement et cruellement châtiée.

L'aspect de la ville est hideux; c'est à s'y croire au jour de la désolation prédite par le Livre : des détonations, des grondements souterrains incessants, des chocs saccadés produisant des ébranlements intenses, la terre houleuse et convulsée ruguant sa surface de vagues solides, le sol fuyant sous les pieds et se soulevant par des renflements subits et imprévus. Les hommes paraissent ivres; ils chancellent ahuris, hébétés. Quand cela cessera-t-il ? La divinité vengeresse n'est-elle donc point rassasiée de victimes ? Les corrompus et les impies n'ont-ils point encore été tous frappés ? Quand Dieu répandra-t-il sur les entrailles bouillantes de la terre la goutte d'eau froide qui doit la calmer ? « Si c'est notre dernier jour, le jour de la rétribution, disaient les justes, ô Dieu ! hâtes-en la fin ! »

Quand les Blidéens purent se compter, ils virent avec effroi que la moitié de la population était enfouie sous les ruines de la ville; près de trois mille personnes avaient, dès la première secousse, été englouties sous les débris de leurs demeures. Des treize cents maisons que comptait Blida, une vingtaine seulement restaient debout, mais horriblement lézardées et menaçantes à ne pouvoir être habitées. Le désastre avait été complet.

Revenus à eux, les survivants firent quelques tentatives de déblai, soit pour arracher à la mort leurs femmes ou leurs enfants dont ils entendaient les cris ou les gémissements, soit pour y retirer des décombres les objets précieux qui y étaient enfouis ; mais de nouvelles secousses venaient à chaque instant inutiliser un travail que le manque d'outils ne permettait pas, d'ailleurs, de pousser activement. Épuisés, harassés de fatigue, sans ressources pour réparer leurs forces, ces malheureux cessaient, désespérés, une œuvre dont Dieu, apparemment, ne permettait pas l'accomplissement. Ils passèrent la nuit, une nuit d'angoisses, sur les ruines de leurs habitations bouleversées.

Pendant toute cette nuit, la terre ne cessa de gronder et de tressaillir ; des cris étouffés, des appels au secours inécoutés, ou ne pouvant être exaucés, se fondaient dans les bruits d'entrailles de la terre ; chaque secousse diminuait, parmi les enterrés, le nombre des vivants et celui des plaintes ; chaque ébranlement délivrait par la mort quelques-uns de ces enfouis désespérant du salut.

Les *bordj* (1) semés dans les orangeries de Blida avaient été aussi maltraités que la ville ; ils n'étaient plus qu'un amas de décombres.

On dit que toutes les sources et fontaines qui donnaient de l'eau à la ville avaient tari quelques heures avant la manifestation du phénomène.

---

(1) Les Arabes appellent *bordj* les maisons construites dans les jardins.

La nouvelle de ce désastre était promptement parvenue à Alger, qui, d'ailleurs, avait ressenti, ainsi que Koléa et Cherchel, les effets de la commotion qui avait détruit Blida. Hoçaïn-Pacha, le souverain d'Alger, s'était ému de la terrible catastrophe qui ruinait la perle de la Mtidja, et il avait donné l'ordre à son Ar'a des Arabes (1), qui était alors le célèbre Yahïa (2), de porter des se-

(1) L'Ar'a des Arabes était un des principaux personnages de la Régence : il avait, en campagne, le commandement de la Milice turke. Il administrait, avec le concours des kaïds et des hakem, la justice criminelle dans les districts qui relevaient directement du Gouvernement d'Alger. La ville de Blida, ainsi que nous le verrons plus loin, faisait partie de son commandement.

(2) Yahïa était originaire des côtes européennes de Kara-Daniz (Mer Noire). Omar-Ar'a, qui, sous le nom d'Omar-ben-Mohammed, fut pacha de 1815 à 1817, le prit dans la Milice, où il était *iouldach* (soldat de la Milice), et le nomma kaïd des Bni-Khelil. C'est à cette époque que Yahïa acheta à Blida, en dehors de la porte d'Alger, l'habitation connue plus tard sous le nom de *Maison Saulière*. C'est dans cette maison, située en face du Tapis-Vert, que fut étranglé, en 1828, cet homme remarquable, que le Pacha-Dey Hoçaïn avait élevé à la dignité d'*Arab-el-aghaci* (ar'a des Arabes) à son avènement au pachalik de la Régence en 1818. Hoçaïn avait craint que l'influence de Yahïa sur les Arabes ne lui donnât l'idée de le renverser : il le destitua dans le courant de l'année 1828, et l'exila, en lui fixant Blida pour résidence. Deux mois plus tard, le Pacha, que cette mesure de rigueur n'avait pas rassuré, envoyait l'ordre au Hakem de Blida, Baba-Mosthafa, de le faire étrangler.

Nous dirons plus loin ce que fut cet homme remarquable, qui appartient à l'histoire de Blida.

cours aux Blidiens, et de prendre à leur égard toutes les mesures possibles d'aide et de salut.

Yahïa-Ar'a s'était hâté de réunir tout ce qu'il avait pu de tentes, d'effets d'habillement, de vivres, d'outils. Une réquisition de bêtes de somme — chameaux, chevaux, mulets, ânes — fournissait les moyens de transport qui devaient composer le convoi de secours destiné aux Blidiens. Yahïa-Ar'a le mettait en marche le soir même du 2 mars; il partait de sa personne, avec son escorte de spahis, pendant la nuit; il arrivait à Blida le lendemain 3 à la pointe du jour, et campait à la porte d'Alger.

Les gens de la montagne, Bni-Salah, Mouzaïa, Soumata, qui ont senti le fumet du butin, se sont abattus sur Blida; ils commencent déjà à rôder dans les ruines et à opérer des fouilles pour leur propre compte; les Hadjouth, que leur réputation de pillards oblige, se sont empressés de suivre l'exemple de ces montagnards. Malheusement pour ces gourmands du bien d'autrui, le premier soin de Yahïa-Ar'a avait été de faire publier par les rues de la ville la défense expresse de dépouiller les morts et de fouiller les ruines; tout infracteur à la décision de l'Ar'a devait être pendu sans autre forme de procès. Les spahis de Yahïa et la police du Hakem furent chargés d'assurer l'exécution des ordres de l'Ar'a. Et, en résumé, comme il était dans les us de l'Administration turke de prévenir pour avoir moins à punir, elle crut devoir appuyer la mesure dont nous parlons plus haut en faisant pendre aux

créneaux de la porte d'Alger quelques Kabils qui, peut-être, ne l'avaient pas encore tout à fait mérité; mais cela n'aurait pas tardé, fort probablement. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que ces montagnards se laissèrent mettre la corde au cou avec une résignation admirable, et qu'au moment où le Juif-exécuteur (1) se disposait à leur ouvrir les portes de l'autre vie, ils édifièrent les Musulmans par leur pieuse attitude à réciter, l'index en l'air, la formule du témoignage.

Yahïa-Ar'a fit commencer sans délai les fouilles là où on espérait encore trouver des vivants. Quelques-uns de ces malheureux enterrés vifs purent être sauvés, bien que les secousses, qui ne discontinuaient pas, rendissent cette besogne de sauvetage fort difficile. La pluie, qui tomba le 3 et les jours suivants, amenait des éboulements et des effondrements qui mettaient les jours des travailleurs en danger. On s'occupa aussi de retirer les morts de dessous les décombres et de leur donner la sépulture.

Yahïa-Ar'a avait fait appel aux Kabils des tribus voisines de Blida pour cette opération de déblai et de désenfouissement ; ils recevaient par

---

(1) Les Juifs étaient habituellement chargés, dans les villes, de l'exécution des arrêts prononcés contre les Arabes ou les Kabils. A Blida, c'était par la pendaison qu'on se débarrassait des criminels qui avaient mérité la mort, et cette suprême opération avait ordinairement lieu à l'ancienne porte d'Alger.

jour un rbiâ boudjhou (1), et une ration de viande et de riz. Quatorze cents morts furent retrouvés pendant la journée du 3; les Musulmans furent inhumés dans les cimetières de Bab-ed-Dzer, de Bab-el-Kebour (2) et de Bab-er-Rahba; les Israélites reçurent la sépulture dans leur cimetière particulier de la route de Koléa (3).

Les restes de la population se réfugièrent dans les jardins, où ils se construisirent des gourbis qui les abritèrent tant bien que mal contre le mauvais temps. Pendant la journée, les échappés au désastre fouillaient les décombres de leurs demeures dans l'espoir de sauver ce qu'ils pourraient de leurs meubles ou effets.

Yahïa-Ar'a avait fait distribuer à cette population, réduite à la plus affreuse misère, des vêtements, des couvertures, de l'argent; des tentes furent dressées, en dehors de la ville, sur l'emplacement de la porte d'Alger d'aujourd'hui; des *kazan* (4) furent établis en même temps à

---

(1) Un quart de boudjhou, ou 0 fr. 45 centimes.

(2) L'emplacement occupé aujourd'hui par l'Hôpital militaire, la place de la Remonte et ses bâtiments, était un vaste cimetière hérissé de tombeaux; c'était le cimetière de Bab-ed-Dzer, de la porte d'Alger. Celui qui était désigné sous le nom de Bab-el-Kebour, porte des Tombeaux, était situé sur les emplacements où furent bâtis plus tard le quartier de cavalerie et ses écuries.

(3) Le cimetière des Israélites était au sud du poste de l'ancien Magasin à Fourrages, sur la route actuelle de Blida à Joinville.

(4) *Kazan*, vaste marmite en cuivre sans couvercle.

quelques pas de ce campement et de la chapelle funéraire renfermant la dépouille mortelle de Sidi Meçâoud (1); ces marmites sont destinées à la préparation du *beurr'oul* (2) qui doit servir à l'alimentation, sans distinction de culte, de la population blidienne.

Mais les colères de la terre ne se calment point; l'ébranlement est presque incessant; les bruits roulent sous les pieds comme, par un orage, roule la foudre dans le ciel; à chaque instant, ce sont des chocs furieux qui impriment au sol un mouvement vibratoire intense amenant les étourdissements de l'ivresse. Tantôt l'agitation de la terre est à peine sensible, tantôt la commotion s'exerce avec des violences prodigieuses; dans ses mouvements d'exhaussement et d'abaissement, sa surface se fendille comme une peau desséchée trop tendue, et des phosphorescences bleuâtres se tortillent aux lèvres de ces rides comme de longs vers luisants et

---

(1) La chapelle funéraire de Sidi-Meçâoud s'élevait près de l'abreuvoir de la Remonte, qui est situé entre les écuries sud de cet établissement et la porte d'Alger. On y remarquait encore, il y a quelques années, un vieux micocoulier qui, jadis, avait prêté son ombre au tombeau du saint marabouth.

(2) Le *beurr'oul* se prépare de la manière suivante : on met du blé dans une marmite et on le sale; lorsqu'il est à moitié cuit, on l'ôte de la marmite et on le fait sécher; quand il est bien sec, on le concasse au moulin, et on le fait cuire de nouveau avec de la viande. C'est une sorte de soupe de blé bouilli.

forment des moires lumineuses. A chacune de ces secousses, c'est un reste de mur qui s'écroule avec un bruit sourd; une colonne de poussière s'élevant au-dessus de cet effondrement indique le point où il s'est produit. La pluie, qui ne cesse de tomber fine et pénétrante, accélère la chute des ruines restées debout.

Le déblai continue le 4; ceux que le fléau n'a pas frappés suivent avec anxiété l'œuvre des travailleurs : leur préoccupation n'est pas exclusivement celle de retrouver leurs morts; les désenfouisseurs sont des Kabils, et ces montagnards, il faut bien le dire, ne jouissent que médiocrement de la confiance des infortunés Blidiens; aussi, ces derniers les surveillent-ils avec une grande opiniâtreté. Quant aux Juifs, ils en ont déjà pris leur parti : ils savent que leur destinée est d'être volés, et la pensée de chercher à s'y opposer ne leur est pas même venue.

On retrouvait encore des vivants le 4 au soir, des engloutis qu'une portion de terrasse, heureusement arc-boutée par le hasard, avait, jusque-là, préservés de la mort. On sent ce que devait être le supplice de ces malheureux qui, à chaque secousse de la terre, étaient menacés de voir leur prison se changer en tombeau.

Le fléau poursuit son œuvre de destruction les 5, 6 et 7 mars : toutes les trois ou quatre heures, une commotion se manifestant par des trépidations fougueuses vient bouleverser la surface du sol ; à chaque secousse, ce sont des terreurs, des fuites, des déroutes, des cris d'insen-

sés ; les Juifs — un peuple que leur Dieu n'a jamais ménagé — paraissent frappés de folie ; ils courent sans raison, les yeux égarés, dans les ruines boueuses, ou, assis sur des amas de décombres qui ont été leurs habitations, le regard fixé dans le vide, ils semblent abîmés dans une sorte d'hébétement anesthésique qui les insensibilise aux choses extérieures.

Un grand nombre de blessés succombèrent pendant les premières journées faute de moyens de traitement ; d'ailleurs, la pénurie de *djeurrahin* (chirurgiens) obligeait ces opérateurs à n'exercer leur art problématique que sur des membres appartenant à des gens qu'ils savaient pouvoir les payer. Quant aux pauvres, c'est à Dieu qu'ils durent confier le soin de réparer le mal qu'il leur avait fait.

Mais Yahia-Ar'a avait songé à prendre des mesures pour abriter les restes de cette malheureuse population jusqu'au moment où elle pourrait relever ses demeures ; il fit, en conséquence, établir une ville de gourbis, au nord de Blida, dans le quartier de Tazemmourt. Ces habitations provisoires formèrent une agglomération plus ou moins régulière entre la *kebiba* (petite koubba) de Sidi Mohammed-Moula-eth-Thrik, qui touche au mur sud du cimetière européen actuel, et le terrain sur lequel s'élève le village de Montpensier. Tout ce qui restait de la population, à l'exception des propriétaires de jardins, qui ne quittèrent pas leurs *bradj*, et de quelques familles qui se construisirent des gourbis de roseaux

capitonnés de loques sur les décombres qui avaient été leurs maisons, les débris de la population blidienne, disons-nous, s'établirent dans les misérables huttes de Tazemmourt.

Pendant les huit premiers jours, les fouilles continuèrent assez activement : près de trois mille cadavres avaient pu être retirés des décombres, et recevoir la sépulture dans de vastes fosses qui avaient été creusées dans les trois cimetières de la ville. Ces corps, enterrés peu profondément, menacèrent les Blidiens de voir s'ajouter à leurs maux un autre fléau, la peste. Toutes les nuits, durant le premier mois, les hyènes, les chacals et les chiens firent chère lie de cadavres en putréfaction, et leurs glapissements sinistres, soutenus par des grondements souterrains, composaient un concert effroyable qui glaçait d'épouvante les âmes les plus fortes, et faisait remonter à la gorge les cœurs les plus solidement attachés.

Yahïa-Ar'a, qui sait que les travaux de déblai sont antipathiques aux Arabes, qu'ils manquent, d'ailleurs, de moyens matériels pour les exécuter, et qu'ils préfèrent construire à côté que de relever leurs maisons quand elles sont effondrées, Yahïa-Ar'a décide que la ville sera rebâtie sur un autre emplacement. Le terrain de Groumellal, situé à un mille (1) environ de Blida et en dehors des orangeries nord-ouest, lui paraît présenter des conditions de sécurité que la ville

(1) Le mille représentait 1,880 mètres.

détruite ne possédait pas au même degré. Yahïa avait évidemment remarqué que les haouch et les constructions qui avoisinaient Groumellal avaient bien moins souffert que Blida; il choisit donc cet emplacement, et fit de suite tracer l'enceinte de la nouvelle ville; ses murailles s'élevèrent sur un rectangle dont les petits côtés avaient 1,100 coudées (1) et les grands 1,500.

Les travaux de l'enceinte marchèrent lentement; la pluie et les secousses semblaient avoir fait alliance pour s'opposer à la reconstruction de Blida sur l'emplacement désigné par Yahïa-Ar'a : chaque jour, c'était une portion de l'ouvrage de la veille qui s'effondrait et qu'il fallait relever. La population ne paraissait pas, d'ailleurs, très disposée à s'éloigner de ses eaux et de ses jardins; elle essayait même, timidement, il est vrai, quelques travaux de déblai et de restauration qui indiquaient assez son intention de ne pas abandonner la ville ruinée; c'était, au reste, une œuvre infructueuse, une besogne de Pénélope; car les Blidiens n'étaient pas plus heureux que les maçons de Bled-el-Djedida (2), la Ville-Neuve, appellation sous laquelle devait être désignée la Blida de Yahïa-Ar'a; chaque jour aussi, des ébranlements du sol venaient détruire

(1) La coudée était de 0m 47 c. Les côtés de l'enceinte avaient donc 517 mètres sur 705.

(2) *Bled-el-Djedida* signifie *Ville-Neuve*, et non pas *la Nouvelle-Blida*, appellation sous laquelle on désignait l'enceinte de Groumellal. Il n'en reste plus que quelques pans de muraille.

le travail de ces infortunés Blidiens. La Petite Rose de la Mtidja n'était plus, décidément, qu'une ville maudite à qui Dieu ne voulait pas pardonner.

Cette malheureuse population n'était pas au bout de ses épreuves : les gourbis de Tazemmourt venaient à peine d'être terminés, lorsqu'un incendie, allumé par l'imprudence d'une femme, vint dévorer en un clin d'œil tout ce que ces pauvres Blidiens avaient pu sauver de leur premier désastre, ou retirer des décombres de leurs habitations. Ils se remirent de nouveau à l'œuvre avec cette admirable résignation que donne la croyance à la fatalité, doctrine qui porte le Musulman à mettre tous ses maux au compte du Dieu unique. Dieu l'a voulu !

Au lieu de réagglomérer leurs gourbis à Tazemmourt, les Blidiens les reconstruisirent sur les ruines de leurs demeures. Ces huttes enloquées donnaient à la ville une physionomie dépenaillée et misérable sous laquelle il eût été difficile de reconnaître la joyeuse et ravissante Blida d'autrefois, la cité aux minarets immaculés et aux blanches murailles noyées dans des flots de soleil. La misère et le deuil trônaient sur ces ruines informes, et la musique et les chants d'amour y avaient fait place au désespoir et aux larmes.

Yahïa-Ar'a était resté pendant un mois dans son camp de Tazemmourt, et sa sollicitude active avait cicatrisé plus de plaies et calmé plus de douleurs qu'on n'était en droit de l'espérer du gouvernement de la Régence, si peu soucieux,

habituellement, du bien-être et de la vie de ses sujets arabes; aussi, le répétons-nous, Yahïa-Ar'a n'était point un homme ordinaire.

Ses hautes fonctions l'avaient rappelé à Alger; mais il venait fréquemment visiter les travaux de Bled-el-Djedida, lesquels ne marchaient pas aussi rapidement qu'il l'eût désiré; à Dieu seul en était la faute, puisqu'il s'obstinait à renverser l'œuvre de sa créature.

Les maçons — tous Indigènes — mirent plus d'un an pour terminer l'enceinte de Bled-el-Djedida; ce travail achevé, Yahïa fit commencer la construction d'une mosquée au centre du rectangle périmétrique de la ville nouvelle; il ordonnait en même temps aux habitants de se mettre promptement en mesure d'y faire construire leurs maisons. Quelques Blidiens allaient céder à cette injonction quand, par une nuit qu'il était venu passer dans sa maison de Blida, Yahïa-Ar'a vit en songe, assure-t-on, Sidi Ahmed-el-Kebir, le saint fondateur de la Blida détruite, qui lui dit : « O Yahïa ! c'est en vain que tu tentes de bâtir à Groumellal, et que tu exiges que mes enfants y élèvent leurs demeures! Relève, au contraire, les murs de leur ville ruinée ; car telle est la volonté de Dieu ! »

Yahïa-Ar'a ne crut pas, dès lors, devoir persister dans sa détermination; il renonça à poursuivre un but qui paraissait aussi antipathique aux Blidiens qu'à leur saint et puissant patron. Blad-el-Djedida resta vide, et les travaux de la mosquée furent abandonnés.

Comme nous le disons plus haut, les opérations de déblai de la ville marchèrent très lentement, et, au bout d'un an, quelques maisons seulement avaient été rebâties. Il est utile de dire que, pendant toute cette année, les commotions ne cessèrent de se faire ressentir, quelques-unes même avec violence. Durant les premiers mois, il n'y eut point un seul jour de calme : on compta jusqu'à seize secousses en une nuit.

Les mosquées de Blida avaient énormément souffert du tremblement de terre; toutes étaient hors de service. Hoçaïn-Pacha les fit restaurer et rendre au culte en 1827, ainsi que l'atteste une inscription placée au-dessus de la porte du Djamâ-et-Terk, la mosquée de la rue du Grand-Café. Le Pacha avait aussi exempté de l'impôt pendant quatre années la malheureuse population de Blida.

La ville se releva avec beaucoup de lenteur : les maisons des familles qui avaient échappé au désastre furent reconstruites, mais sans étage, et quand, en juillet 1830, l'armée française fit sa première expédition sur Blida, certains quartiers de la ville n'étaient encore que des monceaux de ruines, des amas de décombres.

Pendant trois années, de 1240 à 1243 de l'hégire (1825-1828), on ressentit à Blida, et presque chaque jour, des secousses qui, bien que sans danger pour les constructions, ne faisaient pas moins, de cette ville un séjour insupportable, même pour des Musulmans. En 1838, la population blidienne atteignait à peine le chiffre de

trois mille âmes : c'était celui du lendemain du passage du fléau.

Nous voulons dire pourtant que, lorsque Sidi Ahmed-el-Kbir apparut en songe à Yahïa-Ar'a, il avait ajouté ces paroles à son avertissement de ne point bâtir à Bled-el-Djedida : « Il faudra à la terre bien des siècles encore pour reprendre son équilibre; mais, rassure mes enfants de Blida, et dis-leur que, si Dieu frappe, il ne frappe jamais qu'UNE FOIS. »

C'était rassurant !!!

Quant à Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, il n'avait point laissé là son existence terrestre; car sa mission ici-bas n'était pas encore terminée : c'est ainsi que nous revoyons cet étrange avertisseur, quelque temps après le tremblement de terre de Blida, parcourir les rues d'Alger en criant : « O Turks ! je vous en avertis, Alger ne tardera pas à avoir les Chrétiens pour maîtres ! »

C'est encore lui qui, quelques années avant l'occupation française, était fréquemment rencontré dans la Mtidja traçant, à travers champs, avec une pioche, des sillons démesurés, et répondant à ceux qui lui demandaient la raison de son inexplicable besogne : « Je trace, ô Musulmans ! les chemins par lesquels passeront bientôt les canons des Chrétiens. »

« Et ce qui démontre péremptoirement que Ben-Bou-Rekâa était vraiment un prophète, nous disaient les Arabes, c'est que, dans la Mtidja, toutes vos routes passent par son tracé. »

Plus tard, de 1838 à 1842, dans toutes nos ren-

contres avec les Arabes soit dans la Mtidja, soit dans les montagnes qui séparent cette plaine de Médéa et de Miliana, on voyait Mohammed-ben-Bou-Rekâa brandir son *eukkaza* (long bâton ferré), et se précipiter au-devant de nos adversaires en leur criant : « C'est en vain, ô Musulmans! que vous cherchez à lutter avec les Chrétiens! car vous êtes battus d'avance! » Ou bien, il leur tenait le langage suivant : « Retournez chez vous, ô Arabes! et ne vous occupez pas des Infidèles; car, si la volonté de Dieu est qu'ils restent dans le pays, vos efforts sont impies. Si, au contraire, la volonté de Dieu est qu'ils repassent la mer, vos efforts sont inutiles. »

On prétend qu'il n'avait pas craint de dire à l'Émir Abd-el-Kader, alors qu'il était à l'apogée de sa puissance : « Pourquoi, ô Ben-Mohy-ed-Din! persistes-tu à faire la guerre aux Chrétiens?... Je te jure, par Dieu! que tu n'y trouveras pas le succès, et que, n'eussent-ils plus ni un fusil, ni une cartouche, tu ne réussirais pas davantage à les vaincre; car alors ils prendraient tes soldats à la main comme on prend un lièvre au gîte. »

Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, qui a été le dernier des marabouths qui aient joui du don de prophétie et de celui des miracles, du moins dans l'étendue de nos possessions algériennes, rendit son âme à Dieu en 1845. Sa dépouille mortelle a été déposée sous un gourbi en maçonnerie qui lui a été élevé par la piété des fidèles Croyants près de Hammam-Rir'a, sur le terri-

toire de la tribu des Rir'a, et non loin de Miliana.

La *ziara* (pèlerinage) hebdomadaire au tombeau de Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa se fait le jeudi. Ce jour-là, un assez grand nombre de ses khoddam des tribus voisines de sa sépulture, et des Bni-Menad, ses contribules, viennent lui demander son intercession pour des intérêts qui n'ont rien de commun avec ceux du ciel. Des guérisons extraordinaires, des fécondités inespérées entretiennent la foi des serviteurs religieux du vénéré marabouth en leur démontrant que leur saint patron a toujours l'oreille de Dieu.

XXII

Physionomie de Blida au siècle dernier. — Ses portes. — Son enceinte de maisons. — Ses constructions et ses édifices remarquables. — Ses mosquées, ses *mesdjed*, et ses *kebab*. — Parcours et description de son périmètre. — Les rues de l'ancienne Blida et les Mores-Andalous. — A travers les rues de Blida. — Les divers quartiers, et les professions qui y étaient exercées. — Les marchands stationnaires ou en boutiques, et les ambulants. — L'architecture moresque. — La maison moresque ou sarrasine. — La population de Blida. — Les Juifs. — Travaux agricoles ou horticoles des Blidiens. — Leur nourriture. — Le vendredi, jour consacré. — Blida extérieure et sa banlieue. — Sa végétation. — Les chemins, sentiers et voies de communication. — Les *bradj* (maisons dans les jardins) remarquables. — Le bordj de Yahïa-Ar'a et ses jardins d'orangers. — Renseignements sur ce personnage. — Il subit, dans sa maison de Blida, et par l'ordre du Pacha d'Alger, le supplice du cordon.

Mais nous voulons donner la physionomie de

la ville de Blida proprement dite au siècle dernier.

Elle avait six portes :

1° Bab-er-Rahba (1), au sud;
2° Bab-el-Kebour (2), à l'ouest;
3° Bab-es-Sebt (3), au nord;
4° Bab-ez-Zaouya (4), au nord-est;
5° Bab-ed-Dzer (5), ou Ed-Dzaïr, à l'est;
6° Bab-el-Khouïkha (6), au sud-est.

En avant de la porte d'Alger, laquelle se trouvait à hauteur de l'ancienne mosquée, Djamâ-Baba-Mahammed (7), se développait un vaste cimetière arabe, qui occupait les emplacements où devaient s'élever, un siècle plus tard, les bâtiments de l'Hôpital militaire et ceux de la Remonte.

Les portes El-Khouïkha, Er-Rahba et El-Ke-

---

(1) La porte du Marché aux Grains, aux Huiles, aux Bestiaux.

(2) La porte des Tombeaux, des Sépultures.

(3) La porte du Marché du Samedi, parce qu'elle s'ouvrait sur le chemin qui conduisait au Marché du Sebt, sur la rive gauche de la Cheffa.

(4) La porte de la Zaouya, parce qu'elle s'ouvrait sur la route qui conduisait à la Zaouya de Sidi Medjebeur.

(5) La porte d'Alger. *Ed-Dzer* ou *Ed-Dzaïr* est l'abréviation d'*El-Djezaïr*, les îles, dont nous avons fait *Alger*.

(6) La porte de secours, du couloir, la poterne, le guichet.

(7) Cette mosquée portait également le nom de Djamâ Bab-ed-Dzer.

bour, étaient également précédées extérieurement d'une *djebbana* (cimetière), qui, en raison du peu de profondeur à laquelle on y enterrait les morts, devait singulièrement compromettre, surtout en temps d'épidémie, la santé publique.

Blida n'avait pas d'enceinte proprement dite; mais on avait paré à cet inconvénient, dans un pays où le respect de la propriété est loin d'être assuré, en ouvrant, sur l'intérieur de la ville, les portes et les jours des maisons bâties sur son périmètre. On ne pouvait donc pénétrer dans Blida que par les six portes que nous avons indiquées.

On remarquait encore, il y a quelques années, à gauche de la porte Er-Rahba, et sur la place de l'ancienne mosquée de Bab-Ed-Ḍzer, quelques portions des maisons qui composaient l'enceinte.

Le voyageur anglais Shaw, qui a visité Blida en 1729, dit que cette ville a un mille de développement (1,609 mètres), que ses murs extérieurs et ses maisons ne sont que de boue, et qu'ils sont percés en plusieurs endroits par les frelons. « On comprend, ajoute-t-il, que, dans ces conditions, ils ne soient pas bien forts. »

Toutes les constructions, en effet, étaient faites en *thabïa,* c'est-à-dire en une sorte de pisé de mauvaise qualité dont les pluies avaient facilement raison. Du reste, Blida a encore de nombreux échantillons de ce genre de bâtisses.

Blida, à part ses mosquées, n'a jamais eu d'édi-

fices remarquables, ou valant la peine d'être cités. La fréquence des tremblements de terre ne permettait guère d'y élever des constructions de quelque valeur.

Blida, avant 1830, avait quatre mosquées : le Djamâ (1) Sidi Ahmed-el-Kbir, qui était sur la Place d'Armes; le Djamâ Sidi Mohammed-ben-Sâdoun, rue des Couloughlis; le Djamâ Et-Terk, rue du Grand-Café; le Djamâ Baba-Mahammed, ou de Bab-Ed-Dzer ou Ed-Dzaïr, à la porte d'Alger.

Deux de ces mosquées, Djamâ Sidi El-Kbir, et Djamâ Ben-Sâdoun, appartenaient au rite Maleki (2); les deux autres étaient du rite Hanifi (3).

Nous savons que le Djamâ Sidi Ahmed-el-Kbir a été bâti par le saint fondateur de Blida, sur le don de *ziara* qui lui avait été fait, en 1535, par le Pacha Kheïr-ed-Din pour cet objet, et pour la construction d'un four banal et d'une étuve.

Quant aux trois autres mosquées, elles ont été construites et reconstruites à des époques différentes, c'est-à-dire toutes les fois qu'elles ont été dégradées ou détruites par les tremblements

---

(1) *Djamâ* (réunissant) indique spécialement le temple où il y a un *menbeur*, ou chaire à prêcher, et dans lequel se réunissent les Musulmans pour célébrer la cérémonie du *vendredi*, qui est le jour consacré.

(2) L'un des quatre rites orthodoxes, fondé par l'imam Malek-ben-Ens, mort en 795 de notre ère. C'est celui qui est suivi par tous les Arabes de l'Afrique septentrionale.

(3) L'une des quatre sectes orthodoxes musulmanes : c'est le rite suivi par les Turks. Il a été fondé par Abou-Hanifa, mort en 767 de notre ère.

de terre, soit par la générosité des pachas, soit au moyen d'offrandes ou de pieuses dotations provenant de fervents Croyants ayant beaucoup à se faire pardonner.

Nous l'avons dit plus haut, les mosquées de Blida avaient énormément souffert du tremblement de terre de 1825 : toutes étaient à peu près hors de service et d'une fréquentation dangereuse. Ainsi que l'atteste une inscription placée au-dessus de la porte du Djamâ-et-Terk, — la Mosquée de la rue du Grand-Café, — c'est Hoçain-Pacha, le souverain régnant, qui les fit restaurer et rendre au culte en 1827.

Avant le désastre de 1825, la ville de Blida comptait onze *Mesdjed* (1) pour la prière de tous les jours. Il ne reste plus qu'un de ces oratoires, c'est celui qui est à gauche de Bab-er-Rahba, et qu'on nomme *Mesdjed* du kaïd Ahmed-ben-Kaddour. Il y a quelques années, ce *Mesdjed* servait de *Msid* (2).

Il existait, en outre, dans l'intérieur de la ville et à ses abords, quelques *kebab* (3), ou petites

---

(1) *Mesdjed*, de *sedjed*, action de se prosterner et de toucher la terre avec le front dans la prière. Le *Mesdjed* est une petite mosquée, une chapelle, un oratoire servant à la prière de tous les jours, et dans laquelle on ne lit pas la *khothba*, c'est-à-dire la prière du vendredi pour le souverain.

(2) *Msid*, école d'enseignement primaire musulmane.

(3) *Kebab*, pluriel de *koubba*, qui signifie *coupole*, *dôme*, voûte en forme de dôme élevée sur le tombeau d'un marabouth mort en odeur de sainteté. Quelquefois, ces petites

chapelles consacrées à la mémoire de quelque saint marabouth. C'est ainsi que, dans la rue du Baï — ou Bey, — on remarquait une Koubba dédiée à Sidi Abd-Allah, et servant de lieu de prière aux Aïçaoua; il en existait une autre rue Mahmoud, sous l'invocation de Sidi Kouïder-ben-Aïça.

A gauche de la porte d'Alger actuelle, c'est-à-dire en dehors de la ville, auprès du lavoir de la Remonte, il existait un micocoulier plusieurs fois séculaire, qui abritait un gourbi couvert en dis, renfermant les restes de Sidi Meçâoud. Ce gourbi avait été détruit pour construire un abreuvoir sur son emplacement, et les saintes reliques qu'il contenait avaient été dispersées et jetées à tous les vents de la terre. Ces Roumis ne respectent rien! Mais le châtiment du démolisseur avait suivi de près cette profanation : le maçon italien chargé de la destruction du gourbi sacré, était frappé de cécité au moment où il donnait son dernier coup de pioche.

A côté, et sur l'emplacement de la Remonte, il y avait, sous un énorme frêne, un autre gourbi-djamâ dédié à Sidi El-Bostandji (1). Frêne et gourbi ont été détruits.

Le périmètre de la ville était marqué, nous l'avons dit, par les maisons construites sur son pourtour, et dont les issues donnaient sur l'intérieur. En partant de l'ancienne mosquée Baba-

---

chapelles sont seulement commémoratives, et rappellent la station d'un saint.

(1) *El-Bostandji*, le Jardinier.

Mahammed, ou de Bab-ed-Dzer (porte d'Alger), laquelle a été démolie en 1857, la ligne périmétrique coupait la rue d'Alger actuelle, longeait tortueusement la rue Neuve jusqu'à la rue Annibal, en laissant l'emplacement de l'Hôpital militaire, qui était alors complanté d'orangers, en dehors de la ville; la ligne faisait alors un angle presque droit, et se jetait à l'est en longeant la face sud de l'Hôpital. C'était en ce point que s'ouvrait El-Khouikha (la Poterne). La ligne reprenait sa direction sud à peu près parallèlement au mur d'enceinte actuel (1).

La ligne s'ouvrait ensuite sur le quartier El-Bokâa (2), qu'elle bornait à l'est, ainsi que celui occupé par le service du Génie jusqu'au lavoir, quartier qui était désigné sous le nom de Hammam-Mzaleth (Étuve des Indigents).

Bab-er-Rahba était à trente mètres environ à droite de la porte actuelle. On remarquait encore, il y a quelques années, des ruines de maisons indigènes au bout de la Zankat (3) El-Bokâa, lesquelles indiquaient la direction primitive de cette rue, et son aboutissement à la porte Er-Rahba.

Le quartier à droite de Bab-er-Rahba se nommait Houmet-El-Djoun (4) : il y avait *Djoun el-*

(1) On remarquait encore, il y a quelques années, des portions des anciennes murailles encastrées dans nos constructions européennes.

(2) Celui que nous avons appelé *Bécourt*.

(3) *Zanka*, rue; *Znika*, ruelle.

(4) *Djoun*, golfe, rade, baie, quartier que nous avons appelé *El-Djenoun*.

Ksir (le court), et *Djoun eth-Thouïl* (le long). L'enceinte fermait les rues Kaïd Ed-Dira, et Djoun eth-Thouïl. Elle longeait les jardins de l'Artillerie, traversait la Manutention, le jardin de l'ancien État-major de la Place, et tournait ensuite vers le nord jusqu'au quartier de Cavalerie, qu'elle coupait pour aller aboutir à Bab-el-Kebour, porte des Tombeaux.

Depuis la Manutention jusqu'à la porte des Boulevards, régnait un vaste cimetière qui donnait son nom à cette porte des Sépultures ou des Tombeaux. La ligne périmétrique descendait ensuite jusqu'en face des Écuries du Train, tournait à l'Est, et arrivait jusqu'à la rue Bab-es-Sebt actuelle, qu'elle coupait à hauteur de la Rue Grande; puis elle continuait vers l'Est jusqu'à sa rencontre avec la rue Mered, qu'elle suivait jusqu'à la rue Bleue, à l'ouest, et la rue Mazouni, à l'est. C'est en ce point que se trouvait la porte du Sebt, Bab-es-Sebt.

On remarquait, il y a quelques années, au pied de l'ancienne muraille d'enceinte — maison du Commandant de Place, — laquelle fut habitée par le colonel Duvivier, un canon de fer qu'on disait avoir appartenu à l'artillerie de Mohammed-ben-Allal, ce khalifa de l'Émir Abd-el-Kader dont nous avons parlé si souvent au cours de ce récit. C'était la pièce qui était en batterie sur la Koudïet Bni-Chebla, et qui fut démontée par un de nos artilleurs pointant de la Koudïet-Mimich (1).

---

(1) *Mimich* viendrait de *mechmach,* abricot. Les Turks

A partir de l'ancienne porte d'Es-Sebt, au bout de la rue Mered, la ligne d'enceinte de la ville piquait droit au nord jusqu'à la rue de l'Orangerie.

Le quartier au-dessous de l'ancienne porte d'Es-Sebt se nommait Ed-Deneg. L'ancienne muraille filait ensuite au nord jusqu'à la nouvelle enceinte ; puis elle tournait à droite en longeant ce rempart presque parallèlement, traversait l'emplacement occupé par la Gendarmerie, remontait au sud jusqu'à la rue du Baï (du Bey), au bout de laquelle s'ouvrait Bab-ez-Zaouya ; elle remontait ensuite par la Zankat-Er-Rabiâ, la rue Bel-Hamdan, et atteignait la mosquée de la porte d'Alger, qui a été notre point de départ.

Les rues de Blida, au nombre de trente environ avant notre occupation, étaient percées assez régulièrement. Elles se rattachaient à deux artères principales qui venaient se rencontrer à peu près au centre de la ville, et qui étaient orientées du nord-ouest au sud-est, et du nord-est au sud-ouest. La première de ces rues se prolongeait de Bab-es-Sebt à Bab-er-Rahba, et de Bab-ed-Dzer à Bab-el-Kebour. Cette dernière voie de communication était celle qui porte encore aujourd'hui le nom de rue des Couloughlis.

Un certain nombre des rues de Blida portent encore des noms rappelant que la ville a été créée et bâtie par les Mores-Andalous, ses pre-

---

appelaient cette koudïa *El-Memcha,* dont les Arabes ont fait *Mimich. Haouch El-Memcha.*

miers habitants. Nous voulons en citer quelques-unes :

Rue Abd-Allah,
— Bel-Hamdan,
— Braham (qui se nommait Zanket El-Hadj-Braham),
— Kouïder-ben-Aïça,
— Mahmoud,
— Sâdi,
— Abd-el-Kader,
— Mebrouk,
— Ben-Khedda,
— Ben-Aziza.

Du reste, Blida est certainement la ville de l'Algérie qui a conservé le plus de noms arabes à ses rues. Nous citerons, indépendamment des dénominations que nous venons d'indiquer :

La rue Couchef (1),
— Msellem (2),
— El-Mazouni (3),
— Araïch (4),
— El-Djoun (5),

---

(1) De *kechef*, action de découvrir, de dévoiler les fautes, de là, affront, honte.

(2) *Msellem*, — cédé, — participe passé de *sellem* (2e forme), abandonner, faire abandon, cession.

(3) *El-Mazouni*, originaire de la ville arabe de *Mazouna*, dans le Dhahra, région montagneuse entre le Chelef-Inférieur et la mer.

(4) Avec l'article, *El-Araïch*, les Treilles, ou Berceau de Vigne, Tonnelle.

(5) *El-Djoun*, — baie, rade, port, — que nous avons appelée *El-Djenoun*, des Génies, des Démons.

La rue Kaïd-Dira (1),
— Sahara (2),
— Souïka (3),
— Derdour (4),
— Louyet (pour Sebâa-Louyat) (5),
— Bécourt (pour Bokâa) (6),
— Selloum (7),
— Oukfoun (8),
— Zaouya (9),
— Deneg (10),
— Rabiâ (11),
— Bou-Alem (12),

---

(1) A cause d'une habitation que possédait à Blida, dans ce quartier, le kaïd du Dira, montagne au sud d'Aumale.

(2) *Sahara,* région méridionale de l'Algérie, que nous appelons le *Désert.*

(3) *Souïka,* petit canal d'irrigation, rigole.

(4) *Derdour,* lait et lait de beurre mêlés.

(5) *Sebâa-Louyat,* des Sept-Détours, Circuits, Sinuosités.

(6) *Bokâa,* endroit, lieu. Au pluriel, mauvais lieux, maisons de prostitution.

(7) *Selloum,* échelle.

(8) *Oukfoun,* de *oukeuf,* se tenir debout, pause, repos, ou bien, du mot *ouakf,* fondation pieuse, avec le signe *tanouin.*

(9) *Zaouya.* C'était par cette porte qu'on se rendait à la célèbre Zaouya de Sidi El-Medjebeur, le contemporain de Sidi Ahmed-el-Kbir.

(10) *Deneg,* division de la mesure de poudre, ou *denneg,* regarder attentivement.

(11) *Rabiâ,* nom propre.

(12) *Bou-Alem,* nom propre; littéralement, Porte-Étendard. Peut-être cette rue avait-elle, plus récemment, pris ce nom

La rue Bab-er-Rahba (1),
— Bab-es-Sebt (2).

Vingt-neuf rues de Blida portent donc encore aujourd'hui leurs noms arabes d'avant notre occupation. Ce ne sont pas, je pense, les historiens qui s'en plaindront, attendu qu'ils ont là des points de repère tout trouvés.

Mais nous allons parcourir l'ancienne Blida; bien qu'en définitive, il existe encore, comme nous venons de le voir, un grand nombre de rues des temps antérieurs à la conquête, ce ne sera cependant pas sans peine que nous parviendrons à préciser les emplacements qui ont été occupés par la Blida actuelle.

La porte d'Alger (Bab-ed-Dzer ou Dzaïr) s'ouvrait sur la mosquée de Baba-Mahammed (3), qu'on traversait sous une voûte *(sabath)* qui débouchait sur la rue de la Porte d'Alger ou

---

de l'ar'a du Djendel, qui était propriétaire du *hammam* qui fait l'angle de la rue Kaïd-Dira et de la rue Traversière.

(1) *Bab-er-Rahba,* Porte de la rue du Marché aux bestiaux, aux grains, à l'huile.

(2) *Bab-es-Sebt,* Porte du Marché du Samedi, celle par laquelle on s'y rendait. Le village de Mouzaïaville a été bâti sur son emplacement.

(3) Cette mosquée, dont le minaret ne manquait pas d'une certaine élégance, a été enlevée au culte musulman en 1839, lors de l'occupation de Blida, pour être affectée au casernement des troupes. Les Tirailleurs indigènes (devenus Tirailleurs algériens en 1856) l'ont occupée jusqu'en 1857, époque de sa démolition.

d'Alger. Cette rue conservait son nom jusqu'à sa rencontre avec celle du Bey.

A droite de la mosquée, et y attenant, il existait une petite chambre *(bit el-Habous)* (1), où l'on déposait les brancards pour transporter les morts, et où les retardataires trouvaient à coucher après la fermeture de la porte d'Alger.

Cette porte, à cause des nombreux voyageurs venant d'Alger, se fermait à l'*eucha* (2), tandis que les autres portes étaient closes au *mor'reb* (3).

Une demi-heure avant la fermeture des portes, le *bououab* (portier) criait, en se plaçant à l'entrée : « *El-bab!... El-bab!* » afin d'avertir les gens qui étaient dans la campagne qu'il allait fermer.

Les portes étaient à deux battants *(defef)*, et fermées par un énorme *zekroun* (verrou) de fer. Une *dhellala* (espèce d'auvent) en abritait le devant.

C'était à droite de cette porte qu'on pendait les gens qui étaient condamnés à subir cette peine. L'instrument du supplice était des plus élémentaires : un morceau de bois fixé dans le mur, et auquel une corde était attachée, suffisait largement à cette nécessité sociale : un *heursi* (agent de police) hissait le condamné jusqu'à la

---

(1) *Habous*, donation à charge de restitution. Cette petite chambre était *habous* de la mosquée.

(2) L'*eucha*, une heure et demie après le coucher du soleil.

(3) Le *mor'reb*, le coucher du soleil.

potence, lui passait la corde au cou, et tout était dit.

Nous parlerons plus loin des différents genres de supplices en usage à Blida du temps des Turks.

A droite et à gauche de la voûte sous laquelle on pénétrait pour traverser la mosquée de la porte d'Alger, on trouvait des boutiques de *bredâiïa* (fabricants de bâts). L'extrémité de cette voûte était habitée par des *haddadin* (forgerons).

Les diverses professions ou industries étaient groupées par rues et quartiers. C'est ainsi qu'on trouvait les *kheurrazin* (cordonniers en neuf) dans la rue Bab-Ed-Dzer; la rue Kour-Dour'li, — que nous avons appelée des Couloughlis, — jusqu'à la rue Abd-Allah, était affectée aux *msebbebin* (marchands en boutique d'étoffes, de vêtements tout faits), et aux *tchellaktchiïa* (marchands en boutique d'effets d'habillement et de meubles d'occasion). Ceux de ces commerçants qui exerçaient leur industrie à la criée et en marchant étaient appelés *dellalin*.

On remarquait encore, il y a quelques années, près de la mosquée de Ben-Sâdoun, les arcades et les colonnettes du Café Kour-Dour'li, qui fut habité plus tard par un vieil *haffaf* (barbier).

La rue de Kour-Dour'li était aussi fréquemment désignée sous le nom de *Zanket El-Briandji* (1), la rue du Gargotier, à cause d'une auberge

(1) *Briandji*, aubergiste, gargotier. Cette épithète vient de *brian*, qui signifie ragoût de viande avec oignons et légumes.

ou gargote qui était très fréquentée du temps des Turks.

En tournant dans la rue Abd-Allah, — que nous avons appelée, dès notre occupation de Blida, rue des Juifs, — on trouvait de petites boutiques tenues par des *kheudhdharin* (marchands de légumes), et des *fekkaïn* (marchands de fruits). Cette portion de rue, jusqu'à la fontaine du Grand-Café, s'appelait *souk et-tchina*, marché aux oranges, *souk ed-dellaâ*, marché aux pastèques.

En face de la rue du Grand-Café, toujours dans cette même rue Abd-Allah, s'ouvraient d'autres boutiques occupées par les *djezzarin* (bouchers).

Le pâté de maisons compris entre la rue Abd-Allah et la mosquée Ben-Sâdoun, était occupé par des *kheurrazin* (cordonniers en neuf), des *rekkabin* (cordonniers en vieux ou savetiers), et des *derratin* (pileurs de café).

Le Café de *Nacef*, ainsi appelé de l'*âïn* de ce nom, était près de la tonnelle de l'ancien Café d'Orient.

Le *Souk et-tchina*, dont nous parlions plus haut, se continuait jusqu'au Djamâ Et-Terk, dans la rue du Grand-Café, laquelle se nommait autrefois Zanket El-Hakouma. En face de cette mosquée, se trouvait le Fondouk des *Cherchalia* (gens de Cherchel), lesquels apportaient des *klel* (grandes jarres), des *bouakeul* (pots de terre), et des *thebari* (grands pots avec anses).

En face de la *Hakouma* (lieu où se rend la justice) du Hakem, il existait une fontaine, ou

fououara (fontaine avec jet d'eau et bassin), qui appartenait à la mosquée.

Du Café du Hakem jusqu'à la Place d'Armes d'aujourd'hui, il existait de petits magasins ne prenant leur jour que par la porte, qui étaient occupés par des marchands de *bernous* (1), de *haïk*, etc. Cette partie de la rue était appelée *El-Kiceria*, le marché aux vêtements.

Sur l'emplacement où fut plus tard l'État-Major de la Division militaire, sur la face Est de la Place d'Armes actuelle, il existait un Fondouk important qui était connu sous le nom de *Bou-Kerkoula*.

De chaque côté de la rue du Grand-Café, laquelle se prolongeait jusqu'à la mosquée de Sidi Ahmed-el-Kbir, il y avait des *saïr'in* (bijoutiers) (2), des *fahthamin* (charbonniers), et des *haththabin* (marchands de bois).

En résumé, la ville était traversée, de Bab-El-Dzer à Bab-El-Kebour par des marchands établis dans des échoppes, sombres et malpropres comme celles que nous voyons encore aujourd'hui dans les quartiers des deux mosquées. C'était un marché perpétuel où étaient représentés tous les genres de commerce, toutes les in-

---

(1) Les *branès*, pluriel de bernous, étaient de différentes espèces : le bernous noir, grossier, en laine, se disait « *bernous zour'dani;* » — le bernous blanc en laine, « *bernous bidi;* » — le bernous soie et laine, « *bernous sousti.* »

(2) Les Juifs seuls travaillaient les métaux, l'or, l'argent et le cuivre, bien entendu. On comptait dans la ville une vingtaine de ces bijoutiers.

dustries indigènes. Les *âththarin* (épiciers-droguistes) vivaient des choses de la religion par la vente des parfums sacrés (les *sebâa bekhourat*) (1), et de celles de la coquetterie féminine, par le débit des ingrédients de toilette, les odeurs, les poudres et les essences. Ils ajoutaient à ce commerce celui des épices et autres drogues incandescentes.

Les *nedjdjarin* (menuisiers), et les *haoukiïa* (tisserands) habitaient la Grande-Rue, celle qui partageait la ville, du nord au sud, en deux portions, et qui serait assez bien représentée par les rues Bab-Es-Sebt et Bab-Er-Rahba. Un second groupe de la corporation des *nedjdjarin* était établi sur l'emplacement de l'ancien hôpital, devenu plus tard la Caserne d'infanterie, le Conseil de guerre et la Prison militaire. Ce quartier était relativement mal famé à cause des maisons de filles qu'on y trouvait. C'était une succursale du quartier d'El-Bokâa.

C'est dans cette rue d'Er-Rahba que se trouvait le Marché aux Grains; il était en face de l'Hôtel-de-Ville actuel.

Il y avait, dans la ville, quatre *fenadeukdjia*

---

(1) Les « *sebâa bekhourat,* » les sept parfums, sont ceux que vont brûler sur les tombeaux des saints marabouths, les jours de pèlerinage, ou de *ziara* (visite à ces tombeaux), les fidèles Croyants. Ces sept parfums, nous le rappelons, se bornent habituellement à deux ou trois, qui sont le benjoin, l'encens, et autres baumes ou résines. Les *Zaïrin* sont les pèlerins qui, hebdomadairement ou annuellement, font cette sorte de pèlerinage.

(teneurs de fondouk), un pour les Kabils *ziïatin* (marchands d'huile), et trois pour y abriter les animaux.

Le Marché aux Bestiaux avait lieu les jeudis et vendredis en dehors de la porte Es-Sebt, ainsi nommée, avons-nous dit, parce qu'elle s'ouvrait sur le chemin du marché du Sebt, qui se tenait sur l'emplacement où a été bâti le village de Mouzaïaville.

Les *khobbazin* (boulangers ou marchands de pain), les *dokhakhniïa* (marchands de tabac); les *hammamdjiïa* (baigneurs, étuvistes); les *tchakmadjiïa* (armuriers); les *tchellakdjiïa* (fripiers); les *serradjin* (selliers); les *therrazin* (brodeurs); les *khiïathin* (tailleurs); les *Abbacia* (1) (couseurs de bernous); les *feukhkhardjiïa* (potiers-faïenciers); les *kahouadjiïa* (cafetiers); les *seuhleubdjiïa* (marchands de *seuhleb),* c'est-à-dire d'eau bouillie avec du sucre et saupoudrée de *skendjebir* (gingembre); les représentants de toutes ces professions, disons-nous, sont répandus, plus ou moins groupés, dans tous les quartiers de la ville. Quant aux *heummarin* (âniers ou muletiers), ils ont leurs écuries dans les fondouks, ou dans des hangars qui leur appartiennent.

Blida avait aussi ses *dououacin* (marchands ambulants, colporteurs, revendeurs). Cette profession était surtout exercée par les Juifs, les-

(1) Cette profession de couseurs de bernous a été importée des *Bni-Abbas* de la province de Constantine; de là leur appellation d'*Abbacia*.

quels parcouraient la ville en demandant « s'il n'y avait point quelque chose à vendre, » cri où le nez n'hésitait pas à faire sérieusement sa partie.

Les *khobbazin* (marchands de petits pains) surtout faisaient retentir toutes les rues de la ville de leurs cris agaçants, qu'ils développaient dans tous les tons de la gamme, et avec des modulations d'une justesse plus que douteuse :

« *Aïa! es-sekhoun!* » — Allons! les chauds (pains)!

« *Aïa! es-sekhouna!* » — Allons! la chaude (pain)!

« *Aïa! es-semid!* » — Allons! la semoule (la fine fleur du pain)!

« *Aïa! el-msiïah!* » — Allons! le nettoyé (son ôté, deuxième qualité)!

« *Aïa! el-guerchala!* » (1) — Allons! le pain bis!

La rue du Bey actuelle est restée à peu de chose près ce qu'elle était sous les Turks. C'était la rue principale, et celle qu'habitaient de préférence les riches, et les fonctionnaires et agents du Gouvernement. Ainsi, Mohammed-bel-Hadj, ancien kaïd el-Arab, y avait une maison. C'était celle dite du Saule.

L'ancienne maison servant, il y a quelques années, à une école de filles, appartenait à Lalla Nfouça, femme turke très riche. On arrivait à cette maison par un *derb* (2) voûté.

---

(1) *Guerchala,* son fin où il reste une certaine quantité de farine.

(2) *Derb,* impasse fermée par une porte, passage étroit.

La maison du forgeron, à gauche en descendant, appartenait au Hakem Ben-Amarouch.

Il existait également dans cette rue un mesdjed dédié à Sidi Abd-Allah, et dans lequel on avait établi un *msid,* ou école primaire musulmane.

En dehors de la muraille qui formait l'enceinte de l'ancien hôpital, converti plus tard en caserne pour l'infanterie, il existait encore, il y a une vingtaine d'années, des masures qui, autrefois, étaient occupées par des *deubbar'in* (tanneurs). Une dérivation de l'ouad Sidi-El-Kbir y amenait l'eau. Au delà des tanneurs, il y avait des orangeries, qui se prolongeaient jusque sur la place Bab-Es-Sebt.

En fait d'édifices rappelant quelques souvenirs, il ne reste plus à Blida que la Hakouma et le Café du Hakem. Nous en parlerons plus loin.

A présent que nous connaissons les rues de la vieille Blida, disons un mot de l'architecture moresque et de la maison arabe.

C'est aux Arabes que nous devons l'architecture moresque ou sarrasine. Le *djamâ* de Korthoba (Cordoue), qui en est l'un des plus beaux types, a été construit au VIIIe siècle de notre ère par Abd-er-Rahman Ier, vice-roi des khalifes d'Orient en Espagne, qui, après s'être déclaré indépendant, prit le titre de khalife de Cordoue. Avec ses nefs surbaissées, cette architecture prend pour caractère le çintre rétréci à sa base, et la forme d'un croissant renversé.

Il va sans dire que Blida, avec ses tremble-

ments de terre fréquents et presque périodiques, n'a jamais songé à se donner le luxe de prendre ses modèles de constructions ni sur la mosquée de Korthoba, ni sur l'Alhambra de Granada. Ses maisons n'ont jamais été que des groupes de forme cubique avec tous leurs jours à l'intérieur, et piquetés, à l'extérieur, comme un dé à jouer, de trois ou quatre trous, — des judas, — étroits à n'y tolérer que le poing. C'est la maison jalouse et égoïste par excellence ; c'est le *chez soi* mystérieux d'un maître qui n'existe que pour lui ; cette habitation est non seulement le mur, mais la maison de la vie privée.

Nous allons décomposer entièrement la maison moresque, et en indiquer toutes les parties. En analysant l'une d'elles, nous connaîtrons toutes les autres.

Dans l'ancienne Régence d'Alger, la profession de maçon était, généralement, exercée par les Marokains, surtout pour les *œuvres d'art*, les mosquées, les oratoires, les zaouya, les koubba. Pour les grandes mosquées des villes, on employait à leur construction des esclaves chrétiens.

La maison arabe se composait, d'abord, de son seuil *(âthbet-el-bab) ;* d'une porte *(bab) ;* d'un guichet dans cette porte *(khouïkha) ;* il existait un autre petit guichet grillé dans le haut de la porte *(monkas),* ou *(chebbaïk)* fenêtre grillée ; d'un porche ou portique *(sthouan),* d'un anneau ou marteau de porte pour appeler *(helka* ou *khorsa) ;* d'un auvent *(dholla) ;* d'un plafond

(skeuf); l'arcade en ogive se disait *el-kous;* l'enfoncement à l'intérieur faisant saillie sur la rue, *el-kebou;* le plancher, *el-kaâa;* l'entrée, le corridor, *skifa;* la cour, *ouosth ed-dar* (le milieu de la maison); les poutres, *kouatheun;* la galerie de bois, *deurbouz;* le plancher de la galerie, *sahin;* la terrasse, *sthah;* le mur d'appui de la terrasse, *stara;* les solives, *karastha.*

A Blida, les chambres prenaient leur nom de leur orientation ou de leur affectation : *bit el-gueblia,* ou du sud; — *bit el-r'arbia,* de l'ouest ou du couchant; — *bit ech-cherguïa,* de l'est ou du levant; — *bit el-bahria,* de la mer, ou du nord; — la chambre où l'on travaille, où l'on mange, etc., se nomme *bit el-gâad;* — la chambre à coucher, *bit er-regad.* Les portes se désignaient par les appellations de *bab el-berrani,* porte du dehors, et de *bab el-fecil,* porte de la séparation.

Il existait autrefois dans la cour de la plupart des maisons de Blida, soit une *bestana* ou *seroula* (cyprès), soit un *ârich* (treille). On en trouve encore dans quelques-unes des maisons de la vieille Blida.

La population de Blida, avons-nous dit, se composait de Mores descendants des Andalous fondateurs de la ville, de Turks, de Kouloughlis, d'Arabes, de Mzabites, de Juifs, et de quelques Kabils des tribus montagnardes environnantes.

Les Mores étaient restés propriétaires des maisons de leurs ancêtres, et elles leur appartenaient d'autant plus justement, que chaque génération avait été obligée de les reconstruire

plus d'une fois. Les Turks occupaient les plus belles constructions de la ville, bien qu'ils eussent bâti de préférence dans les jardins d'orangers qui l'entouraient. Les *bradj* ou maisons de campagne étant généralement moins maltraités que les habitations de l'intérieur par les tremblements de terre.

Les Kouloughlis, qui composaient habituellement la garnison de Blida, habitaient également la ville et les jardins. Les Mzabites, qui ne vivaient que des professions dont ils avaient le monopole, s'étaient construit de petits magasins ou boutiques n'ayant de jour que par la porte, et dans lesquels ils couchaient au milieu d'un capharnaüm de produits de toute espèce. Quelques-uns avaient bâti en dehors de la ville; mais comme ils s'empressaient de regagner le Mzab dès qu'ils avaient amassé de quoi acheter quelques palmiers, ils se contentaient de louer des *hanout* (boutiques) pour un temps déterminé, que, le plus souvent, ils cédaient à ceux de leurs compatriotes qui venaient tenter la fortune dans le Tell.

Quant aux Juifs, avec le peu de sécurité qu'eût présenté un établissement de quelque valeur au milieu de gens qui ne songeaient qu'à les dévaliser, ils louaient aux Blidiens de petits magasins comme on en voit encore de nos jours entre les deux mosquées, ou bien, tous commerçants, ils se faisaient vendeurs à la criée d'étoffes, de vêtements tout faits, vieux ou neufs, et d'effets de friperie de tous genres.

Bien qu'astreints à des obligations des plus humiliantes, ils n'en étaient pas moins très nombreux à Blida, qui, nous l'avons dit, était un entrepôt commercial d'une grande importance. Mais ils achetaient bien cher ce droit de faire du commerce : ainsi, ils ne pouvaient monter ni bête de selle, ni de somme; ils étaient obligés de porter des vêtements noirs ou blancs; il ne pouvait y avoir, dans leur habillement, ni vert, qui est la couleur du Prophète, ni rouge, qui était celle de l'étendard turk; ils ne chaussaient que des *baboudj* ou des *belr'a*, le quartier abattu.

Lorsqu'ils se présentaient devant le kadhy, ils lui baisaient la main. S'ils témoignaient en présence d'un Musulman, ils ne pouvaient être debout s'il était assis, ni assis s'il était debout. Ils juraient par la formule « *hakk Allah!* » par la vérité de Dieu!

En fait d'impôt, ils payaient la *r'erama* (1), comme les Musulmans.

La population de Blida ne les maltraitait pas trop. Mais, par exemple, ils ne se hasardaient pas à prendre des familiarités avec les Musulmans, surtout avec les Turks et les Kouloughlis; car ils n'ignoraient pas à quoi ils se seraient exposés. Du reste, ils savaient conserver leurs distances devant les maîtres du pays, lesquels les ménageaient d'autant plus, qu'ils en avaient plus souvent besoin.

---

(1) L'impôt appelé *r'erama* était une taxe individuelle, une taille, un tribut.

Ils jouissaient, généralement, de quelque aisance ; quelques-uns même possédaient une certaine fortune; mais ils ne s'en vantaient pas. Quoi qu'il en soit, souvent ils étaient saignés à blanc par les Turks, particulièrement quand ceux-ci avaient besoin d'argent. Pendant la période d'anarchie dans laquelle Blida fut plongée de 1830 à 1838, les Bni-Salah voulurent s'en mêler aussi, en 1836 surtout : ils avaient compris qu'il fallait qu'ils se pressassent; car tout portait à croire que nous ne tarderions pas à occuper la ville, et à mettre un terme à leurs déprédations.

Quelques-uns purent acquérir des maisons et des jardins d'orangers.

« On ne leur faisait pas de mal, nous disait un jour un vieux Turk, parce qu'ils n'en valaient pas la peine. »

Ils avaient deux ou trois synagogues très modestes, et qu'il eût été malaisé de confondre avec la mosquée de Cordoue. Leur cimetière était au nord de Bab-Es-Sebt, en face de l'ancien Magasin à Fourrages.

Quant aux Juives, elles ne portaient pour vêtement qu'une *djebba* (robe) de couleur, sans ornements d'or; elles avaient pour coiffure un foulard de soie noire, arrangé sur la tête à peu près comme celui qu'elles portent encore de nos jours. Elles ne sortaient que le samedi.

Les Musulmans croient que les Juifs se présenteront devant Dieu, au jour du jugement dernier, la main droite attachée au cou.

La population de Blida ne faisait point d'agri-

culture; elle se bornait, généralement, à cultiver ses jardins d'orangers. La culture des céréales était faite presque exclusivement, autour de Blida, par les Kabils des tribus voisines, lesquels venaient, en dehors des *touïza* (1) qui leur étaient imposées par les Turks, faire leurs ensemencements dans la partie sud de l'*Outhan* des Bni-Khelil.

La nourriture de la population se composait, généralement, de blé, d'orge et de fèves. Elle ne mangeait de la viande que très rarement, et seulement aux fêtes où c'est d'obligation religieuse. Il est bien entendu que ceux qui pouvaient se donner ce luxe, se nourrissaient volontiers de viande de mouton pendant la saison d'hiver.

Avant l'occupation française, un beau mouton se payait 6 francs; un bœuf, 55 francs; une vache, 25 francs.

Nous savons que le vendredi *(nehar el-Djemâa* — jour de la réunion) est le jour consacré chez les Musulmans. Pendant la prière, qui durait une heure et demie, personne ne devait travailler. Longtemps encore après l'occupation française, les tisserands et les cordonniers ne se livraient, pendant cette journée, à aucun travail; ils profitaient de ce repos pour faire leurs achats.

La prière était indiquée, mais le vendredi seulement, par un pavillon vert *(eulam el-akhedhar)* qu'on hissait au sommet des minarets. Ce pavillon

(1) *Touïza*, corvée de labour.

indiquait également le jour du vendredi. A onze heures et demie, on hissait le vert; à midi, on l'abaissait, et on hissait le pavillon blanc. A midi et demie, ce pavillon était amené, et la prière commençait. Ce dernier signal était l'appel à la mosquée. Ce jour-là, tout Musulman devait revêtir ses plus beaux habits.

A la mort d'un *âalem* (savant), le pavillon vert était hissé au sommet des minarets, et n'était amené que lorsque les funérailles étaient terminées.

A présent que nous connaissons la vieille Blida intérieure, nous allons l'étudier extérieurement en circulant autour de son ancienne enceinte. Nous nous arrêterons sur les deux ou trois points de sa banlieue qui présentent quelque intérêt.

Nous avons dit que les riches habitants de Blida, Turks, Kouloughlis, ou Mores, possédaient des maisons dans la ville, et des jardins d'orangers et des vergers dans sa banlieue. Ces *bradj*, ou maisons de campagne, étaient noyés dans la verdure sombre des arbres à feuilles persistantes et vernissées, les orangers, les caroubiers, les cyprès, et les dattiers sauvages, dont il existait un grand nombre, par groupes ou isolés, dans la Mtidja, et, particulièrement, au bord des sources ou fontaines où avaient campé des gens du Sud. Les noyaux de dattes laissés sur le terrain y avaient germé, et étaient devenus des arbres dont les fruits n'arrivaient jamais à maturité.

La verdure blonde des oliviers se mêlait au vert tendre des agaves américains (aloès), aux terribles feuilles charnues, munies de dents terminées par des épines, à l'élégant rameau florifère, à l'inflorescence affectant la forme d'un élégant candélabre à plusieurs branches, à la croissance si rapide, que la longueur de sa hampe peut atteindre la longueur de plusieurs mètres en l'espace de quelques jours; des figuiers de Barbarie, aux raquettes hérissées de piquants comme un porc-épic sur la défensive, et portant crânement leurs fruits en pompon; puis des jujubiers sauvages à la verdure tendre et aux branches épineuses ; des touffes de lentisques ramassées et arrondies en boule comme un gros chat qui fait sa sieste; des micocouliers gigantesques ombragent les tombes des saints marabouths. Le palmier nain, cette plante par excellence de la Mtidja, et qui fit si longtemps le désespoir de nos colons, tapisse le sol de ses feuilles rayonnées et digitées d'un vert éternel; des genêts à fleurs jaunes secouant leurs bouquets d'or au souffle du zéphyr; des labiées odorantes à tige ligneuses parfumant les airs; du thym, du romarin, des sauges et des lavandes à senteurs énergiques; des scilles maritimes à feuilles de fer-blanc et à oignon joufflu; des asphodèles, aux fleurs disposées en grappes ramifiées. Toute cette végétation, qui poussait à la diable, et sans que l'homme s'en mêlât, faisait, autrefois, à Blida, un magnifique nid de verdure, un fouillis épais où toute la gamme des verts

était représentée, un fourré très propre aux embuscades des hommes et des animaux, et nous en avons su quelque chose de 1830 à 1842. Sans doute, la Mtidja d'aujourd'hui est infiniment plus correcte, sous le rapport de la tenue, mais elle a bien perdu du pittoresque que lui donnait son mal-peigné d'autrefois. Nous ajouterons qu'elle s'est cruellement vengée du colon qui est venu l'éventrer de sa charrue perfectionnée, et il nous a fallu bien des années et bien des cadavres pour en avoir raison.

Avant la conquête, il n'existait point de routes proprement dites dans la Mitidja ; on n'y trouvait que des chemins et des sentiers tracés par le pied de l'homme et par celui des animaux; aussi, n'avaient-ils rien de la rectitude de nos routes actuelles, laquelle, d'ailleurs, est la chose la plus difficile du monde à obtenir sans le secours d'instruments spéciaux.

L'amorce de la route de Blida à Alger était, à peu de chose près, la même qu'aujourd'hui dans l'espace de quelques centaines de mètres, puis ensuite elle festonnait capricieusement en appuyant tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle passait entre la *kebiba* (petite koubba) de Sidi Mohammed-Moula-eth-Thrik ou Sahab-eth-Thrik (1),

---

(1) On surnommait ce saint marabouth *Moula* ou *Sahab-eth-Thrik*, c'est-à-dire le Maître ou le Compagnon du Chemin, parce que son tombeau se trouvait sur le bord du chemin, lequel était celui de l'Est. Les femmes y allaient en *ziara* (pèlerinage) le vendredi.

laquelle se trouve à l'entrée et à droite de la route actuelle de Dalmatie, avant d'arriver au cimetière européen. C'est entre ce point et l'ancien *bordj* de Yahïa-Ar'a (1), que le général de Bourmont avait établi son quartier-général le 24 juillet 1830, lors de la première expédition sur Blida. Du reste, cette ville n'avait que trois débouchés principaux, la route d'Alger, celle de l'Est ou de la Kabylie, et celle de l'Ouest ou du Sebt, qui conduisait aussi dans le Tithri. Nous ne faisons mention que pour mémoire du chemin qui aboutissait à la Zaouya de Sidi Medjebeur, et du sentier qui conduisait au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir, au fond de la gorge de ce nom, bien que, pourtant, il fût plus fréquenté que tous les autres, à cause du pèlerinage hebdomadaire qu'y faisaient les Blidiens, et bien d'autres Croyants, ses serviteurs religieux.

A l'exception du bordj (maison de campagne) de Yahïa-Ar'a, dont nous venons de parler, il n'en est point d'autres, autour de Blida, qui rappellent quelque souvenir historique digne d'être cité.

Il n'est personne qui, ayant visité Blida, n'ait remarqué, à gauche de la route d'Alger, et à cent et quelques mètres de la porte de ce nom, en face du point d'amorce de la route de Dalmatie, une charmante maison de style moresque rectifié, dont la coupole s'élève gracieusement

---

(1) Aujourd'hui, maison Gonin, en face de l'ancien théâtre du Tapis-Vert.

au-dessus d'un délicieux bois d'orangers qui lui fait, pendant les mois d'hiver de notre France, une ceinture de verdure, piquetée de fleurs odorantes et de fruits d'or.

C'est là un ravissant séjour, où il doit faire excellent à vivre, et qui rappellerait un coin de la demeure des Khalifes s'il était moins européanisé, c'est-à-dire moins ouvert, plus mystérieux, plus oriental, et moins accommodé aux exigences prosaïques de la vie des civilisés. C'est vraiment dommage !

Un pin d'Alep, plusieurs fois séculaire, peut-être, élève fièrement sa cime dans l'air bleu de velours de Blida, et étend horizontalement ses branches trapues autour de son tronc moussu et excorié, particularités qui indiquent le grand âge de ce géant végétal.

S'il fallait s'en rapporter à la légende, ce majestueux conifère aurait été, sous les Turks, un *bois de justice*, un gibet. Ce qui avait donné lieu à cette supposition, c'est que, pendant longtemps, on a pu constater la présence, enroulées autour de ses branches inférieures, de cordes d'un diamètre très suffisant pour supporter facilement un pendu indigène (1). Quand ces cordes, effilochées et noircies par le temps, étaient tourmentées par le vent, elles semblaient la chevelure d'un noyé lui flagellant les joues. Mais,

(1) Nous nous rappelons très bien avoir vu ces cordes en 1856, lors de notre arrivée au 1er de Tirailleurs à Blida.

malgré notre respect pour la légende, laquelle est bien plus intéressante que l'histoire, nous allons cependant la saper et la faire tomber : les Juifs exécuteurs par la pendaison ne prenaient point tant de peine pour donner satisfaction à la société musulmane : ils suspendaient tout simplement les gens qui étaient confiés à leurs soins suprêmes à un morceau de bois fiché dans la muraille d'enceinte près de la porte d'Alger, ou bien à une corde passée dans un créneau, et retenue intérieurement par un bâton. Du reste, le supplice de la pendaison n'était employé *qu'en faveur* des *zgaïth* (la canaille), lesquels le préféraient de beaucoup, pour les satisfactions qu'on y trouve, du moins, pendant quelques instants que les suppliciés, affirme-t-on, trouveraient toujours trop courts à leur gré. Nous ne demandons pas mieux que de nous en rapporter à eux.

Le bordj Yahïa-Ar'a, cette gracieuse habitation dont nous venons de parler, fut le théâtre d'une scène tragique qui eut pour résultat de faire disparaître du nombre des vivants, et dans des conditions des plus dramatiques, un homme d'une grande valeur et d'un incontestable mérite, mort, qui, si elle eût pu être évitée, aurait, bien certainement, retardé la conquête d'Alger ; on l'eût, sans doute, indéfiniment ajournée, bien que tout porte à croire « *qu'il était écrit* » que la France réussirait là où les Espagnols avaient si souvent et si désastreusement échoué.

Nous voulons dire quel fut l'hôte illustre de

cette charmante demeure, et comment il y termina sa glorieuse et si active existence. Nous sommes trop heureux de rencontrer sous notre plume un caractère de cette trempe, surtout dans le milieu où le hasard l'avait placé, pour le laisser de côté, et ne point le faire connaître à nos lecteurs algériens, aux Blidiens particulièrement, dont les pères, en définitive, ont été — approximativement — les concitoyens; car Yahïa est mort Blidi, et ses restes doivent avoir été déposés dans le vaste cimetière couvrant la ville à l'est, et le plus voisin de sa demeure. Sans doute, ils ont eu le sort commun, et le niveau du voyer de la civilisation a dû passer sur les terrains bossués par les cadavres des générations que tous les fléaux ont donné en pâture à la terre.

L'homme qui fut plus tard le célèbre Yahïa- (1)

---

(1) Nous empruntons les détails historiques *(Revue africaine)* qui vont suivre à notre excellent ami le lieutenant-colonel Robin, qui fut longtemps attaché au Service des Affaires indigènes, et qui en profita pour recueillir de précieux renseignements sur l'histoire de l'Algérie, et sauver ainsi de l'oubli des faits dont les acteurs et les témoins disparaissent tous les jours.

Le colonel Robin, dont la modestie égale le talent, est un chercheur, un interrogateur, un curieux du plus grand mérite; aussi, a-t-il su fructueusement utiliser, au profit de l'histoire de l'Algérie, les vingt et quelques années qu'il a passées sur cette terre bénie des dieux. Il est un de ces habiles et infatigables préparateurs de matériaux que seront bien heureux de trouver, et sans le moindre effort, les historiens de l'avenir.

Ar'a (1), et dont nous allons raconter la fin tragique, se nommait Yahïa-ben-Mosthafa, et était originaire des côtes de la Mer Noire (Kara-Daniz), en Roumélie. A l'âge de dix-huit ans, il quittait son pays, où il exerçait la profession de *mekfouldji* (cordonnier), s'embarquait pour Alger, et s'engageait dans la Milice turke en qualité d'*iouldach*.

Il végétait pendant une dizaine d'années dans cette position inférieure. Il habita longtemps la caserne Bab-Azzoun, laquelle était exclusivement réservée aux *Zebenthouth* (2) de la Milice.

Le sympathique colonel, dont le bagage littéraire commence déjà à s'arrondir, est un écrivain sobre, consciencieux jusqu'à l'excès, d'une sévère clarté. C'est surtout un *probant;* car il n'avance jamais un fait sans en mettre la preuve à l'appui. C'est aussi un arabisant et un berbérisant distingué, ce qui ne gâte rien quand on veut s'occuper d'histoire algérienne.

Le colonel Robin a déjà enrichi les annales de l'Algérie d'un grand nombre de très intéressants documents historiques, dont « *La Revue africaine* » a toujours eu la primeur. Quelques-uns de ces travaux littéraires ont déjà été publiés en volumes par notre Éditeur et ami, A. Jourdan, d'Alger.

(1) Le mot *ar'a*, qui appartient à la langue turke, signifie *grand*, celui dont l'origine est illustre. Dans l'Irak, toutes les personnes qui avaient quelque parenté avec le sultan étaient honorées de ce titre.

(2) Mot turk signifiant *célibataire*. La réunion des *zebenthouth* formait un corps d'élite, que le Pacha ou les Beys mettaient toujours en avant pour leurs razias ou expéditions. Ils formaient la force principale de la Milice turke.

La position de *zebenthouth* était estimée et recherchée;

La solde de l'*ani-iouldach* (jeune soldat) n'avait rien d'exagéré : pendant les trois premières années de son service, il touchait 4 *rial derehem* (2 fr. 48 cent.) tous les quatre mois. Après trois ans, il devenait *aski-iouldach* (vétéran), et recevait dès lors un *rial-boudjhou* et 8 *mouzounat* (2 fr. 55 cent.) par mois (1). Aussi, Yahïa était-il obligé de reprendre son métier de cordonnier toutes les fois qu'il était appelé à faire son année de *khezour* ou de disponibilité, c'est-à-dire tous les trois ans.

Sa supériorité sur ses compagnons finit cependant par être appréciée comme elle le méritait, et, dès lors, il arrivait assez promptement aux hauts emplois du Gouvernement algérien.

Il fut d'abord nommé *sendjakdar* (porte-étendard), puis, successivement, chaouch et *kheznadar* d'Aomar-Ar'a, qu'il suivit dans les diverses expéditions qu'il dirigea : il s'en fit remarquer; aussi, quand, le 7 avril 1815, Aomar-Ar'a fut nommé Pacha, celui-ci l'éleva-t-il au kaïdat des Bni-Khelil, ou de Bou-Farik. Son commandement s'étendait de l'ouad El-Harrach à l'ouad Ech-Cheffa.

C'est alors qu'il vint habiter Blida, où il resta

---

ils jouissaient d'ailleurs de nombreux privilèges. Plusieurs d'entre eux sont devenus beys.

(1) La solde que recevait chaque *iouldach* pouvait être augmentée par des *saïma* (gratifications) qui ne pouvaient plus lui être enlevées pendant tout le reste de sa carrière militaire. Chaque *saïma* ajoutait à la solde 8 *mouzounat* (0 fr. 62 c.).

deux ou trois ans, et qu'il acheta à un nommé El-Ouzenadji le *bordj* ou maison de campagne dont nous parlons plus haut.

Aomar-ben-Mohammed-Pacha ayant été étranglé en 1817, son successeur, Ali-Pacha, nomma Yahïa kaïd des Bni-Djâd, en récompense de sa brillante conduite dans les combats livrés devant Alger, les 29 et 30 novembre de cette année, contre la colonne de l'Est, qui s'était mise en pleine révolte, avait nommé pacha un chaouch turk, et marché sur Alger en entraînant à sa suite tous les mécontents des tribus arabes dont elle avait traversé le territoire.

Pendant que Yahïa était kheznadar d'Aomar-Ar'a, il avait noué des relations intimes avec Hoçaïn-ben-Hoçain, qui était alors imam, et qui devint successivement oukil de Ras-Outha, khodjat-el-kheil (Ministre des Domaines nationaux), puis, enfin, Pacha le 1er mars 1818.

Dès son arrivée au pouvoir, le nouveau Pacha, qui n'avait point oublié son ami Yahïa, lui confia l'importante et lourde charge, très recherchée d'ailleurs, d'*Arab-Ar'aci*, d'*Ar'a* des Arabes. Il remplaçait l'Ar'a Machen-ben-Atsman.

L'Ar'a des Arabes était le personnage le plus considérable de la Régence, et il marchait immédiatement après le Pacha : c'était une sorte de Ministre de la Guerre, et il commandait les troupes en campagne.

Yahïa était à peine entré en fonctions, qu'une insurrection éclatait dans le kaïdat de Bor'ni : les tribus des Guechthoula et des Bni-Sedka s'étaient

soulevées contre le kaïd, auquel ils reprochaient d'avoir fait exécuter quelques Kabils accusés de vol, et elles avaient attaqué le Bordj Bor'ni, défendu par une garnison d'une centaine de janissaires, et par les Abid d'Aïn-Ez-Zaouya, qui s'y étaient enfermés. Or, le Bordj n'avait ni puits, ni citernes, et la provision d'eau, conservée dans des jarres, ne pouvait durer que quelques jours. Les Kabils n'eurent donc à exercer autour du Bordj qu'un blocus rigoureux pour avoir raison de sa garnison. En effet, au bout de sept jours, les Turks durent capituler. Les marabouths de la Zaouya de Sidi Abd-er-Rahman-Bou-Kobreïn, et des Bni-Smâïl vinrent s'interposer, et couvrirent les Turks et les Abid de leur anaïa. Le Bordj Bor'ni fut entièrement détruit par les Kabils.

Une autre révolte venait, en même temps, d'éclater dans l'Ouest, sous l'impulsion du marabouth d'Aïn-Madhi, Sid Ahmed-ben-Salem-Et-Tedjini, et gagnait rapidement du terrain, et à ce point de menacer bientôt sérieusement l'existence même du Gouvernement turk. Le Bey d'Oran, Hacen, marcha contre le cherif, dont les goums lâchèrent pied presque sans combattre, abandonnant ainsi leur chef, qui restait bientôt seul avec 260 fantassins. Enveloppés facilement par la cavalerie du Bey, les rebelles succombèrent, et Tedjini et son khoudja furent décapités. Leurs têtes furent apportées à Alger, et exposées à la porte extérieure de la Kasba en 1234 (année 1818 de notre ère.)

Si nous rapportons ces faits, c'est à cause de leurs graves conséquences pour la Kabilie.

En présence de la révolte de Tedjini, Yahïa-Ar'a avait convoqué tous les goums arabes, en y comprenant les cavaliers des Amraoua, lesquels, en vertu des conventions, ne devaient le service militaire que dans leur pays, et cette règle n'avait jamais été violée : les Zmoul (1) des Amraoua-et-Tahta s'exécutèrent pourtant d'assez bonne grâce; mais les Zmoul des Amraoua-el-Fouaka n'envoyèrent que quelques jeunes gens, et une poignée de khammas. On réunit ainsi environ 200 cavaliers, qui, sous la conduite du kaïd du Sebaou, prirent part à une expédition de plusieurs mois de durée.

Or, les Turks ne laissaient jamais une désobéissance impunie; seulement, ils savaient attendre l'occasion pour en châtier les auteurs. Aussi, tant que Yahïa-Ar'a eut besoin des cavaliers des Amraoua, il sut dissimuler ses intentions à leur égard, mais les Amraoua-el-Fouaka n'ayant pas tardé à lui donner de nouveaux motifs de mécontentement, il profita de cette occasion pour ne pas différer davantage le châtiment qu'il avait résolu de leur infliger.

Une querelle de *sfouf* (2) entre les chefs des diverses Zmala du Sebaou, vint fournir à Yahïa-

---

(1) Cavaliers des tribus arabes au service du Gouvernement turk.

(2) *Sfouf*, pluriel de *soff*, parti, ligue, faction, en pays kabil.

Ar'a le prétexte qu'il attendait. L'homme le plus important des Zmoul-el-Fouaka était, à cette époque, Mahammed-ou-Kaci, de Tamdat-El-Blath ; or, ce Kabil avait pris, à l'égard des kaïds turks du Sebaou, des allures indépendautes qui ne pouvaient être du goût du Gouvernement, ou de ses agents.

Un jour, Mahammed-ou-Kaci s'était rendu, avec les gens de son soff, sur le marché du Sebt-Ali-Khoudja (près de Draâ-Ben-Khedda), pour y acheter des moutons, qu'ils devaient offrir, à l'occasion de l'Aïd-el-Kbir, au kaïd du Sebaou. Les Betrouna amenèrent à cet agent des individus des Oulad-Bou-Khalfa qu'ils avaient pris en flagrant délit de vol. Le chef de cette Zmala ne voulut point laisser emmener ses administrés à Bordj-Sebaou, et il les délivra de vive force. Ce conflit amena une *nefra* (1) sur le marché, et des représailles de la part de Mahammed-ou-Kaci, lequel, sa revanche prise, ne jugea pas prudent de rester dans la plaine, et se réfugia soit dans les Bni-Aïci, soit dans les Bni-Ouaguennoun, tribus qui pactisaient avec les rebelles.

Yahïa-Ar'a, qui avait envoyé son chaouch à Bordj-Sebaou pour se renseigner sur la situation des insurgés, apprit que les gens de Tamda

---

(1) La *nefra* — bagarre, bruit, querelle, rixe, tumulte, — est, le plus souvent, une querelle simulée sur les marchés par les malfaiteurs, pour faire main basse, à la faveur du désordre qu'elle ne manque pas de provoquer, sur le bien d'autrui, celui des marchands juifs particulièrement.

établissaient, chaque nuit, dans leur village une garde de soixante hommes, tant cavaliers que fantassins, pour le protéger contre les maraudeurs. Yahïa-Ar'a prit ses dispositions pour enlever cette garde. Son chaouch, Mohammed-ben-Kanoun, avait reçu l'ordre de réunir le plus secrètement possible, pour une nuit déterminée, à Bordj-Sebaou, tous les cavaliers des Icer et des Amraoua-et-Tahta. Il partit d'Alger de sa personne dans la matinée, suivi de quelques cavaliers seulement; il arrive la nuit même à Bordj-Sebaou, où il trouva tout le monde prêt; puis, sans s'arrêter, il marchait sur Tamda (1), qu'il surprenait et enlevait sans résistance. Il faisait brûler le village, et décapiter une trentaine d'individus qui s'étaient laissés surprendre. Ce coup de main exécuté, Yahïa-Ar'a rentrait à Bordj-Sebaou, où se réunissait la colonne avec laquelle il allait opérer contre les tribus insurgées.

Dès que sa colonne, composée de janissaires et de goums arabes fut organisée, Yahïa-Ar'a alla camper à Zaouya, en face du village de Makouda des Bni-Ouaguennoun, où s'étaient rassemblés les révoltés. Il n'hésite pas à ordonner l'attaque; l'infanterie turke pénètre de vive force dans la fraction de Tinkachin, puis dans celle d'El-Hara-ou-Kacha, où l'artillerie avait pu préparer l'attaque. Le succès paraissait certain : mais les contingents arabes qui marchaient avec les janissaires, ne pouvant résister à leur pas-

---

(1) Tamda est à 120 kilomètres d'Alger.

sion pour le pillage, s'étaient répandus dans les maisons du village sans le moindre souci des suites du combat. Mahammed-ou-Kaci profita habilement du désordre qui était la conséquence de cette dispersion des gens du goum, pour faire opérer un mouvement offensif par ses Kabils. Après un combat acharné, les Turks furent repoussés et obligés de rentrer dans leur camp. Un grand nombre de cavaliers furent tués dans les maisons où ils avaient pénétré pour se livrer au pillage. Les pertes furent importantes de part et d'autre.

Jugeant les forces dont il disposait insuffisantes pour réduire les révoltés par la force, Yahïa se décida à retourner à Alger, sans poursuivre ses opérations, mais sans y renoncer cependant, les Turks ayant pour principe de ne jamais oublier, ou laisser impuni un affront fait à leurs armes. Seulement, ils savaient attendre, aussi longtemps que possible, une occasion favorable.

Yahïa fit une sorte de paix avec Mahammed-ou-Kaci, lequel, fort embarrassé de sa victoire, s'était hâté d'accepter les ouvertures que lui avait fait faire l'Ar'a par son chaouch, et par El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum, le chef de la puissante Confédération des Flicet-ou-Mellil.

Le Gouvernement d'Alger, qui trouvait que cette occasion qu'il cherchait ne se présentait pas aussi promptement qu'il l'eût désiré, et Mahammed-ou-Kaci lui donnant chaque jour de nouveaux griefs contre lui, et, d'un autre côté, ledit Gouvernement ne voulant point recourir à

la force ouverte, avait trouvé plus simple et moins chanceux de chercher à se défaire de Mahammed-ou-Kaci et de ses partisans en leur tendant un guet-apens : il fut donc décidé qu'on les attirerait à Bordj-Sebaou sous un prétexte quelconque, et qu'on les mettrait tous à mort. Bien qu'il eût des griefs personnels contre eux, le kaïd Ibrahim-ben-Youb ne voulut cependant point — fait bien rare chez les Turks — se prêter à cette trahison; mais El-Hadj-Smâïl-ben-Si-Mosthafa-Terki n'eut point les mêmes scrupules, et accepta d'être l'exécuteur du complot.

Les dispositions furent prises par le nouveau kaïd; Mahammed-ou-Kaci et les Amraoua-el-Fouaka furent convoqués au Bordj-Sebaou sous le prétexte d'une razia à exécuter sur une tribu qu'on ne désignait pas (ceci se passait vers le milieu de juin 1820), et en plein mois de Reumdhan.

Le secret du complot ayant été parfaitement gardé, Mahammed-ou-Kaci et ses gens se rendirent sans défiance à la convocation du kaïd de Bordj-Sebaou. La *dhifa* leur fut servie après le coucher du soleil; le repas terminé, El-Hadj-Smâïl introduisit Mahammed-ou-Kaci et six de ses compagnons dans la salle d'armes, à l'étage supérieur du bordj, sous le prétexte de leur distribuer de la poudre pour la razia annoncée. Ils étaient sans armes. Les conjurés étaient présents. Au signal donné, ils devaient s'élancer à la fois sur les râteliers d'armes, et faire feu chacun sur celui qui leur avait été désigné. Les

choses se passèrent comme il avait été convenu, et cet horrible guet-apens avait pleinement réussi.

Quant aux cavaliers qui étaient venus avec les chefs des Amraoua-el-Fouaka, aux premiers coups de feu, ils s'étaient empressés de sauter à cheval, et de prendre la fuite, poursuivis par les cavaliers de Bordj-Sebaou, qui en tuèrent un certain nombre.

Nous regrettons de voir la main de Yahïa-Ar'a dans cet affreux complot, qui amoindrit fort à nos yeux, bien qu'il faille tenir compte du milieu dans lequel il vivait, cette belle et grande figure de l'Ar'a des Arabes.

Les conséquences de cette tuerie furent le partage des Zemoul-el-Fouaka entre plusieurs chefs rivaux, et, par suite, le manque d'unité d'action dans la répression des attaques incessantes des Kabils contre l'autorité des Turks : aussi, un jour, la Zmala de Mekla fut-elle enlevée et à moitié incendiée par les Bni-Djenad. Yahïa-Ar'a témoigna un vif mécontentement de cette faiblesse des Zmoul de Mekla. El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum profita de l'occasion pour lui lancer cette allusion au massacre que nous venons de raconter : « Les hommes capables de commander ne sont plus là ; il n'est donc pas étonnant que les autres se laissent *manger.* »

Nous avons dit plus haut que le Bordj de Bor'ni avait été enlevé et détruit par les Guechthoula et les Bni-Sedka révoltés. Les choses restèrent en cet état pendant plusieurs années, puis on

traita avec les tribus, en leur imposant les conditions de rebâtir le bordj, et de payer les impôts comme auparavant. Dès que tout fut réglé, Yahïa-Ar'a arriva d'Alger avec une colonne, et les tribus reconstruisirent le fort sur l'emplacement où nous en retrouvons encore les ruines aujourd'hui.

En 1823, les Bni-Abbas attaquent un camp turk dans l'ouad Mar'ir. Après un combat assez vif, dans lequel quelques hommes furent tués des deux côtés, les Bni-Abbas abandonnent la partie, et l'habile diplomatie de Mohammed-ben-Kanoun, le très intelligent chaouch de Yahïa-Ar'a, lui permet d'arriver sans autre accident à Alger.

A la suite de cette agression des Bni-Abbas, Hoceïn-Pacha donna l'ordre d'arrêter tous les individus de cette grande et industrieuse tribu qu'on trouverait dans les villes, et de les emprisonner.

Ces faits se passaient à la fin de 1823; mais ce n'est qu'au mois d'août 1824 que Yahïa-Ar'a sortit d'Alger avec une colonne pour châtier les Bni-Abbas. Du reste, au printemps de cette même année 1824, ces Kabils avaient soulevé contre eux de nouveaux griefs: Ben-Kanoun, le chaouch de Yahïa-Ar'a, escortant un détachement de janissaires, ayant voulu camper à Tamata, sur la rive gauche de l'ouad Sahel, en face des Bni-Abbas, les Kabils de la fraction des Bou-Djelil vinrent l'attaquer, et il dut poursuivre sa route jusqu'aux Cheurfa.

Or, Yahïa-Ar'a avait résolu de punir, à leur en

laisser le souvenir, ces actes de rébellion des Bni-Abbas. En conséquence, au mois d'août 1824, il marcha sur cette tribu avec une colonne composée de 1,000 soldats turks, et d'environ 8,000 cavaliers arabes, et alla camper à Tamata, en face de la fraction rebelle.

Il écrivit alors aux Bni-Abbas pour les inviter à se soumettre; mais la fraction des Bou-Djelil seule consentit à traiter avec les Turks, et à payer l'amende de guerre. Yahïa se décida donc à marcher sur les fractions récalcitrantes.

Le *Tachrifat* raconta en ces termes cette partie de l'expédition : « L'Ar'a étant sorti pour combattre les Kabils de la tribu des Bni-Abbas, les attaqua le 20 hidja 1239 (16 août 1824), leur brûla douze villages, coupa sept têtes, et fit seize prisonniers qui furent conduits à Alger, et employés aux travaux des carrières de pierre sises hors Bab-el-Ouad. »

Ce châtiment infligé aux Bni-Abbas donna tellement à réfléchir aux tribus de l'ouad Sahel qui avaient fait cause commune avec eux, que six d'entre elles firent sans retard leur soumission à Yahïa-Ar'a.

De l'ouad Sahel, Yahïa-Ara se rendit dans l'Ouennour'a pour punir les tribus du soff Biodh-Oudenou qui avaient pris part à la révolte. Ces tribus se soumirent sans résistance, et l'Ar'a séjourna quelque temps sur leur territoire pour faire payer les amendes, et pour préparer un coup de main qu'il méditait contre les Mezzaïa et les Bni-Meçâoud.

Yahïa surprit ces deux tribus après une marche rapide, les enveloppa de tous côtés, brûla leurs villages, leur tua du monde, et fit un butin considérable.

Le *Tachrifat* parle en ces termes de l'expédition contre les Mezzaïa : « Yahïa-Ar'a est allé châtier les Kabils des environs de la ville de Bougie : il leur a brûlé trente villages, a coupé six têtes, et fait vingt-sept prisonniers, qui ont été conduits à Alger, et employés à casser des pierres dans les carrières sises hors Bab-el-Ouad. Trente femmes furent également liées et placées dans la maison du Chikh el-Blad. Hoceïn-Pacha daigna ensuite accepter la soumission des Mezzaïa, et fit mettre les prisonniers en liberté le 21 redjeb 1240 (11 mars 1825). »

Shaler, que nous avons eu déjà l'occasion de citer, dit, à la date du 25 septembre 1824 : « Le Consul a rendu visite à son ami l'Ar'a pour le complimenter de son retour à la suite d'une campagne heureuse contre les *Cabilé*. Il lui a fait présent d'une petite charrue de nouvelle invention, qui a paru lui faire beaucoup de plaisir.

Le Gouvernement d'Alger tirait ordinairement la presque totalité de ses bois, pour les constructions de la Marine, des forêts des environs de Bougie; mais, dans les derniers temps de la Régence, l'exploitation de ces forêts avait été à peu près abandonnée, soit par l'incurie des personnes qui en étaient chargées, soit à cause de la difficulté de faire parvenir les bois à Alger, ce

port étant assez fréquemment bloqué par les croisières européennes.

Pour remédier à cette situation, très préjudiciable à la Marine algérienne, Hoceïn-Pacha songea à utiliser les beaux massifs de chênes-zéens qui entourent le sommet du Tamgout des Bni-Djenad. Il fit écrire, dans ce but, aux gens de cette tribu kabile. Il essaya d'abord, par la persuasion, de les décider à laisser couper les bois dont le Gouvernement avait besoin dans la forêt qui les produisait. Il s'établit à ce propos, entre Yahïa-Ar'a et les Bni-Djenad, une correspondance théologique — et à coup de citations de versets du Koran — des plus singulières. Mais ces Kabils firent la sourde oreille aux arguments du Pacha, et se contentèrent de répondre à ses citations koraniques par d'autres de même provenance, sans refuser cependant d'une manière positive l'accès de leurs montagnes aux agents du Gouvernement.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien, de bonne volonté, de ces entêtés Kabils, le Pacha donna des ordres pour qu'on leur arrachât par la force ce qu'il ne pouvait se faire accorder par la voie de la persuasion. On commença par arrêter tous les Bni-Djenad, au nombre de deux cents, qui étaient employés dans les villes comme hommes de peine ou comme domestiques, et on les mit au bagne. En même temps, le chaouch Mohammed-ben-Kanoun entamait les hostilités en opérant contre eux une razia dans la plaine.

Les Bni-Djenad entraînaient dans leur parti

leurs alliés les Bni-Ouaguennoun. Deux années se passèrent en escarmouches, en destruction de récoltes, de figuiers et d'oliviers, en incendies d'*âzib* (1). C'est au printemps de 1825 seulement que Yahïa-Ar'a organisa une colonne expéditionnaire pour en terminer définitivement avec les Bni-Ouaguennoun et les Bni-Djenad. Voici ce qu'en dit le *Tachrifat :* « Le dimanche, dixième jour de choual 1240 (29 mai 1825), Yahïa-Ar'a est parti avec un corps d'armée pour châtier les Bni-Djenad, qui se sont révoltés. Puisse Dieu le rendre victorieux ! »

La colonne se composait de 5 à 600 janissaires, d'une nombreuse cavalerie arabe, et de quelques pièces de canon et mortiers.

Avant d'entrer en opérations, Yahïa avait eu le soin de se créer des alliés : c'est ainsi qu'il gagna à sa cause la puissante tribu des Flicet-el-Bahar, ennemie acharnée de celle des Bni-Ouaguennoun, et constamment en guerre avec elle.

L'objectif de l'Ar'a était le village des Aït-Sâïd. Grâce aux concours des Flicet-el-Bahar, les malheureux Aït-Sâïd, enveloppés de tous côtés, coupés de leur ligne de retraite sur la forêt, se trouvèrent à la merci des vainqueurs, qui en firent un affreux massacre. Les Turks coupèrent 300 têtes, et ils ramenèrent prisonniers à Bordj-Sebaou, avec un butin considérable, un grand nombre de femmes et d'enfants.

---

(1) *Azib*, dans le Tell, habitation de printemps et d'automne.

Yahïa-Ar'a poursuivit ses succès en attaquant successivement les Oulad-Aïça-Mimoun, où, par l'effet de la cupidité des cavaliers des goums, qui, comme à l'affaire de Makouda, mirent pied à terre pour piller les maisons kabiles, le triomphe de Yahïa faillit se transformer en désastre.

L'Ar'a dirigeait ensuite ses efforts sur les Bni-Djenad, et entreprenait l'attaque des importants villages d'Abizar et d'Izarazen, qui ne comptaient pas moins de 3,250 habitants.

La première journée ayant été sans résultat, la colonne rentrait dans son camp de Djebla.

Une opération de nuit fut également sans succès, attendu que les Bni-Djenad étaient partout sur leurs gardes. Dans le combat de Tala-Ntegana, le fils du kaïd des Bni-Djâd fut blessé et tomba de cheval : les Kabils le firent prisonnier et s'emparèrent de sa monture. Le malheureux père offrit aux Bni-Djenad, pour sauver son fils, de leur donner son poids en or ; mais ils furent sans pitié et le passèrent par les armes.

Yahïa-Ar'a renouvela, sans plus de succès, son attaque contre Abizar et Izarazen. S'obstinant dans son entreprise, il resta pendant vingt-cinq jours devant ces deux villages, tantôt les canonnant avec son inoffensive artillerie, tantôt lançant ses troupes à l'assaut. En même temps, il faisait couper les figuiers et les oliviers, et détruire les récoltes qui étaient dans la portée de son action. Mais les Bni-Djenad tinrent bon, et Yahïa-Ar'a finit par se décider à rentrer à Alger avec sa colonne, laissant seulement dans

le Haut-Sebaou, pour les contenir, une partie des goums sous le commandement de Ben-Kanoun, lequel, pourtant, eut un petit succès, quelque temps après, en tombant, un jour, sur les postes qui surveillaient les troupeaux des Bni-Djenad, qu'ils faisaient pacager dans la plaine, près de Taguercift : il coupait quinze têtes aux gens de ce village, leur faisait deux prisonniers, et leur enlevait tous leurs troupeaux.

Désespérant de rien obtenir des Bni-Djenad, et désirant mettre les tribus soumises à l'abri de leurs incursions, le Gouvernement turk se décida à traiter avec eux. Mohammed-ben-Kanoun fut désigné pour régler les conditions de la paix, laquelle fut proclamée et consacrée, selon l'usage, par une décharge générale des armes à feu.

A sa rentrée à Alger après son expédition contre les Bni-Djenad, Yahïa-Ar'a avait été assez mal reçu par Hoçeïn-Pacha : l'influence extraordinaire que l'Ar'a avait su prendre sur les tribus arabes lui avait créé des ennemis ; parmi ces derniers, il fallait compter tout particulièrement le kheznadji (1) Brahim, qui, par la nature de ses fonctions, était en rapports constants avec le Pacha. Aussi, en profitait-il pour chercher à nuire à Yahïa dans l'esprit du Souverain.

Mais, pour l'intelligence des faits que nous allons avoir à raconter, il est nécessaire que nous disions quelques mots sur l'origine de la haine que paraissait avoir vouée à Yahïa le khez-

(1) Espèce de Ministre des Finances.

nadji Brahim. Il y a là une de ces trames que savent ourdir les Orientaux avec un si réel et si incontestable talent.

El-Hadj Ahmed-ben-Mohammed-Ech-Cherif, qui, plus tard, devint Bey de Constantine, avait été d'abord khalifa des Beys Ahmed-El-Mamelouk, Mahammed-El-Mili, et Braham-El-R'arbi. En 1819, sous le beylikat de ce dernier, Ahmed avait été révoqué de ses fonctions et obligé de s'enfuir nuitamment de Constantine; il s'était réfugié à Alger, puis il avait été interné à Blida. El-Hadj Ahmed faisait tous ses efforts pour rentrer en grâce auprès du Pacha, et, dans ce but, il avait cherché à obtenir la protection de Yahïa-Ar'a.

Quand survint le tremblement de terre de 1825, qui, comme nous l'avons dit précédemment, renversa une partie de la ville de Blida, Yahïa s'y était immédiatement transporté avec quelques troupes et des moyens de secours, pour réparer, autant que possible, les effets de ce désastreux événement; puis il s'était rendu chez les Matmata et les Bni-Zougzoug pour y faire couper les bois nécessaires à la construction de la ville nouvelle (Bled-el-Djedida), dont déjà il avait déterminé l'emplacement à quelque distance au nord de la ville écroulée.

Pendant tout le temps qu'avait duré ce travail, El-Hadj Ahmed avait fait une cour des plus assidues à l'Ar'a, et tout mis en œuvre pour obtenir son patronage auprès du Pacha : les présents les plus magnifiques succédaient aux cadeaux

les plus somptueux, chevaux, lévriers du Sahra, armes et vêtements de luxe, *dhifa* de tous les jours composée des mets les plus succulents et les plus recherchés.

Yahïa avait tout accepté, — dans la société musulmane, il n'est point d'usage de refuser un cadeau, et cela n'engage celui qui le reçoit à aucune réciprocité, — Yahïa-Ar'a, nous le répétons, avait donc tout accepté; mais il n'avait absolument rien fait auprès du Pacha en faveur d'El-Hadj Ahmed. Profondément irrité et humilié, ce dernier avait conçu contre l'Ar'a une haine implacable.

La nomination de Brahim à la haute fonction de kheznadji était des plus favorables aux projets de vengeance que nourrissait El-Hadj Ahmed; car, ce Brahim avait été son chaouch lorsqu'il était khalifa du Bey de Constantine. Resté dévoué à ses intérêts, le nouveau kheznadji avait partagé facilement sa haine contre Yahïa.

Constamment en rapport avec le Pacha, Brahim avait promptement réussi à gagner l'oreille de son maître, et à lui inspirer des sentiments de méfiance contre Yahïa-Ar'a, — bien que Hoceïn lui eût toujours témoigné beaucoup d'affection, — en le représentant comme un ambitieux cherchant à se créer un parti dans la population arabe pour le renverser du pouvoir. Nous verrons plus loin ce qu'il advint des perfides menées du kheznadji Brahim, et d'El-Hadj Ahmed, son inspirateur.

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, Hoceïn-Pacha s'occupait activement de mettre la

côte en état de défense depuis Sidi-Feredj jusqu'au cap Matifou : Yahïa-Ar'a avait été chargé tout particulièrement de la reconstruction du fort d'El-Harrach (Maison-Carrée).

Au mois de juillet 1826, le Bey de Constantine Mahammed-Manamanni, qui était venu en personne à Alger pour y apporter le *denouch* (l'impôt), fut révoqué de ses fonctions. Le kheznadji Brahim, qui avait supplanté Yahïa dans la faveur du Pacha, fit nommer à sa place El-Hadj Ahmed-ben-Mohammed-Cherif, l'ennemi irréconciliable de l'Ar'a, et c'est Yahïa qui fut chargé d'aller, à la tête d'une colonne, installer le nouveau Bey dans son commandement. Cette mission était certainement un prétexte pour éloigner d'Alger l'Ar'a Yahïa pendant quelque temps.

Quoi qu'il en soit, Yahïa et le Bey prirent la route des Ammal et du Hamza, traversèrent l'Ouennour'a, et visitèrent en détail le pays des Zonoura, des Chira, de Sethif, des Abd-en-Nour, des Oulad-Solthan, et des Bellezma. L'Ar'a et le Bey se rendirent ensuite à Bône, puis, ils se dirigèrent sur Constantine, où ils firent leur entrée officielle.

Pendant cette tournée, Yahïa avait fait régler toutes les questions pouvant amener des conflits; il avait réprimé des abus, et fait rentrer les impôts en retard. Puis, l'hiver commençant à approcher, Yahïa-Ar'a reprenait le chemin d'Alger avec sa colonne.

L'année 1827 — celle où eut lieu la rupture de la Régence avec la France — fut consacrée à la con-

tinuation des travaux de défense de la côte. Yahïa-Ar'a acheva la construction du Bordj El-Harrach, et l'arma de canons.

Dans cette même année, et bien que l'époque du *denouch* du printemps ne fût pas encore arrivée, El-Hadj Ahmed demanda au Pacha l'autorisation de se rendre en personne à Alger pour y faire, par anticipation, le versement du tribut de sa province.

On se doute bien que cette autorisation lui fut accordée sans retard; aussi, arriva-t-il à la Cour du Pacha avec les personnages les plus marquants de la province, et les mains pleines de cadeaux magnifiques destinés à son Souverain et aux fonctionnaires les plus importants du Gouvernement. Hoceïn, ravi, lui fit le meilleur accueil, et lui renouvela la confirmation de ses pouvoirs.

Mais El-Hadj Ahmed n'avait point oublié sa vengeance : il demanda une audience secrète au Pacha, et là il jeta la défiance dans son esprit, en lui démontrant qu'en dehors d'Alger, le véritable Souverain était l'Ar'a, et non le Pacha, qu'on ne connaissait guère que de nom; il lui souffla avec une très habile perfidie que, dans le voyage qu'il avait fait avec Yahïa l'année précédente, — lui, El-Hadj Ahmed, — il avait pu se rendre compte de la trop grande influence qu'il exerçait sur les Arabes, et il ne manqua pas d'ajouter que Yahïa n'avait d'autre but, en se créant un parti puissant parmi les indigènes, que de s'en servir, quand il jugerait le moment opportun, pour le

renverser et prendre sa place. « Du reste, ajoutait El-Hadj Ahmed, il est hors de doute que le fort d'El-Harrach, qu'il a construit avec tant de soin, et qu'il s'est empressé d'armer de canons, ne soit une citadelle dans laquelle, en cas d'échec, il se retirerait avec ses partisans pour lui résister.

On comprend la profonde impression que dut produire sur l'esprit soupçonneux de Hoceïn-Pacha (1) une pareille insinuation ; néanmoins, se rappelant que Yahïa avait été son ami, et n'ayant point cessé, d'ailleurs, de croire à sa loyauté et à sa fidélité, il ne put se résoudre encore à user de rigueur envers lui.

Comprenant qu'il fallait des faits pour amener Hoceïn-Pacha à ne plus douter de la culpabilité de Yahïa-Ar'a, le kheznadji Brahim organisa une machination qui, dans sa pensée, ne pouvait manquer de le perdre définitivement.

A cette époque, des postes fournis par les Janissaires étaient installés dans les batteries et les forts de la côte. C'était tout naturellement à Yahïa-Ar'a, le commandant des troupes, à pourvoir à leurs besoins ; aussi, avait-il chargé le kaïd Aomar de faire les distributions dans les différents postes, et de veiller à ce que rien ne man-

---

(1) Dans le but d'échapper au sort d'un grand nombre de ses prédécesseurs, qui, pour la plupart, avaient été assassinés par les Janissaires, il s'était enfermé dans la Kasba en arrivant au pouvoir en 1818, et il n'en était point sorti depuis cette époque.

quât à ces petites garnisons. A force d'argent et de promesses, le kheznadji réussit à corrompre cet agent et à lui faire oublier ses devoirs, — ce qui, d'ailleurs, dans cette société, n'a jamais présenté de difficultés insurmontables; — bientôt, le Pacha fut assailli de plaintes au sujet de la mauvaise qualité des denrées mises en distribution. Le kheznadji n'avait pas manqué d'insinuer que c'était un calcul de la part de Yahïa, lequel cherchait, par ce moyen, à mécontenter la Milice, dans le but de la soulever contre le Pacha, qu'elle avait l'habitude de rendre responsable de tous les faits de cette nature.

Voulant se rendre compte par lui-même de l'exactitude des réclamations des Janissaires, Hocein se fit, un jour, apporter un échantillon des vivres distribués : on lui en présenta deux paniers, et il pouvait constater que les denrées qu'on soumettait à son examen étaient absolument avariées, et que les plaintes des soldats de la Milice étaient parfaitement fondées.

Yahïa-Ar'a, qui était présent, resta stupéfait : il comprenait qu'il avait été trahi par son agent; aussi, ne crut-il pas devoir répondre un seul mot aux reproches du Pacha.

Quelque temps après, Yahïa-Ar'a était révoqué, et, dans les premiers jours de février 1828, il se retirait dans sa campagne, appelée Djenan-Bou-Kandoura (1). Il était remplacé dans ses

(1) Aujourd'hui, Pensionnat du Sacré-Cœur, à Mustapha-Supérieur.

hautes fonctions d'*Arab-Ar'aci* par Ibrahim-ben Ali, le gendre du Pacha.

On ne tarda pas à trouver que Yahïa était trop près d'Alger; ses ennemis craignaient son influence sur les Janissaires, parmi lesquels il était très populaire; aussi, obtinrent-ils du Pacha qu'il l'internât à Blida, dans la maison de campagne dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Yahïa y reçut la visite de nombreuses notabilités indigènes, qui venaient lui présenter leurs condoléances, et l'entretenir des affaires du temps. On dit que plusieurs de ces *aâïan* (1) lui offrirent de le soutenir, s'il voulait se mettre en révolte contre un gouvernement qui le traitait si mal; mais qu'il avait toujours repoussé ces propositions.

Le kheznadji, qui n'avait pas désarmé, et qui se faisait tenir au courant des faits et gestes de l'ancien Ar'a par les espions qui le surveillaient, eut connaissance de ces visites, et de l'estime dont Yahïa restait entouré, et il représenta à Hocein que tant que cet homme vivrait, il n'y aurait pour lui aucune sécurité. C'est alors que le Pacha résolut la mort de son ancien ami. Son successeur, Ibrahim-Ar'a, le gendre de Hoceïn, ayant refusé de donner des ordres pour son exécution, ce fut le Pacha lui-même qui se chargea de ce soin.

Nous tenons le récit qui va suivre de la bouche

---

(1) Les *aâïan* sont les notables, les principaux, les hommes considérables d'un pays, d'une ville.

d'un contemporain, d'un Blidi bien placé pour avoir connu tous les détails de la mort de l'ancien Ar'a Yahïa, nous voulons parler d'El-Hadj Mosthafa-Karaman, le kahouadji du Hakem Baba-Mosthafa, qui a présidé à l'exécution.

Laissons parler le kahouadji El-Hadj Mosthafa, auquel le Hakem a raconté cent fois, les larmes dans les yeux, la mort du *mâzoul* (destitué) Yahïa.

« Yahïa occupait le poste d'Ar'a des Arabes depuis dix ans environ, lorsque commencèrent à circuler de singuliers bruits sur son compte. Ses ennemis prétendaient qu'il voulait détrôner le Pacha à son profit. C'était là un mensonge. Cependant, quel que fût le plus ou moins de fondement de ces bruits, ils devaient, certainement, être inquiétants pour Notre Seigneur le Pacha; car Yahïa-Ar'a jouissait d'une grande popularité dans tout son commandement. Il fut donc destitué et condamné à l'exil par l'ordre de Notre Seigneur le Pacha, qui lui fixa pour résidence la ville de Blida.

» Yahïa quitta donc d'Alger, et vint habiter sa maison près de Bab Ed-Dzer, celle qu'il avait achetée des héritiers de Mosthafa-El-Ouznadji, qui avait été Bey de Constantine. Là il pouvait se croire à l'abri des coups de ses ennemis; mais il n'en fut pas ainsi; car son heure avait sonné.

» Deux mois à peine après l'arrivée de Yahïa à Blida (1), le Pacha Hocein avait fait appeler un

---

(1) C'était vers le mois de mai 1828.

des ex-chaouch de l'ancien Ar'a, nommé El-Hadj El-Arbi, et l'avait chargé d'une lettre pour le Hakem de Blida, Baba-Mosthafa. Afin de détourner les soupçons d'un homme qu'on savait dévoué à Yahïa, on fait croire à El-Hadj El-Arbi que la lettre dont on le chargeait renfermait l'ordre du changement de résidence de son ancien maître.

» El-Hadj El-Arbi se met donc en route; dès son arrivée à Blida, il se présente chez le Hakem, et lui remet le firman du Pacha. Baba-Mosthafa en prend connaissance, et, laissant le messager dans son erreur, il l'invite à se rendre auprès de Yahïa pour le prévenir que, par ordre de Hocein-Pacha, il doit se préparer pour changer de résidence, et aller habiter, à Mostaghanem, la maison d'Ahmed-Bey.

» Mais en même temps qu'El-Hadj El-Arbi se rendait auprès de Yahïa pour lui faire la communication dont l'avait chargé Baba-Mosthafa, des ordres étaient donnés par ce dernier: des Kouloughlis de la garnison se réunissaient et cernaient la maison de l'ancien Ar'a des Arabes, lequel, pendant que se faisaient ces sinistres préparatifs, causait paisiblement avec son ex-chaouch El-Arbi.

» Soudain, le Hakem pénétrait dans la salle où se trouvait Yahïa, lequel, encore sans méfiance, le saluait et lui disait : « Je vais donc partir pour Mostaghanem; mon Seigneur en a envoyé l'ordre? » Cessant alors de feindre, Baba-Mosthafa lui répondait : « *Klit, chrobt, âmelt kheir, âmelt cheurr, ou el-ïoum hada houa chan*

ed-denia ; hadhdher âklek. » « Tu as mangé, tu as bu, tu as fait du bien, tu as fait du mal ; voilà comment va le monde ; prépare-toi ! »

» Yahïa avait compris qu'il n'avait plus qu'à se préparer à mourir. Il baissa les yeux, et dit au Hakem : « Laisse-moi voir mes enfants ! » Et comme il faisait mine de vouloir entrer dans une salle voisine, Baba-Mosthafa le retint par le bras, et lui refusa cette dernière consolation. Alors, il demanda de l'eau pour faire ses ablutions ; on lui en apporta, et, cette opération terminée, Yahïa se mettait à genoux, et, en se livrant aux exécuteurs qui lui passent au cou le cercle fatal, il les priait de l'étrangler de suite, c'est-à-dire sans le faire souffrir (1). Un instant après, Yahïa avait vécu.

» Sa famille, qui, à cette heure, était encore endormie, ignorait ce qui venait de se passer. Un *harsi* va frapper à la porte de la chambre où elle reposait ; on ouvre, et il disait, en montrant le cadavre de Yahïa : « Venez relever votre mort. »

Ainsi mourut l'un des hommes les plus remarquables de l'époque turke, le seul, bien cer-

---

(1) L'étranglement ne se pratiquait pas par une pression brusque : on serrait et desserrait peu à peu, pour donner à l'âme le temps de sortir du corps. L'instrument du supplice variait dans la forme et dans la manière de le manœuvrer : tantôt, c'était un cercle, un collier de métal, muni d'une vis de pression, comme le garrot espagnol, tantôt c'était un cordon de soie savonné, qui était tiré en sens inverse par deux exécuteurs.

tainement, qui eût réussi à se faire estimer et même aimer de ses administrés indigènes.

On dit que, lorsque le Hakem de Blida vint rendre compte à Hoccin-Pacha de l'exécution de ses ordres, celui-ci ne put retenir ses larmes.

Yahïa-ben-Mosthafa, disent les indigènes qui l'ont connu, était d'une taille au-dessus de la moyenne, et un peu fort; sa barbe était noire et taillée courte; ses sourcils, très épais, se rejoignaient au-dessus de la naissance du nez; il avait le teint brun, et les pommettes des joues colorées. L'expression de son visage était douce et affable; mais ses traits se contractaient singulièrement lorsqu'il se laissait emporter par la colère. Il avait les manières distinguées; c'était un brillant cavalier, et un très habile tireur.

Yahïa était généreux, chevaleresque, plein de courage, et il s'était fait une réputation de justice que bien peu de chefs turks ont cherché à mériter. D'un abord facile pour ses administrés, Yahïa se montrait très sévère pour les kaïds et autres chefs indigènes qui abusaient de leur position pour pressurer outre mesure leurs administrés.

Yahïa-Ar'a s'intéressait aux progrès de l'agriculture; il s'occupait, dans ses vastes propriétés du Haouch-Ben-Amar, dans les Icer-El-Ouïdan, à Er-Rer'aïa, et au Haouch-Mouzaïa, de plantations et de cultures perfectionnées. Il s'intéressait aussi à l'amélioration du bétail et de la race chevaline. C'était surtout un grand amateur de

chevaux. Et le Consul des État-Unis, Shaler, qui a entretenu d'excellentes relations avec Yahïa, dit, en parlant de lui, dans son « *Esquisse de l'État d'Alger*, » que c'était réellement un homme de grand mérite.

La mort de Yahïa fut considérée par les Arabes, dont il était très aimé, comme un malheur public. Aussi, ont-ils répété longtemps ce dicton rimé, qui a cours encore à Blida et dans la Mtidja centrale :

« *Min bâd Yahïa*
» *Ma bekat lahïa... let-Terk.* »

« Depuis (la mort de) Yahïa,
» Il ne reste plus une barbe (un homme) aux Turks. »

Yahïa avait épousé, lorsqu'il était kaïd de Bou-Farik, la fille de Sid Ali-Oulid-El-Hadj-El-Mahdi-Khiati ; elle était morte sans lui laisser de descendance. Il avait épousé ensuite la fille de Ben-El-Kheznadji, d'une famille très connue à Alger : il en eut un fils, qui est décédé, et une fille qui existe encore : elle est mariée à Alger à un nommé El-Hadj Mohammed-Oulid-El-Ar'a.

Dès que Yahïa avait été élevé à la dignité d'Ar'a, il avait fait venir de Roumélie ses deux neveux, Hacen et Amin : le premier épousa une fille d'Hocein-Pacha, et le second, une fille du Khodjat-el-Kheil. Après la disgrâce de Yahïa, le Pacha fit prononcer le divorce entre sa fille et Hacen.

Nous espérons que nos lecteurs — les Blidiens surtout — ne nous sauront point mauvais gré de nous être arrêté un peu longuement sur une

figure qui doit leur être d'autant plus sympathique, que le célèbre Ar'a fut un de leurs concitoyens d'avant la conquête, et qu'en définitive, il méritait d'être connu de ses concitoyens d'après.

Mais nous voici arrivés à la fin de la période turke. Après trois cent quinze ans de leur domination délétère, nous allons prendre leur place sur cette terre africaine tant tourmentée, et entrer dans une période de civilisation et de progrès. Certes, cela ne se fera pas sans ruines, ni sang; mais, au moins, si nous détruisons, nous saurons réédifier, et si les populations indigènes, si leurs vieillards surtout voulaient se souvenir de bonne foi, et comparer les deux méthodes de gouvernement, ils n'auraient guère lieu, pensons-nous, de regretter le temps passé.

Nous allons donc voir très sommairement, dans un dernier chapitre, les durs commencements de la période de la conquête, et montrer ce que nous avons fait de la *Petite Rose*, que nous avons trouvée si fanée, si décrépite, si moribonde, et faire assister le lecteur à sa résurrection.

XXIII

Entrée dans la période historique (1830). — Première expédition sur Blida, et ses conséquences. — Le Hakem de Blida, ses pouvoirs et ses moyens de répression. — Son traitement et celui de ses agents. — Les Hakem de Blida de 1830 à 1855. — La période de l'anarchie à Blida, et la tyrannie des Bni-Salah. — Première marche du général Clauzel sur Médéa. — Combats en avant de Blida. — Prise de la ville. — Le Général en chef y laisse une garnison. — Massacre de cinquante Canonniers et de deux officiers en convoi de munitions dans la Mtidja. — El-Haoucin-ben-Zamoum réunit 6,000 Kabils dans les montagnes des Bni-Salah, et s'apprête à attaquer Blida. — Attaque de la ville, dans laquelle les Kabils pénètrent par des brèches qu'ils ont pratiquées dans ses murailles. — Combats furieux dans les rues, et vigoureuse défense de la garnison. — Retraite de nos soldats sur la Mosquée de la Porte d'Alger. — Le stratagème du *Mouedden* Mohammed-bel-Bahari, et le Colonel Rullière. — Deux

compagnies de Grenadiers sortent de la Mosquée sans avoir été aperçues, rentrent dans la place par les brèches, et prennent les Kabils à revers. — Méprise des Kabils, qui, croyant avoir affaire à l'avant-garde de la colonne de Médéa, s'enfuient, pris de panique, dans toutes les directions. — Nos soldats en font un grand carnage. — Retour sur Blida du corps expéditionnaire de Médéa. — Horrible aspect de la ville de Blida, laquelle est jonchée de cadavres. — Le général Clauzel renonce à l'occupation de ce point. — Sid Ahmed-ben-Sidi-Ahmed-ben-Ioucef est nommé Hakem de Blida, et Khalifa des tribus voisines. — L'Ar'a des Arabes, Hamdan-Bou-Rkaïb, envoie au général Clauzel la tête du *Mouedden* Mohammed-bel-Bahari, tête qu'il prétend être celle d'un ennemi acharné de l'autorité française.

Nous sommes en 1830 : débarqués sur la plage de Sidi-Feredj le 14 juin, nous prenions possession de « *Djezaïr el-mahrouça*, » — Alger la bien gardée (par la protection divine), — le 5 juillet suivant ; nous expulsions le dernier des Pachas : le Gouvernement de la Régence avait cessé d'exister. Nous avions terminé heureusement une guerre maritime qui durait depuis plus de trois siècles, et nous avions rendu cet immense service aux nations maritimes de purger à tout jamais les mers d'Europe des forbans qui les infestaient, et qui les écumaient avec tant de succès depuis que Baba-Aroudj avait supprimé l'Émir d'Alger, Selim-ben-Et-Teumi, pour se faire son héritier.

Nous entrons, à partir de ce moment (1830),

dans la zone de l'histoire où nous commençons à voir plus clair et à moins tâtonner; nous abordons la période écrite, et, pour celle qui la précède, nous avons la facilité d'interroger nous-même quiconque a joué un rôle important dans les derniers jours de la domination turke en pays barbaresque.

Nous avons raconté déjà, au cours de ces « *Récits,* » tous les faits de guerre ayant eu pour théâtre le quartier d'El-Hamada, auquel appartenait le territoire de Blida, et qui, partant de Bni-Mered, au Nord, escaladait, au Sud, celui des trois tribus montagnardes établies entre l'ouad El-Harrach et l'ouad Ech-Cheffa. Il ne nous reste donc plus, pour compléter notre travail, qu'à rappeler succinctement, et dans l'ordre chronologique, ceux des plus saillants de ces faits qui se sont passés dans la ville de Blida depuis la conquête d'Alger jusqu'à la fin de la guerre dans la Mtidja. Peut-être, si la place ne nous fait défaut, irons-nous au delà de ce terme, pour ne pas être obligé de rejeter dans notre ouvrage en préparation « *Blida moderne* » des faits d'un intérêt urgent.

Nous savons que, dix-huit jours après l'entrée des Français à Alger (1), c'est-à-dire le 23 juillet 1830, le général en chef de Bourmont, à la tête d'une colonne de 1,500 hommes d'infanterie, d'un

(1) Nous avons dit quelques mots de cette affaire dans le chapitre V de ces « *Récits;* » il ne nous reste donc plus qu'à en compléter les détails dans leur ordre chronologique.

escadron de Chasseurs, et d'une demi-batterie de campagne, dirigeait sur Blida une excursion-reconnaissance qui n'avait guère d'autre but qu'une simple satisfaction donnée à sa curiosité, ce qui était, du reste, bien naturel, et pouvait être permis au vainqueur d'Alger.

Nous ferons remarquer que le général de Bourmont s'était engagé dans cette entreprise, malgré les avis d'El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum, personnage très influent de l'importante tribu kabile des Fliçat-ou-Mellil, lequel avait cherché à le dissuader de s'avancer dans le pays avant qu'un traité, qu'il cherchait à conclure avec les Arabes et les Kabils, eût réglé notre *modus vivendi* avec ces populations.

Cette petite colonne, qui était partie d'Alger le 23 juillet à quatre heures du matin, faisait une halte assez longue sur les puits de Bou-Farik, et, après une marche de douze heures, par une température accablante, elle arrivait, vers six heures du soir, en vue de Blida.

Une députation, composée des notables de la ville, s'était portée au-devant de la colonne expéditionnaire. Un grand nombre de Blidiens avaient suivi leurs délégués, et offraient à nos soldats des fruits et des rafraîchissements, que, du reste, ceux-ci leur payaient généreusement.

Les notables prièrent M. de Bourmont d'épargner à la ville le logement des troupes, lequel était incompatible avec les mœurs et les usages musulmans.

Le Général en chef ayant accueilli cette de-

mande favorablement, le quartier général fut établi à 150 mètres environ de la Porte d'Alger actuelle, en face et à droite de la maison de Yahïa-Ar'a, et la colonne bivouaqua sur l'emplacement existant entre ce *bordj* et la *kebiba* (petite *koubba)* de Sidi Mohammed-Moula-eth-Thrik.

Plein de confiance dans la population de Blida, le Général en chef n'hésitait pas à se loger en ville : il s'établissait dans la maison du Kaïd Iâkoub, laquelle était située dans l'ancienne rue Ben-Chaouch, non loin de la Porte d'Alger.

C'était le premier acte de cette incroyable confiance — française — qui, par la suite, devait nous coûter tant de têtes et tant de précieuses existences.

Le lendemain, 24 juillet, dans la matinée, des groupes kabils de la tribu des Bni-Salah étaient descendus dans la ville avec des intentions évidemment hostiles. Quelques coups de fusil furent même tirés sur un détachement envoyé en reconnaissance sur la route de Médéa.

Nous ajouterons que le camp se gardait mal, et que les officiers et les soldats avaient, en grand nombre, abandonné leurs tentes pour se répandre dans la ville et la visiter.

Pourtant, avertis par quelques démonstrations hostiles des montagnards descendus dans la ville, et dont le nombre allait sans cesse croissant, officiers et soldats se hâtèrent de regagner leurs faisceaux.

Le détachement du Train de la colonne, qui

avait conduit ses bêtes à l'ouad Sidi-El-Kbir pour les faire boire, fut attaqué inopinément par les Bni-Salah, et perdit quelques hommes.

Vers midi, des coups de feu se faisaient entendre autour de la maison occupée par le général en chef. Sorti pour reconnaître la cause de cette fusillade, M. le chef d'escadron d'État-Major Blouquier de Trélan, aide de camp du général de Bourmont, tombait frappé d'une balle qui le blessait mortellement.

A une heure, l'ordre de départ était donné; mais, à peine la colonne s'ébranlait-elle pour se mettre en marche, qu'elle était assaillie furieusement par les Bni-Salah et par les tribus voisines, qui arrivaient de tous côtés, et qui se ruaient sur nos soldats en poussant des hurlements féroces et des cris de brutes ivres de haine et de sang.

Leur feu, très nourri d'abord, nous fit éprouver des pertes assez sérieuses; mais, dès que la colonne fut en plaine, et qu'elle eut fait du jour autour d'elle à coups de canon, et par quelques charges heureuses de notre cavalerie, l'attaque des Kabils, qui n'osèrent pas trop s'aventurer en terrain découvert, devint molle et timide. Cependant, ils suivirent la colonne, mais à distance de prudence, jusqu'à la Zaouya de Sidi Aaïd-ech-Cherif, laquelle est située à cinq kilomètres au delà de Bou-Farik. Enfin, la colonne arrivait à Bir-Touta vers sept heures du soir, et y passait la nuit.

Cette reconnaissance nous coûtait une centaine d'hommes hors de combat.

Ce fut à Bir-Touta que M. le général de Bourmont reçut son bâton de maréchal de France.

Il va sans dire qu'à leur retour à Blida, les Kabils profitaient habilement de ce prétexte — dont ils n'avaient certainement pas besoin — du bon accueil que les Mores et les Juifs avaient fait aux Français, pour les piller aussi radicalement que possible.

Nous avons dit, dans un chapitre précédent, que la ville de Blida était administrée et gouvernée par un Hakem, qui relevait directement de l'Ar'a des Arabes, et que ce fonctionnaire, sous le gouvernement des Pachas, devait être Turk d'origine.

Il avait, dans ses attributions, nous le répétons, la police de la ville et la répression des délits; il était chargé, en outre, de faire exécuter les jugements du Kadhy.

A Blida, ce fonctionnaire judiciaire n'avait pas de prison spéciale; quant à celle du Hakem, elle était située derrière la *Hakouma*, ou Tribunal du Hakem.

La justice de ce gouverneur était à peu près arbitraire et sans contrôle : il infligeait la prison et la bastonnade selon sa volonté et son caprice; il pouvait aussi prononcer des amendes.

Les genres de supplices ou moyens de répression pour les délits ou pour les crimes étaient les suivants : pour les vols de peu d'importance, les coupables recevaient la bastonnade.

Les vols ou crimes importants étaient déférés au Medjelès, tribunal qui, seul, pouvait con-

damner le coupable à avoir la main droite coupée.

Le chapitre V, verset 12, du Koran dit : « Quant à un voleur et à une voleuse, vous leur couperez les mains comme rétribution de l'œuvre de leurs mains, comme châtiment venant de Dieu. »

La *Sonna* (1) prescrit ce qui suit : « Celui qui dépouille sans tuer aura la main droite et le pied gauche coupés. Quant au vol, on ne doit couper la main (au poignet) que lorsque l'objet volé dépasse quatre dinars (50 francs environ). » Du reste, la *Sonna* supplée à l'énonciation par trop générale des peines.

C'était à un *harsi*, ou aux chaouch du Hakem, qu'était confiée l'exécution des jugements du Medjelès ou du Kadhy, et, tout naturellement, ceux qu'il avait prononcés lui-même. Le lieu du supplice était le milieu de la rue, et devant la Hakouma, et la surveillance des exécutions était dans les attributions du Hakem et du Mezouar.

Le voleur à qui l'on avait coupé la main était promené par la ville, cette main pendue au cou. Il était précédé d'un *berrah* (crieur public), qui annonçait à haute voix le nom du coupable, et la nature du crime ou du délit qui lui avait valu sa condamnation.

Le condamné, qu'on venait de priver de son poignet, était pansé charitablement par ses bourreaux avec du goudron.

Les Arabes meurtriers étaient pendus ; les

---

(1) La loi traditionnelle.

Turks et les Kouloughlis étaient étranglés soit avec un cordon de soie savonné, soit au moyen d'un garrot de métal. En dehors de la ville, on décapitait.

Il est arrivé quelquefois, mais à Alger et dans les capitales des trois Beyliks seulement, qu'on a infligé aux condamnés l'horrible supplice du pal, lequel s'opérait de deux façons, soit par l'anus *(kazeuk)*, soit dans l'abdomen *(khazouk)*.

Le Hakem était à la solde du Baïlik (Gouvernement) : le traitement de celui de Blida était fixé à 5 *rial* (1) tous les deux mois, c'est-à-dire 31 francs.

Mais il faut ajouter qu'il était indemnisé de ses frais de toilette et de nourriture par le Mezouar, lequel les prélevait sur les impôts ou droits qu'il percevait, droits dont la source n'était pas toujours très pure.

Le traitement des agents du Hakem, c'est-à-dire de ses *heurs* et de ses chaouch, était aussi à la charge du Mezouar, et prélevé également sur le montant de certaines contributions dont ce dernier était le percepteur.

Le Hakem était tenu de loger dans l'intérieur de la ville. Après le tremblement de terre de 1825, qui avait fort compromis sa Hakouma, le Hakem de Blida établit son tribunal rue du Baï (Bey), dans la maison qui est au coin de la rue des Kouloughlis. Cette maison était dite « *Dar el-Baïlik,* » Maison du Gouvernement.

---

(1) Le *rial draham* valait 0 fr. 62 cent. de notre monnaie.

De 1830 à 1855, la Blida indigène a été administrée par *quatorze* Hakem, dont nous allons donner la liste :

1. Kaïd-Iakoub. — Était Hakem de Blida à l'époque de la prise d'Alger. Destitué en juillet 1830 par les gens de Blida et les Bni-Salah.

2. Kour-Mahammed. — Nommé par les gens de la ville en août 1830 ; destitué par les Bni-Salah un mois après.

3. El-Haffaf. — Avait été nommé par l'autorité d'Alger à la fin de septembre 1830 ; renversé, quinze jours après, par les Kabils (Bni-Salah et autres), qui menaçaient de le tuer ; échappe à ses ennemis en se réfugiant à Alger.

4. Ahmed-ben-Sidi-Ahmed-ben-Ioucef-El-Meliani. — Nommé en décembre 1830 par l'autorité française. Ayant renoncé à l'occupation de Blida, le général Clauzel voulut cependant que cette ville eût un Hakem de sa main. Il éleva donc à ce poste le marabouth Ahmed-ben-Sidi-Ahmed-ben-Ioucef, de l'illustre famille de l'auteur des « *Dictons*, » et lui donna, avec le titre de khalifa, le gouvernement de la ville et celui des tribus voisines. Mais des conflits s'étant bientôt élevés entre le nouveau khalifa et les cheikh des tribus, et les gens de la ville étant d'ailleurs très mécontents de leur chef, ils l'expulsèrent de Blida en février 1831 ; ils écrivaient en même temps au général Clauzel de leur en donner un autre.

   Malgré l'irrégularité du procédé, le Général en chef leur donna pour Hakem :

5. Mohammed-ben-Ech-Chergui. — Qui resta en fonctions de février 1831 jusqu'en 1833. Il avait le sort de son prédécesseur : les gens de la ville et les Bni-Salah le destituaient dans les premiers mois de 1833.

6. Sid Ben-Ioucef-Abou-Izar. — Nommé par les Bni-Salah en 1833. Sid Abou-Izar était des marabouths de l'illustre famille de Sidi Ahmed-el-Kbir. Les Kabils, qui l'avaient nommé, le renversent en 1835.

7. Sid-Ahmed-Oulid-Sidi-El-Djilali. — Des marabouths de la même famille que le précédent. Est nommé et renversé par les Bni-Salah en 1835.

8. Meçaoud-Bach-Saïs. — Nommé par les gens de la ville et les Kabils vers la fin de 1835. Refuse d'ouvrir les portes de Blida à la colonne du général Rapatel, qui les enfonce à coups de canon le 10 novembre 1836. Destitué par l'autorité française. Maintenu par les gens de la ville et les Bni-Salah,

9. Mosthafa-ben-Ech-Chergui. — Nommé par l'autorité française en 1837, en remplacement du précédent. Destitué par la même autorité dans le courant de la même année.

10. Abd-el-Kader-El-Guerid. — Nommé et destitué par l'autorité française en 1837.

11. Mohammed-ben-Amarouch. — De la tribu des Bni-Salah (fraction des Sâouda). Nommé par l'autorité française en 1837, vers la fin de l'année ; est destitué par la même autorité en 1841.

12. Sid Kaddour. — Remplace le précédent en 1841. Est tué malencontreusement, le 11 décembre même année, par une sentinelle française, en guidant une colonne expéditionnaire dans les montagnes des Bni-Salah.

13. Baba-Mahammed-Yourek. — Remplace Sid Kaddour fin décembre 1841. Baba-Yourek, très énergique et très vaillant soldat, n'a qu'un défaut : c'est celui d'avoir la main trop dure pour ses administrés ; il est resté trop Turk. On lui en fait l'observation à plusieurs

reprises; mais il trouve qu'il est trop tard pour s'en corriger. C'est plus fort que lui. Aussi, préfère-t-il se retirer. Il donne sa démission en 1843, après nous avoir fidèlement servis.

14. Mohammed-ben-Sakkal-Ali. — Remplace Baba-Yourek en 1843, et reste en fonctions jusqu'à la suppression de l'emploi en 1855. Admis à la retraite, après nous avoir fidèlement servis pendant douze ans.

Ainsi que nous venons de le voir par le tableau ci-dessus, le Hakem qu'on nommait Kaïd Iâkoub, parce qu'il avait précédemment exercé cette fonction, était tombé en 1830 avec le régime turk, et les gens de la ville l'avaient remplacé par Kour-Mahammed, que les Bni-Salah, qui étaient devenus les arbitres tyranniques de la population blidienne depuis que les Turks avaient disparu de la scène politique, destituent brutalement, et sans avoir consulté les Blidiens. La pauvre Blida était entrée dans cette période que les Arabes nommaient « *doulet el-hamla,* » l'anarchie, période qui devait durer jusqu'en 1838, époque à laquelle nous nous sommes chargés de ses destinées.

Le général Clauzel, qui avait été nommé au commandement en chef de l'Armée d'Occupation, en remplacement du maréchal de Bourmont, et qui était arrivé à Alger le 2 septembre 1830, avait voulu donner un Hakem à Blida, et il avait nommé à cette fonction le More El-Haffaf; mais son règne n'avait pas été de longue durée; au bout de quinze jours, les Bni-Salah le menacent de mort; il ne croit pas devoir attendre la réalisa-

tion de cette menace, et se hâte d'aller se mettre sous la protection de l'autorité qui l'a nommé, c'est-à-dire du Général en chef.

Mais le général Clauzel avait résolu d'en finir avec Mosthafa-Bou-Mezrag, ce Bey de Tithri, qui, persuadé que nous ne pourrions l'atteindre derrière ses montagnes, bravait ouvertement notre autorité. Le Général en chef prononçait donc sa destitution par un arrêté du 15 novembre, et s'apprêtait à soutenir cette mesure par les armes.

L'effectif du corps d'armée qui devait marcher sur Médéa était de 7,000 hommes; le général Clauzel en prenait le commandement, et la colonne se mettait en mouvement le 17 novembre; elle bivouaquait à Bou-Farik le même jour, et arrivait à Blida le lendemain 18. Elle n'était plus qu'à une lieue environ de cette ville, lorsqu'elle aperçut, à une petite distance en avant d'elle, une troupe assez nombreuse de cavaliers arabes qui paraissait vouloir lui en barrer le chemin.

Le Général en chef dépêchait vers cette troupe son interprète particulier, un jeune et brillant cavalier, qui, plus tard, devait s'illustrer dans nos rangs par ses remarquables services, et devenir le général Yusuf, et faisait arrêter la colonne.

L'interprète revenait bientôt avec celui qui paraissait être le chef de cette troupe : c'était un cavalier de fière et haute mine, et au regard assuré (1). Le général Clauzel lui ayant fait con-

---

(1) Nous ne pouvons mieux faire, pour raconter cette affaire, que de reproduire à peu près textuellement la rela-

naître son intention d'aller coucher ce jour-là même à Blida, le chef arabe lui conseilla, avec beaucoup de hauteur, de n'en rien faire, et cela parce qu'il avait, lui, celle de s'y opposer. A cette réponse, le Commandant en chef ordonnait au parlementaire de se retirer, et remettait sur-le-champ la colonne en marche.

Les cavaliers ennemis commencèrent aussitôt un feu assez nourri; mais la brigade Achard, qui tenait la tête de la colonne, les poussa facilement devant elle, et quelques obus les eurent bientôt dispersés.

Vers la chute du jour, le général Achard se présentait devant Blida, dont les portes étaient fermées, et il se préparait à les abattre à coups de canon, — ce qui n'eût pas été une besogne bien difficile, — lorsqu'elles furent ouvertes par un officier, aidé de quelques voltigeurs qui en avaient escaladé la muraille.

La ville était presque déserte; car la plus grande partie de la population avait fui dans la montagne.

Pendant que la brigade Achard marchait sur Blida par la route, la brigade Munck-d'Uzer se jetait à droite pour y arriver à travers champs; mais tout était fini quand elle atteignit l'ouad Sidi-El-Kbir. Quelques Bni-Salah continuèrent cependant à tirailler des hauteurs de la rive gau-

---

tion qu'en donne M. Pellissier de Reynaud dans son excellent ouvrage « *Les Annales algériennes*, » version qu'il a extraite lui-même du rapport officiel.

che, où ils s'étaient réfugiés. On y envoya trois compagnies qui les en débusquèrent et qui s'y établirent.

La brigade Achard forma son bivouac en avant de la Porte d'Alger, sur l'emplacement de celui du général de Bourmont lors de sa reconnaissance sur Blida. On ne laissa que des postes dans la ville; les 2e et 3e brigades campèrent en arrière de la 1re, mais à peu de distance des Portes Ez-Zaouya et Es-Sebt, au delà, bien entendu, de la zone des jardins d'orangers.

La brigade Hurel n'arriva que fort tard à sa position; il en fut de même des bagages, et du bataillon du 21e de ligne, qui marchait en queue pour les couvrir.

Cette journée du 18 novembre ne nous coûta qu'une trentaine d'hommes mis hors de combat.

L'armée séjourna à Blida le 19. Le Général en chef ayant résolu d'y laisser une garnison pendant qu'il se porterait en avant, cette journée fut employée aux préparatifs qu'y nécessitait son installation. On répara aussi à la hâte les conduites d'eau, que les Kabils avaient détruites sur plusieurs points de leur parcours.

Le même jour, des cavaliers arabes se présentèrent, dans la plaine, devant le front de la brigade Achard; les Kabils venaient, en même temps, tirailler sur son flanc gauche, en se tenant prudemment, toutefois, sur les pentes de la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir. Une charge de cavalerie dispersa les premiers; les seconds

furent refoulés dans la montagne par les bataillons du 20ᵉ et du 37ᵉ de ligne.

Comme on se rappelait la surprise de la colonne Bourmont dans les rues de Blida, on fusillait tout Kabil pris en ville les armes à la main.

Quelques familles de Blida s'étaient retirées, à notre approche, dans la gorge de l'ouad Sidi-El-Kbir. On leur envoya un parlementaire pour les rassurer et les faire rentrer en ville, ce qu'elles firent, non sans hésitation pourtant.

Le corps d'armée se remettait en marche le 20 novembre, en longeant le pied des montagnes des Bni-Salah, et se dirigeait sur le Haouch-Mouzaïa. Le général Clauzel avait décidé, nous le répétons, qu'il serait laissé à Blida, jusqu'au retour de la colonne, une garnison composée de deux bataillons — l'un du 34ᵉ de ligne, et l'autre du 35ᵉ de même arme, — et de deux pièces de canon. Ce détachement était placé sous le commandement du colonel Rullière, officier très ferme et très capable.

Mais le jour même — 26 novembre — que le général en chef quittait Médéa, avec les brigades Achard et Hurel, pour revenir sur Alger, la ville de Blida était le théâtre de scènes sanglantes qui mettaient sa garnison à deux doigts de sa perte (1).

Pendant que la colonne était en marche sur

---

(1) Nous complétons ici les détails que nous avons donnés sur cette affaire dans le chapitre V de ces « *Récits.* »

Médéa (1), « une horde de Kabils, conduite par El-Haoucin-ben-Zamoum, fils du cheikh des Fliça, — lequel était malade en ce moment, — arrivait dans la Mtidja. Ayant appris l'occupation de Blida, El-Haoucin appela à lui les Khachna, les Bni-Mouça, les Bni-Misra, tribus qui passaient pour soumises, et marcha sur la ville : les fantassins en suivant le pied de l'Atlas, et les cavaliers en traversant la plaine, pour voir s'il n'y aurait pas, de ce côté, quelque bon coup à tenter.

« Ces derniers rencontrèrent, près de Bou-Farik, un convoi de cent chevaux conduit par cinquantehommes d'artillerie, et commandé par deux officiers, qui allaient chercher des munitions à Alger pour la colonne de Médéa. Ils attaquèrent ce convoi, dont tous les conducteurs furent impitoyablement massacrés ; pas un seul homme n'échappa à ce sanglant sacrifice.

« El-Haoucin continua sa route sur Blida. Son avant-garde apparut, le 22 novembre, sur les hauteurs qui dominent cette ville. Les Kabils voulurent s'approcher de l'enceinte; mais quelques coups de mitraille les forcèrent à s'éloigner, et ce ne fut que le 26, après avoir réuni toutes leurs forces, évaluées à 6 ou 7,000 hommes, qu'ils se décidèrent à tenter l'attaque. »

---

(1) Nous empruntons encore une fois à l'excellente « *Revue africaine* » — 1876 — « *Notes historiques sur la Grande Kabylie,* » par notre sympathique camarade le commandant N. Robin, une partie des renseignements qui vont suivre. Le Hakem Mohammed-ben-Sakkal-Ali nous avait aussi fréquemment raconté cette importante affaire.

Vers quatre heures du matin, les fantassins de Ben-Zamoum et les Bni-Salah commencent le feu dans les jardins d'orangers; les postes y répondent aussitôt. Avec l'aide des habitants qui étaient rentrés dans la ville, et qui avaient fourni, sous la pression des Kabils, des outils et des travailleurs, des brèches furent faites facilement dans la mauvaise muraille en pisé que nous connaissons.

Vers onze heures, toutes les brèches sont praticables, et les Kabils pénètrent tumultueusement dans la place en poussant des cris d'une sauvagerie terrifiante, surtout pour nos soldats qui n'y étaient point encore accoutumés, et se ruent sur les postes et sur les magasins où s'étaient groupés les Français pour résister plus efficacement à l'attaque, laquelle s'était produite plus particulièrement sur la face sud-ouest, celle qui regarde la montagne des Bni-Salah.

Nos soldats se retirent en ordre, et par groupes, dans la direction de la Mosquée de la Porte d'Alger, où ils avaient été installés, et qu'ils avaient crénelée. Assaillis de tous côtés par cette nuée de furieux, ils font cependant bonne contenance et couchent un grand nombre d'ennemis sur le carreau. Les pertes sont néanmoins sensibles de notre côté; mais elles sont considérables de celui des Kabils, dont les cadavres jonchent le sol dans les rues ayant servi de théâtre à la lutte.

Nos soldats ont cependant réussi à gagner la Mosquée en défendant le terrain pied à pied; mais ils sont acculés sous la voûte de la Porte

d'Alger, et leur situation devient d'instant en instant plus critique, lorsque, au milieu des bruits de la fusillade et des clameurs des Kabils, une voix retentissante roulant dans les airs, comme celle de la foudre, au-dessus des têtes des combattants, se faisait entendre tout à coup, et glaçait d'effroi les assaillants, qui s'arrêtaient éperdus. Cette voix disait : « O Musulmans ! fuyez ! car l'armée des Chrétiens arrive !... elle est proche !... »

En effet, quelques instants après que cet avertissement — venu d'en haut — se fut fait entendre, des troupes françaises pénétraient dans Blida par les brèches qu'avaient pratiquées dans sa muraille les Kabils de Ben-Zamoum, et fondaient comme une trombe sur l'ennemi, qu'elles prenaient à revers, et qui se mit à fuir, pris de panique, dans le plus grand désordre, par les rues de la ville. Pareils à des lions blessés, nos soldats se ruent sur les Kabils la baïonnette aux reins, tuant tout ce qu'ils rencontrent dans la longueur de la terrible pointe de cette arme si éminemment française.

Poussés par le désespoir et par la haine, quelques fanatiques se précipitent furieux, et en hurlant des injures et des malédictions, sur une pièce d'artillerie : ils sont reçus par une volée de mitraille qui disperse leurs débris sanglants — boue humaine — dans toutes les directions.

El-Haoucin-ben-Zamoum lui-même ne s'échappe qu'à la faveur du désordre inexprimable

dans lequel s'effectue la retraite, la déroute de ses bandes.

En un clin d'œil, la ville était balayée, nettoyée de ses ennemis, lesquels regagnaient leurs montagnes en toute hâte, et sans avoir pu relever leurs blessés et emporter leurs morts.

Voici comment les choses s'étaient passées. Nous avons vu plus haut qu'à un moment donné, la situation de la petite garnison, surtout dans une place dont les murailles étaient hachées de brèches, était des plus critiques; d'un autre côté, elle ne pouvait attendre de secours avant le lendemain, 27 novembre, au plus tôt, la colonne en retour de Médéa étant encore à deux marches de Blida. Le salut était donc inespéré; pourtant, il était proche. Le *Mouedden* (1) du Djamâ (mosquée) de la Porte d'Alger, où le colonel Rullière avait cantonné sa troupe, était resté à son poste, et vivait en bonne intelligence avec nos soldats. C'était un ancien *Mezouar* de Blida, du nom de Mohammed-bel-Bahari.

Voyant le péril dans lequel se trouve la garnison, et, d'un autre côté, n'ayant qu'une médiocre sympathie pour les Kabils, dont le joug tyrannique était impatiemment supporté par les gens de la ville, El-Bahari demande à être présenté au colonel commandant la garnison, et lui propose de le débarrasser des bandes d'El-Haoucin-ben-Mohammed-ben-Zamoum, dont le nombre s'ac-

---

(1) Celui qui, du haut du minaret d'une mosquée, appelle, cinq fois par jour, les Musulmans à la prière.

croît à chaque instant, et qui, bientôt, seront maîtresses de toute la ville et de ses portes.

Ce moyen est le suivant : le colonel fera sortir, à un signal donné, par la Porte d'Alger, dont il est encore maître, une partie de ses troupes ; quelques instants avant d'effectuer cette sortie, lui, *Mouedden,* jettera aux assaillants, du haut de son minaret, l'avertissement que la colonne de Médéa arrive, et qu'elle est proche. « C'est à ce moment, ajoutait Mohammed-bel-Bahari, que les troupes que tu auras désignées pour la sortie se porteront, en longeant l'enceinte extérieure, dans la direction de Bab Es-Sebt, et rentreront dans la ville par cette porte et par les brèches, prenant ainsi à revers les Kabils épouvantés, lesquels, ébranlés par mon avis, et persuadés que ces troupes — qui ne feront pas de quartier — appartiennent à l'avant-garde de la colonne de Médéa, ne manqueront pas de prendre la fuite dans le plus grand désordre, et de débarrasser tes soldats de leur dangereuse présence. »

Il va sans dire que le colonel Rullière n'hésita pas à accepter la proposition du *mouedden ;* car c'était son seul espoir de salut, et qu'il prit de suite ses dispositions pour user du stratagème que venait de lui indiquer El-Bahari.

C'est au chef de bataillon Coquebert, vigoureux et intelligent officier, que fut confiée la difficile et délicate mission dont nous venons de parler, et du succès de laquelle dépendait le salut de la garnison. C'est avec la compagnie de grenadiers de chacun des bataillons du 34e et du 35e de ligne

qu'il devait tenter sa périlleuse aventure. Comme nous l'avons dit plus haut, il sortit par la Porte d'Alger, laquelle, nous le savons, était, à cette époque, contiguë à la mosquée de Baba-Mahammed, et se glissait le long de la muraille extérieure de la place sans être aperçu par l'ennemi, qui, à ce moment, était encore occupé à combattre dans les rues de la ville, et parvenait jusqu'à Bab Es-Sebt (qui était aussi la porte de Médéa), par laquelle pénétrait l'une des deux compagnies d'élite, pendant que l'autre entrait dans la place par les brèches que les Kabils avaient ouvertes dans ses murailles.

Prises ainsi à revers, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les bandes de Ben-Zamoum ne doutèrent pas, comme l'avait prévu El-Bahari, que ces deux compagnies ne fussent l'avant-garde de la colonne de Médéa, et s'enfuirent traquées par nos grenadiers, que rallièrent bientôt les autres portions de la garnison. Reprenant, à leur tour, une vigoureuse et impitoyable offensive, nos soldats eurent bientôt vidé la ville de ses farouches ennemis, lesquels laissèrent par les rues plus de 400 cadavres des leurs.

Le stratagème de Mohammed-bel-Bahari avait pleinement réussi, grâce surtout à la vigueur intelligente qu'avaient déployée, dans cette circonstance, l'héroïque commandant Coquebert et sa vaillante troupe.

Si les pertes de l'ennemi furent considérables, les nôtres furent aussi très sensibles. Un vieux Blidi, témoin oculaire de cette effroyable tuerie,

nous disait, un jour que nous reconnaissions avec lui le théâtre du combat du 26 novembre 1830 : « Musulmans et Chrétiens étaient abattus et placés pêle-mêle l'un sur l'autre comme des fagots. »

Nous dirons plus loin comment Mohammed-bel-Bahari, le sauveur de la garnison de Blida, fut récompensé de son dévouement à la cause française.

Quand, le lendemain 27 novembre, le Général en chef traversa la ville, et qu'il la vit encombrée de cadavres, dont plusieurs étaient ceux de vieillards, de femmes et d'enfants, malheureux qui n'étaient rentrés en ville qu'à notre sollicitation, et que les Kabils avaient massacrés pour les punir d'avoir mis leur confiance en nous, le général Clauzel, disons-nous, ne put se défendre d'un mouvement d'horreur et de commisération; mais sa pitié fit bientôt place à un sentiment contraire, lorsqu'on lui apprit le massacre, par les cavaliers d'El-Haoucin-ben-Zamoum, des cinquante canonniers allant en convoi de munitions, et dirigés imprudemment du Haouch-Mouzaïa sur Alger.

A ces scènes de carnage succédait bientôt un spectacle des plus touchants : le général Clauzel, qui avait renoncé à son projet d'occuper Blida, quittait cette ville le 28 novembre avec tout le corps d'armée. Craignant de tomber entre les mains des Kabils, les débris de la population de Blida se décidèrent à marcher avec nos colonnes : des vieillards, des femmes, des enfants, se

traînaient péniblement derrière nos bataillons, qu'ils essayaient de suivre. Ce tableau présentait quelque chose de navrant. Touchés de compassion, nos soldats se mirent à leur prodiguer les soins les plus empressés : les officiers mettaient pied à terre pour donner leurs chevaux à ces malheureux, qui, sans ce secours, eussent été exposés à rester en route, et à être rejoints par les Kabils, qui, bien certainement, ne les eussent point épargnés.

Le soir du 28, l'armée bivouaqua à Sidi-Aaïd, point sans ressources et sans eau, et l'on put voir nos braves soldats partager avec les enfants des fugitifs le peu de liquide qui restait dans leurs gourdes.

L'armée rentrait dans ses cantonnements le 29 novembre. Profondément affecté du massacre des canonniers, le Général en chef renonça, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à l'occupation de Blida, qui était entourée d'une population trop foncièrement hostile pour qu'il fût possible d'y aventurer une garnison.

Mais en renonçant — pour le moment du moins — à la prise de possession de Blida, le général Clauzel n'avait point entendu abandonner complètement pourtant les intérêts français sur ce point; il tenait, au contraire, à y faire sentir l'action du Gouvernement, ne fût-ce que par un intermédiaire indigène : il voulut donc que Blida eût un Hakem nommé par l'autorité française. Il élevait donc à ce poste, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut dans le tableau donnant la

liste des Hakem de Blida depuis 1830, le marabouth Sid Ahmed-ben-Ioucef, de la descendance de l'illustre auteur des « *Dictons*, » dont nous avons déjà parlé au cours de ces « *Récits.* »

Sid Ahmed-ben-Sidi-Ahmed-ben-Ioucef, qui s'était déjà rallié à notre cause, avait accompagné le général Clauzel dans son expédition sur Médéa, et lui avait fourni de bons renseignements sur le pays dans lequel il allait s'engager.

Le Général en chef lui donnait, avec le titre de khalifa, non seulement le gouvernement de la ville de Blida, mais encore celui des tribus des environs (1). Or, comme toutes ces tribus n'étaient pas désignées nominativement, et que, d'ailleurs, selon les habitudes administratives du pays, les gens des tribus étaient peu disposés alors à reconnaître l'autorité des gouverneurs des villes, il en résulta des conflits entre le nouveau khalifa et les cheikh de ces fractions.

Le Commandant en chef avait fait cette nomination au retour de son expédition de Médéa, c'est-à-dire fin novembre 1830.

Voyant qu'une sorte d'autorité y était établie, les gens de Blida qui avaient suivi la colonne expéditionnaire en retour sur Alger, avaient peu à peu regagné leurs demeures; dès le mois de janvier 1831, la ville se trouvait donc à peu près repeuplée ; mais, au mois de février, mécontents de leur khalifa, qui les compromettait avec les tribus voisines par ses prétentions au

---

(1) *Annales algériennes.* — Pellissier de Reynaud.

commandement, les gens de Blida le chassèrent purement et simplement, et s'adressèrent au Général en chef pour lui en demander un autre. N'étant point en mesure, pour le moment, d'entreprendre quoi que ce soit pour faire respecter ses agents, le général Clauzel ferma les yeux sur ce que la conduite des Blidiens présentait d'irrégulier, et consentit à leur donner un autre Hakem, en remplacement de Sid Ahmed-ben-Ahmed-ben-Ioucef. Son choix porta sur Mohammed-ben-Ech-Chergui.

Le maréchal de Bourmont avait commis la faute de confier à un More, à un négociant, la charge importante d'Ar'a des Arabes, laquelle, jusqu'à présent, avait toujours été exercée par un Turk. Nous avons vu que, sous la domination des Turks, la dignité d'Ar'a était toute militaire. Ce haut fonctionnaire, en effet, commandait la Milice en temps de paix, et l'armée quand elle entrait en campagne.

Quoi qu'il en soit, Hamdan-bou-Rkaïb-ben-Amin-es-Sekka, dont les aptitudes n'étaient rien moins que guerrières, fut investi de cette haute situation.

Après l'expédition de Médéa, voulant mettre un terme aux sarcasmes que lui valaient les nombreuses preuves de faiblesse qu'il avait données pendant la campagne, il avait demandé l'autorisation, pour se réhabiliter, d'aller courir le pays avec ses cavaliers.

Il prétendait avoir échangé, dans cette excursion, quelques coups de fusil avec les bandes

d'insurgés qui se montraient dans la plaine, et il envoya de Blida, au Général en chef, une tête qu'il prétendait être celle d'un Arabe qui avait pris une part active au massacre des cinquante canonniers; mais, — on ne le sut que plus tard, et alors que la charge de Hamdan était déjà supprimée — cette tête était celle de Mohammed-bel-Bahari, ce *mouedden* de Blida qui avait contribué, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, dans la journée du 26 novembre, à la défaite des Kabils d'El-Haoucin-ben-Zamoum, et au salut de la garnison française, en donnant, du haut de son minaret, la fausse nouvelle de l'approche de la colonne expéditionnaire. Cet avis de Bel-Bahari, qui, sans doute, en le donnant, n'avait d'autre but que d'éloigner de ses foyers le théâtre de la guerre, devait tout naturellement le signaler à l'opinion publique comme un ami des Français, et ce fut certainement pour établir son autorité aux dépens de la nôtre, que Hamdan le sacrifia, et il consomma cet acte de perfidie avec tant d'habileté, que l'autorité française fut persuadée qu'elle avait la tête d'un de ses ennemis les plus acharnés.

XXIV

Incursion du général Berthezène dans les montagnes des Bni-Salah. — Blida prend part au soulèvement fomenté par le marabouth Sid Es-Sâdi et Ben-Zamoum. — Le général de Rovigo frappe Blida d'une contribution de 600,000 francs. — Expédition du général de Faudoas sur Blida. — Sac de la ville et du village des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, où s'est réfugiée sa population. — Destitution du Hakem Mohammed-ben-Ech-Chergui, et son remplacement par Sid Ben-Ioucef-Abou-Izar. — Les Membres de la Commission d'Afrique manifestent l'intention de visiter Blida. — En présence de l'attitude hostile des Bni-Salah, la Commission n'insiste pas. — Le Gouverneur général Comte d'Erlon veut donner un khalifa à Blida. — Le lieutenant-colonel Marey, à la tête d'une forte colonne, conduit à Blida le More Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, nommé à cette fonction. — La population ne l'accepte pas, et la colonne le ramène à Alger.

— Le choléra à Blida. — Le Hakem Abou-Izar est renversé et remplacé par Sid Ahmed-oulid-Sidi-El-Djilali, qui, lui-même, est contraint de céder sa place à Meçâoud-Bach-Saïs. — Les Bni-Salah et les Bni-Meçâoud organisent un *fiï* (pillage) sur les Juifs de Blida. — Le marabouth Sidi Bel-Kacem-oulid-Sidi-El-Aaï les couvre de sa protection et les délivre des mains des Bni-Salah.

Dans le courant d'avril 1831, sous l'administration du général Berthezène, qui avait remplacé le général Clauzel avec le titre de Commandant de la Division d'Occupation, dirigeait, dans le courant de mai, une expédition sur les tribus des Bni-Misra et des Bni-Salah, qui avaient tué un cavalier du nouvel Ar'a des Arabes. N'ayant pas obtenu la satisfaction qu'il avait demandée à ces derniers, il s'engagea dans leur montagne jusqu'au douar de Tizza, en saccageant tout ce qu'il rencontra sur son passage. Les Bni-Salah, qui avaient fui devant la colonne, n'avaient opposé qu'une résistance insignifiante. Le Général en chef redescendit la montagne sans être poursuivi, et vint camper autour de Blida, où nous n'entrâmes pas. Les habitants fournirent des vivres à l'armée.

La charge d'Ar'a des Arabes, qui avait été rétablie par le général Berthezène, était confiée, en décembre 1831, à Sid El-Hadj-Mohy-ed-Din-Es-Sr'ir-ben-Sidi-Ali-ben-Mbarek, de l'illustre famille des marabouths de Koléa.

Le lieutenant-général duc de Rovigo venait

prendre, le 25 décembre, le commandement de la Division d'Occupation que quittait le général Berthezène.

Il se préparait, vers le mois de juillet 1832, un soulèvement général contre notre autorité : il était fomenté par le marabouth Sid Es-Sâdi, qui, déjà, avait figuré dans l'insurrection de l'année précédente, et par El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum, l'homme des Fliçat-ou-Mellil, que nous connaissons.

L'insurrection vaincue, le général de Rovigo frappa d'une contribution de 1,100,000 francs les villes de Blida et de Koléa, pour les punir de la part qu'elles avaient pu prendre à la révolte, quoiqu'il fût reconnu que cette part avait été fort indirecte. Une somme de 1,400 francs fut versée, et seulement sous le général Voirol, par le Hakem de Blida. Ce versement fut plutôt un gage de ses bonnes dispositions qu'une conséquence de la contribution imposée à la ville.

Parmi les Arabes qui étaient en relation avec le duc de Rovigo, se trouvait un nommé Ahmed-ben-Chânan, des Bni-Djâd, qui, en 1830, s'était mis en communication avec les Français la veille de la bataille de Sthaouali. Le Général en chef, qui avait une excellente opinion de cet homme, avait eu, un instant, l'idée de le nommer Ar'a des Arabes. A l'époque dont nous parlons, il était établi à Blida, où il intriguait pour se faire nommer Hakem par les habitants. Mais ayant rencontré une assez forte opposition, et

même couru quelque danger, il se réfugiait à Alger vers la fin d'octobre 1832 (1).

Le duc de Rovigo résolut alors de faire marcher quelques troupes sur Blida, projet qui, d'ailleurs, était depuis longtemps dans ses intentions.

Cette nouvelle expédition, commandée par le général de Faudoas, et dont faisait partie le général Trézel, chef d'État-Major du Corps d'Occupation, se réunit sur l'ouad-El-Kerma le 20 novembre 1832, et se présente, le lendemain au soir, devant Blida, que la plupart de ses habitants avaient abandonnée.

Les troupes saccagèrent la ville et y firent des dégâts considérables.

Le lendemain 21, une partie du corps expéditionnaire, commandée par le général Trézel, se porta sur *la dechera* (village) de Sidi-Ahmed-el-Kbir, située dans la gorge de l'ouad de ce nom, — fraction des Kerracha, — et l'abandonna également au pillage. Comme les gens de Blida avaient transporté sur ce point, et placé sous la protection du saint fondateur de la ville ce qu'ils avaient de plus précieux, le butin qu'on y fit fut considérable.

A son retour sur Blida, le détachement du général Trézel essuya quelques coups de fusil des Bni-Salah embusqués sur les deux rives de l'ouad Sidi-El-Kbir, et il put rentrer à son camp sans encombre.

---

(1) *Annales algériennes.* — Pellissier de Reynaud.

Le 22, les troupes expéditionnaires reprennent la route d'Alger, après avoir pratiqué de larges brèches dans le mur d'enceinte de Blida.

A la suite de cette expédition, les gens de la ville et les Bni-Salah destituaient le Hakem Mohammed-ben-Ech-Chergui, et le remplaçaient, dans les premiers mois de 1833, par Sid Ben-Ioucef-Abou-Izar, des marabouths de l'illustre famille de Sidi Ahmed-el-Kbir.

Le 26 avril 1833, le lieutenant-général Voirol arrivait à Alger comme Commandant supérieur des troupes. Son premier soin, en entrant en fonctions, avait été de pousser activement les travaux des routes du Sahel et de la Mtidja, et, parmi celles-ci, la belle route de Blida par Dely-Ibrahim et le Camp de Douéra, et d'ouvrir celle de la plaine, dont le tracé passait par Mosthafa-Pacha, Bir-Khadem et l'ouad El-Kerma.

Le 10 septembre 1833, une partie des Membres de la Commission d'Afrique (1), et son président, le lieutenant-général Bonnet, quittaient Alger avec l'intention de visiter Blida. Une colonne de 4,000 hommes, commandée par le général Voirol, leur servait d'escorte.

Le général apprenait en route et annonçait aux Commissaires l'assassinat, à Bou-Farik, du Kaïd de l'outhan des Bni-Khelil, Bou-Zid-ben-

---

(1) Cette Commission, composée de Membres des deux Chambres, était chargée d'étudier notre Colonie africaine sous le rapport de ses ressources agricoles et commerciales.

Châoua. On n'en continua pas moins la reconnaissance. A peu de distance de Blida, on rencontra une députation qui venait prier le général de ne pas entrer en ville.

Les généraux Bonnet et Voirol crurent devoir accéder, en partie du moins, au désir exprimé par cette députation. Le gros de la troupe s'arrêta. M. le général Voirol et M. Piscatory, l'un des Membres de la Commission, accompagnés de quelques officiers et d'un faible détachement de cavalerie, pénétrèrent seuls dans la ville, où ils ne restèrent que quelques minutes, et se replièrent ensuite sur la colonne, qui, sur la déclaration des Commissaires qu'ils ne voulaient pas en voir davantage, reprenait aussitôt la route d'Alger.

A peine la colonne s'était-elle remise en marche, qu'une centaine de cavaliers arabes vinrent tirailler avec l'arrière-garde, mais hors de portée; cela suffit pourtant aux quelques Européens d'Alger qui avaient suivi la colonne dans le but de visiter Blida, pour les convaincre qu'ils avaient assisté à une véritable bataille, bien qu'il n'y eût que deux tirailleurs de contusionnés, et, encore, très légèrement.

Le 18 mai 1834, une razia importante fut faite sur les Hadjouth par la colonne du général Bro, à laquelle s'étaient joints 600 auxiliaires des Bni-Khelil et des Bni-Mouça. Le bois des Kherraza, où les Hadjouth cachaient leurs troupeaux et leurs biens, fut fouillé à fond, et nos auxiliaires rentrèrent en possession, et au delà, de ce qui

leur avait été volé par ces écumeurs de la Mtidja, lesquels ne se défendirent pas. Ils voulaient, d'ailleurs, se reposer un peu, et jouir des bienfaits de la paix pour se refaire.

Le 20 mai, un parlementaire vint apporter au général Bro la soumission — tout à fait inattendue — de ces cavaliers rapaces, qui acceptaient d'avance toutes nos conditions. Quelques jours après, les Hadjouth et les Bni-Khelil se rendirent à Blida pour se jurer solennellement sur le Livre une paix éternelle. Ce fut une touchante cérémonie!

Après deux mois d'enquête, la Commission dont nous avons parlé plus haut retournait à Paris pour soumettre son travail à une seconde Commission, composée de dix-neuf Membres, et présidée par le duc Decazes, laquelle conclut, à la majorité de dix-sept voix contre deux, à la conservation d'Alger.

Une ordonnance royale du 22 juillet 1834 constituait l'administration algérienne sur des bases nouvelles : ainsi, la haute direction était confiée à un Gouverneur général, agissant sous les ordres du Ministre de la Guerre, avec le titre de Gouverneur général des Possessions françaises dans le Nord de l'Afrique.

Le choix du Roi, pour cette haute fonction, tomba sur le vieux lieutenant-général Drouet d'Erlon.

Vers la fin de juin 1835, le général comte d'Erlon, qui avait toujours eu des vues sur Blida, songea à y placer, comme khalifa, sans doute,

un homme qui fût à nous. Il fit choix, à cet effet, de Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, un More intrigant qui nous avait créé de nombreuses difficultés lorsqu'il était, en qualité de Commissaire extraordinaire, à la tête de l'outhan des Bni-Khelil.

Le lieutenant-colonel Marey, suivi d'une forte colonne, le conduisit à Blida dans les premiers jours de juillet; mais les habitants de cette ville ne voulurent pas recevoir un chef qu'ils n'avaient pas demandé. Or, ses instructions ne portant point qu'il dût le leur imposer par la force, le lieutenant-colonel Marey le ramena à Alger.

Le maréchal Clauzel, nommé Gouverneur général des Possessions françaises dans le Nord de l'Afrique, arrivait à Alger le 10 août 1835, c'est-à-dire deux jours après le départ du comte d'Erlon, son prédécesseur.

Le choléra éclata à Alger peu de jours après l'arrivée du Maréchal à Alger. Le fléau sévit plus particulièrement sur les Juifs.

Les indigènes souffrirent de l'épidémie plus que les Européens. La ville de Blida fut surtout maltraitée. Les hostilités en furent un instant suspendues; pendant deux mois, il y eut trêve de sang; mais, dès que la maladie eut cessé ses ravages, la poudre reprit la parole.

Les Bni-Salah renversent le Hakem Abou-Izar, qu'ils avaient nommé, et le remplacent, en 1835, par Sid Ahmed-oulid-Sidi-El-Djilali, des marabouths des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir ; mais les capricieux Bni-Salah le destituent, à son tour,

dans les derniers mois de 1835, et lui donnent comme remplaçant, avec la coopération des gens de la ville, le nommé Meçâoud-Bach-Saïs.

Au mois d'octobre, le maréchal Clauzel avait résolu de marcher contre El-Hadj-Es-Sr'ir, — khalifa de Miliana pour l'Émir El-Hadj-Abd-el-Kader, — qui avait paru dans la plaine avec des forces qu'on disait considérables.

Le 17 octobre, le Maréchal se rendit au camp de Bou-Farik, où il réunit environ 5,000 hommes. Le général Rapatel marcha avec la colonne, qui se dirigea, le 18, sur le pays des Hadjouth. A peu de distance du Camp, l'ennemi se présenta, mais en petit nombre. Quelques coups de canon l'eurent promptement éloigné. Battu successivement à El-Afroun et sur la route de Miliana, il fut définitivement rejeté dans les montagnes.

Le 19, le Maréchal rentra dans la plaine, traversa tout le pays des Hadjouth en brûlant toutes les habitations qu'il rencontrait. Le 20, il ramena la colonne sur les bords de la Cheffa, où elle passa la nuit. Le 21, il se présenta devant Blida, qui fournit du pain à la troupe, et que le général Rapatel visitait. Il allait coucher à Bou-Farik le même jour, et rentrait à Alger le 22 octobre.

Le principe de faire des prisonniers étant admis de part et d'autre, des échanges purent bientôt s'opérer. Le premier qui profita de cette mesure fut le marabouth Sid Yahïa-El-Habchi, dont la Zaouya était située chez les R'ellaï, tribu kabile contiguë à celle des Bni-Salah. Sid Yahïa se retira, avec sa famille, à Miliana, et le premier

usage qu'il fit de sa liberté fut d'embrasser la cause d'Abd-el-Kader.

Dans les premiers mois de 1836, les Bni-Salah et les Bni-Meçâoud organisent un *fiï* (pillage) sur les Juifs de Blida. Ils intéressent à cette honnête opération les gens de la ville et quelques vauriens des Bni-Khelil et des Bni-Mouça.

Le stratagème adopté est le suivant : les gens du dehors se rendront isolément à Bni-Mered, les uns à mulet ou à âne, les autres à pied ; quelques-uns seront armés de fusils. A un signal donné, cette foule, simulant une fuite, se précipitera vers la ville en criant éperdue : « Les Français ! les Français !..... Ils nous poursuivent à coups de fusil. » A ces cris, la population musulmane, feignant l'effroi, se répandra par la ville en poussant des cris, augmentant ainsi le désordre, avec l'intention d'en profiter pour se faire sa part dans la razia projetée.

Le jour de l'attaque est fixé : les conjurés ont choisi le samedi, parce que, ce jour-là, les Juifs seront à la synagogue, et que les bandits pourront, tout à leur aise, saccager leurs demeures, et faire main basse sur tout ce qui sera à leur convenance.

Au jour dit, les choses se passent comme il a été convenu : les assaillants pénètrent en masse dans la ville par la Porte d'Alger. Des coups de feu se font entendre derrière eux. Ce sont eux-mêmes qui les tirent pour faire croire à la poursuite des Français. La synagogue est aussitôt envahie : les Juifs y sont maltraités, dépouillés,

pendant qu'une partie des assaillants se rue sur leurs magasins, sur leurs habitations, et les vident en un clin d'œil de ce qu'ils contenaient.

Mais le pillage ne satisfait pas les Kabils; ils veulent la vie de ces malheureux Israélites, dont tout le crime est dans leurs richesses. Quelques-uns essaient de résister, de défendre leur bien; mais ils y réussissent mal; ils sont injuriés, bousculés, frappés atrocement. Désespérés, et à bout d'espoir de sauver même leur existence, ils se groupent en cohue, hommes, femmes et enfants, et se dirigent inconsciemment vers Bab-Er-Rahba. Mais il vient à l'idée des Bni-Salah que l'intention des Juifs est d'aller se placer sous la protection des descendants de Sidi Ahmed-el-Kbir; l'un d'eux, Sidi Bel-Kacem, dont les vertus ne se comptent plus, leur a déjà donné de nombreuses preuves de son humanité en s'interposant entre eux et les Bni-Salah; aussi, ces Kabils, dans la crainte de se voir arracher leur proie, les ont-ils précédés pour leur couper le chemin de la Zaouya de Sidi El-Kbir.

Tandis qu'une partie de ces montagnards poursuit les Juifs en poussant des cris de mort, l'autre portion s'est arrêtée près de la *cherâa* (1) de Sidi El-Aabed, et les y attend en proférant d'hor-

---

(1) Petite construction polygonale, élevée habituellement d'un mètre au-dessus du sol, et dans laquelle on a laissé un passage pour y pénétrer. La *cherâa*, qui est souvent un *mekam*, sert surtout à la prière individuelle. *Cherâa* signifie proprement *toit*, *terrasse*, ou, encore, *auge*, *abreuvoir*, etc.

ribles menaces qu'ils paraissent bien décidés à traduire en œuvre de sang.

Mais les Blidiens commençaient à trouver que le massacre des Juifs dépassait le but qu'ils s'étaient proposé ; ils reconnaissaient n'avoir aucun intérêt à supprimer cette population ; que c'était tuer leur poule aux œufs d'or et tarir la source du commerce et de l'industrie dans leur ville, et qu'il était on ne peut plus commode, au contraire, quand on avait besoin d'argent ou soif de pillage, de s'adresser à ces malheureux, comme ils le faisaient aujourd'hui, à ces infortunés qui semblaient thésauriser uniquement à leur profit.

Après avoir pris part sérieusement au pillage, les Blidiens ont donc projeté de s'en tenir là, et de faire tous leurs efforts pour arracher les Juifs à des violences qui paraissaient imminentes. Mais les Kabils, qui n'ont pas le même intérêt que les gens de Blida — du moins, ils le pensent ainsi — à la conservation des enfants d'Israël, ne paraissent pas vouloir renoncer, au contraire, à leurs projets de vol et de massacre.

Mais, au moment où cette cohue de Juifs et de Kabils arrivait à hauteur de la *haouïtha* (1) de

---

(1) *Haouïtha*, petite muraille ayant souvent la forme d'un fer à cheval, et renfermant le tombeau d'un saint marabouth. Ce petit monument, qui, quelquefois, n'est que commémoratif, sert souvent aussi d'oratoire. La *haouïtha* de Sidi El-Aabed est située dans le faubourg Bab Er-Rahba, à droite en montant et à 150 mètres environ de l'enceinte

Sidi El-Aabed, dont nous venons de parler, un vénéré marabouth de la descendance de Sidi Ahmed-el-Kbir, Sidi Bel-Kacem-oulid-Sidi-El-Aaï, meufti de la mosquée de Blida, dont l'attention avait été attirée par le bruit, sortit de ce lieu de prière, vint se placer en travers du chemin par lequel devait passer le sinistre cortège, et attendit. Quand la tête fut arrivée à sa hauteur, il l'arrêta d'un geste ; puis, s'adressant aux Bni-Salah, les khoddam religieux de son saint ancêtre, il leur reprochait — quelques Blidiens l'avaient déjà prévenu de ce qui se passait — dans les termes les plus sévères, leur étrange et cruelle conduite à l'égard des Juifs de Blida, lesquels ne leur avaient fait aucun mal. Il leur rappelle que Dieu hait le meurtre et la violence, surtout quand ils ne sont point provoqués par les ennemis de la religion, et il les somme de renoncer à leur horrible projet. « Si ma parole n'est point écoutée, ajoute-t-il, je vous annonce que tous les maux fondront sur vous et sur vos familles, et je vous avertis — par Dieu ! — que mon ancêtre vénéré retirera de vous la main puissante dont il n'a cessé de vous couvrir depuis des siècles ! »

Un murmure sourdait du milieu de cette foule altérée de sang et de butin, laquelle semblait protester contre l'intervention de Sidi Bel-Kacem

---

de Blida. C'est un lieu de station pour les Croyants qui ont voulu être inhumés dans le cimetière des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir. *Haouïtha* a le même sens que *cherâa* : c'est également, nous le répétons, lieu de prière,

dans une affaire où ils la trouvaient inopportune et inutile. Mais le saint homme, se redressant de toute sa hauteur comme pour mieux dominer les murmurants, s'écriait, des éclairs plein les yeux, et le geste menaçant : « O Bni-Salah! je vous jure par Dieu ! — que son saint nom soit glorifié! — qu'à celui d'entre vous qui touchera, ne fût-ce qu'à un cheveu de ces Juifs, il lui arrivera malheur! et que son bras restera jusqu'à sa mort dans la position qu'il aura prise pour frapper. »

Cette fois, à la voix de leur marabouth vénéré, de l'héritier de la puissance religieuse de Sidi Ahmed-el-Kbir, les Bni-Salah baissèrent la tête, et leur fureur contre les Juifs, qu'ils venaient de dépouiller et qu'ils s'apprêtaient à frapper, fit place à un tout autre sentiment, qui, s'il n'était point tout à fait de l'affection, ne ressemblait plus pourtant à la haine farouche et brutale qu'ils éprouvaient, il n'y a qu'un instant, pour cette race de persécutés.

Il faut dire que les Blidiens se joignirent à Sidi Bel-Kacem pour ramener les Kabils à des sentiments plus humains.

Sidi Bel-Kacem allait plus loin : il exigeait que les Bni-Salah restituassent aux Juifs, sur-le-champ, tout ce qu'ils leur avaient dérobé, tout le produit de leur pillage.

C'était bien dur pour eux; aussi ne se décidèrent-ils pas à cette restitution sans quelque hésitation. Mais Sidi Bel-Kacem, aidé de son parent, Sidi El-Arouci, tint bon, et les Bni-Salah

finirent par s'exécuter. Les Blidiens eux-mêmes, ceux qui avaient participé au pillage, furent invités à suivre les montagnards dans la voie de la restitution.

Cet acte d'énergique humanité pouvait bien certainement passer pour un miracle.

Les Bni-Salah et les Bni-Mouça rentrèrent, le cœur gros, dans leurs montagnes; car le produit de leur razia représentait une valeur relativement considérable.

Pour être bien certain que les Bni-Salah ne reviendraient pas sur leur généreuse détermination, Sidi Bel-Kacem donna asile aux Juifs dans la Zaouya de Sidi Ahmed-el-Kbir, où les Oulad-Sidi-El-Kbir firent entre eux une collecte qui produisit douze *saâ* (1) de blé, qu'ils portaient au moulin, qu'ils faisaient moudre et qu'ils distribuaient à ces malheureux Juifs, lesquels restèrent pendant quinze jours à la Zaouya.

Au bout de ce temps, quand le calme fut bien rétabli autour de Blida, les Oulad-Sidi-El-Kbir dirigèrent les Juifs sur Alger, et les accompagnèrent jusqu'à l'ouad El-Kerma, où ils les remirent entre les mains des Chasseurs qui occupaient le camp de Draâ-el-Ouaçâ. Là, les marabouths quittaient leurs protégés, qui les remerciaient avec une effusion qu'on comprend sans peine.

Depuis cette époque, le nom de Sidi Bel-Kacem-

---

(1) Le *Saâ,* mesure pour les céréales, valait, à cette époque, cinq doubles décalitres.

oulid-Sid-El-Aaï est rappelé, toutes les semaines, le samedi, dans les prières que les Israélites adressent à l'Éternel pour les hommes qui, dans tous les temps, ont rendu des services à la cause du peuple de Dieu.

Dans une circonstance semblable, en 1824, Sidi Bel-Kacem avait déjà tenté d'arrêter un *fiï*, où le sang des Juifs avait coulé abondamment.

XXV

Le général de Brossard pousse une reconnaissance dans les montagnes des Bni-Salah, qui le reçoivent à coups de fusil. — Séjour du général devant Blida. — Les Hadjouth viennent attaquer son camp; les Chasseurs les chargent vigoureusement, et en débarrassent ainsi la colonne. — Le général Rapatel vient faire reposer sa colonne devant Blida. — Le Hakem Meçâoud-Bach-Saïs ne s'étant pas présenté, le général fait canonner la ville. — Il est destitué par l'autorité française. — La population de Blida envoie une députation à Abd-el-Kader, qui est venu s'établir à Médéa. — L'article 2 du traité de la Thafna. — Le Hakem Mosthafa-ben-Ech-Chergui est destitué. — Nous le remplaçons par Abd-el-Kader-El-Guerid, lequel est obligé de céder sa place, peu de temps après, à Mohammed-ben-Amarouch. — Prise de possession définitive de Blida. — Occupation effective de la ville. — Expédition dans les montagnes des Bni-Salah. — Le Hakem Sid Kaddour, qui a rem-

placé Mohammed-ben-Amarouch, est tué accidentellement par une de nos sentinelles dans une de ces expéditions. — Il est remplacé dans ses fonctions de Hakem par Baba-Mahammed-Yourek. — Soumission des Bni-Salah et des Hadjouth. — Aspect de Blida au moment de la prise de possession. — Sa mise en état d'être habitée, et le noyau de sa première population européenne. — Le Hakem Baba-Mahammed-Yourek. — Ne pouvant se faire au doux régime administratif des Chrétiens, Baba-Yourek se démet de ses fonctions, et s'en va en pèlerinage à La Mekke. — Il est remplacé dans son emploi par Mohammed-ben-Sakkal-Ali, le dernier Hakem de Blida. — Le tremblement de terre de 1867.

Le plan de conquête générale proposé par le maréchal Clauzel n'ayant point été adopté par le Gouvernement, et l'occupation prématurée de la Cheffa ayant été blâmée, il fut obligé de se résoudre à effectuer un mouvement rétrograde.

En conséquence, le général de Brossard quitta les bords de l'ouad Ech-Cheffa le 14 septembre 1836, se présenta devant Blida, et s'établit en dehors de cette ville. Le 15, il poussa une reconnaissance dans les montagnes des Bni-Salah, qui le reçurent à coups de fusil. Ayant appris que plusieurs tribus montagnardes s'apprêtaient à le combattre, le général Brossard en informa le Maréchal, qui lui donna l'ordre de séjourner encore pendant quelque temps devant Blida, pour ne point paraître reculer devant les Arabes.

Le 16, les Bni-Salah s'embusquèrent dans les jardins d'orangers de la ville, et ne cessèrent,

pendant toute la journée, de tirailler sur le camp français. Quelques Hadjouth voulurent s'en mêler, et vinrent vider leurs armes sur le camp. Il en fut de même le 17. Une charge vigoureuse, remarquablement conduite par M. le lieutenant de Drée, culbuta les Hadjouth, et en débarrassa ainsi la colonne.

Or, comme, depuis la veille, les Bni-Salah avaient détourné les eaux de l'ouad Sidi-El-Kbir, et qu'il n'en arrivait plus une goutte à la position occupée par les Français, le général de Brossard s'éloigna de Blida le 18 avant le jour, et alla poser son camp sur l'ouad El-Allaïg.

Le 11 novembre, le général Rapatel se mettait à la recherche du neveu d'El-Hadj-Es-Sr'ir, qui venait d'incendier plusieurs fermes entre les blockhaus qui étaient en avant de Bou-Farik. Il s'avançait jusqu'à la Cheffa, et se dirigeait ensuite sur Blida. Il faisait charger les Hadjouth, qui étaient venus tirailler avec l'arrière-garde; puis, continuant sa marche, il allait faire reposer ses troupes près de Blida. Le Hakem de cette ville, qui était alors Meçâoud-Bach-Saïs, ne s'étant pas présenté selon l'usage, le général la fit canonner un instant, puis il reprit le chemin de Bou-Farik. Les habitants de Blida et les Bni-Salah le suivirent pendant une demi-heure en tiraillant avec l'arrière-garde.

Il va sans dire que ce Hakem fut destitué par l'autorité française; nous ajouterons que les Blidiens et les Bni-Salah ne tinrent aucun compte, pour le moment du moins, de cette destitution.

L'arrivée d'Abd-el-Kader à Médéa, le 22 avril 1837, avait mis en émoi jusqu'aux tribus que leur position rangeait tout à fait sous notre dépendance. Presque toutes lui envoyèrent secrètement des députations. La ville de Blida ne voulut pas rester en arrière de ces tribus ; elle lui expédia donc une délégation de ses notables; mais elle le fit ostensiblement et sans le moindre mystère.

Le 28 avril, le Gouverneur général, comte de Damrémont, ainsi que nous l'avons raconté dans le chapitre V de ces *Récits,* exécutait une reconnaissance sur Blida, en vue d'ètre fixé sur la possibilité d'occuper cette ville définitivement. Nous avons vu qu'après un examen sérieux de la place et de ses dehors, le général avait décidé, en présence des difficultés que les divers chefs de service déclarèrent ne pouvoir surmonter que par plus de dépenses et de travail que le Gouverneur n'en pouvait consacrer à cette opération, il avait décidé, disons-nous, mais à son grand regret, que cette occupation serait ajournée encore pendant quelque temps.

Obligé de renoncer à une mesure qui ne lui paraissait pas aussi hérissée de difficultés qu'à ses chefs de service, le général de Damrémont songea alors à établir un camp à l'ouest de la ville, à peu près sur le même emplacement où a été établi le Camp-Inférieur l'année suivante. Cet ouvrage, qui aurait barré aux Hadjouth les abords de Blida, et tenu les Bni-Salah en bride, offrait presque les mêmes avantages que l'occupation de la ville, sans présenter les mêmes in-

convénients. Mais là il rencontra la même opposition de la part de ceux à qui il avait demandé leur avis. Cessant, dès lors, de lutter contre les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas dans les hommes et dans les choses, le Gouverneur abandonna son projet, et ramena ses troupes à Bou-Farik.

Avant de quitter Blida, le Gouverneur général avait nommé Mosthafa-ben-Ech-Chergui Hakem de la ville.

Le 24 mai, les Hadjouth s'étant présentés, au nombre de 300 environ, en vue du blockhaus des Oulad-Iâïch (1), dont le feu donnait l'éveil au capitaine Bouscaren (2), qui commandait à Bni-Mered, point où il n'existait alors qu'un simple blockhaus, cet officier marchait aussitôt contre eux, les chargeait avec son intrépidité ordinaire jusqu'en vue de Blida, et les mettait en déroute après leur avoir tué une dizaine de cavaliers.

Le général Bugeaud signait, le 30 mai 1837, le traité dit de la Thafna avec l'Émir Abd-el-Kader.

Comme il était facile de le prévoir, l'Émir et ses agents ne se croyaient pas liés le moins du monde par ce traité, et ils profitaient largement, et fort habilement, de l'obscurité et de l'ambiguïté de sa rédaction pour marcher à pieds joints sur

---

(1) Emplacement sur lequel a été bâti le village de Dalmatie.

(2) Devenu général de brigade, et blessé mortellement, le 4 décembre 1852, dans une reconnaissance autour de Laghouath.

les articles qu'il ne leur convenait pas d'observer. C'est ainsi que le frère de l'Émir, El-Hadj-Mosthafa, dont il avait fait son khalifa de Médéa, alla jusqu'à faire acte d'autorité sur Blida et son territoire, qui, pourtant, nous étaient très clairement garantis par l'article 2, ainsi conçu pour ce qui concernait la province d'Alger :

« La France se réserve :

» Dans la province d'Alger :

» Alger, le Sahel, la plaine de la Mitidja, bornée
» à l'est jusqu'à l'oued Kaddara, et *au delà ;* au
» sud, par la première crête de la première
» chaîne du Petit-Atlas jusqu'à la Chiffa, en y
» comprenant *Blida et son territoire ;* à l'ouest,
» par la Chiffa jusqu'au coude du Mazafran, et,
» de là, par une ligne droite jusqu'à la mer, ren-
» fermant Coléa et son territoire ; de manière à
» ce que tout le terrain compris dans ce péri-
» mètre soit territoire français. »

Ce khalifa alla même jusqu'à exiger l'impôt de la population de Blida. Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani, qui succéda à El-Hadj-Mosthafa dans le khalifalik de Médéa, continua, malgré nos réclamations, à élever des prétentions sur Blida.

Cette ville était devenue, en outre, le rendez-vous habituel des voleurs qui infestaient notre territoire ; ils y étaient bien accueillis, et y vendaient publiquement les produits de leurs brigandages. Lorsqu'on faisait des observations aux habitants au sujet de ce fâcheux état de

choses, ils répondaient qu'étant faibles et désorganisés, ils se trouvaient dans l'impossibilité de le faire cesser.

Le Hakem Mosthafa-ben-Ech-Chergui mettait une telle mollesse à faire exécuter les ordres de l'autorité française, qu'il ne pouvait rien obtenir de ses administrés. Aussi fut-il destitué dans les derniers mois de 1837, et remplacé par Abd-el-Kader-El-Guerid, lequel cédait lui-même bientôt sa place, en avril 1838, à Mohammed-ben-Amarouch.

Fatiguée de ces réponses évasives des Blidiens, l'autorité française finit par prescrire aux habitants de s'organiser en milice urbaine, d'établir des postes de sûreté, et d'interdire l'entrée de leur ville aux gens suspects.

Les habitants de Blida avaient à peine reçu cette communication, qu'ils envoyaient une députation à l'Émir pour se plaindre de la mesure; peu de temps après, on recevait à Alger une lettre menaçante d'Abd-el-Kader, qui engageait l'autorité française à cesser de s'occuper de gens qui, évidemment, ne voulaient pas des Chrétiens (1).

En présence de cet intolérable état de choses, le maréchal Valée avait décidé l'occupation de Blida. Le 3 mai 1838, il était devant cette ville avec trois régiments d'infanterie, le 24e, le 47e et le 48e de ligne, et il en prenait immédiatement possession. Mais ce n'était que le 7 février sui-

---

(1) *Annales algériennes.* — Pellissier de Reynaud.

vant, c'est-à-dire en 1839, que nos troupes devaient y être installées.

Le Hakem Mohammed-ben-Amarouch était maintenu provisoirement dans ses fonctions, lesquelles, nécessairement, avaient été très amoindries, et ne s'exerçaient plus sur les indigènes de la ville que sous la direction du Commandant supérieur de Blida et du Camp-Supérieur.

Nous avons indiqué, dans le chapitre VI de ces *Récits*, les causes qui, en s'opposant à l'installation immédiate de nos troupes dans la ville, avaient déterminé la création des deux Camps (le Supérieur et l'Inférieur). Nous y renvoyons donc le lecteur.

Du jour de la prise de possession de Blida, 3 mai 1838, au mois de juillet 1839, il y eut une sorte de trêve — assez incomplète pourtant — résultant du traité boiteux de la Thafna, trêve que vint faire cesser l'expédition des Biban (les Portes de Fer), dont le passage fut effectué le 28 octobre 1839, en donnant à l'Émir le prétexte qu'il cherchait d'amener la rupture de ce traité. Nous venions de le lui fournir par la violation d'un territoire qu'il regardait comme sien, et avec une sorte de raison ; car il était bien au delà du lopin que nous nous étions réservé, par ce traité, dans la Mtidja.

Nous avons vu, d'ailleurs, dans la première partie de ces *Récits*, que la paix n'avait guère été que relative, et que les impatients Hadjouth, dont elle ruinait l'honnête industrie, n'avaient

point cessé leurs vols sur les tribus de la plaine, et que, dès le 22 juillet 1839, ces écumeurs de la Mtidja avaient repris les hostilités, sans doute pour se refaire la main et se préparer à la grande razia.

Nous avons raconté, dans les chapitres précédents, toutes les affaires de sang qui ont eu pour théâtre Blida et son territoire dans un rayon de dix kilomètres, terrain embrassant, au nord, l'*outhan* (district) des Bni-Khelil, et, au sud, les crêtes des montagnes des Bni-Salah ; limité, à l'est, par l'ouad El-Harrach, et à l'ouest, par l'ouad Ech-Cheffa.

Aussi, ne reviendrons-nous pas sur ces affreuses et sanglantes journées de massacres et de tueries, sur ces journées de décapitations et d'horribles mutilations qui marquèrent les six derniers mois de l'année 1839. Nous savons ce que nous coûtèrent les Édens que nous admirons aujourd'hui, et quelles luttes il nous a fallu soutenir pour arriver à dompter ces fortes races arabes et kabiles qui nous disputaient le sol africain. Après avoir lu ces pages de bonne foi, on reconnaîtra, nous l'espérons, que l'armée qui a accompli cette magnifique et grande œuvre a largement mérité de la Patrie.

En mars 1841, les Bni-Salah qui habitaient la partie de leur montagne située entre Blida et Tala-Izid, ont abandonné ce massif depuis l'établissement d'un camp sur ce dernier point. Tous les gourbis ou maisons des douars des Sâouda et de Tizza avaient, d'ailleurs, été incendiés par

nos détachements lors de la première reconnaissance qui avait été faite le 5 juillet 1840.

Il était dangereux néanmoins de s'engager entre Blida et les postes de Tala-Izid et de Djamâ Ed-Draâ sans escorte.

Le 29 novembre 1841, des détachements de ces postes faisaient une razia dans la montagne; nos soldats revenaient chargés de viande, et poussant devant eux des agneaux, des moutons, des chèvres et des chevreaux.

Le 11 décembre de la même année, une expédition était dirigée dans la montagne des Bni-Salah par le général Duvivier : on comptait surprendre, par une marche de nuit, un rassemblement assez nombreux qui s'était formé dans la fraction des Amchach, sur les sommets du massif salahien.

Le Hakem Sid Kaddour, qui avait remplacé, depuis quelques jours seulement, Mohammed-ben-Amarouch, servait de guide à la colonne, qui venait de s'arrêter, et qui avait placé ses sentinelles.

Sid Kaddour, qui s'était porté en avant pour reconnaître la route à suivre, rentrait à la colonne pour rendre compte de sa mission au commandant de l'expédition, lorsqu'une sentinelle du 33e de ligne, mal instruite de la consigne, mettait en joue le malheureux Hakem et le tuait.

Nous perdions là un homme énergique et des plus dévoués à la cause française.

Par suite de ce malheureux accident, l'expédition ne donna pas tous les résultats qu'on en attendait.

La succession du Hakem Sid Kaddour était donnée à Baba-Mahammed-Yourek, vieux Turk à la main de fer, et qui, déjà, avait rendu de vigoureux services à notre cause.

Nous reparlerons plus loin de ce trop énergique fonctionnaire.

Le dernier acte de la conquête de Blida se termine le 9 juin 1842, au moment où les Bni-Salah, las d'une guerre de douze ans qui avait anéanti les forces viriles de leur énergique et vaillante tribu, en furent réduits à nous faire leur soumission et à nous demander la paix.

Les tribus voisines, les Bni-Misra, les Mouzaïa suivent l'exemple des Bni-Salah, voire même les *féroces* Hadjouth, qui, sous la conduite de Bou-Tseldja, viennent nous demander l'aman. La paix est faite dans la Mtidja et dans les montagnes qui la limitent au sud de Blida, et les kaïds des tribus soumises vont recevoir à Alger leur investiture. Cavaliers de la plaine, — du moins, ce qu'il en reste, — et fantassins kabils de la montagne, vont reprendre la pioche et la charrue, et redemander à la terre, après douze années de son repos, les éléments nécessaires à la reconstitution matérielle et au repeuplement de leurs tribus, décimées par la guerre et par toutes les misères qui en sont les conséquences.

La Mtidja, cette « *mère du pauvre,* » cette « *ennemie de la faim,* » comme on la nommait avant nous, n'était plus qu'un infect et affreux makis de broussailles et de hautes herbes épaisses, enchevêtrées, inextricables, servant d'em-

buscades à la mort et à toutes les impuretés de la terre, et il est temps que le colon européen se charge de l'expurger, au risque de sa vie, et de lui rendre la santé. Ce sera une nouvelle guerre à entreprendre, guerre qui sera d'autant plus terrible, que, cette fois, ce sera contre un ennemi invisible qu'il lui faudra lutter.

Quand nous avons pris possession de Blida, la ville était dans le plus affreux état de malpropreté; elle n'était que ruine et infection. La plupart des maisons renversées par le tremblement de terre de 1825 n'avaient été ni relevées, ni déblayées; aussi, la ville, avec ses nombreux tumuli, semblait-elle une nécropole mixte dans laquelle morts et vivants séjournaient côte à côte. Ce que cet immense déblai nous coûta d'existences de soldats, nul ne saurait le dire aujourd'hui; car, il en reste peu — s'il en reste — de ces vaillants nettoyeurs, qui succombaient obscurément, sans gloire, et avec cette note presque infamante pour un soldat : « *décédé* » en campagne.

Un grand nombre de maisons et de jardins se trouvant dans un état d'abandon complet, soit par suite de mort ou d'émigration de leurs propriétaires indigènes, un arrêté du Gouverneur général, en date du 1er octobre 1840, y appelle quelques familles européennes, qui furent le noyau de la nouvelle population de Blida.

Dans le courant de la même année, les habitants de cette ville sont employés à la construction de son enceinte. On s'occupe également des

travaux de la citadelle, laquelle sera une espèce de camp retranché défendu, d'un côté, par un épaulement, et, de l'autre, par des palissades.

La ville est divisée en deux parties : le quartier more, affecté aux indigènes, est consigné à la troupe et aux Européens du coucher au lever du soleil.

On choisit une partie de la ville pour en faire un quartier militaire, et on y construit tout d'abord un baraquement pour 200 hommes ; on améliore un certain nombre de maisons pour y établir un millier d'hommes. Les officiers sont logés dans des maisons moresques qui ont été mises en état. On construit, en outre, un hôpital pour 300 malades, et des écuries pour 280 chevaux.

Dès 1839 (décret du 4 novembre), la maison dite « *Dar Ibrahim-Ar'a* » était affectée à l'Hôtel-de-Ville de Blida.

Le 4 novembre 1840, la mosquée de Sidi Ahmed-el-Kbir est réservée au culte catholique. Le Djamâ (mosquée) Sidi-Baba-Mahammed, ou de Bab El-Dzaïr, est converti en caserne d'infanterie : on peut y loger de 50 à 300 hommes. Enfin, les Djamâ Et-Terk et Sidi Mohammed-ben-Sâdoun sont laissés au culte musulman.

Il était créé, le 3 mars 1840, par les soins du général Duvivier, une sorte de milice se composant de 200 indigènes armés, qu'on employait à la garde d'une partie des murs de la ville et à celle de la banlieue ; ils recevaient, pour indemnité de ce service, une ration de pain quoti-

dienne du poids d'un kilogramme. Ces hommes étaient placés sous les ordres du Hakem de la ville.

Il existe, autour de Blida, à la fin de 1841, 250 hectares d'orangeries et de jardins en culture.

A la même date, la population de Blida est de :

Européens.....	175	
Musulmans....	270	558.
Juifs..........	113	

En 1837, c'est-à-dire un an avant notre prise de possession, la population était de 3,000 âmes environ, Turks, Kouloughlis, Musulmans et Juifs. Elle habitait généralement ses jardins, à cause du mauvais état dans lequel se trouvaient les maisons de la ville, dont un grand nombre, nous le répétons, étaient restées dans l'état où les avait laissées le tremblement de terre de 1825.

Par sa position, Blida est devenue le point de départ de tous les mouvements militaires ayant pour but des opérations dans le sud et dans le sud-est de la division d'Alger. On lui assigne une garnison de 4,835 hommes.

La ville de Blida est érigée en Commissariat civil par arrêté ministériel du 26 mai 1841. Le titulaire de cette fonction, M. *Pécoud,* remplace l'Adjoint civil ou commandant militaire, qui était chargé de l'administration des quelques colons ou cantiniers qu'avait attirés à Blida la concentration de nombreuses troupes.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la fonction de Hakem avait été maintenue, et était entrée dans la composition des nouveaux rouages administratifs algériens.

Nous avons dit plus haut que c'était le Turk (1) Baba-Mahammed-Yourek qui avait succédé, en décembre 1841, au malheureux Hakem Sid Kaddour, tué par accident lors de notre dernière razia dans la montagne des Bni-Salah.

Nous allons dire quelques mots de ce personnage, qui était légendaire chez les vieux Blidiens, et au sujet duquel le kahouadji du Café du Hakem (2) de ce temps, El-Hadj-Mosthafa-Karaman, son admirateur passionné et son compatriote, ne tarissait pas d'éloges. Baba-Yourek était bien, en effet, le type le plus original et le mieux réussi des Turks du temps des Pachas de la Régence d'Alger.

Baba-Mahammed, surnommé *Yourek,* du nom de son pays d'origine, avait d'abord servi dans la Milice turke en qualité d'*iouldach,* puis il était devenu Kaïd Es-Sebt. C'était un intrépide soldat, un guerrier de la vieille roche, un téméraire achevé, fort et brutal comme un Turk qu'il était, et ne rechignant jamais quand il avait l'occasion

---

(1) Un grand nombre de Turks avaient échappé au décret d'expulsion qu'avait prononcé contre eux le maréchal de Bourmont, lequel attribuait l'insuccès de son expédition sur Blida aux intrigues de ceux de ces Turks qui habitaient cette ville.

(2) Ainsi nommé parce qu'il touchait à l'ancienne Hakouma (salle d'audience) du Hakem.

de prononcer la peine de la bastonnade ou de la *falaka* (1) contre un Arabe, un Kabil ou un Juif.

Il présidait toujours à l'exécution de ses jugements; car il tenait à ce que cette besogne judiciaire fût bien et correctement faite par les agents qui en étaient chargés. Il était horrible-

---

(1) Pour la justice du Hakem ou celle du Mezouar, on employait la *falaka,* ou bien la bastonnade sur les fesses du condamné. Pour le supplice de la *falaka*, c'étaient les chaouchs de ces fonctionnaires qui l'administraient : on plaçait le patient sur le dos — en travers de la rue ; — on l'entravait des deux pieds, on lui élevait les jambes à une hauteur convenable, et, avec un *kedhib* (baguette d'olivier) de 1m 50 de longueur, on lui appliquait sur la plante des pieds le nombre de coups fixé.

Quand le nombre de coups à distribuer était élevé, les chaouchs se mettaient deux, et frappaient alternativement et en cadence la partie du corps qui devait servir de théâtre à l'exécution.

Un troisième chaouch, ou le Hakem lui-même, quand il n'avait pas confiance en son chaouch, comptait les coups sur son chapelet, à raison d'un grain pour deux coups.

Quand, après l'exécution, le patient était incapable de s'en retourner chez lui, on l'y faisait transporter — en lui laissant le soin, bien entendu, de payer les porteurs, — par des hommes requis pour ce service.

Pour le bâton, les Turks l'appliquaient de la manière suivante : on étendait le patient à plat ventre ; un chaouch, ou le premier venu, s'asseyait sur sa tête, et un autre sur ses pieds, et un troisième et un quatrième lui appliquaient le nombre de coups voulus avec des *kedhib* noueux. L'opération terminée, le condamné se relevait, s'il le pouvait ; à la rigueur, on l'y aidait, et il réintégrait son domicile, où, de longtemps, il ne lui était possible de s'asseoir que sur les genoux, ou sur le ventre.

ment juste; aussi, quand il avait prononcé cent coups de bâton, il n'aurait pas voulu, pour tous les trésors de la terre, qu'il en fût servi un de moins au patient. Il se montrait toujours terrible à l'égard de ses chaouchs quand, par distraction, ils avaient oublié le nombre de coups déjà administrés, et lorsque, par suite de ce regrettable oubli, ils étaient obligés de recommencer comme si de rien n'était.

L'existence de Baba-Mahammed avait été des plus aventureuses, et son corps, criblé, haché de blessures et d'estafilades comme celui d'Antar fils de Cheddad, eût bien certainement excité l'admiration de la ravissante et malheureuse Abla, laquelle n'eût pas manqué de lui répondre comme elle le fit à Antar lui demandant pourquoi elle riait en voyant son torse nu :

— « Je ris, dit-elle, en voyant sur ton corps les traces de blessures auxquelles des éléphants n'eussent pas résisté. »

La tête et le visage de Baba-Yourek étaient tellement labourés de coups de sabre ou de yathaghan, que son *haffaf* (barbier) avait une peine infinie à en fouiller les sillons et les ravins avec son *mous* (rasoir), pour en moissonner les poils de barbe qui y dissimulaient leur présence.

Élevé dans les principes les plus ottomans, Yourek-Mahammed était excellent avec ceux de ses administrés qui, pour lui, étaient les bons; mais, par exemple, il était terrible et impitoyable pour ceux qu'il ne rangeait pas dans cette catégorie.

Plusieurs plaintes avaient été portées à Alger au sujet de son extrême sévérité, et l'Autorité supérieure, tout en recommandant d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait froisser la susceptibilité d'un homme qui nous avait servis avec dévouement et fidélité, avait engagé le général Duvivier à lui faire quelques observations ayant pour but de l'amener à apporter quelques adoucissements dans sa manière de traiter ses administrés indigènes, et à se rapprocher au plus près des idées françaises en matière de châtiments.

Pour qui connaissait la rudesse et le *tout-d'une-pièce* du terrible Hakem, la commission était délicate, et exigeait beaucoup de tact de la part de celui qui était chargé de lui faire cette communication. Quoi qu'il en soit, le général Duvivier, qui commandait à Blida, s'en acquitta du mieux qu'il put. Mais aux premières paroles que lui adressa le général sur ce sujet épineux, Mahammed-Yourek, qui savait comprendre à demi-mot, vit de suite de quoi il s'agissait. Un instant, son visage haché en zigzags sembla se dilater par l'effet de l'afflux du sang, et ses yeux s'injectèrent d'une sécrétion jaune foncé. Yourek, à ce moment, était loin d'être beau d'une beauté parfaite. Mais il se remit bientôt, et c'est à peine si le général s'aperçut de l'impression qu'avait produite son observation sur l'esprit de son Hakem.

Yourek ne répondit rien ; mais, un instant après, il priait le général Duvivier de vouloir bien

l'accompagner sur la route d'Alger, où s'exécutaient alors des travaux sous la direction du service du Génie. Le général y consentit, et ils partirent.

A peine avaient-ils franchi la porte d'Alger, que le Hakem quittait le général, pénétrait dans les propriétés particulières qui bordaient le chemin, et se mettait à cueillir des fruits sans y avoir été autorisé par les propriétaires de ces jardins.

Le voyant prolonger cette singulière occupation, à laquelle il ne comprenait rien, le général finit par le rappeler pour qu'il lui en donnât l'explication. Il lui faisait aussitôt des remontrances sur son opération, lui disant qu'il n'était pas convenable de quitter ainsi les chemins pour s'introduire dans les propriétés privées, et y causer ainsi des dégâts et des dommages à leurs propriétaires.

Le Hakem revint aussitôt auprès du général, et lui fit la réponse suivante : « Tu le vois, on a tort de critiquer mes actes; car, toi-même, tu viens d'abonder dans mon sens, et de me donner raison en me reprochant d'avoir quitté le droit chemin. Moi, je ne sévis jamais que contre ceux qui agissent comme je viens de le faire. Ceux qui ne s'en écartent pas n'ont rien à redouter de moi. »

Un autre jour, Yourek-Mahammed était assis devant sa *Hakouma,* et causait avec le Kahouadji El-Hadj-Mosthafa-Karaman, lorsque vint à passer, sans lui donner le salut, un jeune Juif d'Alger très élégamment vêtu. Reconnaissant que

ce passant était étranger à la ville, sans, toutefois, soupçonner à quelle religion il appartenait, le Hakem l'appela, et lui dit en se contenant le plus possible : « Pourquoi, mon enfant, passes-tu ainsi devant moi sans me donner le salut? Je te pardonne ; car, sans doute, tu as agi ainsi par ignorance ou par inadvertance.... Qui es-tu? »

— « Cela ne te regarde pas, » répondait le Juif insolemment, et il continuait son chemin.

— « Voilà un Algérien bien impoli, » faisait remarquer le Hakem à El-Hadj-Mosthafa. Mais celui-ci, qui avait reconnu, à son accent, que le passant était un Juif, ne manquait pas d'éclairer le Hakem sur sa nationalité en lui disant : « Cet insolent n'est pas un Musulman, ô Sidi ! c'est un Ihoudi. »

— « *Iahoudou!* (1) un Juif!.... s'écria Baba-Yourek en bondissant sur sa chaise. Qu'on le ramène sur-le-champ ! »

Le Juif fut ramené, et, séance tenante, le Hakem lui fit appliquer deux cents coups de bâton ; après quoi, on le chargea sur une charrette qui partait pour Alger.

Trois mois plus tard, Mahammed-Yourek passait, avec El-Hadj-Mosthafa, qui l'avait accompagné, dans une des rues d'Alger, lorsque, tout-à-coup, s'élançant du fond d'une petite boutique,

---

(1) Tous les Turks de cette époque articulaient l'arabe, qu'ils dédaignaient d'apprendre, de la façon la plus rudement fantaisiste.

un Juif vint s'abattre sur la main du Hakem, qu'il couvre de baisers. — « Qui es-tu? » lui demanda Baba-Yourek. — « Sidi, répondit l'enfant d'Israël, je suis ce Juif à qui tu as fait donner, il y a quelques mois, deux cents coups de bâton à Blida... Béni sois-tu; car tu m'as ramené dans le bon chemin, et tu m'as fait comprendre que l'âne seul renie son origine. » — « Ah!... fit tranquillement le Hakem. C'est bien! c'est très bien!... Dieu soit loué de t'avoir fait retrouver ton esprit, ô Juif!... Va en paix! »

Nous étions loin alors de la naturalisation en bloc des enfants d'Israël.

Mais il était trop tard pour que Baba-Mahammed-Yourek modifiât sa manière de servir, et pour que lion se fît mouton. Mon Dieu! sa méthode avait peut-être du bon; elle n'avait qu'un inconvénient, celui d'être un peu démodée. Baba-Yourek était un de ces hommes qui semblent avoir été créés spécialement pour une époque déterminée, et qui doivent fatalement disparaître, d'une manière ou d'une autre, dès que le rideau s'est baissé sur la dernière scène du rôle qu'ils avaient été appelés à jouer sur la terre.

Le Hakem Baba-Mahammed-Yourek se retirait donc en 1843, après nous avoir servis fidèlement, loyalement et vigoureusement; mais, nous le répétons, son temps était passé, et la paix l'avait rendu désormais impossible.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1844, Baba-Mahammed partait pour le pèlerinage de La

Mekke, d'où il ne revenait pas. Il mourut, dit-on, dans le Cheurg (l'Est).

Il avait été remplacé par Mohammed-ben-Sakkal-Ali, lequel conserva ses fonctions de Hakem pendant douze ans, c'est-à-dire de 1843 jusqu'à la suppression de l'emploi en 1855.

Ben-Sakkal-Ali était un Kouloughli de Blida : il avait été *iouldach* pendant dix-huit ans, c'est-à-dire de 1812 à 1830. Il avait fait des *nouba* ou garnisons dans le Cheurg (l'Est) et dans le R'arb (l'Ouest), Constantine, Tlemsen et Oran ; il avait fait également des *mehalla* (colonnes) dans l'Est et dans l'Ouest pour la rentrée de l'impôt.

Ben-Sakkal-Ali était tout l'opposé de Baba-Yourek dans sa manière d'administrer et de traiter les indigènes : il était bon, mais ferme pourtant quand il le fallait; il usait rarement, à leur égard, des châtiments corporels qui étaient de sa compétence. Il est vrai de dire qu'il était Blidi et fils de Turk seulement, et que le temps des rigueurs qu'exigeaient les premières années de notre occupation, était allé rejoindre celui de la domination turke. Du reste, nous avions pris la haute main sur l'administration des indigènes, et les pouvoirs du Hakem se réduisaient peu à peu, et de manière à faire bientôt de cette fonction du régime que nous avions remplacé, une véritable sinécure.

Ben-Sakkal-Ali, très respectueux à l'égard des fonctionnaires civils ou militaires français, était estimé de tous, et très populaire parmi les indigènes.

Enfin, la fonction de Hakem ayant été supprimée en 1855, Mohammed-ben-Sakkal-Ali, le quatorzième des fonctionnaires de cet ordre employés à Blida depuis 1830, était admis à la retraite, après treize ans de bons services, avec une pension de 600 francs.

C'était la dernière pierre qui se détachait du fronton de l'édifice élevé par Kheïr-ed-Din, le premier Pacha et le fondateur de la Régence d'Alger.

Nous arrêtons notre œuvre avec la disparition du dernier des Hakem; la suppression de cet emploi clôt, en effet, la longue période du régime turk. A partir de ce moment, nous entrons franchement dans la période française, celle de la Colonisation, laquelle nous nous réservons de traiter, ainsi que nous l'avons dit dans la préface de cet ouvrage, et en remontant à l'année 1839, celle de l'occupation définitive de Blida.

Cette partie de notre travail, dont nous avons tous les éléments, aura pour titre « *Blida moderne,* » et sera conduite jusqu'à nos jours.

Nous voulons cependant, avant de clore le livre de nos « *Récits,* » rappeler un de ces phénomènes géologiques qui, pendant la période turke, vinrent frapper si souvent et si désastreusement « *la Petite Rose* » de la Mtidja. Cette fois, nous n'emprunterons pas notre « *Récit* » à la tradition ; nous en traiterons en témoin oculaire, en témoin ayant étudié et suivi attentivement et curieusement toutes les phases du terrifiant phénomène; nous voulons parler du tremblement de terre de 1867.

Nos lecteurs pourront ainsi établir la comparaison entre cette dernière convulsion du sol et celle de 1825, dont nous avons, plus haut, raconté les terribles péripéties.

Nous nous bornerons à reproduire les notes que nous avons prises pendant l'observation et la durée du phénomène.

C'est ainsi que nous racontions, quelques jours après l'événement, les péripéties du tremblement de terre de Blida :

« A présent que le pouls de la terre s'est un peu calmé, nous allons essayer de dire nos impressions pendant la terrible journée du 2 janvier 1867, et celles qui la suivirent.

» Sept heures du matin ont sonné à l'horloge de Blida.... Il pleut, et les gens qui vivent de la terre en remercient les dieux; car Cybèle, la nourrice des humains, a soif. L'espoir renaît, le courage des cultivateurs se relève : 1867 « *a les éperons verts,* » selon l'expression arabe.

» Tout à coup, un roulement sinistre se fait entendre dans l'ouest; les oiseaux fuient avec la rapidité de la flèche en jetant un cri aigu; un bruit souterrain, pareil à celui de lointaines détonations d'artillerie, ou au fracas de lourdes voitures traînées sur un pavé rugueux, gronde bientôt sous nos pieds; il résonne, il est saccadé comme les éclats du tonnerre; il retentit tumultueusement comme si des masses de roches vitrifiées se brisaient dans des cavernes souterraines; un souffle chargé de soufre passe sur la ville, puis le sol oscille, il se gonfle, il ondule;

la ligne de propagation s'allonge de l'ouest à l'est, et parallèlement à la chaîne du Petit-Atlas; la terre semble se soulever en vagues solides; l'oscillation est horizontale; on sent aussi de la trépidation, comme si la croûte terrestre était choquée de bas en haut: c'est une série de commotions et de secousses précipitées. Les constructions, furieusement ébranlées, craquent comme un navire qui se plaint des tourments que lui inflige la tempête; les bois se déchirent en gémissant, les plafonds grincent, les poutres se déchaussent, les portes grimacent, les planchers glissent comme des tiroirs, les vitres se brisent et volent en éclats, les baies se fendent, les murailles se disjoignent aux angles et s'ouvrent en bâillant comme les mâchoires d'un animal gigantesque; les cloisons, brutalement secouées, se fendillent, se gercent, se crevassent et perdent leur aplomb, les terrasses béent et laissent voir un lambeau de ciel grisâtre, les plâtres s'exfolient en lamelles squameuses et volent dans l'air comme des flocons de neige, les tentures se déchirent de haut en bas comme le voile du temple. Les secousses continuent furieuses, impitoyables; c'est toujours du roulis et de la trépidation; les secondes sont des éternités! Nous sentons le fléau courir sous nos pieds; la terre semble un corps mou, une outre; on y enfonce et l'on rebondit, le sol fuit et se relève. Les meubles se heurtent sourdement, les verres se choquent et vibrent comme à la fin d'un festin de viveurs avinés, les vases de métal carillon-

nent un charivari à rhythme fébrile, les sonnettes sonnent, les cloches tintent lugubrement, les glaces se détachent, se renversent et se brisent, les porcelaines et la faïence castagnettent et se fèlent. Tout crie son cri et rend le son qui lui est propre. On dirait que les terrasses, prises d'un mouvement nerveux, roulent des sacs de noix. Les colonnes des maisons moresques, vigoureusement ébranlées par une force invisible, rappellent Samson se vengeant des Philistins en s'ensevelissant avec eux sous les ruines de la salle du festin. La terre semble s'étirer et faire craquer ses muscles comme un géant après un long sommeil. Les murs extérieurs se lézardent en signes bizarrement sinistres ; ce sont des lignes serpentant du faîte à la base comme des fusées d'artifice, ou des crémaillères zigzaguant comme des éclairs sur un ciel noir ; les crevasses irradient comme les cassures ou les fêlures d'une vitre, ou comme les tentacules d'un poulpe; les corniches se détachent et tombent sourdement, les pignons s'émiettent et forment un tourbillon de poussière jaunâtre, les tuiles volent en sifflant, les cheminées vacillent comme un homme ivre; elles hésitent, chancellent et s'abattent; quelques-unes, comme bernées par la secousse, restent debout après avoir tourné sur elles-mêmes.

» Les constructions, pimpantes et d'une blancheur immaculée il n'y a qu'un instant, montrent à présent leur squelette de bois; des poutres tiennent suspendus à leur moignon des

lambeaux de tenture; des pans de mur se détachent comme un décor de théâtre, et laissent voir les entrailles des maisons; les minarets s'inclinent, se redressent et se découronnent, les clochetons de l'église s'agitent sur leurs bases et se disloquent; l'un des cadrans est précipité sur le sol; l'horloge s'arrête et marque l'heure fatale — 7 heures 15 minutes — du passage du fléau. Il pleut des pierres, des tuiles, des briques; c'est un chaos, un culbutis, un fouillis de débris qui s'entre-choquent et se rompent; c'est une chorée de convulsionnaires où tout danse, trépigne et va rouler exténué ou comminué! Tout semble pris d'un délire vertigineux; les arbres eux-mêmes sont agités et se plaignent, et le frisson des feuilles n'est qu'un mystérieux et glacial susurrement.

» Pendant ces convulsions d'épileptique de la terre, tout se heurte, se contourne, se disjoint, se réunit, se rejoint, se déchire, se brise; tout se sépare et se recherche pour se quitter de nouveau; le sol est comme un lion furieux qui secoue sa crinière en rugissant; c'est le désordre du dernier jour; Dieu exécute sa menace : « Je saisirai la terre comme je le ferais d'un nid d'oiseau, et je la briserai avec la couvée! » Plusieurs personnes sont renversées par la violence de la commotion. C'est comme une houle de la mer, et l'on en a les étourdissements; désordre splendide où la vie de tous est en jeu! moment terrible où une population, pleine de jeunesse et de santé, peut, en quelques instants, n'être plus

que de la boue humaine! La mort est partout; elle nous étreint: elle est sur nos têtes, sous nos pieds; elle est devant, derrière nous; elle est à notre droite, à notre gauche. C'est là du drame au moins, et devant lequel pâlissent les belles horreurs de notre théâtre! Chaque animal jette son cri de frayeur: le chien glapit sa note de mort en fuyant, les chevaux soufflent à se rompre les narines, et brisent leurs liens. La terreur est chez tous et partout: la population — dont les trois quarts étaient au lit — fuit ses demeures éperdue, affolée, prise de vertige, et dans le costume où le fléau l'a surprise : des femmes serrant leurs enfants dans leurs bras, des jeunes filles s'échappent, par la pluie, à peine couvertes, échevelées, les pieds nus; — la conservation d'abord, la pudeur après; — les hommes ne sont pas plus vêtus. Tous les enfants crient; les Musulmans sont résignés, les Moresques aussi ; mais elles lèvent leurs mains vers le ciel, et cherchent à désarmer Dieu! Les Juifs, fous de terreur, implorent Jéhovah; les Juives glapissent et poussent des sons inarticulés. Chacun s'adresse à son Dieu. Les faux superbes se courbent et se font petits dans ces terribles instants; on fait mentalement des vœux que, le danger passé, on oubliera.

» Pauvre chose que l'homme! Devant la peur, il n'est plus ni classes, ni rangs, ni nationalités, ni inimitiés, ni sexes même; le danger nivelle toutes les tailles : c'est le règne éphémère de la fraternité et de l'égalité; mais que la terre re-

prenne son assiette, adieu ces chimères après lesquelles nous courons depuis si longtemps.

» Que de douloureux épisodes, que de scènes dramatiques, terribles ont dû se passer entre ces murailles menaçantes, sous ces terrasses prêtes à s'effondrer, sur ces planchers fuyant sous les pieds! Quelles pensées effrayantes ont dû surgir dans ces cerveaux que la mort va briser peut-être! Que d'examens de conscience peu satisfaisants pour les croyants d'occasion!

» Dix secondes ont suffi pour mener à fin les terrifiantes péripéties du drame dont nous venons de peindre l'imparfait tableau. Toute la population est dehors, sur les places publiques; l'inquiétude est sur tous les visages; on se cherche avec anxiété, on se rencontre, on s'embrasse, on se serre la main, on se raconte les dangers qu'on a courus.

» Généralement, on en a été quitte pour la peur; pourtant, quelques-uns y ont laissé leur raison; les cheveux de certains autres ont blanchi soudainement; il en est aussi qui les ont complètement perdus. Chez tous, le sang frappe à coups redoublés aux parois des artères, le pouls est énorme. C'est à croire les secousses incessantes. On a le mal de mer.

» Chacun a vu, pendant et après la crise, des choses étranges, bizarres : des flammes violacées, par exemple, illuminant les crêtes des montagnes, des globes de feu s'éteignant dans une détonation formidable, des phosphorescences courant sur le sol comme les serpents des

magiciens du Pharaon, des vers luisants sués par la terre, des chats noirs dégageant de l'électricité; d'autres ont vu la croûte terrestre se concasser en mosaïque sous leurs pieds; il en est aussi qui prétendent avoir remarqué des caractères de feu tracés sur les murailles par une main invisible comme au festin de Balthazar; des montagnes des Bni-Salah se seraient ouvertes à leur sommet et fendues jusqu'à leur base; des masses de terre s'en seraient détachées avec fracas; une fissure, pareille à celle qui engloutit Coré, Dathan et Abiron, se serait produite du côté de l'Ouadjer, et aurait vomi du feu, des vapeurs et des torrents d'eau sulfureuse; les sources thermales de Hammam-Rir'a auraient craché du sang et de la boue; d'autres sources se seraient taries instantanément; des rochers, fracturés par la commotion, auraient roulé au fond des abîmes en renversant et en brisant tout sur leur passage : des déchirures, des crevasses béantes auraient menacé d'engloutir des villages entiers; des dégagements de gaz se seraient enflammés au contact de l'atmosphère, et auraient éclairé le Zakkar à giorno; des vibrations intenses, répétées dans le silence des nuits, faisaient songer au siège d'une ville de guerre; un volcan se serait ouvert, on ne savait où, et cette nouvelle était bien accueillie par la population, qui y voyait le terme de ses maux; car les savants lui disaient que les volcans en activité sont comme les soupapes de sûreté par lesquelles s'échappent les fluides dont la ten-

sion, lorsque ces soupiraux cessent de fonctionner, détermine l'ébranlement, le soulèvement et la dislocation des couches de l'écorce terrestre. Et tout le monde en était rassuré. Malheureusement, on reconnut bientôt que ce n'était qu'un faux bruit. Enfin, un grand nombre de personnes se flattaient d'avoir découvert des signes inexplicables dans le ciel.

» Après la première secousse, les plus hardis étaient rentrés dans leurs demeures pour s'habiller, ou pour y prendre les vêtements de leurs femmes ou de leurs enfants; mais un second ébranlement, très court d'ailleurs, qui se produisit quelques minutes après le premier, les en avait chassés de nouveau. Les femmes achevèrent au milieu de la rue leur toilette interrompue. Des malades furent évacués de leurs habitations et apportés, malgré la pluie, sur les places publiques. Trois autres secousses, qui se firent successivement sentir à 8 heures 6 minutes, à 9 heures 10, et à 9 heures 30 minutes, achevèrent de ruiner la confiance que quelques tenaces paraissaient avoir dans la solidité de leurs habitations. La plupart des maisons, fortement dégradées par cette dernière secousse, durent être définitivement abandonnées. Les prisons furent vidées, et les troupes d'infanterie quittèrent leurs casernes, devenues inhabitables, pour aller camper en dehors de la porte Bizot; les malades de l'Hôpital militaire furent établis, aussi bien qu'on le put, dans les cours de cet établissement.

» Des prélarts furent tendus sous les arbres de la place d'Armes pour abriter, provisoirement, contre la pluie les malheureux dont les maisons ne pouvaient plus être habitées sans danger. De temps en temps, une porte qui se fermait, une voiture roulant sur le macadam des rues venaient jeter l'effroi dans les groupes se racontant leurs impressions, et y produire des paniques insensées.

» On ne s'abordait plus que par ces paroles : « L'avez-vous ressentie celle-là?... J'espère qu'elle était solide ! » Les gens nerveux prétendaient même que la terre ne cessait de frissonner.

» La nouvelle de la destruction de Mouzaïaville, qu'apportait un gendarme vers les dix heures du matin, n'était pas de nature à rassérener les Blidiens ; mais l'autorité locale s'occupait activement de prendre des mesures pour pourvoir aux moyens de donner des abris à une population menacée de passer une nuit pluvieuse sous ses parapluies. Des tentes de campement avaient été demandées à Alger, et on les attendait dans la journée. Le soir, chacun se casa comme il le put, les uns sous des tentes de l'Administration, ou dans le camp des Tirailleurs, les autres dans des voitures ou sous des hangars. Ce fut néanmoins une mauvaise nuit pour le plus grand nombre, et la pluie, qui ne cessait de tomber, n'embellissait pas la situation.

» Des secousses intermittentes, accompagnées de grondements souterrains ou de détonations

lointaines, furent ressenties pendant cette nuit du 2 au 3.

» Le lendemain, Blida n'était plus qu'un camp; les places, les boulevards, les terrains de la Remonte étaient hérissés de tentes ou de baraques; les services publics, installés sur la place d'Armes, fonctionnaient immédiatement; une ville de toile s'élevait dans les blancs de la ville de pierre ou de pisé; le problème de la fusion était même à peu près résolu : Chrétiens, Musulmans, Israélites, réunis par la communauté du danger et par la nécessité, habitaient sous la même toile.

» La population blidienne s'était déjà faite à ce nouveau genre d'existence; dès le soir du 3, l'accordéon français, la guitare espagnole, la flûte arabe, le violon israélite retentissaient joyeux sous les tentes; on y chantait comme dans les jours de fête. Parfois, un tressaillement du sol venait interrompre brusquement cette harmonie, et rappeler à ceux qui l'avaient oublié que le courroux de la terre n'était point calmé, et qu'ils se réjouissaient sur un volcan.

» Les érudits se racontaient aussi les épisodes du tremblement de terre qui avait détruit Blida en 1825; ils faisaient remarquer cette singulière coïncidence de quantième du mois et de jour de la semaine. Ce fut, en effet, le 2 mars, et un mercredi, que *la Petite Rose de la Mtidja* écrasa sous ses ruines les trois quarts de sa population. On faisait mille réflexions plus ou moins gaies sur quelques articles d'un encouragement

douteux par lesquels certains journaux avaient entrepris de démontrer, par des exemples saisissants, que le tremblement de terre qui nous désolait pouvait parfaitement durer quatre ou cinq mois et plus, et cela avec des alternatives de secousses terribles ou anodines, d'effrayants ébranlements ou de frissons berceurs.

» Certes, y disait-on, nous ne sommes pas des plus à plaindre; car l'on s'abonnerait volontiers à n'être englouti que tous les quarante-deux ans. Toutes les autres régions envieraient notre chance. » Heureusement que les auteurs de ces articles à donner la chair de poule à Jean-Bart, ignorent que ce tremblement de 1825 a duré jusqu'en 1829 ; autrement, ils eussent été capables de l'écrire. Quant à nous, nous croyons devoir faire ce renseignement dans la crainte de semer dans la population un effroi inutile. Néanmoins, nous voudrions que la leçon profitât aux propriétaires présents et futurs, et qu'à l'avenir, ils fissent construire dans des conditions de sécurité plus en rapport avec la constitution du sol sur lequel Blida est assise.

» En résumé, si Blida a un peu vieilli et pris des rides dans la journée du 2 janvier, elle peut être facilement rajeunie par la décapitation de celles de ses maisons de Damoclès, — dont quelques-unes sont hautes à défier Babel, — qui, construites en galets de rivière et avec du mortier sans chaux, ne sauraient tenir contre une nouvelle brutalité de la terre.

» L'agitation n'avait cessé de se manifester,

mais à des intervalles plus ou moins rapprochés, pendant la journée du 3. Ce n'était, à vrai dire, que des frémissements paraissant avoir toujours leur point d'origine dans l'Ouest; aussi, quelques personnes s'étaient-elles décidées à rentrer dans leurs demeures délabrées : deux secousses successives assez violentes vinrent, à une heure trois quarts de la nuit du 3 au 4, troubler leur quiétude et les pousser de nouveau sur les places publiques. La pluie n'avait pas discontinué de tomber. Quelques-uns des fuyards, sous l'influence d'une hallucination ou d'un effroi assez caractérisé, étaient persuadés que la terre brasillait sous leurs pieds et qu'ils marchaient dans le phosphore. Vers quatre heures du matin, un ébranlement court, mais intense, chassa définitivement de leurs habitations ceux que la pluie ou l'ignorance du danger y avait maintenus. Ils durent se résigner à aller prendre leurs bivouacs sur la place publique.

» Les journées des 4, 5 et 6 ne furent troublées que par quelques tressaillements sans importance, qui paraissaient être les dernières convulsions intestines de notre fougueuse planète. Le moral de la population était remonté et la confiance revenue : on s'occupait de mastiquer ses lézardes, d'effacer ses rides, et de mettre du diachylon sur ses gerçures. Avec un peu de blanc sur le tout, les propriétaires pouvaient parfaitement se persuader que leurs maisons n'avaient pas souffert, et que le tremblement de terre du 2 janvier n'était qu'un rêve, un cauche-

mar; mais le 7, à cinq heures et demie du soir, une brusque commotion, précédée d'un grondement souterrain accourant de l'ouest, vint avertir les confiants que le phénomène n'avait pas encore dit son dernier mot. Les maisons se vidèrent une troisième fois, et ceux qui avaient essayé de s'y réinstaller se décidèrent franchement à camper.

» Depuis le 7, on n'a plus compté que quelques vibrations qui n'ont rien ajouté aux dégâts produits par les secousses antérieures. Ces mouvements du sol n'ont guère pour effet que de tenir la population sur l'œil, et de lui prouver que la terre souffre encore de son mal d'entrailles.

» Aujourd'hui — et cela n'a rien de rassurant — les maisons les plus maltraitées, celles qui, par suite de la perte de leurs aplombs, n'ont plus qu'une solidité douteuse, sont pourvues de béquilles, d'étançons, d'étrésillons; on a commencé la démolition des constructions menaçant ruine, le dérasement de celles qui sont condamnées à la décapitation, et la consolidation des autres. Les murs sont rattachés par des tirants et des baies soutenues par des supports. Ainsi munie d'attelles, Blida, la pauvre estropiée, ne semble plus qu'un cul-de-jatte; mais elle est jeune, elle est vigoureuse, elle a du moral. Vienne promptement un intelligent rebouteur pour replacer ses membres disloqués, et la ville aux fruits d'or, un moment morne, triste et abattue, reprendra bientôt ses charmes et les

attraits qui nous la faisaient tant aimer. Oublions nos maux, mais non la leçon. Pourquoi nous décourager quand déjà les oiseaux chantent leurs amours dans nos jardins, et que les orangers nous jettent à profusion leurs plus délicieux parfums? La science dit d'ailleurs qu'il n'est aucune portion de la surface du globe, soit continentale, soit océanique, qui ne soit exposée aux tremblements de terre; nous avouerons pourtant avec elle que certaines régions y sont plus sujettes que d'autres. Quoi qu'il en soit, nous sommes avertis.

FIN

TABLES

TOME PREMIER

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

TOME SECOND

XVI

XVII

XVIII

XIX

XXIII

XXIV

XXV

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.

